This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V.34-35
NKM
REP.

FIN

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

34

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

Printed in France.

FIN
DU RÉPERTOIRE

10307

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

VAUDEVILLES. — TOME III.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1824.

M Gm

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235430B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1918 L

PIERRE,

PAUL ET JEAN,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 novembre 1821.

RF13

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL BUISSON.
PAUL BUISSON, fabricant à Quimper.
BIBI, MARIANNE, FIFINE, ALISON, ses filles.
PIERRE BUISSON, fermier.
MARIE-JEANNE, femme de Buisson.
TIENNETTE, fille de Buisson.
M. VERKADEC.
Mme VERKADEC.
HENRI, leur fils.
THOMAS, vieux domestique.

PIERRE, PAUL ET JEAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, à droite du spectateur, une chaumière avec une grange; à gauche, les bâtimens d'une ferme, avec cette affiche sur la porte : *Petite Ferme à vendre;* dans le fond, une maison bourgeoise, dont tous les volets, peints en vert, son fermés; on voit sur la porte cette affiche : *Jolie Maison bourgeoise à vendre.*

SCÈNE I.

TIENNETTE, seule, et filant avec un rouet devant la porte de la ferme.

(Elle chante, en filant, une ancienne chanson connue sous le nom de *la Pastourelle du duc de Brabant.*)

En revenant de Nivelle
Monté sur mon palefroi,
Rêvant à je ne sais quoi,
Rencontre une pastourelle.

Je l'aborde poliment,
Descendant de ma monture,
Et lui fais un compliment
Convenable à l'aventure ;
Mais elle, d'un air mutin,
Me répond : « Que veut-il dire ?
« Passez vot' chemin, beau sir
« Passez vot' chemin. »

SCÈNE II.

TIENNETTE, HENRI, en petit habit de de chasse, avec son fusil et sa gibecière.

(Henri paraît dans le fond ; il aperçoit Tiennette qui file et chante, il s'arrête pour l'écouter ; il s'avance sur la pointe des pieds, et arrivé auprès de Tiennette, il lui dérobe un baiser tout à coup.)

TIENNETTE jette un cri.

Ah !... C'est bien mal à vous, Monsieur, de prendre com' ça le monde en traître !

HENRI, voulant lui baiser la main.

Ma chère petite Tiennette !... Pardon !

TIENNETTE, lui donnant un coup de quenouille sur les doigts.

Laissez-moi, Monsieur... Vous allez embrouiller mon fil... Finissez, ou j' vas vous dire comme la chanson :

« Passez vot' chemin, beau sire,
« Passez vot' chemin. »

HENRI.

Ah! vous m'aimez trop pour que cela s'adresse à moi.

TIENNETTE, se levant.

Je vous aime! Par exempe, n'ayez pas d' ces pensées-là, Monsieur... Vous savez fort bien que je n' dois pas vous aimer et que je n' vous aime pas du tout, du tout, du tout. C'est vrai ça... Si mon père vous entendait, il croirait que.... Allez-vous-en, M. Henri, j' vous en prie, on m'a défendu d' vous parler.

HENRI, la regardant d'un air suppliant pour rester.

Ma chère Tiennette!

TIENNETTE.

Mais, mon Dieu! quelle familiarité! Ma chère Tiennette!... Je n' suis pas vot' chère Tiennette, Monsieur... A la bonne heure si j'devais vous épouser, j' vous appellerais aussi «mon cher Henri!... » Mais vous êtes ben sûr en vous-même que je n' serai jamais vot' femme... La fille d'un fermier d' Basse-Bretagne n'épouse pas des messieux d' la ville.

HENRI.

AIR : *Parmi les filles du canton.* (*De Joconde.*)

Ah! revenez de cette erreur,
Et regardez-moi sans rien craindre;
A la ville on est connaisseur,

Vous auriez grand tort de vous plaindre ;
Vos grâces, vos naissans attraits
Y recevraient un juste hommage :
De la ville on vient tout exprès
Pour chercher des fleurs au village.

TIENNETTE.

Tout cela est bel et beau, mais vos parens sont fiers, ils sont riches... Nous n'avons pas grand' chose, nous... Ainsi, allez-vous-en, M. Henri, allez-vous-en... Je crains toujours...

HENRI.

Oh ! n'ayez pas peur... (*Il tire du gibier de sa gibecière.*) Si votre père sait que je vous ai parlé, vous lui direz qu'en revenant de la chasse, et en passant par ici, je vous ai priée de lui remettre quelques pièces de gibier... Tenez, ces deux bécasses...

(Il les pose sur la chaise de Tiennette.)

TIENNETTE.

Des bécasses!... quelle idée, par exemple!... Est-ce que nous mangeons des bécasses ?.... M. Henri, reprenez vos... (*Elle entend quelqu'un.*) O mon Dieu ! sauvez-vous, on nous surprendra encore ensemble, et puis je serai grondée.

HENRI.

Grondée ! oh ! en ce cas, je vous quitte. Adieu, adieu, ma bonne petite Tiennette...

(Il lui baise une main.)

AIR : *Mon galoubet.*

Pensez à moi, (Bis.)
Ma Tiennette, mon bien suprême !
Si quelqu'un, vous offrant sa foi,
Vous dit, dans son délire extrême,
Qu'on ne peut aimer plus qu'il n'aime....
Pensez à moi ! (Bis.)
(Il s'en va en courant.)

TIENNETTE, de loin.

Eh bien ! M. Henri ?... Et vos bécasses ?... Allons, il n' m'écoute pas.

(Pierre Buisson, son père, entre au moment où elle tient encore les bécasses suspendues à sa main. Comme Tiennette se retourne, elle aperçoit tout à coup son père, et elle ne sait plus quelle contenance faire.)

SCÈNE III.

TIENNETTE, PIERRE BUISSON.

PIERRE.

Eh bien !... qu'est-c' que c'est qu' ça ?

TIENNETTE, embarrassée.

Ça, mon père ?... C'est... c'est des bécasses que M. Henri, qui passait, m'a dit de vous donner... Il paraît qu'il a fait bonne chasse.

PIERRE, ironiquement.

Oui !... Il a fait bonne chasse !

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Je sais qu'il est not' voisin,
Qu'il possède un beau domaine,
Et que souvent dans la plaine
On l'aperçoit drès l' matin.
Mais j' crois que l'gibier qu'il guette
N'est qu'un' gentille fillette ;
Et sais-tu c' qui m'inquiète ?
C'est de voir que, par malheur,
Le gibier, dans cette terre,
Devient assez téméraire
Pour attendre le chasseur.

TIENNETTE.

Mon père, j' lui ai bien défendu de m' parler davantage.

PIERRE.

Et c'est ce que tu peux faire de mieux; car M. Henri n'a pas du tout envie du mariage.

TIENNETTE.

C'est-à-dire, mon père... Je suis bien sûre qu'il le voudrait, lui; mais ce sont ses parens qui n' voudraient pas d' moi.

PIERRE.

Et c'est tout simple... M. Henri t'aime, parce que vous êtes du même âge, du même endrait, et que vous avez été élevés ici presqu'ensembe ; mais monsieur et madame Ver-

ladec doivent trouver mieux qu' toi pour leur fils.

TIENNETTE.

Mieux... pour la fortune... oui; mais du reste, j'ai bien aussi mon petit mérite. Demandez plutôt à M. Henri.

AIR : *J'avais employé la douceur.*

Il s'y connaît, et bien souvent
Il m'a dit : « Ma chère Tiennette,
» Je préfèr' ton minois piquant
» A la beauté la plus parfaite.
» Pour mon bonheur, je trouve en toi
» Tout ce qui peut charmer et plaire. »

PIERRE.

Ah ! il t'a dit cela ?

TIENNETTE.

Oui...

En conscience, était-ce à moi
De lui soutenir le contraire ?

PIERRE.

Tais-toi, car v'là ta mère qui n' badinerait pas là-dessus.

(Tiennette court se remettre à son rouet, et Pierre cache les bécasses dans sa poche.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

TIENNETTE?... Tiennette?... Eh bien! qu'est-c' qu'elle fait, c'te p'tite fille? Depuis une heure je la cherche.

PIERRE.

Tu vois qu'elle est à son ouvrage.

MARIE-JEANNE.

Ah! te v'la revenu, notre hom
bien! qu'est-c' que t'a dit le nota
vu des acquéreurs?... Je t'en
n' trouve pas d'not' petite f
vaut, faudra aviser à
venir au secours de to
diable! quatre grandes
et son état perdu!...
vaille, on s' donne
crédit, les fonds n'
les ouvriers,... et
pourtant que les
quefois exposé
com' toi, notr
là... J' n'ons
a plus beso
n' vendons
dessus, et

ant d'toiles peintes à Quimper, ne manquera pas, ou je n' m'appelle point Marie-Jeanne.

PIERRE, transporté.

Embrasse-moi, ma brave femme!... Ah! c'est d'bonne souche, ça!

MA[illegible]-JEANNE.

Et j' m'en van[illegible] *En se retournant, elle* [illegible]*it Tiennette qu*[illegible]*e les yeux avec son ta-* [illegible]*lier.*) Eh bien! [illegible]st-ce que tu as donc, [illegible]oi?

[illegible] EN [illegible] cœur gros [illegible]

[illegible] NNE. [illegible]

[illegible] c'est q[illegible] [illegible]ures.

[illegible] TE.

[illegible] m' [illegible] t vo[illegible] [illegible]aites [illegible] vous [illegible] bien [illegible] riez.

[illegible] te!

[illegible] ne... Si [illegible] ons plus

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

TIENNETTE?... Tiennette?... Eh bien! qu'est-c' qu'elle fait, c'te p'tite fille? Depuis une heure je la cherche.

PIERRE.

Tu vois qu'elle est à son ouvrage.

MARIE-JEANNE.

Ah! te v'la revenu, notre homme!... Eh bien! qu'est-c' que t'a dit le notaire?... A-t-il vu des acquéreurs?... Je t'en préviens, s'il n' trouve pas d'not' petite ferme le prix qu'elle vaut, faudra aviser à un aut' moyen pour venir au secours de ton frère Paul... le pauv' diable! quatre grandes filles bonnes à marier, et son état perdu!... V'là c' que c'est! on travaille, on s' donne ben du mal, on livre à crédit, les fonds n' rentrent pas, faut payer les ouvriers,... et avec quoi?... C'est com' ça pourtant que les plus honnêtes gens sont quelquefois exposés à...Mais, Dieu merci, j' pense com' toi, notre homme... Nous l' tirerons de là... J' n'ons qu'un enfant, il en a quatre, il a plus besoin qu' nous.... Eh bien! si je n' vendons pas la ferme, j'emprunterons dessus, et la maison de Paul Buisson, fabri-

cant d' toiles peintes à Quimper, ne manquera pas, ou je n' m'appelle point Marie-Jeanne.

PIERRE, transporté.

Embrasse-moi, ma brave femme!... Ah! c'est d' bonne souche, ça!

MARIE-JEANNE.

Et j' m'en vante! (*En se retournant, elle voit Tiennette qui s'essuie les yeux avec son tablier.*) Eh bien!... qu'est-ce que tu as donc, toi?

TIENNETTE, le cœur gros.

Rien, ma mère.

MARIE-JEANNE.

Tu t'essuies les yeux... c'est que tu pleures.

TIENNETTE.

Mais dam', aussi, c'est vous qui m' faites pleurer, ma mère... avec tout c' que vous dites là de mon pauvre oncle... Je suis bien malheureuse de n'être pas riche, vous verriez.

MARIE-JEANNE.

Et il faut pleurer pour ça, petite bête!

PIERRE.

Ell' tient d' toi... elle a bon cœur...

MARIE-JEANNE, avec effusion.

Dis donc, dis donc, notre homme... Si j' vendons la ferme, est-c' que j' serons plus

mal que j' n'étions il y a vingt-cinq ou trente ans ?... Est-c' qu'il n' nous restera pas encore c'te grange et c'te chaumière où feu ton père nous a mariés... où j'étions si heureux ?

PIERRE, contemplant la chaumière.

Eh ! mon Dieu, oui ! C'est là-dedans qu'il nous a tous élevés, moi, mon frère Paul, et ce pauvre Jean !... qui est parti si jeune, et dont j' n'avons pus entendu parler... Tu n' l'as pas connu, toi, not' frère Jean.

MARIE-JEANNE.

O que si, que si !... J'étais ben petite; mais je l' vois encore avec sa veste rouge... ses cheveux blonds comme de l'or... et son gros cataugan... qui m' fesait rire !...

PIERRE.

Qu'est-il devenu ?

MARIE-JEANNE.

Ah ! il s'est passé tant de choses de d'puis... Ne pensons plus à tout cela. Tiens, songeons à ceux qui restent, à ton frère Paul, qu'il faut d'abord tirer d'embarras.

PIERRE.

T'as raison, c'est l' pus pressé.

MARIE-JEANNE.

I' m' vient une idée !... Monsieur et madame Verkadec, nos voisins, sont d' vieux

richards qui ont des écus... Si j' leu' d'mandions d' nous prêter une somme par impotèque sur tous nos biens ?

PIERRE.

Dam', essaie ; car, moi, je n'oserais pas.

TIENNETTE, se levant.

AIR : *De la blonde à la brune.*

Quelles craintes sont les vôtres ?
On peut bien parler, je croi.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai ; parlant pour les autres,
On est pus z'hardi qu' pour soi.
Sur ce motif quand je m' fonde,
Rien n'est capab' de m' troubler ;
Et, voulant servir à la ronde
Ceux qui craign' de parler,
Moi, je suis bon avocat :
Quand il y a queuq' débat,
Je me sens en état
De parler pour tout l' monde !

PIERRE.

C'est qu'i' n' faudrait pas l'en défier.

MARIE-JEANNE.

Tiens, les v'là justement... Attends, attends, tu vas voir. Sois bien poli, notre homme, entends-tu ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. ET Mme VERKADEC.

(M. et madame Verkadec, personnages grotesques, costumes du vieux tems; ils arrivent en se tenant par le bras. Madame Verkadec porte un grand ridicule et un parasol.)

M. ET Mme VERKADEC.

ENSEMBLE.

AIR : no 1 *de l'Héritier de Paimpol.*

Le beau pays que la Bretagne
C'est un air pur !... un ciel serein !
J'aime surtout à la campagne
La promenade du matin !

MARIE-JEANNE.

J' somm' vot' servante, Monsieur et' Madame. Tiennette, offrez donc votre chaise à madame Verkadec.

Mme VERKADEC.

Merci, merci, la bonne femme.

M. VERKADEC, à Tiennette qui apporte sa chaise.

Ne vous dérangez pas, ma petite, nous ne voulons pas nous asseoir.

Mme VERKADEC.

Nous marchons pour notre santé.

M. VERKADEC.

Savez-vous, la bonne femme, si quelqu'un s'est présenté pour acheter notre maison ?

(Ils indiquent celle du fond.)

MARIE-JEANNE.

O mon Dieu, personne... C'est comm' nous, not' ferme... à moins d' la donner pour rien, j' crois que nous serons forcés de la garder.

M. VERKADEC.

Ah !... mes amis, l'argent est rare.

MARIE-JEANNE.

Rare... pas pour tout le monde ; et si Monsieur le voulait bien, i' n' s'rait pas embarrassé de nous prêter là-dessus... dix mille francs.

Mme VERKADEC, bas à son mari.

Ne vous avisez pas de cela, entendez-vous?

MARIE-JEANNE.

Quand on est riche, c'est si doux d' rendre service !

M. VERKADEC.

Riche ! riche ! Vous vous trompez, ma bonne amie, nous avons des charges, beaucoup de charges ; demandez à ma femme ; des non-valeurs, des rentes mal servies, des fermiers qui ne paient pas, la grêle, les

orages, le diable! Madame est là pour vous le dire.

Mme VERKADEC.

C'est vrai.

PIERRE.

Tout l' pays assure pourtant qu' vous êtes joliment à votre aise.

Mme VERKADEC.

Le pays... le pays ne sait ce qu'il dit. M. Verkadec, allons au labyrinthe.

PIERRE, à sa femme.

T'as ben réussi, toi, avec tes politesses. (*Haut à M. Verkadec, et d'un air un peu piqué.*) J' vois, Monsieur, qu' vous avez peur de compromettre vos fonds; vous avez tort; et j' suis ben sûr qu' monsieur vot' fils, s'il était à vot' place, ne se serait pas tant fait prier.

Mme VERKADEC, se retournant vivement.

Mon fils!... Je trouve bien singulier que vous mêliez mon fils dans une affaire pareille! Est-ce qu'il vous a jamais donné à penser qu'il eût d'autres sentimens que les nôtres?

PIERRE.

Dam', Madame, quand i' vient nous parler....

Mme VERKADEC.

Est-ce que mon fils vient vous parler?

PIERRE.

Mais j' crois qu'il n'est point déshonoré pour ça.

M. VERKADEC.

Non, mon ami... mais chacun doit se tenir à sa place, et ce n'est point ici la sienne.

PIERRE.

Ah!... en c' cas, dit'-lui vous-même qu'i' ne revienne pus rôder par devers cheux nous; et... tenez... rendez-lui ses bécasses.... (*il les tire de sa poche*) qu'il a apportées encore à c' matin là... à not' fille.

M. VERKADEC, tenant les bécasses et regardant sa femme.

Des bécasses!

Mme VERKADEC.

Cela n'est pas possible!

PIERRE.

Non... (*Il va chercher Tiennette, et l'amène devant monsieur et madame Verkadec.*) Viens, toi... et parle, je te l'ordonne. Qu'est-c' qui est venu ici c' matin?

TIENNETTE, déconcertée.

Qui... qui... mossieu Henri.

M. ET Mme VERKADEC.

Henri!

PIERRE, à sa fille.

Après ?

MARIE-JEANNE.

Oui, oui.... après ? Dites tout, Mam'selle

TIENNETTE.

Eh bien ! j' dirai tout, v'là tout :

AIR : *de Préville.*

En travaillant, je chantais pour m' distraire,
Quand tout à coup je l'ai vu, ce matin,
Auprès de moi s' glisser avec mystère :
J' lui dis alors de passer son chemin. (Bis.)
Il n'en fit rien, puisqu'il faut que j' l'avoue ;
Je l' croyais loin, mais le petit sournois
S'est avancé soudain en tapinois...
Il m'a donné deux baisers sur la joue...
Moi, j'li ai donné deux bons coups sur les doigts...

TOUS.

Deux baisers !... Après ?

TIENNETTE.

Après, il m'a appelé sa chère Tiennette ! Je lui ai dit que si c'était pour le mariage, à la bonne heure, mais que...

M. VERKADEC.

Le mariage !

AIR : *Vaudeville de la partie carrée.*

Un écolier, dans sa folle tendresse,
Parle déjà de s'unir sans retour !
Grâce aux écarts d'une aveugle jeunesse,
Les mœurs chez nous se perdent chaque jour.
J'ai pu jadis, dans mon humeur gaillarde,
A maint tendron conter quelques douceurs...
Mais l'épouser !... ah ! je n'aurais eu garde...
Par respect pour les mœurs.

Mme VERKADEC.

Nous saurons bien empêcher de pareilles liaisons ; et aujourd'hui même M. Henri partira pour Rennes.

TIENNETTE, à part.

Qu'entends-je ?

MARIE-JEANNE.

De pareilles liaisons !... Eh ! mon Dieu ! Madame, il n' faut pas non pus avoir l'air de tant rabaisser le monde ! vous n' savez pas encore si j' voudrions d' vot' fils pour not' gendre.

Mme VERKADEC.

Là, là !... la bonne femme ! vous oubliez...

MARIE-JEANNE, s'emportant.

La bonne femme n'est pas bonne du tout quand on la prend du mauvais côté.

Mme VERKADEC.

Savez-vous ben qu'à la parfin. (*De la Dot.*)

Ah ! c'est trop fort, en vérité !
Du respect sans crainte on s'écarte !

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s' croit maltraité !
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte !

M. VERKADEC.

Respectez-nous,
Entendez-vous ?

MARIE-JEANNE.

Jamais je ne m'arrête,
Un' fois qu'on m' mont' la tête.

PIERRE.

Avec elle, il faut filer doux.

TIENNETTE, à sa mère.

Apaisez-vous !

MADAME VERKADEC, à son mari.

Poursuivons notre promenade ;
Que venions-nous chercher ici ?
Pour deux mois je serai malade
De m'entendre traiter ainsi.

MARIE-JEANNE.

Oui, poursuivez vot' promenade,
Au lieu de nous traiter ainsi ;
Dussiez-vous en dev'nir malade,
Vous n'auriez pas l' dernier ici.

M. VERKADEC, à sa femme.

Mais pourquoi donc vous compromettre ?
Pourquoi vous mettre
En courroux contre ces gens-là ?

PIERRE ET TIENNETTE, à Marie-Jeanne.

Ah ! calme, calme ta colère !
Ah ! calmez, calmez vot' colère !
Il ne faut pas, { ma chère, / ma mère, }
Te / Vous } chagriner de tout cela.

M. VERKADEC, à sa femme.

Madame, cette indignité
Est votre faute, en vérité.
Contre eux vous êtes en fureur :
Pourquoi leur faire tant d'honneur ?

MARIE-JEANNE.

Faut que je me retienne,
Car j'leux chanterais une antienne !...
Mais j'veux en ce moment,
J'veux m'expliquer tout doucement.

MADAME VERKADEC.

Ah ! c'est trop fort, en vérité !
Du respect ainsi l'on s'écarte !
C'est vraiment une indignité !

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s'croit maltraité !
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte ;
Et je dis tout' la vérité !

M. VERKADEC, à sa femme, PIERRE ET TIENNETTE, à Marie-Jeanne.

Moins de vivacité. (Bis.)

(M. et madame Verkadec sortent.)

SCÈNE VI.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE, TIENNETTE.

(Tous trois sont atterrés de la scène qui vient d'avoir lieu.)

PIERRE.

Eh bien?

MARIE-JEANNE.

Ne m'en parle pas... j'en suis...

TIENNETTE.

Et moi donc?... J'suis bien fâchée qu'vous vous soyez fâchés!... si j'avais su... je n'aurais rien dit du tout.

MARIE-JEANNE.

Ce qui est fait est fait.

PIERRE.

AIR : *Des Landes.*

Oui ; mais, d'après c'te bisbille,
L'insentiel est que leur fils
N' vienn' pus acoster not' fille...

Puisqu'ils ont tant de mépris!
(A Tiennette.)
Et toi, ne sois pas si bonne,
Entends-tu, ma chère enfant.
S'il y revient, je t'ordonne
De m'avertir sur-le-champ.

TIENNETTE, voyant venir Henri.

En c' cas là,
Mon papa,
J'vous avertis que le v'là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

HENRI, accourant et parlant très-vite.

M. Buisson, M. Buisson!

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Comment! c'est encore vous, Monsieur?

HENRI, très-vite.

Oui, oui, je sais tout, j'ai tout entendu... Mais c'est égal... Je viens vous dire que tout à l'heure, un général... je ne sais pas son nom... est arrivé dans le village... il a un bel habit, des épaulettes, et trois ou quatre croix... il a rencontré mon père et ma mère, ils se sont salués; le général leur a dit qu'il venait pour voir des biens qui étaient à vendre dans le pays; mon père a parlé aussitôt de

sa maison, de cette maison-là... (*Il indique celle du fond.*) Mais comme ma mère est fâchée contre vous, on n'a point parlé de votre ferme, et je vous en avertis, afin que si vous avez toujours envie de la vendre, vous ne manquiez pas une si bonne occasion.... un général! ça paie bien!... Adieu, M. Buisson, je me sauve; ne dites pas que c'est moi qui vous ai prévenus.... Adieu, mademoiselle Tiennette.

TIENNETTE.

Adieu, M. Henri.

(Il s'en va en courant.)

SCÈNE VIII.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Ce bon jeune homme! convenez, ma mère, qu'il est bien serviable.

PIERRE.

Oui, c'est une attention d' sa part.

MARIE-JEANNE.

Profitons toujours de l'avis; viens, Tiennette, viens ranger tout dans la ferme.

PIERRE.

Oui, qu' ça puisse donner dans l'œil de ce

général... et moi, j' vas l' guetter pour le faire entrer.

(Marie-Jeanne et Tiennette rentrent.)

SCÈNE IX.

PIERRE BUISSON, LE GÉNÉRAL BUISSON, M. VERKADEC, UN VIEUX DOMESTIQUE portant un gros trousseau de clefs.

M. VERKADEC.

Par ici, mon Général, par ici... (*Au vieux domestique.*) Thomas, ouvrez vite les portes, les fenêtres, les volets, ouvrez tout.

(Le vieux domestique ouvre la porte de la maison du fond; il entre, et quelques instans après on le voit ouvrant les fenêtres et les volets du haut.

PIERRE, à la vue du Général, ôte son chapeau et dit à part.

Il a une bonne physionomie.

LE GÉNÉRAL salue affectueusement Pierre et dit à part à M. Verkadec.

Quel est cet homme?

M. VERKADEC.

Oh! c'est un petit laboureur de l'endroit... qu'on appelle Pierre Buisson.

LE GÉNÉRAL fait un mouvement.

Pierre!...

M. VERMADEC.

Oui, ne faites pas attention, mon Général et venez voir....

LE GÉNÉRAL.

J'aime ce pays!

M. VERMADEC.

Vous êtes donc décidé, Général, à vous fixer?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est mon projet.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je crois que ce lieu solitaire
Aura pour moi bien des attraits;
C'est lorsque l'on a fait la guerre,
Qu'on sent tout le prix de la paix.
Contre un danger qui m'inquiète
Je dois d'ailleurs m'assurer un abri;
Car l'âge vient; c'est le seul ennemi
Qui nous oblige à la retraite.

M. VERMADEC.

Mon Général... l'air est excellent dans ce pays, nous y avons deux centenaires, l'ancien bedeau et le maître d'école.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!... le maître d'école vit encore... j'ai habité autrefois ces cantons... Tout est

bien changé depuis trente-sept ans. Je n'y reconnais plus rien... ces maisons-là n'existaient pas.

M. VERKADEC.

Mon Général, il n'y a que huit ans que la mienne est bâtie.

(Pendant cette scène, Pierre a pris un balai, et il époussette les toiles d'araignée du devant de sa maison : il est censé ne pas entendre tout ce que dit le Général.)

LE GÉNÉRAL, portant ses regards du côté de la ferme.

Qu'est-ce que je vois sur cette porte?... une affiche!... (*Il lit.*) *Petite ferme à vendre.* Ah!... vous ne m'aviez point parlé de cela, M. Verkadec.

M. VERKADEC, bas au Général.

Oh! les plus mauvaises terres du pays.

PIERRE s'arrête, salue, et dit :

Oui, monsieur l' Général; c'est aussi à vendre.

M. VERKADEC, bas au Général.

Ça ne vous conviendrait pas.

PIERRE.

Si monsieur le Général veut la voir, la vue n'en coûte rien.

LE GÉNÉRAL.

Tout à l'heure, mon ami, je...

M. VERKADEC, au Général qu'il tire à part.

Je ne vous conseille pas d'avoir des affaires d'intérêt avec ces gens-là...

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que ?...

M. VERKADEC.

Je vous conterai cela... (*Haut.*) Donnez-vous la peine de passer, mon Général... je vais vous montrer ma maison, le jardin...

LE GÉNÉRAL, machinalement, et jetant toujours les yeux sur Pierre.

Combien a-t-il d'arpens ?

M. VERKADEC.

Dix... traversés par une petite rivière où l'on pêche de la truite et du brochet. De plus je vous donnerai droit de chasse dans ma petite forêt.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur est chasseur ?

M. VERKADEC.

Je m'en piqué un peu.

AIR : *De l'Incognito.*

Ici je laisse aux amateurs vulgaires
Le sot plaisir de tuer un lapin.
Plus hardi qu'eux, moi, je ne poursuis guères
Que le renard, le sanglier, le daim. (Bis.)

Ma ardeur, qu'aucun danger n'arrête,
Depuis vingt ans donnant un libre essor,
J'ai dans mes bois chassé la grosse bête...
Mais il en reste encor. (Ter.)

LE GÉNÉRAL.

Je m'en rapporte à vous... Allons voir votre propriété. (*Il passe devant Pierre Buisson, lui serre la main et lui dit :*) Je reviens dans un instant, mon brave homme.
(Il entre avec M. Verkadec dans la maison du fond.)

PIERRE.

Mon brave homme !... et il m'a serré la main !... Oh !... c'est un bon diable, ce général-là, et je commence à espérer...

SCÈNE X.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, accourant, une lettre à la main.

Pierre, vois donc, vois donc vite, c'est une lettre de ton frère Paul, de Quimper, qu'on vient d'apporter.

PIERRE, regardant l'adresse.

Oui, ma foi, c'est son écriture... oh ! oh !... est-ce que... (*Il l'ouvre et lit.*) « Frère, j'ai » à te faire part d'un grand évènement. At- » tends-moi pour dîner, je t'amenerai mes » quatre filles, et nous resterons chez toi, si

» tu veux nous donner à coucher. » Ah! mo Dieu! est-ce qu'on l'aurait déjà mis à la por de sa fabrique ?

MARIE-JEANNE.

Un grand événement! l'imbécile! i' n' d pas si c'est bon ou mauvais, s'il faut s' ré jouir ou se désoler.

PIERRE.

C'est vrai que c'est bien maladret d'sa part.. Mais qu'importe après tout?... Ils seront tou jours les bien venus.

MARIE-JEANNE.

AIR : *De Marianne.*

Oui, vraiment, oui, queuqu' chos' qu'arrive,
Nous les recevrons de bon cœur.

PIERRE.

Not' tendress' n'en s'ra que plus vive,
S'ils se trouvent dans le malheur.

MARIE-JEANNE.

De leur fortune,
Cent fois pour une
Leur amitié
Nous offrit la moitié.

PIERRE.

A nos secours
S'ils ont recours,
Pour eux nos bras

Ne se fermeront pas.

MARIE-JEANNE.

Faut s'entr'aider dans la nature;
Doit-on, comm' tant d'gens d'aujourd'hui,
Ne donner la main qu'à celui
Qui descend de voiture? (Ter.)

PIERRE.

Et puis, j' vons p'têtre lui trouver la somme dont il a besoin; car j'ai idée que je m'arrangerai avec ce mossieu l' Général.

MARIE-JEANNE.

Tu crois?

PIERRE.

Oui, oui. Tais-toi, le v'là qui ressort.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC.

M. VERKADEC.

Mon Général, je vais chez moi attendre votre réponse.

(Il sort.)

LE GÉNÉRAL, s'avançant vers Pierre.

Bonnes gens, je suis à vous maintenant.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Monseigneur!

LE GÉNÉRAL, avec bonté.

Oh ! pas de monseigneur, je vous en prie.

PIERRE.

Mossieu l' Général, nous serions ben contens que vous fussiez notre acquéreux, parce que c'est du bon, tout est en plein rapport.

MARIE-JEANNE.

Grâce à notre homme, qui a ben travaillé pour ça !

PIERRE.

Oh ! oui, j' peux dire que c'est mon ouvrage, et que, si j' m'en défais, ce n' sera pas sans regret.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi vous en défaites-vous ?

MARIE-JEANNE.

Ah ! monsieur l' Général... c'est qu' voyez-vous, j'avons un frère...

PIERRE.

Marie-Jeanne, ct'histoire-là ennuierait Monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Non, non, mes amis, achevez.

PIERRE.

Eh bien ! monsieur l' Général, nous avons

un frère qu'a quatre enfans. Il est fabricant de toiles peintes à Quimper, ici tout près. Il a éprouvé par-ci, par-là, des faillites, si bien qu' son état court risque d'êt' perdu, et c'est pour l'empêcher d' manquer que nous voulons vendre...

LE GÉNÉRAL.

C'est bien, mes amis...Cette action-là vous portera bonheur. Je veux voir votre ferme, je veux la voir tout de suite, et nous serons bientôt d'accord.

PIERRE.

Mossieur l' Général, je suis à vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *De Folie et raison.*

Votre amour pour un frère
Vous honore à mes yeux ;
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

PIERRE.

Je crains que l'prix que j'en demande...

LE GÉNÉRAL.

Je calmerai votre frayeur.

PIERRE.

Et puis la maison n'est pas grande...

LE GÉNÉRAL.

Il faut peu de place au bonheur.

LE GÉNÉRAL.

ENSEMBLE.

Votre amour pour un frère
Vous honore à mes yeux ;
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

A sauver notre frère
Nous bornons tous nos vœux :
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

(Pierre conduit le Général dans sa ferme.)

MARIE-JEANNE, seule.

Quen bon vent nous a amenè ici ce monsieur-là ! C'est qu'il n'a pas l'air du tout d' vouloir marchander... au contraire.

(On entend dans la coulisse du fond, à droite, des cris de joie, et ces mots :)

Hohé ! hohé ! ma tante ! ma sœur !

MARIE-JEANNE, étonnée, regarde.

Qu'est-c' que j'entends ?...Eh ! Dieu m'pardonne, c'est Paul avec mes quatre nièces !

SCÈNE XII.

MARIE-JEANNE, PAUL BUISSON, vêtu en bon bourgeois de Quimper; BIBI, MARIANNE FIFINE ET ALISON, ses quatre filles, toutes habillées de même en toiles peintes de leur fabrique. Paul Buisson a aussi un grand gilet de la même étoffe.

(Paul Buisson et ses quatre filles accourent, et viennent gaîment entourer Marie-Jeanne, qu'ils embrassent tour à tour.)

AIR : *Les flic flac.*

Eh bonjour, bonjour, bonjour !
Chère tante !
Que j'suis contente !

MARIE-JEANNE, les embrassant l'une après l'autre.

Eh bonjour, bonjour, bonjour !,
Chacune aura son tour.
Je n'comprends pas c'que ça veut dire;
Je vous croyais tous malheureux :
Loin qu'vous pleuriez, je vous vois rire...

BIBI.

Ma tante, ça n'vaut-il pas mieux ?

MARIE-JEANNE.

Je suis tout' réjouie
De votre air satisfait ;
Mais j's'rai ben plus ravie
Quand vous m' mettrez au fait.

PAUL.

Nous vous y mettrons, mais en attendant...

(Tous reprennent, en l'embrassant de nouveau.)

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chère tante!
Que je suis contente!
Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Le bonheur a son tour!

MARIE-JEANNE.

Ah çà! vous avez donc gagné à la loterie!

PAUL.

Pas si bête!

MARIE-JEANNE.

Avez-vous trouvé un trésor?

PAUL.

A peu près.

BIBI.

Mais où est mon oncle?

MARIANNE.

Où est ma cousine?

BIBI.

Nous leur apportons tout plein d' choses.

AIR : *Eh ma mère!*

A Tiennette je destine
Ce joli fichu d'couleur...

MARIANNE.

C'tablier pour ma cousine.,

PAUL.

C'te robe est pour vous, ma sœur.
Le tout est d'bon teint, j'm'en pique ;
Car je n' vous présente ici
Que des objets d'ma fabrique...
Et mes quatre fill' aussi.

MARIE-JEANNE.

Ben obligé de vos attentions, mais me direz-vous?...

PAUL, étalant la robe en pièce.

Admirez ce dessin-là...Quel goût! hein?... C'est d' mon invention. J'en ai fourni déjà dix pièces pour l' département d'Ile-et-Vilaine.

MARIE-JEANNE.

Décidément, vot' fabrique n'est donc pas suspendue ?

PAUL.

Suspendue !

BIBI.

Ben du contraire ! ça roule joliment maintenant !

MARIE-JEANNE.

Mais il y a queuq' jours, vous étiez sur l' point...

BIBI.

Eh bien! oui, de mettre la clef sous la porte.

PAUL.

Et d'être coffré peut-être par-dessus l'marché; mais, tenez, ma sœur, il y a une providence pour les honnêtes gens.

BIBI.

Oh! çà, oui, il y en a une!

PAUL.

Figurez-vous qu'samedi dernier... c'était samedi, n'est-ce pas, Bibi?

BIBI.

Oui, mon papa... Le jour des paiemens, quoi! une fin d'mois, les billets échus et la caisse vide.

PAUL.

Elle sait tout cela, elle... c'est mon premier commis.

MARIE-JEANNE.

Eh bien?

PAUL.

Eh bien! v'là que je reçois une lettre de monsieur chose...

BIBI.

De M. Lebon.

PAUL.

Notre juge de paix, qui m'invite à passer chez lui sur-le-champ... J'y vole avec Bibi.

AIR : *Vive une femme de tête.*

« Asseoyez-vous, m'dit c'brave homme,
Et signez c'te quittanc'-là.
— Un' quittanc' !... et de quell' somme ?...
De vingt mill' francs que voilà.
— Par exemple, v'là qu'est unique !
Et d'où me vient cet argent ?
— D'un homm' qui dans vot' fabrique
Veut le placer util'ment
Il sait qu'vous êt' dans la peine,
Mais sans l'avoir mérité ;
Qu'si vous éprouvez d'la gêne,
Vous avez d'la probité.
Il croit fair', d'après c' système,
D'son or un usage heureux. »
— Parbleu ! me dis-je à moi-même,
Un frèr' n'agirait pas mieux.
J'profitons d'son obligeance,
Je sign' ! j'emport' le magot ;
J'pai' tout c'qu'était en souffrance :
V'là la barq' remise à flot.
Alors courant d'un train d'poste,
Les chalands et les commis,
Chacun revient à son poste,
Et j'ai r'vu tous mes amis.

MARIE-JEANNE.

Cela n'est pas possible!... Il fallait donc nous écrire ça plus tôt.

PAUL.

Non, ma foi, nous nous fesions une fête de venir vous l'apprendre nous-mêmes.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE BUISSON.

PIERRE, accourant avec joie.

Femme, embrasse-moi... Eh! te v'là, mon frère!

LES QUATRE FILLES.

Bonjour, mon oncle.

PAUL, lui serrant la main.

Bonjour, Pierre.

BIBI.

Mais où est donc ma cousine Tiennette?

PIERRE.

Elle est dans la salle basse... Allez, allez, elle sera bien contente de vous voir.

BIBI, entraînant ses sœurs.

Courons vite l'embrasser, et lui faire nos petits présens.

(Elles entrent dans la ferme.)

SCÈNE XIV.

PIERRE, PAUL, MARIE-JEANNE, ensuite LE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Ces pauvres enfans ! Je v'nons de travailler pour elles... Femme, c'est une affaire faite, monsieur l' Général est enchanté d' son inquisition ; la ferme est vendue.

MARIE-JEANNE.

Vendue !

PIERRE.

Quarante mille francs...dont dix mille payés d'avance et comptant en bons papiers... Les v'là.

(Il montre un paquet de billets. Le Général sort de la ferme, et écoute dans le fond la scène qui suit.)

PAUL, avec inquiétude.

Comment ! frère, tu t' défais de ta ferme?

PIERRE, le tirant à part.

Oui... et prends c't acompte-là, mon ami, prends.

PAUL.

Pourquoi faire ?

PIERRE.

Tu me le demandes... Crois-tu que j' souf-

frirons qu'il y ait un banqueroutier dans la famille? Non, non, morgué! prends ça, et va vite parer l'coup.

PAUL, tout ému.

Par exemple!... J'te r'mercie, frère, mais j'ai trouvé des fonds... plus qu'il n'm'en faut pour faire aller la machine.

PIERRE, étonné.

Oh! oh!

PAUL.

Va rendre à c'monsieur son argent, je n'veux pas que tu vendes ta ferme, un bien que tu as gagné à la sueur de ton front!

PIERRE.

Rendre... c'est bien aisé à dire.

PAUL.

Y a-t-il un écrit?

PIERRE.

Pas encore... mais ma parole...

PAUL.

Diable!

LE GÉNÉRAL s'avance.

Mes amis, j'ai tout vu, tout examiné dans le plus grand détail, et je suis content.

PAUL, à Pierre et à Marie-Jeanne.

Si on pouvait lui faire entendre raison...

PIERRE, à Marie-Jeanne.

Va, toi qui parles pour tout le monde.

MARIE-JEANNE.

Essayons... (*Haut.*) Mossieu l' Général...

LE GÉNÉRAL.

Je sais, je sais... Soyez tranquille, je n'oublierai pas les épingles.

MARIE-JEANNE.

Mossieu l' Général... vous êtes ben bon, mais... (*A Pierre et à Paul.*) Parlez, si vous voulez, moi, je n'oserai jamais.

PAUL, d'un air déterminé.

Monsieur le Général...

LE GÉNÉRAL, à Pierre.

Quel est ce...

PIERRE.

C'est not' frère Paul, le fabricant de Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! fort bien. Je connais le motif pour lequel...

PAUL.

Oui, Général, mais...

LE GÉNÉRAL.

Votre frère m'a tout dit. C'est son procédé

pour vous qui m'a surtout décidé à conclure le marché.

PAUL.

Je conçois cela; cependant...

LE GÉNÉRAL.

Je m'en félicite d'autant plus que je traite ici avec de braves gens; j'habiterai ce pays, et nous nous verrons souvent, car je me regarde déjà comme un ami de la famille.

(Ils le saluent tous.)

PAUL.

Général, vous êtes trop honnête... (*A Pierre et à Marie-Jeanne.*) Ma foi, il est si poli, qu'il n'y a pas moyen d'lui dire un mot.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Pierre, je m'invite à dîner chez vous, et nous passerons l'acte...

PIERRE.

J'ai fait avertir le notaire.

MARIE-JEANNE, bas à Pierre.

Il y tient.

LE GÉNÉRAL.

Je suppose bien que nous n'aurons aucune difficulté pour...

PAUL, comme frappé d'une idée.

Ah!... si fait!... un moment!... prenez

garde ! nous avons un frère qui a sa portion sur ce côté-là.

(Il indique les bâtimens à droite.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ah !... est-ce que ces vieux bâtimens font aussi partie de la vente ?

PIERRE, vivement.

Non, non, mossieu le Général ; Paul se trompe, ceci n'en est pas... Oh ! pour un royaume je n' donnerions point c'te grange et c'te chaumière.

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché pourtant... j'aurais fait abattre...

PIERRE.

Abattre !... L'ancienne maison de not' père ! que j' conservons comme...

MARIE-JEANNE.

D'ailleurs, comme dit Paul, mossieu le Général, il y a un troisième frère qui a sa portion là-dessus.

PIERRE.

Not' frère Jean, qui est parti...

PAUL.

Et que nous n'avons pas revu depuis plus de trente ans.

PIERRE.

Le notaire dit bien qu'il y a proscription, et qu' la loi est pour nous; mais c'est égal.

AIR : *Chantons l'amour et le plaisir.*

De c'te loi, comme de ben d'autres,
Assez d'gens sauront profiter;
Mais ce n's'ra ni nous, ni les nôtres,
Qui par ell' voudront hériter.
Moi, je sens bien qu'il en est une
Qui défend de faire ainsi fortune...
Et cette loi des honnêt' gens
Ça n's'écrit pas, mais c'est là d'dans.
(Il indique son cœur.)

LE GÉNÉRAL.

Je n'insiste plus, mes amis; vous avez raison, si ce frère revenait un jour...

PIERRE.

Ah!... c'est fini, nous ne l'espérons plus... Ce pauvre Jean!...

(Ici Henri paraît, court à la fenêtre de la ferme, et frappe aux carreaux; ensuite il se sauve dans le fond, et se cache derrière des arbres.)

PIERRE.

AIR : *de Monténéro.*

Ah! de revoir ce frère aimé
N'aurons-nous jamais l'avantage?

LE GÉNÉRAL.

Croyez qu'avec vous je partage
Le vœu que vous avez formé.
Mais patience,
Oui, patience!
Le Ciel vous doit la récompense
Des vertus dont je suis témoin...
Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense.

TIENNETTE, sur la porte de la ferme.

Mon papa, le notaire est arrivé.

LE GÉNÉRAL.

Allons, mes amis, allons dresser l'acte de vente.

TOUS reprennent.

Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense

(Ils rentrent tous dans la ferme. Tiennette reste la dernière; Henri, qui la guettait, accourt à elle, et la retient.)

SCÈNE XV.

TIENNETTE, HENRI.

HENRI.

MADEMOISELLE Tiennette.

TIENNETTE.

Que vous êtes imprudent, M. Henri! Si

ma mère vous avait vu... et mes cousines qui étaient avec moi !...

HENRI.

Ma chère Tiennette ! vous me voyez au désespoir. Je suis perdu ! j'en mourrai.

TIENNETTE.

Ah ! mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé ?

HENRI.

Je viens d'avoir une explication avec mes parens.... ils ont traité les vôtres !... et devant moi ! cela m'a fait une peine !... Voyant cela, j'ai eu le courage de tout dire : je leur ai avoué que je vous aimais, et que je ne pourrais pas vivre sans vous.... Ils se sont mis dans une colère !... si vous saviez... Mon père a fait venir le vieux Thomas, notre domestique, et l'a chargé de me conduire sur-le-champ à Rennes, chez un négociant de ses amis. De là je dois partir pour Paris ; que sais-je ce qu'ils ont envie de faire de moi ! Pendant que Thomas attelait le cheval au cabriolet, je me suis échappé, j'ai couru bien vite par ici... Jugez s'il était essentiel pour moi de vous voir, de vous parler !

TIENNETTE.

Ah ! M. Henri, c'est moi qui suis cause de tout cela.

HENRIETTE.

Promettez-moi de ne pas m'oublier, de m'écrire... ma chère Tiennette... promettez-le-moi !

TIENNETTE.

AIR : *Pauvre Riquet !* ou *Romance de Romagnésie.*

Puis-je vous fair' cette promesse !
Quoi ! vous partez...

HENRI.

Dans peu d'instans.
De la rigueur de mes parens
Console-moi par ta tendresse

TIENNETTE, à part.

Combien mon cœur est attendri !
Je sens que sa peine
Est la mienne !...
Pauvre Henri ! pauvre Henri !

(L'air est interrompu par celui qui suit. On entend des chants d'allégresse, qui partent tout à coup de l'intérieur de la ferme. Tiennette, surprise, s'arrête et écoute.)

Morceau chanté dans l'intérieur de la ferme par la famille Buisson, réunie.

AIR *De Joconde.*

Jour heureux !
Le ciel comble enfin nos vœux !
Ah ! pour nous
Combien ce moment est doux !

— O mes amis ! — O mon frère !
— Mon cher Paul ! — Mon pauvre Pierre !
— Est-ce toi... toi que je revois encor ?...
Quel moment ! quelle ivresse ! quel transport !

TIENNETTE, étonnée.

Qu'entends-je ? Quels accens !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE-JEANNE, LE VIEUX DOMESTIQUE THOMAS

MARIE-JEANNE, entraînant Tiennette.

Mon enfant, viens donc, ne perds pas de tems ;
Viens prend' part au bonheur de tes parens !

TIENNETTE ET HENRI, à part.

Ah ! quel chagrin !

MARIE-JEANNE.

Quelle ivresse !

LE VIEUX THOMAS, accourant par le fond et prenant Henri par le bras.

Mais, Monsieur, le tems nous presse :
Tout est prêt ; il faut partir à l'intant
Venez donc, la voiture vous attend

TIENNETTE.

Henri !

HENRI.

Tiennette !....

TOUS DEUX.

Ah ! quels momens !

FIN DE L'AIR *de la Romance de Romagnési.*

ENSEMBLE.

HENRI de loin, ET TIENNETTE, ensemble.

Console-moi, par ta tendresse,
De la rigueur de mes parens.

MARIE-JEANNE, entraînant sa fille dans la ferme.

Viens partager notre allégresse,
Et le bonheur de tes parens.

THOMAS, entraînant Henri vers le côté droit.

Il faut partir, le tems nous presse ;
Obéissez à vos parens.

(Marie-Jeanne rentre dans la ferme avec sa fille ; Henri s'en va avec Thomas par le fond à droite, et la toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre rustique dont le fond ne s'étend pas au-delà du deuxième plan. On y voit un vieux fauteuil de tapisserie et des escabelles. Un portrait de vieillard est attaché à la muraille.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, toute LA FAMILLE BUISSON est en scène.

TABLEAU.

(Le Général est assis dans le grand fauteuil; il occupe le milieu du théâtre. A sa droite, Pierre et Marie sont assis sur des escabelles; à sa gauche est Paul avec une de ses filles : deux autres filles de Paul sont debout, appuyées sur le dos du fauteuil. La quatrième est assise par terre, un bras appuyé sur le genou du Général, et de l'autre elle tient le chapeau de son oncle. Tiennette est debout, à l'extrémité droite, devant une petite table couverte de fleurs des champs, dont elle arrange un bouquet. Le Général est censé achever le récit de ses aventures; tout le monde l'écoute en silence et avec un grand intérêt.)

LE GÉNÉRAL.

Oui, mes amis, après cette journée fatale je fus fait prisonnier, et envoyé à l'extrémité

de l'Europe, dans un pays presque sauvage : j'y demeurai huit ans.

TOUS.

Huit ans !

PIERRE.

Et tu n'as pas pu nous donner de tes nouvelles ?

LE GÉNÉRAL.

Toute communication était sévèrement interdite... J'ai beaucoup souffert ; mais ni moi ni mes compagnons d'infortune nous n'avons jamais désespéré.

AIR : *Du Verre.*

Pendant qu'un espoir plein d'appas
Raffermissait notre courage,
Du récit de nos vieux combats
Nous amusions notre esclavage.
Calmes au milieu des déserts,
Écrivant gaîment nos mémoires,
Au souvenir d'un seul revers
Nous opposions trente victoires.

MARIE-JEANNE.

Un Français !... ça tire parti de tout.

LE GÉNÉRAL.

J'ai revu ma patrie !... et tous mes maux ont cessé. Mes blessures m'ont valu une re-

traite honorable ; j'ai acquis une fortune dont je n'ai point à rougir, et je viens finir ma carrière... où j'ai passé mon enfance.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

Jeune, on s'embarque, l'on voyage,
Et gaîment on brave le sort :
Plus tard, échappé du naufrage,
On aime à rentrer dans le port.
Assis à l'ombre d'un vieux hêtre,
Entouré de ses vieux amis,
On sent que le plus beau pays,
C'est le pays qui nous vit naître.

PIERRE.

C'est ici ! v'là la chaumière encore telle que tu l'as quittée.

PAUL.

Excepté qu'elle est bien plus vieille. Vous souvenez-vous, mon frère le général, que nous couchions tous dans la grange qui est là... à côté ? Comme nous fesions des culbutes sur les bottes de paille ! hein ?

PIERRE.

Et v'là l' vieux fauteuil de not' bon père. Le cher homme ! combien de fois... assis.... là... comme tu es, il nous a parlé de toi !

PAUL.

S'il vivait, serait-il heureux de voir son fils en général !

LE GÉNÉRAL jette ses regards vers le tableau attaché à la muraille.

Mais c'est son portrait que j'aperçois!

(Il se lève.)

PIERRE.

Eh! mon Dieu! oui, c'est lui-même.

(Tout le monde se lève.)

TIENNETTE.

Mon oncle, voilà un bouquet d' fleurs des champs... que j' viens d'arranger pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Grand merci, ma chère petite nièce... tu es bien aimable... tiens, va le placer sur ce cadre.

(Tiennette va attacher le bouquet au tableau.)

LE GÉNÉRAL.

Ah! çà, mes amis, me voilà avec vous, point de façon, point de gêne, je veux que vous me traitiez comme..... comme votre frère.

PIERRE.

Oh! dame, nous ne pourrons pas te traiter en grand seigneur, mais nous ferons d' not' mieux.... Femme, songe au dîner, d'abord.

MARIE-JEANNE.

Oui, oui, notre homme... sois tranquille. Où faudra-t-il mettre la table?

LE GÉNÉRAL.

Ici.

MARIE-JEANNE.

Oh ! c'est bien petit, c' t'endroit.... nous n' serons point à notre aise.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! pourquoi pas dans la grange ?... elle est assez grande... Je me souviens que c'étaient les ruines de l'ancien château.... nous y prenions autrefois nos meilleurs repas.

PAUL.

C'est vrai : ça nous rappellera not' jeune tems.

AIR : *A nos goûts conformez-vous vite.* (De Pantin.)

Grâce au souvenir aimable
De tout c'dont nous fûm' témoins,
Nous allons à cette table
Avoir quarante ans de moins.

MARIE-JEANNE.

Je n'suis pas assez coquette
Pour vouloir arrêter l' tems ;
D'ailleurs aurais-j' ma Tiennette,
Si j' n'avais que mes vingt ans ?

LES TROIS FRÈRES.

Grâce au souvenir aimable, etc.

PIERRE.

Si le r'pas est vaille que vaille,

Par le cœur il s'ra servi ;
Et sur ce champ de bataille
Tu n'verras pas un en'mi.

LES TROIS FRÈRES, réunis.

Grâce au souvenir aimable, etc.

(Ils sortent tous, excepté Tiennette et le Général.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, TIENNETTE.

LE GÉNÉRAL.

Reste... Tiennette... j'ai à te parler.

TIENNETTE.

Me voilà, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Dis-moi un peu : tantôt, quand tu es venue m'embrasser.... tu étais bien émue.... tu pleurais... pourquoi cela ?

TIENNETTE, confuse.

Mon oncle... c'était le plaisir... de vous voir... la joie...

LE GÉNÉRAL.

Oh ! la joie... L'amour n'est-il pas pour quelque chose dans tout cela ?

TIENNETTE.

Mon oncle, je vous assure...

LE GÉNÉRAL.

Cependant M. Henri m'a dit...

TIENNETTE.

M. Henri vous a dit ?...

LE GÉNÉRAL.

Qu'il t'aimait... Et pourquoi en rougir ?

TIENNETTE.

Je ne rougis pas, mon oncle ; mais il est bon que vous sachiez tout.... Si j' pleurais tantôt, ce n'était pas sans cause : M. Henri est parti pour Rennes.

LE GÉNÉRAL, en confidence.

Pas encore.

TIENNETTE.

Pas encore ! est-il possible ? ah ! que j' suis donc contente !

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait prier M. Verkadec de suspendre ce départ, et de m'amener son fils.

TIENNETTE.

Oh ! il est brouillé avec mon père et ma mère ; il n' viendra pas.

LE GÉNÉRAL.

Il viendra. L'espoir de me vendre une maison dont il a grande envie de se défaire le fera bientôt accourir. Eh ! parbleu !... re-

garde par cette fenêtre : n'est-ce pas lui qui vient par là-bas ?

TIENNETTE.

Oh ! mon Dieu ! oui... Je tremble, mon oncle, je n' veux pas rester... je...

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, va-t'en... laisse-nous, et surtout ne dis encore à personne que je suis ton oncle.

TIENNETTE.

Bon ! je comprends.... Je vais sortir par ici pour ne pas les rencontrer.

(Elle sort par la droite. M. Verkadec et son fils entrent par la gauche.)

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC en habit de visite; HENRI en frac noir, gilet blanc, pantalon et bas de soie noirs.

M. VERKADEC.

Général, je me rends à votre invitation.

LE GÉNÉRAL, regardant Henri.

Ah !... voilà votre fils ?

M. VERKADEC.

Oui, Général. (*A son fils.*) Saluez donc. Monsieur. (*Au Général.*) Ma foi, il allait

monter en voiture au moment où j'ai reçu votre billet.

LE GÉNÉRAL.

Pardon, Monsieur, si je vous reçois dans cette modeste demeure.

M. VERKADEC.

Général, je suis honteux pour vous... Si j'avais su que vous dussiez rester quelques jours dans ce village, je vous aurais prié d'accepter un logement chez moi.

LE GÉNÉRAL.

Oh! je ne suis pas difficile... Dans mes campagnes je n'ai pas toujours été aussi bien logé.

M. VERKADEC.

C'est que j'ai acheté, moi, un vieux château célèbre en souvenirs magiques et chevaleresques; il a été bâti, je crois, dans le tems des Goths.

LE GÉNÉRAL.

Je vous en félicite

M. VERKADEC.

Oui, j'ai voulu même que cet antique manoir conservât les noms du vieux tems.

AIR : *Amour, hasard, ont fait plus d'un prodige.*
(Des Fiancés.)

Auprès de la tour des Trophées
Vous auriez vu la tour des Preux,

Et, non loin de la tour des Fées,
La tour des amans malheureux.
Ma femme tient à la tour des Folies :
Mais j'aurais pu, sans aucun embarras,
Vous installer dans la tour des Génies,
Que je n'habite pas.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop bon ! Mais je vous demanderai la permission de faire ma cour à Madame.

M. VERKADEC.

Ah ! Général... je gagerais que vous avez servi dans l'ancien tems.

LE GÉNÉRAL.

Mais... oui.

M. VERKADEC.

On voit cela... A vos manières... j'ai deviné tout de suite que vous étiez...

LE GÉNÉRAL.

J'ai été soldat.

M. VERKADEC.

Sol...

LE GÉNÉRAL.

Soldat... dans les chasseurs bretons.

M. VERKADEC.

Ah ! ah !... c'est le régiment qui est en garnison à Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment?... J'en suis charmé; j'y trouverai peut-être quelques anciens compagnons d'armes.

M. VERKADEC.

Et vous êtes devenu général!... c'est superbe! Nous avons eu les *Fabert*, les *Catinat*... qui ont fait comme vous.

LE GÉNÉRAL, souriant.

Et quelques autres... que vous ne nommez pas.

AIR : *Un chevalier.*

L'ancienne France eut Fabert, Catinat,
Dont les noms seuls valaient presque une armée;
Mais, de nos jours aussi, plus d'un soldat
Sur ses talens fonda sa renommée.
La gloire enfin, de tant d'exploits guerriers
Formant une immortelle chaîne,
Sur nos drapeaux peut flotter incertaine
Entre les vieux et les nouveaux lauriers.

M. VERKADEC.

Je ne dis pas non.

HENRI.

Si mon père avait voulu... à présent je serais peut-être officier.

M. VERKADEC.

Taisez-vous, monsieur mon fils.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! jeune homme, vous auriez du goût?...

HENRI.

Oui, Général... Je sais les mathématiques, le dessin...

LE GÉNÉRAL.

C'est quelque chose... mais, pour être des nôtres..

AIR : *Une fille.*

Avez-vous fait avec fruit
Les études militaires?
De nos manœuvres guerrières,
Jeune homme, êtes-vous instruit?

HENRI.

Il s'en faut que je connaisse
Ce bel art qui m'intéresse;
Mais mon zèle et ma jeunesse
Répondent de mes progrès.
Eh! croyez-vous que je puisse
Demeurer long-tems novice
Dans un régiment français?

M. VERKADEC.

Général... excusez... une jeune tête...

LE GÉNÉRAL.

Il me plaît, votre fils; et je serais charmé

si, par le rang que j'occupe, je pouvais contribuer à sa fortune et à son avancement.

M. VERKADEC.

Général... (*A Henri.*) Remerciez donc, Monsieur.

HENRI.

Ah!... je n'ai plus d'ambition depuis que je n'ai plus d'espoir de...

LE GÉNÉRAL.

Que dit-il?

M. VERKADEC.

Des folies... une passion ridicule... pour une petite villageoise... qui n'a rien... et que Monsieur voudrait épouser!

HENRI.

Mon père!...

M. VERKADEC.

Taisez-vous, Monsieur... Il y a de quoi irriter des parens... aussi madame Verkadec est furieuse!...

LE GÉNÉRAL, tirant à part M. Verkadec.

Soyez tranquille, je me charge d'arranger cela. J'ai un parti... un excellent parti.... à vous proposer pour votre fils.

M. VERKADEC.

En vérité, Général... vous songeriez!...

LE GÉNÉRAL.

Nous en reparlerons : je veux auparavant terminer pour la maison en question.

M. VERKADEC.

Général... nous n'aurons point de difficultés ; je vous laisse le maître des conditions.

LE GÉNÉRAL.

En ce cas, faites-moi l'amitié de dîner avec moi... là... sans cérémonie... Amenez madame votre épouse, et nous signerons l'acte au dessert.

M. VERKADEC.

Ma foi, Général, on n'est pas plus rond que vous en affaires.... Je cours chercher madame Verkadec.

LE GÉNÉRAL.

Vous ferez un mauvais dîner ; mais la franchise et la bonne humeur...

M. VERKADEC.

Oui, oui... la gaîté, la cordialité...

LE GÉNÉRAL, bas à M. Verkadec.

Laissez-moi votre fils, je serais bien aise de causer un peu avec lui.

M. VERKADEC.

Comment donc ! mais c'est beaucoup d'honneur !... Henri, restez avec monsieur le Général, et tâchez de profiter de ses con-

seils... Général, nous serons ici dans une petite demi-heure. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, HENRI.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! mon cher Henri, nous sommes-nous amoureux?

HENRI.

Comment ne pas l'être de Tiennette?

LE GÉNÉRAL.

Amoureux... sérieusement?

HENRI.

Plus que vous ne pouvez l'imaginer!

LE GÉNÉRAL.

Il faut réfléchir pourtant.... Une petite villageoise... sans fortune...

HENRI.

Sans fortune!

AIR : *Sol margine del rio.*

La dot de ma Tiennette
sa naïveté,

Son humeur peu coquette...
Et surtout sa bonté ....
Simple, douce, innocente,
Partout elle plaira ;
Bien des beautés qu'on vante
N'ont pas ce trésor-là.

LE GÉNÉRAL.

Propos d'amoureux... Vous dites cela aujourd'hui, et dans six mois vous tiendrez un autre langage.

HENRI.

Jamais, mon Général, jamais !

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché.... j'ai dans ce pays une nièce... fort jolie...

HENRI, vivement.

Est-ce que vous auriez eu le dessein ?...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je veux lui donner un mari, et franchement, j'avais jeté les yeux sur vous.

HENRI, vivement.

Sur moi ! que dites-vous ? ah ! pardon ! ne me la proposez pas, je serais forcé de vous refuser.

LE GÉNÉRAL.

Diable ! refuser... Songez que je lui donne

PIERRE.

Oh! c'est déjà fait : pour son oncle ! elle est parée qu'all' n' serait pas pis le jour de ses noces. . Ah ! çà, mon frère, tu as donc engagé du monde ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui. Devine qui ?

PIERRE.

Ma fine ! je n' sais.

LE GÉNÉRAL.

M., et madame Verkadec, avec leur fils Henri.

PIERRE.

Quelle idée !

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi faire, j'ai des raisons pour cela.

PIERRE.

Mais ils n' voudront point dîner avec nous.

LE GÉNÉRAL.

C'est possible ; mais ils voudront bien dîner avec moi.

PIERRE.

Oh ! toi, c'est différent... Mais nous avons eu encore à c' matin une querelle...

LE GÉNÉRAL.

Le dîner raccommodera tout cela.

PIERRE.

En c' cas, j' n'ai pas d' rancune, moi.... j' vais ben vite mettre leux couverts... Dis donc, frère... les voici déjà !

LE GÉNÉRAL.

Bon ! fais entrer.... et envoie-moi ta fille dans quelques instans.

PIERRE.

Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur et Madame.

LE GÉNÉRAL.

Madame... permettez qu'un vieux militaire.

M. VERMADEC, à Pierre.

Laissez-nous, bonhomme... Nous avons à causer avec monsieur le Général.

PIERRE.

A votre aise, Monsieur, à votre aise. (*A part.*) S'il savait que l' général est le frère du bonhomme !

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, M. ET Mme VERKADEC HENRI.

(Madame Verkadec est en grande toilette.)

LE GÉNÉRAL, à madame Verkadec.

Votre fils s'est acquitté de ma commission?

Mme VERKADEC.

Oui, Général... Mais voyez le caprice des jeunes gens... Monsieur, il n'y a qu'un instant, ne voulait point partir pour Rennes, maintenant il faut se fâcher pour le retenir, et nous avons eu beaucoup de peine à le ramener ici.

LE GÉNÉRAL, souriant.

Oh! je devine... L'offre que je lui ai faite...

M. VERKADEC.

Comment! Général, vous avez eu la bonté?...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je lui ai fait part du projet dont je vous ai parlé... Je n'ai pas été heureux dans mes négociations, on m'a refusé.

M. VERKADEC.

Refusé!... Vous ne nous aviez rien dit de

cela?... Refuser un mariage auquel monsieur le Général veut bien s'intéresser !

LE GÉNÉRAL.

J'en suis d'autant plus étonné que la jeune personne me touche de très près... C'est moi qui la doterai... C'est ma nièce.

M. ET Mme VERKADEC.

Votre nièce, Général !

Mme VERKADEC.

Nous nous réjouissons très fort d'une alliance aussi honorable.

LE GÉNÉRAL.

Vous allez la voir... ne l'intimidez pas trop.

Mme VERKADEC.

Oh ! pouvez-vous penser ?...

LE GÉNÉRAL.

Elle est jeune... sans expérience.

M. VERKADEC.

Je suis sûr d'avance qu'elle est charmante

Mme VERKADEC.

Je brûle du désir de l'embrasser !

M. VERKADEC.

Je voudrais déjà pouvoir l'appeler ma fille.

LE GÉNÉRAL.

Il ne tient qu'à vous de lui donner son nom... la voici.

M. VERKADEC, d'un air de contentement.

Madame Verkadec

Mme VERKADEC.

Je suis enchantée !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE, dans ses plus beaux atours.

TIENNETTE.

Mon père m'a dit que vous me demandiez.

LE GÉNERAL va la prendre par la main, et la presente à M. et madame Verkadec.

Avance, avance, ma chère amie.... n'aie pas peur.

Mme VERKADEC.

Que vois-je !

M. VERKADEC.

Mais c'est la fille du père Buisson !

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! oui, ma nièce... que votre fils refuse.

HENRI, vivement.

J'accepte, Général, j'accepte !

LE GÉNÉRAL.

La nièce du général Buisson.

TIENNETTE.

Mon oncle ?

LE GÉNÉRAL.

Regardez-la... N'est-il pas vrai, Madame, que votre bru est tout-à-fait jolie ?

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

Ma Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

HENRI, à ses parens.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
La fortune inconstante
Vaut-elle ses attraits ?

M. ET MADAME VERKADEC.

Oui, Tiennette est piquante
Sans art et sans apprêts ;
Mais une bonne rente
Doublerait ses attraits.

HENRI.

L'or n'a rien qui me tente ;
Ma fortune est brillante...

LE GÉNÉRAL.

Pourtant à votre bien
Je joins moitié du mien.

M. ET Mme VERKADEC.

Moitié du vôtre !

TOUS ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL ET HENRI.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

M. ET MADAME VERKADEC.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
Mais une bonne rente
Va doubler ses attraits.

TIENNETTE, au général.

J' somm' ben reconnaissante,
Mon oncle, d' vos bienfaits,
Et mon ame contente
N'les oublira jamais.

LE GÉNÉRAL.

Ah !... eh bien ! mon cher Henri, ne t'avais-je pas dit tantôt que tu serais mon neveu ?

HENRI.

Monsieur... mon cher oncle !

(Il lui saute au cou.)

LE GÉNÉRAL, à Henri.

Embrasse ta future. (*A madame Verkadec.*) Maintenant vous allez dîner avec toute ma famille... Venez, Madame, nous terminerons toutes les affaires à table, et vous verrez une salle de festin d'un nouveau genre.

Mme VERKADEC.

Nous serons bien... partout où vous serez.

LE GÉNÉRAL lui donne la main, ensuite il dit à Tiennette et à Henri.

Passez devant, jeunes gens... vous n'êtes pas encore mariés.

TIENNETTE, gaîment, et donnant la main à Henri.

Ah ! le bon petit oncle !

(Tous sortent par le côté droit, Paul entre par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PAUL BUISSON

Mon frère ! mon frère ! Eh bien ! où est-il donc ? je le croyais encore ici... et le dîner qui est tout prêt !... Il ne s'attend pas à une surprise !... la musique des chasseurs bretons qui vient de venir. Ils ont su l'arrivée de not' frère le général, et ils vont lui.... hein !....

qu'est-ce que j'entends?... (*Eh ce moment on entend une fanfare militaire.*) Est-ce qu'on se s'rait mis à table sans moi? courons vite!

(Il sort en courant par le côté droit.)

SCÈNE IX.

(Deux grands panneaux du fond de la chaumière s'ouvrent tout à coup, et laissent apercevoir une belle grange formée des ruines d'un ancien château, et au milieu de laquelle est dressée une grande table toute servie. Le fond de la grange est ouvert et donne sur la campagne. Des guirlandes de fleurs et de feuilles décorent cette salle à manger. La porte du fond est occupée par la musique des chasseurs bretons qui exécute des fanfares. Tous les convives sont à table : le général dans le milieu, madame Verkadec à sa droite, Marie-Jeanne à sa gauche; Tiennette près de madame Verkadec; Henri près de Marie-Jeanne; le reste dans l'ordre naturel.)

(Après la fanfare.)

PIERRE, se levant, le verre à la main.

Mes enfans.... à la santé de votre oncle l'Général!

TOUS.

A la santé de { not' frère / notre oncle / monsieur } le Général!

(Fanfares.)

LE GÉNÉRAL se lève et vient sur le devant de la scène; tout le monde quitte la table.

(*A madame Verkadec.*) Convenez, Madame, que je suis comblé par le sort. Quitte envers l'État, je n'ai point oublié que j'avais des parens... Je les revois, je les embrasse, je n'ai jamais été si heureux!

PAUL.

Mon frère, à présent je vois à qui j'ai l'obligation...

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu dire, mon pauvre Paul?

PAUL, en confidence.

Les vingt mille francs que le juge de paix de Quimper...

LE GÉNÉRAL.

Silence! n'en aurais-tu pas fait autant pour moi?

PAUL.

Oh! ça...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! qu'as-tu à dire?... Nous nous sommes retrouvés, mes amis, ne nous quittons plus.

AIR: *Il me faudra.* (Vaudeville des Amazones.)

Tous trois de front, jusqu'à la tombe,
Suivons toujours même chemin.

Si l'un de nous chancelle et tombe,
Les autres lui tendront la main.
Entre frères chaque fortune
Ne doit former qu'un seul trésor...
Qu'à l'un de nous le sort en enlève une,
Pour le braver il en est deux encor.

MARIE-JEANNE.

Vous ne nous en voulez plus, madame Verkadec?

PIERRE, la retenant.

Tais-toi donc, tout ça est oublié. La paix! not' femme, la paix!

VAUDEVILLE.

AIR : *De Doche.*

MARIE-JEANNE

Le désordre ne me plaît guère;
Mais je ris lorsque les méchans,
Les ingrats et les intrigans
Se font la guerre. (Bis.)
Pendant qu'ils se lançent des traits,
Et que des troubles sont leurs fêtes,
I' faut s'dire entre gens honnêtes
Fesons la paix. (Bis.)

CHOEUR

La paix, la paix, la paix, la paix!

PIERRE.

Drès l'matin, quand vot' ménagère

Gronde, querelle et fait du bruit,
Quand tout l'long du jour ell' vous dit.
Fesons la guerre; (Bis.)
A votre plac', moi, je rirais,
Et je la laiss'rais contredire.
Faut ben que l'soir ell' vienn' vous dire:
— Mon p'tit homme .... fesons la paix. (Bis.)

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix!

HENRI.

Pour ravir à jeune bergère
Avec adresse un doux baiser
Qu'elle prétend nous refuser,
Fesons la guerre. (Bis.)
Mais si ce baiser plein d'attraits
Lui cause une colère extrême,
Pour en obtenir un deuxième,
Fesons la paix. (Bis.)

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix!

LE GÉNÉRAL.

Si quelque ennemi téméraire
Troublait encore nos états,
Chacun crirait: *Armons nos bras,*
Fesons la guerre! (Bis.)
Mais pour qu'alors d'autres succès
Couronnent nos vieilles bannières,
Plus de discorde entre des frères,
Français, Français, fesons la paix.

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix!

PAUL.

Je n'ai pas l'humeur très-guerrière;
Je sens pourtant au fond du cœur,
Quand on insulte à notre honneur,
Qu'il faut la guerre. (Bis.)
Mais pour fair' fleurir à jamais
Au sein de not' belle patrie
Les arts, le commerc', l'industrie...
Il faut la paix. (Bis.)

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix!

TIENNETTE, au public.

On m'a dit que dans le parterre
L'indulgence, appui des talens,
Et la critiq', depuis long-tems
Se font la guerre. (Bis.)
Entre elles, pour nos intérêts,
Terminant cett' lutte fatale,
Que toutes les mains dans la salle
Signent la paix (Bis.)

CHOEUR

La paix, la paix, la paix, la paix!

FIN DE PIERRE, PAUL ET JEAN.

LE FIFRE
DU ROI DE PRUSSE,

OU

LES PRISONNIERS DE SPANDAU,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. REVEL;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 18 novembre 1818.

END

PERSONNAGES.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND, roi de Prusse.
CONSTANCE, baronne de Lisbourg.
VICTOR, } Pages du Roi.
HIPPOLYTE, }
TURELUTUTU, fifre du roi de Prusse.
SCHLAGUE, caporal et concierge de Spandau.
NICETTE, sa fille.

La scène se passe à Spandau.

LE FIFRE
DU ROI DE PRUSSE,
COMÉDIE.

Le théâtre représente les jardins de Spandau ; à droite de l'acteur, l'entrée de la prison ; à gauche, un bosquet ; dans le fond, une grille qui s'ouvre au milieu ; à côté, la maison de Schlague ; une table et un banc de pierre sur le devant de la scène, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURLUTUTU, NICETTE.

TURLUTUTU.

Encore une fois, mam'selle Nicette, laissez-moi tout entier aux nouvelles fonctions dont je suis chargé.... J'ai besoin de tout mon esprit.

NICETTE.

Eh ! mon Dieu ! je n'en veux pas à votre esprit, M. Turlututu.

TURLUTUTU.

C'est à mon cœur, n'est-ce pas ?... Mais c'est que j'en ai besoin aussi pour le moment.

NICETTE.

Infidèle !

TURLUTUTU.

Infidèle si vous voulez ; mais un homme dans la situation où je me trouve ne peut pas songer à l'amour, pour deux raisons : la première, c'est que l'amour est incompatible avec les affaires d'état ; et la seconde c'est que les affaires d'état sont incompatibles avec l'amour.

NICETTE.

J'vois bien que vous n'm'aimez plus, vous avez oublié votre petite Nicette.

AIR *du partage de la richesse.*

Vous souvient-il de la prairie,
Où tous les deux nous allions si souvent ?
Vous me trouviez assez jolie,
Et vous n'étiez heureux qu'en me voyant.
Dans ce tems-là près de vous une belle
N'aurait obtenu qu'un refus ;
Vous me juriez d'être toujours fidèle...

TURLUTUTU.

Je ne m'en souviens presque plus. (Bis.)

NICETTE.

Même air.

Vous souvient-il que dans notre village,
Tous les garçons des alentours
M'avaient présenté leur hommage
Et venaient me parler d'amours ?
Mais, moi, fidèle à ma tendresse ;
J'ai rendu leurs vœux superflus ;
Vous souvient-il de ma sagesse ?

TURLUTUTU.

Je ne m'en souviens presque plus. (Bis.)

NICETTE.

Vous ne me disiez pas ça, il y a un mois.

TURLUTUTU.

Il y a un mois je n'étais pas ce que je suis.

NICETTE.

Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu ! Le roi avait bien affaire de vous donner une place.

TURLUTUTU.

C'est à ma valeur que je la dois.

NICETTE.

Vot' valeur, vot' valeur ! vous en parlez toujours.

TURLUTUTU.

C'est elle qui fait que je suis inspecteur des prisonniers à Spandau.

NICETTE.

Contez-moi donc comme c'est arrivé.

TURLUTUTU.

Oh! c'est une grande affaire!... Figurez-vous d'abord un champ de bataille... L'ennemi est là.... Supposons que vous soyez l'ennemi; moi, je suis l'armée... Je m'avance courageusement. Vous vous défendez d'abord cela va sans dire; mais ensuite quand vous vous trouvez bloquée, vous vous rendez.

NICETTE.

Cela va aussi sans se dire... Quand on se trouve bloquée.

TURLUTUTU.

Remarquez bien mon courage, à moi, pendant toute cette bataille...

NICETTE.

Vous vous battez?

TURLUTUTU.

Non, non, du tout.

NICETTE.

Vous enlevez des drapeaux.

TURLUTUTU.

Non.

NICETTE.

Vous faites des prisonniers?

TURLUTUTU.

Ah ! bah ! Encore plus que çà.

NICETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?

TURLUTUTU.

Je reste en place, et je joue du fifre.

NICETTE.

C'est là tout ?

TURLUTUTU.

Comment ! c'est là tout !... Et c'est parbleu ! bien assez ; demandez au roi, auprès de qui je suis resté tout le tems du combat... Après la victoire que nous avions remportée, le roi demande à ses officiers : « Messieurs, » quel est celui qui a montré le plus de » bravoure dans cette bataille ? — Sire, » c'est vous, disent tous les officiers — Ex» ceptez-moi, répond le roi. » Ces Messieurs, bien embarrassés, se regardent ; ils n'osent pas dire, c'est moi, quoiqu'ils le pensent, et chacun d'eux nomme son voisin, quoiqu'il ne le pense pas... Mais le roi leur dit : « Vous n'y êtes pas, Messieurs ; c'est un » fifre qui n'a cessé dans le fort du combat » de souffler dans son turlututu, et qui a tou» jours joué juste... » Depuis ce tems-là le nom de Turlututu m'est resté... Dame ! c'est une justice à me rendre, je me suis bien conduit.

AIR *du Fifre et du Tambour.*

J'avais une ardeur sans pareille,
Mon fifre s'en est ressenti;
Pour mon roi c'fut une merveille
D'entendr' souffler just' près de lui;
Car on sait que lorsqu'à l'oreille
Les courtisans lui soufflent deux mots:
C'est toujours faux, c'est toujours faux.

NICETTE.

C'est ce qu'on dit.

TURLUTUTU.

Le roi m'appelle alors, et me dit: « J'aime » les braves, je veux t'attacher à moi; je te » nomme inspecteur des prisonniers à Spandau... » Depuis ce tems, le roi et moi nous sommes très-bien ensemble, j'ai mon franc parler avec lui.

NICETTE.

Et toutes ces grandeurs vous ont fait oublier Nicette?

TURLUTUTU.

Non, je ne vous ai pas oubliée, mais songez donc un peu: surveiller mes prisonniers! surveiller ma femme! Ah! mon Dieu!...

NICETTE.

Ah! j'sais bien pourquoi vous dites tout ça, parce qu'il y a depuis quelque tems chez

Catherine, la fermière de madame la baronne de Lisbourg, une jeune paysanne qui se donne les airs d'une dame de la ville... J'm'aperçois bien que vous lui faites la cour.

TURLUTUTU.

Convenez qu'elle est bien gentille.

NICETTE, pleurant.

Pas plus que moi, M. Turlututu.

TURLUTUTU.

Elle est douce, elle a de l'esprit.

NICETTE.

Pas plus que moi.

TURLUTUTU.

Et puis, elle est vertueuse, ah!

NICETTE.

Pas plus que moi. Ah! ah! ah!

TURLUTUTU.

Allons, allons; soyez raisonnable, Mam'-selle Nicette. Je vais visiter mes prisonniers: je n'en ai que deux pour le moment; deux pages, M. Victor d'Herleim, et son ami, monsieur Hippolyte... Ils se sont fait emprisonner pour une petite escapade de jeunes gens.... Au revoir, Mam'selle Nicette, consolez-vous... (*A part.*) Elle me fait de la peine, vraiment... Je crois que je l'aime encore un peu...

Oh ! mais l'autre est si jolie ! Elle me convient bien mieux.

AIR : *Vaudeville du Bouquet du Roi.*

(Haut.)
Ne pleurez donc pas comme ça,
Mademoiselle Nicette.

NICETTE.

Allez auprès d' vot' coquette.

TURLUTUTU, à part.

Je suis sûr qu'elle en mourra.

NICETTE.

Ah ! vous m'abandonnez, traître !
D'une autr' femm' suivez la loi,
Elle vous trompera peut-être....
N'aviez-vous pas assez d' moi ?

TURLUTUTU.

Ne pleurez donc pas comme ça, etc.

(Il entre dans la prison.)

SCÈNE II.

NICETTE.

Les hommes sont des monstres, et le meilleur n'en vaut rien !... Lui, qui m'avait juré tant de fois de m'aimer toujours !... Oh ! le traître !... Mais je ne veux pas qu'on dise que son infidélité m'a fait d'la peine, et puisqu'il m'abandonne, je veux faire de même.

AIR : *Le beau Lucas aûmait Thémire.*

Lubin dit que je suis jolie
Que je puis seul' le rendre heureux ;
Que j'ferais le bonheur de sa vie.
Eh bien ! je vais combler ses vœux.
Ah ! c'en est fait, c'en est fait, je me venge, (Bis.)
Et je prends Lubin pour mari ; (Bis.)
Puisqu'aujourd'hui mon amant change
Moi je puis bien changer aussi.

Oui, v'là qu'est décidé... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! suis-je malheureuse !

(Elle pleure.)

SCÈNE III.

NICETTE, SCHLAGUE.

SCHLAGUE.

Eh bien ! petite fille, qu'afez-fous à verser des larmes de bleurs ?

NICETTE.

Je ne pleure pas, mon père ?

SCHLAGUE.

Fous foulez rire, en disant que fous ne bleurez pas... Qu'afez-vous ?

NICETTE.

Je n'ai rien.

SCHLAGUE.

Faut pas bleurer pour ça.

NICETTE.

Tiens, ça vous est bien aisé à dire, mon père, faut pas pleurer !

SCHLAGUE.

Sans toute... Un petite fille doit toujours être gaie, sans tristesse, raisonnaplement parlant.

NICETTE.

Oui, gaie... Quand Tulututu me laisse là.

SCHLAGUE.

Que tite-fous donc ?... Monsir Tirlititu ?

NICETTE.

Depuis qu'il est inspecteur des prisonniers à Spandau, il ne veut plus de moi.

SCHLAGUE.

Je m'avre toujours douté que la fortune le changerait, ce monsir Tirlititu.... barce qu'il est inspecteur de Spandau !... Eh bien ! moi ! j'en suis le concierge, et s'il être tetans dans la prison, je suis à la porte moi.

NICETTE.

Eh bien ! oui, il nous y laisse. Ah ! ah !

SCHLAGUE.

Voilà comme sont tous les hommes, rai-

sonnaplement barlant... Allons, bleurez pas, y n'manque pas de maris.

NICETTE.

Il y a mari et mari.

SCHLAGUE.

C'est chuste... Cette pauvre betite, elle me fend le cœur.

AIR *des Pierrots.*

Allons, ma fille, plus de tristesse,
Tu trouveras un autre amant.
Il aura pour toi plus d'tendresse
Qu'n'en avait ton premier galant;
Plus d'un jeun'gens viendra, je gage,
Te fair' la cour; tu choisiras,
Et tous les garçons du fillage
T'épouseront quand tu voudras.

NICETTE.

Vous avez beau dire, mon père, c'est indigne de la part de Turlututu.

SCHLAGUE.

Oui, oui, c'est intigne... Faut dire comme elle, raisonnaplement barlant.

NICETTE.

Me tromper pour faire la cour à une autre!

SCHLAGUE.

Comment?

NICETTE.

Oui, Monsieur est amoureux de cette demoiselle Constance, qui semble être venue tout exprès pour m'enlever mon amant.

SCHLAGUE.

Voilà qui est particulier... Cette jeune dame m'avre demandé un rentré-vous, ici tout à l'heure, tout de suite, pour me dire quelque chose de bien intéressant.

NICETTE.

Je parie que c'est pour voir Turlututu.

SCHLAGUE.

Allons, vous n'afez que votre Tirlitutu dans la tête... Rentrez à la maison.

NICETTE.

Je sais bien ce que je ferai.

SCHLAGUE.

Eh bien! que ferez-vous?

NICETTE.

Le roi viendra sans doute ici avant la bataille, je lui parlerai.

SCHLAGUE.

Vous lui barlerez?

NICETTE.

Oui, oui, je lui parlerai.

SCHLAGUE.

Il ne vous répondra pas... Rentrez, encore une fois.

NICETTE.

Prenez garde surtout, mon père, de ne pas vous laisser attraper par cette demoiselle.

SCHLAGUE.

Est-ce que j'ai une figure qu'on attrape ?

NICETTE.

Non, mais vous pourriez bien ne pas voir qu'on veut...

SCHLAGUE.

Che vois tout.

NICETTE, à part.

Excepté ce qu'il ne voit pas. (*Haut.*) Méfiez-vous toujours, mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SCHLAGUE.

Cette dame, il paraîtrait, court après les jeunes gens de cholie figure... Elle veut me parler... Est-ce que par hasard elle serait amoureuse de moi ?.. C'est point impossible... On a des momens de désespoir... Tant pis

pour elle, che suis insensible... et froid comme un marbre de glace.

AIR : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Quand j'étais dans la jeunesse,
J'étais tout plein de tendresse ;
Et pour proufer mon amour,
J'en barlais la nuit, le jour.
Maint'nant c'est une autre affaire,
Che ne suis plus éloquent,
A mon âge on doit se taire,
Raisonnaplement barlant.

Je l'entends, che crois... Tertef ! Elle être pien cholie aujourd'hui !

SCÈNE

CONSTANCE, SCHLAGUE.

CONSTANCE.

Voici Schlague, je ne sais comment lui dire...

SCHLAGUE.

Ne la regardons pas.

CONSTANCE.

Que pensera-t-il de moi en apprenant que la baronne de Lisbourg a pris ces habits pour chercher à voir son amant ?... C'est là qu'il est enfermé.

SCHLAGUE.

Elle se consulter Montame, j'écoute... je regarde pas.

CONSTANCE.

Mon cher Schlague !...

SCHLAGUE.

Mon cher Schlague ! Elle a dit mon cher Schlague ! .. O fertu des Allemands, soutiens-moi.

CONSTANCE.

N'allez pas concevoir une mauvaise opinion de moi.

SCHLAGUE.

Plus te toute !

CONSTANCE.

Mon bonheur dépend de vous.

SCHLAGUE.

La voilà bartie.

CONSTANCE.

M. Schlague, ne soyez pas cruel.

SCHLAGUE.

Montame !... (*A part.*) Ché pien envie de ne pas l'être.

CONSTANCE.

Vous vous laissez toucher ?

235430B

SCHLAGUE.

Ya ! ya !

CONSTANCE.

Vous vous attendrissez ?

SCHLAGUE.

Ya ! ya !

CONSTANCE.

Ah ! faites-moi voir celui que j'aime.

SCHLAGUE.

Allons, regartez à votre aise.

CONSTANCE.

Ah ! je craignais de rencontrer en vous un de ces geôliers insensibles... Tenez, prenez cette bourse.

SCHLAGUE, étonné.

Cette pourse !

CONSTANCE.

En récompense de votre humanité.

SCHLAGUE.

Comment ! vous tonnez de l'argent...

CONSTANCE.

Croyez que la baronne de Lisbourg n'en restera pas là.

SCHLAGUE.

La baronne de Lisbourg !

CONSTANCE.

C'est elle que vous voyez devant vous. J'ai pris ce déguisement pour éloigner tout soupçon.

SCHLAGUE.

Entendons-nous, s'il vous plaît.... Vous tisiez tout à l'heure....

CONSTANCE.

Que j'aime le jeune Victor d'Herleim qui est enfermé dans cette prison, et que Frédéric a puni pour une faute dont je suis la cause.

SCHLAGUE.

C'est bien différent!... Che ne peux plus vous écouter.

CONSTANCE.

Comment?

SCHLAGUE.

Foici fotre bourse.

CONSTANCE.

Mais écoutez-moi.

AIR : *L'amour est un dieu volage.*

Ah! puisque par ma prière,
Je ne puis vous attendrir;
Si rien ne peut vous fléchir,
Pourrais-je au moins obtenir
Une faveur bien légère?

De ma part, et promptement,
Allez près de mon amant,
Et dites-lui que sa belle,
Fuyant les plaisirs, hélas!
Lui sera toujours fidèle.

SCHLAGUE.

Montame, ça n'se peut pas.

CONSTANCE.

Comment, vous ne pouvez pas?

SCHLAGUE.

Si fait, che le peux, si che veux me faire chasser...

CONSTANCE.

Croyez que ma reconnaissance...

SCHLAGUE.

C'hentendre pas de c't'oreille-là.

AIR *de la Légère*.

Impossible,
Impossible,
A tout ch'dois être insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenez pas
Mes pas

CONSTANCE.

Je veux lui dire un seul mot
Pour calmer sa vive flamme.

SCHLAGUE.

Je vous l'répète, Madame;
Un mot, c'est beaucoup de trop.

CONSTANCE.

En vain vous voulez combattre;
Un mot, c'est sitôt fini.

SCHLAGUE.

Mais, moi, l'on m'en dirait quatre:
Monsieur Schlague, sortez d'ici!

ENSEMBLE.

Impossible,
Impossible,
A tout ch'dois être insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenez pas
Mes pas.

CONSTANCE.

Impossible,
Impossible,
A tout il est insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenons pas
Ses pas.

(Schlague sort.)

SCÈNE VI.

CONSTANCE.

Me voilà bien avancée.... Maudit soit cet homme intraitable... Je n'ai pu le séduire... Mais que dira-t-on, si l'on apprend ?... Eh ! qu'importe... Veuve à vingt-cinq ans du baron de Lisbourg, ne suis-je pas maîtresse de mes actions, de mon choix ?... Un jeune page de Frédéric me distingue, sa persévérance me le fait remarquer; sa famille vaut la mienne; je suis prête à lui accorder ma main, lorsque par malheur Victor oublie auprès de moi l'heure à laquelle il devait se présenter chez le roi.... Le sévère Frédéric le fait enfermer pour quinze jours à Spandau... Quinze jours... C'est un siècle quand on aime... Aussi ai-je pris ce déguisement pour tâcher de le voir, de lui parler... On blâmera peut-être ma démarche ; mais...

AIR *de Julie*, ou *le Pot de Fleurs*.

C'est en vain qu'à mainte folie,
La raison voudrait s'émouvoir ;
Auprès d'une femme jolie
On sait qu'elle a peu de pouvoir.
Tout le tems que le cœur soupire,
Il faut obéir à ses lois ;
La raison élève la voix
Quand le cœur n'a plus rien à dire.

Mais quel moyen employer, maintenant? Je ne dois plus rien espérer de Schlague.

TURLUTUTU, derrière le théâtre.

C'est bon, j'en parlerai.

CONSTANCE.

J'entends quelqu'un... C'est ce fifre que le roi a nommé inspecteur de Spandau. Je ne dois pas me confier à lui, son dévouement à Frédéric m'assure d'avance d'un refus.... Et deux refus en un jour, c'est beaucoup trop pour quelqu'un qui n'y est pas habitué.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, TURLUTUTU.

TURLUTUTU

C'est fort bien... Les prisons sont dans un très-bel état... (*A part.*) Ah! mon Dieu! que vois-je?... mademoiselle Constance!... Enfin, c'est plus fort que moi, quand je vois cette femme-là, je ne sais plus où j'en suis... Je ne puis ni parler ni marcher, et je reste-là comme une statue... Allons donc, Turlutu, ne soyez pas si modeste, regardez votre tournure; parlez, et l'on vous écoutera. (*Il va pour avancer.*) Oui, mais il faudrait trouver un moyen neuf et ingénieux d'entamer la conversation... Voyons un peu... (*Haut.*)

Mademoiselle, ne trouvez-vous pas qu'li fait bien beau pour se promener ?

CONSTANCE.

Aussi, je profite de la permission que vous m'avez donnée de fréquenter ces jardins.

TURLUTUTU.

Ah ! Mademoiselle, c'est un bien grand bonheur pour ces jardins... Ouf !

CONSTANCE.

Ah ! mon Dieu, quel soupir !

TURLUTUTU, à part.

Elle l'a entendu ; c'est bon signe.

CONSTANCE.

Seriez-vous amoureux ?

TURLUTUTU.

Si je suis amoureux !... Comme on ne l'est pas.

CONSTANCE.

Comment, vous, amoureux !... Je croyais que la gloire seule occupait votre esprit.

TURLUTUTU.

Ah ! Mademoiselle !... (*A part.*) C'est là le moment de lui déclarer... Mais comment faire pour lui avouer que c'est elle que j'aime?.. Jamais je n'oserai le lui dire en face. En ne la regardant pas, j'aurai peut-être plus de courage.

CONSTANCE, à part.

Mais je perds ici un tems précieux... Avisons aux moyens de voir Victor.

(Elle sort.)

TURLUTUTU, toujours à part.

Oui, c'est une bonne idée !.... Fesons comme si elle n'y était pas. .. C'est ça.... (*Haut, sans se retourner.*) Oui ! Mademoiselle, je suis amoureux ! Ne vous mettez pas en colère, si je vous le dis... Ah ! mon Dieu je parie qu'elle me fait des yeux !... C'est que vous êtes si jolie !...Mademoiselle, permettez-moi de baiser votre jolie main... Tiens, elle ne dit rien !... Qui ne dit mot consent. (*Il se jette à genoux en se retournant.*) Eh bien ! il n'y a personne !... Ah ! tant mieux, elle n'aura pas entendu ma déclaration... Je m'y étais mal pris. (*Il se relève.*) Quel dommage que je ne sache pas écrire ; on est bien plus hardi dans une lettre... C'est embarrassant... Ah ! mais voici l'heure où j'ai promis à mes prisonniers de les laisser prendre l'air... Le devoir avant tout... (*Il ouvre.*) Messieurs, vous pouvez sortir.

SCÈNE VIII.

TURLUTUTU, VICTOR, HIPPOLYTE.

VICTOR, HIPPOLYTE.

AIR *de l'Enfant et le Grenadier.*

Rivaux d'amour, rivaux de gloire,
Dans la même prison, restons;
Puisque tous deux nous combattons
Ensemble aux champs de la victoire.

VICTOR, à Hippolyte.

Modèle des amis sincères,
D'être ici puis-je m'attrister?...
Mes chaînes me semblent légères,
L'amitié m'aide à les porter.

ENSEMBLE.

Rivaux d'amour, etc.

VICTOR.

Eh! voilà notre ami Turlututu.

TURLUTUTU.

Messieurs, je suis bien votre serviteur... Eh bien! commencez-vous à vous habituer à votre retraite?

VICTOR.

Comment donc?... nous serions bien difficiles... Il n'est pas de séjour plus agréable, n'est-ce pas, Hippolyte?

HIPPOLYTE.

Je te conseille de plaisanter, quand c'est par ton étourderie seule que nous sommes ici...

VICTOR.

On dirait que tu n'es pas content d'y être.

HIPPOLYTE.

Toi, tu as mérité ta disgrâce ; mais moi, qu'ai-je fait pour la partager ?

VICTOR.

Tu t'es sacrifié à l'amitié... tu joues dans cette affaire un rôle superbe ! J'en appelle à Turlututu... Suis-je bien coupable ?... j'aime une femme charmante.

TURLUTUTU.

Je sens bien ça.

VICTOR.

Cette femme charmante m'aime.

TURLUTUTU.

Cette femme charmante l'aime... est-il heureux !

VICTOR.

On me donne un rendez-vous.

TURLUTUTU.

On vous donne un rendez-vous !... Bonheur sur bonheur !

VICTOR.

J'y vole de suite.

TURLUTUTU.

Oh ! comme c'est cela.

VICTOR.

Mon cher Hippolyte m'y accompagne.

HIPPOLYTE.

Jusqu'à la porte, qui se referme sur moi et me laisse le maître de contempler la nature.

VICTOR.

Te mets-tu à ma place, Turlututu ? Je suis tête-à-tête avec une jolie femme, je lui parle de mon amour.

TURLUTUTU.

Ah ! Dieu ! il y a de quoi...

VICTOR.

Pouvais-je penser que l'heure m'appelait auprès de Frédéric ?

AIR : *De la robe et les bottes.*

Lorsqu'on est près d'une femme qu'on aime,
Et qu'on admire ses attraits ;
Lorsque les yeux dans une ivresse extrême
Devinent maints charmes secrets ;
Quand la pudeur rougit le teint de roses
De la beauté qui reçoit nos sermens,

Mon cher, on pense à tant de choses,
Qu'il est permis d'oublier les instans.

HIPPOLYTE.

Sans doute ; mais tu conviendras qu'il est cruel pour moi, qui, prenant le frais sous les arbres, avais le tems de compter les heures d'être puni comme les ayant oubliées.

VICTOR.

Parce que tu n'as pas voulu abandonner ton ami... c'est un beau trait !

TURLUTUTU.

Oui, c'est joli !... Mais M. Victor est bien excusable : d'ailleurs, grâce à moi, votre captivité n'est pas très-désagréable ; je vous laisse la liberté de vous promener dans ce carré une demi-heure par jour... Vous êtes libres de rire et de chanter, d'écrire même si cela vous amuse, vous pouvez me parler quand vous voulez : convenez qu'il y a peu de prisons aussi agréables que celle-ci.

VICTOR.

J'en conviens ; mais il est bien cruel de vivre éloigné de celle qu'on adore.

TURLUTUTU.

Je suis de votre avis ; je prends part aux peines du cœur, parce que je suis amoureux aussi.

VICTOR.

Et quelle est la belle qui a su charmer ton cœur ?

TURLUTUTU.

Imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus joli !... des yeux !... ah !... et une bouche ! oh ! .. vous ne vous en faites pas d'idée... Je pense à une chose... vous êtes si obligeant, M. Victor, si vous vouliez lui écrire une petite déclaration en mon nom.

HIPPOLYTE.

Et comment se nomme cette beauté ?

TURLUTUTU.

Constance.

VICTOR.

Constance !... Est-il possible ?...

TURLUTUTU.

Oui.

VICTOR, à part.

Mon amie !

HIPPOLYTE.

Parbleu ! n'y a-t-il qu'une femme au monde qui se nomme Constance ?

TURLUTUTU.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?... Eh bien oui, elle se nomme Constance.

VICTOR.

C'est un bien joli nom.

TURLUTUTU.

Il y a huit jours qu'elle est venue dans ces environs.

VICTOR.

Huit jours ?...

TURLUTUTU.

Oui.... justement le lendemain de votre arrivée ici.

VICTOR.

Ah ! mon Dieu ! si c'était...

HIPPOLYTE.

Allons, où diable vas-tu t'imaginer ?...

TURLUTUTU.

Elle demeure chez Catherine, la fermière de madame la baronne de Lisbourg.

VICTOR.

Madame la baronne de Lisbourg!... tu l'entends ; ah ! mon ami !.... c'est elle !.... plus de doute... Mon cher Turlututu, je vais écrire ta lettre... vite de l'encre, une plume... Ah ! mon cher ami !... que tu as bien fait de devenir amoureux de cette femme-là, tu me rends un grand service... je vais lui écrire.

TURLUTUTU.

Je vais vous dicter.

VICTOR.

Oui, oui, dicte tout ce que tu voudras.

TURLUTUTU.

« Mademoiselle. »

VICTOR, vivement.

Ma chère Constance!

TURLUTUTU.

Oh! non, il ne faut pas mettre ma chère Constance, nous n'en sommes pas encore là... « Mademoiselle. »

VICTOR.

Mademoiselle.

TURLUTUTU.

« Depuis huit jours que je vous vois... »

VICTOR.

Depuis huit jours que je ne vous vois pas.

TURLUTUTU.

Que je vous vois, donc.

VICTOR.

Oui.

TURLUTUTU.

« Je languis, je sèche... vos yeux m'ont » tourné la tête... et... comme je vous disais, » depuis huit jours que je vous vois... je suis » amoureux... Prenez pitié d'un malheureux

» que vos charmes rendent imbécile !... Im-
» bécile... y êtes-vous ?.... imbécile !.... sur-
» ce, Mademoiselle, je vous prie d'excuser
» ma hardiesse... Ma hardiesse... avec la-
» quelle j'ai l'honneur d'être le plus respec-
» tueux des fifres, Turlututu. » Ça n'est pas mal comme ça, n'est-ce pas ?

VICTOR.

C'est très-bien !

HIPPOLYTE.

Oh ! je te jure qu'elle sera enchantée du style de cette lettre.

TURLUTUTU.

Justement je l'entends... Messieurs, rentrez et je vais...

VICTOR.

C'est elle ! Grand Dieu !

TURLUTUTU.

Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, avec ses exclamations ! Allons, rentrez, rentrez !

VICTOR.

Comment ! tu veux ?

TURLUTUTU.

Il le faut ; vous savez que la consigne est très-sévère là-dessus... Vous ne pouvez voir personne.

(Victor et Hippolyte rentrent dans la prison.)

SCÈNE IX.

TURLUTUTU, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Je n'ai pu rien obtenir de Schlague... Encore ce fifre !

TURLUTUTU.

Mademoiselle, je vous demande bien pardon. C'est...

CONSTANCE.

Que voulez-vous ?

TURLUTUTU, lui présentant la lettre.

Vous voyez...

CONSTANCE.

Comment !... Quelle est cette lettre ?

TURLUTU.

Ah ! dame, je ne peux pas vous dire ça, moi.

CONSTANCE.

Mais puis-je au moins savoir de qui ?

TURLUTUTU.

Ah ! c'est différent.... C'est.... Ah ! je ne peux pas vous dire celui-non plus.... (*A part.*) Cachons-nous, et voyons un peu comme elle prendra ça.

CONSTANCE, ouvrant la lettre.

Voilà qui est extraordinaire... Ciel !... que vois-je ? l'écriture de Victor !

TURLUTUTU.

Ah ! voilà que ça fait son effet.

CONSTANCE.

« Ma chère Constance, depuis huit jours que je ne vous vois pas, je ne connais plus le bonheur... Le hasard, ou plutôt l'amour de ce fifre pour vous, me fournit le moyen de vous écrire... Servez-vous du même pour répondre, et comptez sur l'amour de Victor. » Oh ! quel bonheur !

TURLUTUTU.

Ah ! çà, si je ne me trompe, elle paraît bien contente.

AIR : *A ma Margot.*

Voyons comment ça finira,
Puisque ça commence comm' çà.

CONSTANCE.

Pour moi quelle aimable surprise !
Le Dieu d'amour me favorise.
Par cette lettre de Victor,
Je suis sûre qu'il m'aime encor.
O bonheur ! ô bonheur ! j'ai de sa constance
La douce assurance.

(Elle baise la lettre.)

TURLUTUTU.

Dieu me pardonne ! elle baise la lettre !...
Ah ! çà, mais alors.

Voyons comment ça finira,
Puisque ça commence comm' ça.

Elle s'asseoit, elle écrit.

CONSTANCE.

DEUXIÈME COUPLET.

Servons-nous de la même ruse.

TURLUTUTU.

Je ne sais pas si je m'abuse ;
Mais je crois qu'elle me répond.
Vraiment mon bonheur me confond.

CONSTANCE, finissant sa lettre.

Cher Victor ! cher Victor ! tu sais que je t'aime ;
Aime-moi de même.

(Elle plie la lettre.)

TURLUTUTU.

Est-on plus heureux que moi ?

Ah ! ça devait finir par là,
Puisque ça commençait comm'ça.

(Il s'avance.)

Mademoiselle, c'est en tremblant si...

CONSTANCE.

Rassurez-vous ; je vous sais gré de votre

démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

TURLUTUTU, d'abord seul; puis VICTOR ET HIPPOLYTE.

TURLUTUTU.

Rassurez-vous... Je vous sais gré de votre démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens... Oh! ce n'est pas ainsi que parle une femme qui n'aime pas... Elle est amoureuse... Oh! Turlututu... quelle belle journée pour toi!... Mais voyons ce que contient sa lettre... Comme je ne sais pas lire, appelons... M. Victor!

(Il ouvre la prison.)

VICTOR.

Eh bien!

TURLUTUTU.

J'ai remis la lettre.

VICTOR.

Bon!

TURLUTUTU.

On a exprimé une douce joie en la recevant.

VICTOR.

Est-il possible ?

TURLUTUTU.

Et de plus...

VICTOR.

De plus ?

TURLUTUTU.

On a baisé la lettre.

VICTOR.

On a baisé la lettre !... Oh ! mon ami ! combien je te remercie...

TURLUTUTU.

De quoi donc ?

VICTOR.

De me conter cela, ça me fait plaisir pour toi.

TURLUTUTU.

Ce n'est pas tout, on a répondu.

VICTOR.

On a répondu !... On a répondu !... Oh ! en vérité, Turlututu, tu es un homme charmant !

TURLUTUTU.

Et voici la réponse.

VICTOR.

Donne, donne vite !... Ah ! ma chère Constance !

(Il baise la lettre.)

TURLUTUTU.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?

VICTOR.

C'est l'intérêt que je te porte... (*Il décachète la lettre, après l'avoir parcourue il dit :*) Ah ! mon ami, cette femme-là t'adore.

TURLUTUTU.

Ah ! que dit-elle ?... Je vous en prie, ne me faites pas languir.

VICTOR, à part.

Oh ! quelle idée ! Profitons-en... (*Haut.*) Écoute bien : « Monsieur j'ai reçu sans colère » l'aveu de vos sentimens. »

TURLUTUTU.

Hein !... Dites donc, elle a reçu sans colère l'aveu de mes sentimens... Ça dit tout, ça : n'est-ce pas ?

HIPPOLYTE.

Certainement.

TURLUTUTU.

Continuez.

VICTOR.

« Je m'étais déjà aperçue de votre amour.

TURLUTUTU.

Elle s'était déjà aperçue de mon amour... On n'écrit pas mieux que cela.

VICTOR.

« Comme je ne veux pas vous ôter toute » espérance, je consens non pas à vous en- » tendre, parce que je craindrais un pareil » entretien. »

TURLUTUTU.

Il y a ça, qu'elle craindrait un pareil entretien ? Vous l'entendez ?

VICTOR.

« Mais faites-moi parler de votre amour » par un interprète de vos sentimens, et je » lui répondrai ce que je crois devoir lui ré- » pondre. » Tu l'entends, Turlututu ?

TURLUTUTU.

Ah ! diable ! voilà qui m'embarrasse.

VICTOR.

Comment ?

TURLUTUTU.

Oui... où trouver cet interprète ?

VICTOR.

Oh ! dame ! c'est difficile.... Moi, je t'en servirais bien, si tu voulais.

TURLUTUTU.

Vous, M. Victor ?... Oh ! oui ; mais la consigne...

VICTOR.

Ah ! c'est juste, la consigne... Que veux-

tu que j'y fasse ? Adresse-toi à Schlague, si tu veux...

TURLUTUTU.

Le vieux concierge !... Y pensez-vous ?

VICTOR.

Je ne vois que lui.

TURLUTUTU.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quel embarras !.... Maudite consigne ! M. Victor, cherchez donc un moyen de...

VICTOR.

Mais après tout, la consigne peut se violer un peu... D'ailleurs, nous ne sortirons pas de là... Amène ta belle ici, ce sera bientôt fait... Si l'on nous surprend, c'est moi qui serai puni ; mais n'importe... Tu as eu pour moi beaucoup d'égards, je me sacrifie... Va chercher cette Constance qui a l'air de si bien t'aimer, et je te réponds qu'elle ne résistera pas à mon éloquence ; je plaiderai ta cause avec ce feu.... enfin je ferai comme pour moi.

TURLUTUTU.

Oh ! M. Victor, que vous êtes bon ! (*A part.*) Voilà comme un bienfait n'est jamais perdu... J'ai eu pour ce jeune homme des égards, des prévenances ; eh bien ! il se charge de mes intérêts... Vraiment on n'est pas plus obligeant.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VICTOR, HIPPOLYTE.

VICTOR.

Oh ! quel bonheur ! mon cher Hippolyte. Je vais la voir, lui parler... Mais partage donc ma joie.

HIPPOLYTE.

Je la partagerais sincèrement, si nous étions hors d'ici.

VICTOR.

Eh ! qu'importe, puisque Constance y est aussi ?

HIPPOLYTE.

Cela me fait beaucoup de bien, à moi.

TURLUTUTU, en dehors.

Par ici, Mademoiselle, s'il vous plaît.

VICTOR.

La voici !... Oh ! mon ami, rends-moi un grand service, occupe Turlututu tout le tems que je parlerai à Constance.

HIPPOLYTE.

C'est cela, toujours les petites commissions agréables.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, TURLUTUTU.

VICTOR.

AIR : *Quand toi sortir*, etc.

Approchez, charmante femme.

HIPPOLYTE, s'emparant de Turlututu.

Reste là pendant ce tems.

VICTOR.

Daignez répondre à la flamme
Du plus tendre des amans,
L'amour tourmente son ame.

TURLULUTU.

Monsieur, votre ami vraiment
Est pour moi bien complaisant. (Bis.)

VICTOR.

Il vous adorera sans cesse,
Et soyez sûre que jamais
Il ne trahira sa tendresse.

TURLUTUTU.

Comme il prend mes intérêts.

VICTOR.

DEUXIÈME COUPLET.

Doutez-vous de sa constance ?

Vos yeux, si jolis, si doux,
Vous en donnent l'assurance,
Je me jette à vos genoux.

TURLUTUTU.

A-t-on plus de complaisance ?
Il se jette à ses genoux.

HIPPOLYTE.

Il se jette à ses genoux.

CONSTANCE.

Ciel ! Victor, y pensez-vous ?

VICTOR.

Il veut vous consacrer sa vie ;
Encouragez ses feux discrets.
Il baise votre main jolie.

TURLUTUTU, à Hippolyte.

Comme il prend mes intérêts ! (4 fois.)

(On entend battre aux champs.)

TURLUTUTU.

Oh ! mon Dieu ! c'est le roi ! Eh ! vite, Messieurs, rentrez dans votre prison.

(Ils rentrent.)

(Constance sort.)

SCÈNE XIII.

TURLUTUTU, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, puis FRÉDÉRIC ET D'HARLEIM, SON MAJOR; SCHLAGUE, NICETTE.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! pour Saint-Cyr.*

Livrons-nous à l'allégresse ;
D'être joyeux tout nous fait la loi.
Un prince, en ce jour d'ivresse,
S'montre à nous plein de tendresse.
Vive le Roi ! Vive le Roi !

FRÉDÉRIC, entrant en scène avec le major d'Harleim.

Eh ! non, morbleu ! M. le Major, je ne vous donnerai pas raison sur ce point. Ces boutons ne sont pas trop usés ; il n'y a que trois ans que je les porte ; ils n'ont fait que cinq campagnes, ils sont bien un peu rouillés mais qu'importe !

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Les boutons rouillés des soldats
Doivent-ils donc choquer la vue ?
Peut-on, après tant de combats,
Observer la même tenue ?

Beaucoup de gens ont des boutons bien beaux ;
A les polir leurs mains sont occupées,
Lorsque souvent dans leurs fourreaux
Ils laissent rouiller leurs épées.

LE MAJOR.

Je n'insiste plus, Sire.

FRÉDÉRIC.

Et vous faites bien... D'ailleurs, l'économie est le soutien d'un état... Eh ! comment aurais-je complété mes superbes compagnies de grenadiers ? (*Allant à ses officiers.*) Bien ! mes amis, je suis content de vous ; même activité, même zèle. (*A Schlague.*) Caporal, comment ! tu as une montre ? Il faut que tu sois bien économe pour avoir fait une pareille emplète ; la mienne va mal... Quelle heure est-il à la tienne ?

SCHLAGUE.

Sire.... elle ne marquait point les heures ni les minutes.

(Il tire sa montre.)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je ?... Une balle !

SCHLAGUE.

Ya, Sire... Ce être une balle.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je la reçus en Silésie,
Sur mon cœur elle vint s'amortir ;

Elle pensa m'ôter la vie :
Mais je puis encore servir ;
Dans mon gousset elle demeure ;
Cette montre est pour moi sans prix,
Car elle m'avertit à toute heure
Que j'dois mourir pour mon pays.

FRÉDÉRIC.

Bien, mon camarade, bien... Cela ne m'étonne pas... de vieilles moustaches !

AIR *des Amazones.*

Couverts de nobles cicatrices,
Je contemple ces grenadiers,
Après de glorieux services,
Se reposant dans leurs foyers. (Bis.)
Ah ! maintenant, si leurs genoux fléchissent
Sous le poids de soixante hivers ;
De nos soldats si les cheveux blanchissent,
Leurs vieux lauriers resteront toujours verts.

Ah ! te voilà, Turlututu. (*Bas au Major.*) C'est un bouffon ; il m'amuse, et je lui passe bien des choses ; d'ailleurs, c'est un brave ! (*Haut.*) Eh bien ! comment te trouves-tu dans ta nouvelle place ?

TURLUTUTU.

Dame, Sire, assez bien.... Cependant je regrette le tems où je jouais du fifre auprès de vous.

FRÉDÉRIC.

C'est ton courage que j'ai récompensé.

TURLUTUTU.

Vous êtes bien bon, Sire : mais que voulez-vous, quand on se trouve là, à quoi ça sert-il d'avoir peur ?

FRÉDÉRIC.

Tu as raison... Et tes deux prisonniers en es-tu content ?

TURLUTUTU.

Ah ! Sire, ce sont de bien aimables jeunes gens que ces deux pages ! Il me semble, Sire...

FRÉDÉRIC, sévèrement.

Il vous semble ?

TURLUTUTU.

Non, non, il ne me semble pas... Je pense seulement....

FRÉDÉRIC.

Vous pensez ?

TURLUTUTU.

Non, Sire, je ne pense pas ; je disais...

FRÉDÉRIC.

Vous dites ?

TURLUTUTU.

Je ne dis rien.

FRÉDÉRIC.

Ils ont enfreint la discipline militaire, ils doivent être punis... Voilà comme on fait les bons soldats. (*Se tournant.*) Mes amis avez-vous quelques plaintes quelques réclamations à faire?... Parlez, je suis prêt à vous rendre justice... Tout le monde est content; c'est bien.

NICETTE, s'avançant.

Sire!...

FRÉDÉRIC.

Hein?... Quelle est cette jeune fille?

TURLUTUTU.

Ah! mon Dieu! c'est Nicette!... Je supplie votre Majesté de ne pas l'écouter.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc?

TURLUTUTU.

Mais...

FRÉDÉRIC, sévèrement.

Tais-toi.

TURLUTUTU.

Oui, Sire.

FRÉDÉRIC, à Nicette.

Parlez, ma belle enfant.

NICETTE.

AIR : *Mon galoubet.*

Turlututu, (Bis.)
M'aimait jadis d'amour extrême,
Mais d'puis qu'il s'est si bien battu,
Il m'abandonn' ; pourtant je l'aime.
Ah ! pour moi ce n'est plus le même
Turlututu. (Bis.)

DEUXIÈME COUPLET.

Turlututu, (Bis.)
Jouait sous ma fenêtre un air tendre,
Et mon cœur en était ému ;
Mais j'ai beau maintenant attendre,
Hélas ! il ne m'fait plus entendre
Turlututu. (Bis.)

FRÉDÉRIC.

Comment ?...

NICETTE.

Oui, Sire, depuis qu'il est inspecteur de Spandau, il m'trouve trop pauvre.

FRÉDÉRIC.

Est-il vrai, M. Turlututu ?

TURLUTUTU.

C'est que mon cœur...

FRÉDÉRIC.

Votre cœur ne sait ce qu'il dit. Je veux que

vous épousiez cette petite fille... Faites venir mes deux pages.

(Turlututu va ouvrir la porte et les fait sortir.)

NICETTE.

On a bien raison de dire que Votre Majesté est juste.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, HIPPOLYTE.

FRÉDÉRIC.

Vous voilà, Messieurs.

VICTOR.

Ah! Sire, nous ne demandons point notre grâce; mais permettez-nous de vous suivre au combat, de vous défendre, de mourir pour vous.

TURLUTUTU.

Ah! votre Majesté ne peut pas leur refuser cela.

FRÉDÉRIC.

Tais-toi!... Non, Messieurs, il faut un exemple... (*A part.*) Il resteront en prison tout le tems de la bataille; je les connais, c'est la punition la plus sévère qu'on puisse leur infliger.

VICTOR.

AIR *du Petit Courrier.*

Ah ! de mes vœux le plus ardent,
C'est d'exposer pour vous ma vie.

HIPPOLYTE.

Faut-il, pour une étourderie,
Nous punir si sévèrement ?

FRÉDÉRIC.

La discipline militaire
Doit être tout pour un soldat.

VICTOR.

Sire, rien n'aurait pu nous faire
Oublier l'heure d'un combat.

FRÉDÉRIC.

C'est bien ! c'est très-bien, Messieurs !... Mais vous resterez en prison malgré cela, l'exemple le veut. (*Allant à ses officiers.*) Messieurs, des rebelles osent encore élever la voix ; mais rassurez-vous, mes grenadiers sont là pour les faire taire... Au revoir, mes amis.

CHŒUR.

Livrons-nous à l'allégresse, etc.

(Il sort ainsi que les villageois. On entend le canon par intervalles.)

SCÈNE XV.

VICTOR, HIPPOLYTE, TURLUTUTU.

VICTOR.

On va se battre, et nous sommes ici ?

HIPPOLYTE.

Quelle honte !

TURLUTUTU.

Allons, Messieurs, consolez-vous.

VICTOR.

Mon cher Turlututu !

TURLUTUTU.

M. Victor ?

VICTOR.

Tu as vu ce que j'ai fait pour toi tout à l'heure ?

TURLUTUTU.

Certainement, je vous en ai une grande obligation.

VICTOR.

Rends-moi un service.

TURLUTUTU.

Parlez, si je le peux.

VICTOR.

Laisse-nous sortir.

TURLUTUTU.

Sortir ! y pensez-vous ?

HIPPOLYTE.

Mon cher Turlututu !

TURLUTUTU.

Impossible ! Messieurs, impossible !

VICTOR.

Écoute, Turlututu.

AIR *du major Palmer.*

Nous volons à la bataille,
Et pleins de zèle et d'ardeur,
Bravant bombes et mitraille,
Nous prouvons notre valeur.

HIPPOLYTE.

Sur l'ennemi je m'élance
Dans le moment le plus beau,
Et redoublant de vaillance,
Soudain j'enlève un drapeau.

VICTOR.

Moi, prés du roi je me range,
Et courant de toutes parts,
En un seul instant je change
Nos ennemis en fuyards.
Frédéric qui nous remarque
Est charmé de nos transports,
Et cet auguste monarque
Dit, en oubliant nos torts :

« Nous vous devons la victoire ! »
Sire, dis-je à ses genoux,
Votre fifre à cette gloire
A bien plus de part que nous.
Ce trait superbe le touche,
Il est bientôt répandu ;
L'on entend de bouche en bouche
Le nom de Turlututu. (Ter.)

TURLUTUTU.

Au fait, ça pourrait ben arriver comme ils le disent.

HIPPOLYTE.

Ça ne peut pas manquer.

VICTOR.

D'ailleurs, nous te promettons d'être ici avant le retour du roi.... seulement le tems de la bataille.

TURLUTUTU.

Oui, et si vous êtes tués ?

VICTOR.

Ah ! alors, je ne te promets pas... Cependant nous ferons notre possible.

HIPPOLYTE.

Allons, Turlututu, laisse-toi gagner ; on se bat maintenant, et nous perdons du tems.

TURLUTUTU.

Allons, tenez, je le veux bien ; mais dé-

pêchez vous de sortir, que Schlague ne vous voie pas... Suivez-moi. (*Il leur ouvre la porte du concierge, et leur dit:*) Sauvez-vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

TURLUTUTU.

Oh! Dieu, comme ils courent! sont-ils lestes. (*On entend Schlague qui tousse dans la cabane.*) Voici Schlague qui vient, évitons sa présence.

(Il se cache dans le jardin.)

SCÈNE XVII.

SCHLAGUE, d'abord seul, CONSTANCE, en toilette élégante.

SCHLAGUE.

On a pien raison de dire, raisonnaplement barlant, que les femmes font de vous ce qu'elles veulent; ch'avais pien churé de ne pas me laisser gagner; eh bien! cette tame paronne, afre tant fait qu'elle m'avait séduit... Che fais lui vaire foir son prisonnier amant.... Monsir Turlututu n'y être pas, ainsi... Ah! tertef, j'y pense, la grille qu'y être ouverte; pendant qu'il causerait ici, il n'aurait qu'à s'échapper. (*Il ferme la grille.*)

Maintenant che suis en sûreté... Ah ! vous voilà, Montame.

CONSTANCE.

Vous allez vous acquitter de votre promesse ?

SCHLAGUE.

Oui, Montame... (*Il ouvre la porte, et il appelle.*) Monsir Victor !... Il va venir, Montame... Monsir Victor !... vous pouvez sortir.

CONSTANCE.

Il ne vient pas.

SCHLAGUE.

Monsir Victor !... allons, il ne feut plus sortir à présent... il est peut-être endormi... che vais vous l'amener.

(Il entre dans la prison.)

CONSTANCE.

Je vais donc pouvoir lui parler sans témoin, la présence du fifre m'a tout à l'heure empêché de lui répondre ; mais cette fois...

SCHLAGUE.

Montame, Montame, plus personne.

CONSTANCE.

Que dites-vous ?

SCHLAGUE.

Le prisonnier, il est enfolé.

CONSTANCE.

Grand Dieu ! grand Dieu !

SCHLAGUE.

Monsir Turlututu ! monsir Turlututu !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, TURLUTUTU.

TURLUTUTU.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

SCHLAGUE.

Le prisonnier, où être-t-il ?

CONSTANCE.

Par pitié ! où est Victor ?

TURLUTUTU, étonné et à part.

Que vois-je ?.... mam'selle Constance en belle dame !... quelle toilette !... Et puis c'te familiarité, où est Victor ?... (*Haut.*) D'où savez-vous son nom ?

CONSTANCE.

Encore une fois, où est-il ?

TURLUTUTU.

Il est allé se battre.

CONSTANCE.

Voilà le malheur que je craignais arrivé.

Je bénissais son esclavage, parce qu'il l'empêchait d'assister au combat.

TURLUTUTU, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire donc ?

CONSTANCE.

Ah ! mon Dieu ! il va revenir blessé... Je lui avais pourtant écrit que ses jours m'étaient chers ?

TURLUTUTU.

Comment ! vous lui aviez écrit que ?... J'y suis... La lettre, c'était une lettre de lui, c'était pour lui la réponse... Eh bien ! j'ai joué là un joli rôle.

CONSTANCE.

Oh ! ne vous en repentez pas, vous nous avez été bien utile.

TURLUTUTU.

C'est fort agréable pour moi, et je ne m'étonne plus de tout son empressement... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! et moi qui me suis brouillé avec ma petite Nicette que j'aimais tant.

CONSTANCE.

Allons, consolez-vous, je vous racommoderai ensemble.

TURLUTUTU.

Justement, la voici.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, NICETTE.

NICETTE, à part.

Je sais maintenant que cette prétendue paysanne est la baronne de Lisbourg ! ah ! ah ! M. Turlututu !

TURLUTUTU.

Ma chère Nicette !

NICETTE.

Plaît-il, Monsieur ?

TURLUTUTU.

Vous avez eu la bonté de demander au roi de m'épouser.

NICETTE.

Je ne savais ce que je disais, Monsieur.

TURLUTUTU.

Nicette !

NICETTE.

Ne me parlez jamais.

CONSTANCE.

Allons, allons, ma belle amie, pourquoi affecter cet air d'indifférence qui est loin de ton cœur ?... Faites la paix.

AIR : *Aimable et jolie* (du nouveau Nicaise.)

Puisqu'il est fidèle,
Fais moins la cruelle,

A son amour
Ne sois pas rebelle ;
Puisqu'il est fidèle,
Fais moins la cruelle,
A son amour
Réponds à ton tour.
Par le bonheur, songes-y, ma belle,
Il faut savoir charmer chaque jour ;
Tous les instans qu'on passe en querelle,
Autant d'instans perdus pour l'amour.

TURLUTUTU, aux genoux de Nicette.

ENSEMBLE.

Puisque j'suis fidèle,
Fais moins la cruelle,
A mon amour
Ne sois pas rebelle.
Puisque j'suis fidèle,
Fais moins la cruelle,
A mon amour.
Réponds à ton tour.

CONSTANCE.

Puisqu'il est fidèle,
Fais moins, etc.

NICETTE.

Puisqu'il est fidèle,
J'fais moins la cruelle,
A son amour
N'soyons pas rebelle.
Puisqu'il est fidèle,
J'fais moins la cruelle,
A son amour
J'réponds à mon tour.

(On entend le tambour.)

NICETTE.

Voici le roi.

TURLUTUTU.

Ah! çà, mes prisonniers ne reviennent pas.... ils m'avaient tant promis d'être ici avant le roi.

CONSTANCE.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon cher Victor.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, OFFICIERS.

CHŒUR.

Victoire! (Ter.)
Plus de guerre, plus de combats!
La gloire (Ter.)
Guide nos pas. (Bis.)

FRÉDÉRIC, à ses officiers.

Bien, mes amis, vous avez tous fait preuve de valeur... vos troupes ont bien manœuvré, mais je ne vois pas parmi vous les deux officiers qui ont surpris ce fort occupé par l'ennemi et qui ont enlevé les drapeaux; dans la mêlée, je n'ai pu distinguer leurs traits.

LE MAJOR.

Sire, ils vont vous être présentés dans l'instant.

FRÉDÉRIC.

Voilà des braves !... Eh bien ! Turlututu, c'est de la faute de tes prisonniers, si tu n'étais pas à la bataille.

TURLUTUTU.

Comment donc, Sire ?

FRÉDÉRIC.

Il fallait que tu restasses pour les garder.

TURLUTUTU, à part.

Cela a bien réussi. (*Haut.*) Ah ! oui, Sire, comme vous dites, pour les garder.

FRÉDÉRIC.

Fais-les sortir maintenant ; je veux leur pardonner.

TURLUTUTU, troublé.

Ah ! mon Dieu ! comment dites-vous ?

FRÉDÉRIC.

Fais-les sortir.

TURLUTUTU.

Schlague, le roi demande à voir les prisonniers, entendez-vous ?

SCHLAGUE.

Ch'entendre fort pien, mais vous afez la clef.

TURLUTUTU.

Non, je ne l'ai pas.

SCHLAGUR.

Eh bien ! voici la mienne.

FRÉDÉRIC.

M'obéit-on ?

TURLUTUTU.

Ah ! Sire !...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce ?

TURLUTUTU.

Vos pages !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! mes pages ?

TURLUTUTU.

Ils se sont échappés !

FRÉDÉRIC.

Ils se sont échappés !.... Morbleu ! qu'on les poursuive, et qu'ils soient pour cinq ans en prison.

TURLUTUTU.

C'était pour aller à la bataille.

FRÉDÉRIC.

A la bataille... Deux ans !... (*La baronne de Lisbourg s'avance.*) Que vois-je ? La baronne de Lisbourg !

CONSTANCE.

Elle-même, qui est cause de la première faute de Victor.

FRÉDÉRIC.

La seconde est impardonnable.

TURLUTETU.

Non, Sire, elle est excusable.

FRÉDÉRIC.

Vous faites des observations. Eh bien! je vous casse de vos fonctions.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, HIPPOLYTE.

LE MAJOR.

Sire, voici les deux officiers que vous avez demandés.

CONSTANCE.

Que vois-je? Victor!

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

Pour eux plus d'esclavage;
Car les deux officiers
Qui montrer'nt tant d'courage,
Sont ces deux prisonniers.

HIPPOLYTE.

AIR *du Magistrat irréprochable.*

Nous méritons, hélas! votre colère,

Car nous avons bravé l'autorité ;
Mais cependant chacun de nous espère
Voir terminer notre captivité. (Bis)

VICTOR.

Oui, connaissant votre justice extrême,
Nous sommes sûrs de sortir de prison ;
Car nous venons nous racheter nous-même.
Sire ! voilà notre rançon.

(Ils présentent des drapeaux.)

TURLUTUTU.

Comment ! ce sont eux... Oh ! les braves jeunes gens !... Messieurs, le Roi vous pardonne.

FRÉDÉRIC.

Tu m'as bien jugé... Victor et Hippolyte, je vous nomme tous deux aides de camp de mes gardes. Madame la baronne, ce grade rend Victor votre égal.

LA BARONNE.

Je vous entends, Sire.

VICTOR ET HIPPOLYTE.

Que de bontés !

TURLUTUTU.

A la bonne heure... c'est parler, cela...

FRÉDÉRIC.

Je t'ai ôté la place d'inspecteur de Spandau parce que tu as trop bon cœur pour la rem-

plir; je te nomme huissier de la chambre, à condition que tu apprendras à lire.

TURLUTUTU.

Et à écrire aussi; ça fait que je lirai et que j'écrirai mes lettres moi-même. Je ne vous irai point chercher pour cela, M. Victor.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville des Dehors trompeurs.*

Il faut fair' soi-mêm' ses affaires,
L'proverb' le dit, il n'a pas tort;
Aux autres on ne songe guères,
C'est à soi qu'on pense d'abord.
Ma p'tit' Nicette, qu'j'aim'rai sans cesse,
Deviendra ma femme demain,
Et pour lui prouver ma tendresse,
J'n'irai pas chercher le voisin. } (Bis.)

NICETTE, à Turlututu.

Sans espérance de me plaire,
Et malgré mes refus constans,
Lubin, le voisin de mon père,
Me fait la cour depuis long-tems.
Dans le moment de ma disgrâce,
Quand tu me fuyais ce matin,
Combien de femmes, à ma place,
S'raient allé' chercher le voisin! } (Bis.)

HIPPOLYTE.

L'hymen, suivant toujours son frère.

Aime à demeurer près de lui ;
Le malin amour, au contraire,
Ne peut le voir qu'avec ennui.
Quand dans le même voisinage
Ils se trouvent, l'amour soudain
Donne congé, puis déménage,
Sans aller chercher son voisin. } (Bis.)

VICTOR.

Sous le voile de l'anonyme,
Voyez cet écrivain rampant,
Distillant le fiel qui l'anime,
Nous insulter impunément.
A celui que son pamphlet blesse
Il donne sa demeure enfin ;
Mais quand on court à son adresse,
Il est toujours chez le voisin. } (Bis.)

FRÉDÉRIC.

La paix est enfin rétablie,
Après de glorieux combats ;
Et puisque la guerre est finie,
Amis, ne la rallumons pas.
A cette paix soyons fidèles,
Et sachons nous entendre enfin ;
Pour faire finir nos querelles,
N'allons plus chercher le voisin. } (Bis.)

CONSTANCE, au Public.

Sur le destin de son ouvrage
Notre auteur est tremblant ce soir ;
Il redoute certain orage :
Messieurs, ranimez son espoir.

Pour que sa crainte à l'instant cesse,
Il ne lui faut qu'un coup de main.
Ce soir, pour applaudir sa pièce, } (Bis.)
N'allez pas chercher le voisin.

FIN DU FIFRE DU ROI DE PRUSSE.

LE JUIF,

COMÉDIE ANECDOTIQUE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. A. ROUSSEAU, DÉSAUGIERS ET MESNARD;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la porte Saint-Martin, le 14 mai 1823.

EVD

PERSONNAGES

ISAAC SAMUEL, juif.
LUCETTE RICHARD.
Mme SIMONNE, aubergiste.
CHARLES, son fils, soldat.
M. PINCÉ, procureur.
BRILLANT, petit-maître. } voyageurs.
DELAUNE, tailleur. } voyageurs.
Mme DESCÉDULES, plaideuse. } voyageurs.
HORTENSE, actrice. } voyageurs.
RUSTAUT, conducteur de la diligence.
THOMAS, garçon d'auberge.
UN SERGENT.
ROSSIGNOL, } voleurs.
BRISETOUT, } voleurs.
PAYSANS.
SOLDATS.
VOLEURS.

La scène est au village de Rémival, sur la route d'Orléans, dans l'auberge de madame Simonne.

LE JUIF,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle basse d'une auberge de village ; il y a plusieurs tables, sur lesquelles sont des verres, brocs, bouteilles, etc... et sur chacune, une lumière indiquant qu'il fait nuit, des bancs de bois et des chaises de paille ; à droite de l'acteur, au dernier plan, une porte conduisant dans l'intérieur; au fond, la porte d'entrée, et de chaque côté, un vitrage qui permet de voir la campagne à l'extérieur ; une cheminée à droite ; une fenêtre du même côté.

SCÈNE I.

ROSSIGNOL, BRISETOUT, THOMAS, PAYSANS.

(Au lever du rideau, Rossignol et Brisetout sont assis à une table à droite, sur le devant de la scène, et boivent... Plusieurs paysans boivent par groupes aux différentes tables, Thomas va de l'une à l'autre.)

CHOEUR DES BUVEURS.

AIR : *D'un chœur des Français en cantonnement.*

En bons
Vign'rons,

Caressons
Les flacons;
Soignons
La treille,
Et fêtons
La bouteille,
Quand d'ces produits,
J'enrichissons l'pays,
J'devons être les premiers servis.

UN BUVEUR, à une table.

A boir', garçon!

THOMAS, à part.

Dieu! comme ils sont avides!

UN AUTRE BUVEUR, à une autre table.

Thomas, du vin!

THOMAS, portant une pinte à chacun d'eux.

Vous allez en avoir.

(A part.)

Du train qu'ils vont, nos tonn's s'raient bientôt vides,
S'il n'y avait pas de l'eau dans l'réservoir.

CHOEUR DES BUVEURS.

En bons
Vign'rons, etc.

BRISETOUT, bas à Rossignol.

Dis donc, Rossignol, est-ce que ces chiens de paysans ne s'en iront pas?

ROSSIGNOL, de même.

Tais-toi, tu nous ferais remarquer.

BRISETOUT, de même.

Ça t'est facile à dire; mais les amis nous attendent; la nuit est venue et voilà l'heure où passe la diligence.

THOMAS, s'approchant.

Qu'est-ce que ces Messieurs parlent de la diligence?

BRISETOUT, d'un ton brutal.

Hein? qu'est-ce que cela te fait?

ROSSIGNOL, bas à Brisetout.

Vois-tu, animal! (*Haut d'un ton doucereux.*) Nous disions que la nuit approche, que ces braves gens vont rentrer dans leur logis, et qu'il nous faut aussi regagner le nôtre en diligence.

THOMAS.

Ah! c'est ça... regagner en dili... c'est le mot, voyez-vous, qui m'a fait de l'effet, parce qu'il n'y pas encore un mois qu'elle a été arrêtée à une lieue d'ici.

BRISETOUT.

La diligence?

ROSSIGNOL.

Pas possible!

THOMAS.

Si fait.... que trop! on dit que tout près

de ce village, dans la forêt, il y a une fière bande de voleurs!

BRISETOUT, toujours brusquement.

Des voleurs?.... allons donc, c'est un conte...

LES PAYSANS.

C'est vrai... c'est vrai.

THOMAS.

J'crois ben que c'est vrai.... Comment! Monsieur, vous ne croyez pas aux voleurs?

BRISETOUT.

Non, et jusqu'à ce que j'aie été volé..

ROSSIGNOL.

Si fait, si fait... (*Bas.*) Tais-toi donc. (*Haut.*) Oui, il y croit, j'y crois aussi, moi; et pourquoi pas? est-ce qu'il n'y en a pas eu de tout tems? je crois aux voleurs comme... à moi-même.

AIR : *Du vaudeville de la Somnambule.*

Tant que l'on verra l'ignorance
Usurper les droits du talent,
Et dans les emplois de finance
En quelques mois s'enrichir un traitant;
Tant qu'on verra l'effronté parasite
Écornifler les dîners les meilleurs,
Et le banquier riche après sa faillite,
Mes amis, croyons aux voleurs.

THOMAS.

Vous avez bien raison, Monsieur; aussi, c'est pa pour vous renvoyer; mais si vous avez à aller loin, je vous conseille de ne pas vous attarder... quoiqu'il n'y ait plus tant de danger à présent, parce que depuis l'affaire de la diligence il y a toujours un détachement de la garnison qui veille à notre sûreté.

BRISETOUT, murmurant.

Que le diable les emporte!

THOMAS.

Qui? les soldats?

ROSSIGNOL, vivement.

Non, les voleurs qui compromettent ainsi la sûreté des voyageurs honnêtes. (*Bas à Brisetout.*) Tu ne te tairas pas?

PAYSANS, criant ensemble à différentes tables.

Du vin! Thomas... garçon, un litre! allons donc, paresseux.

THOMAS, avec humeur.

Eh! un moment... comme ils crient, donc! il n'y en a plus, là!... (*A demi-voix.*) L'puits est à sec.

PAYSANS.

Comment! comment! il n'y en a plus.

THOMAS, se reprenant.

Faut-il pas en garder pour la diligence,

quand all' s'arrêt'ra pour changer de chevaux ? de ce tems-là, les voyageurs sont si altérés.

PAYSANS, frappant sur les tables.

Eh ! va-t'en au diable, avec tes voyageurs... du vin ! du vin

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SIMONNE, entrant par la droite.

SIMONNE, aux buveurs.

QUEL tapage faites-vous donc ? j'ai cru que nous étions assaillis par la bande de la forêt... Qu'est-ce que vous demandez à ce garçon ? du vin ? il n'y en a pas.

THOMAS.

Là, voyez-vous ? la bourgeoise vous le dit.

PAYSANS.

Ah ! madame Simonne.

SIMONNE.

Non, il n'y en a pas, pour vous, toujours; il est l'heure de rentrer; est-ce que vous voulez vous griser ! si c'était de jour, encore passe, mais à la nuit, vos femmes ne me le

pardonneraient pas ; voyons, que chacun paie son écot, et partez.

(Elle reçoit l'argent à chaque table, et le met dans un petit sac.)

ROSSIGNOL, appelant.

A nous, garçon, le compte ?

THOMAS, allant à leur table.

On y va ! Six litres, le pain, la tranche de jambon, une omelette... oh ! diable ! ça fait une dépense conséquente.

BRISETOUT, d'un ton brusque, lui jetant une pièce d'or.

Paie-toi.

THOMAS, examinant la pièce.

De l'or !... oh ! oh ! tenez, rendez, not' bourgeoise... Diable ! on voit bien que vous n'êtes pas de ce pays-ci, car nos paysans n'ont pas souvent de c'te monnaie-là.

ROSSIGNOL, bas à Bris tout.

Imbécile, avec ton or !

SIMONNE, rendant à Brisetout.

Si vous en avez beaucoup comme ça, défiez-vous de la grande route d'Orléans ; il est bien tard, elle n'est pas sûre : et si vous-n'êtes pas bien armés, avec de bons chevaux...

BRISETOUT, d'un ton brutal.

Nous n'avons pas peur.

ROSSIGNOL.

Et puis, je crois qu'on exagère le danger, nous l'avons traversée tantôt, cette forêt qu'on dit pleine de brigands, et je vous assure que nous n'y avons vu...

BRISETOUT.

Que nous.

ROSSIGNOL, bas.

Chien de Brisetout... (*Haut.*) Et un jeune soldat qui marchait avec précaution dans les fourrés les plus épais, et qui paraissait avoir plus peur que nous.

SIMONNE, venant à lui précipitamment, et laissant son sac.

Un soldat ! ah ! mon Dieu ! et de quel âge à peu près ? avez-vous vu sa figure? comment était-il fait ?

THOMAS, riant.

Tiens, sa figure !... allez-vous pas vous figurer... soyez tranquille, not' bourgeoise, c'était pas M. Charles, il est bien paisible à la garnison, dans la caserne d'Orléans.

(Pendant que Thomas parle, Brisetout gagne insensiblement la table où est le sac, le couvre d'une serviette et s'approche de Rossignol.)

THOMAS, en confidence.

Faut pas prononcer ce mot de soldat devant la bourgeoise, voyez-vous, ça lui fait

des souleurs, parce qu'elle a un fils qui s'est engagé à Orléans, par un désespoir d'amour, où c'qu'il est à présent. C'est dommage que vous partiez, je vous aurais conté c't'histoire-là...

BRISETOUT, bas à Rossignol, lui indiquant le sac.

Regarde donc...

ROSSIGNOL, bas à Brisetout.

Fi donc! quand on travaille sur la grande route, descendre à des menues filouteries; des jeux d'enfans!... c'est se déshonorer.

BRISETOUT, de même.

Oh! je ne suis pas fier, moi...

THOMAS, à madame Simonne.

Allons, madame Simonne ne vous attristez pas comme ça devant ces hommes estimables.

SIMONNE.

C'est vrai... excusez, Messieurs, mais que voulez-vous, c'est mon seul fils, et une mère est bien pardonnable...

ROSSIGNOL.

C'est juste; allons, adieu, ma bonne dame...

BRISETOUT prend le sac.

Adieu, la mère.

SIMONNE, le prenant des mains de Brisetout et croyant que c'est pour le lui remettre.

Ne vous donnez pas la peine... bien obligée de votre complaisance.

BRISETOUT, avec humeur.

Il n'y a pas de quoi... (*A part.*) Diable de femme!

ROSSIGNOL, bas à Brisetout.

C'est bien fait, tu méritais ça.

(On entend des cris.)

SIMONNE.

Messieurs, bon voyage. (*En se retournant, elle aperçoit Rustaut qu'on voit passer derrière le vitrage.*) Ah! ah! qu'est-ce qui nous arrive donc là?... C'est le conducteur de la diligence.

(Rossignol et Brisetout, prêts à partir, s'arrêtent.)

ROSSIGNOL, bas.

Brisetout, ne nous en allons pas encore, il y a peut-être quelque chose de bon à apprendre.

SCÈNE III.

ROSSIGNOL, BRISETOUT, écoutant dans le fond, SIMONNE, RUSTAUT, entrant par la porte du fond, THOMAS.

RUSTAUT, à la cantonade.

Eh bien! quoi? quand vous crierez... quand vous jurerez... moi aussi, je jure, mais le mal est fait.

SIMONNE.

Comment! Rustaut, est-ce que votre voiture?...

RUSTAUT.

Eh! nom d'une pipe! ne m'en parlez pas.

AIR : *Vive la Lithogrophie.*

Moi, qui (le diable m'emporte),
Jour ni nuit n'avais versé,
Descendre à dix pas d'la porte,
Patatras, dans un fossé!...
Mes voyageurs sont là tous,
Qui s'démènent sens d'sus d'sous,
Et notez bien, s'il vous plaît,
Qu'ils étaient au grand complet.
Chaqu' voisin sur l'autre enjambe,
L'diable n's'y reconnaîtrait pas...
Monsieur, rendez-moi ma jambe,
Madam', rendez-moi mon bras..

C'est une actrice d'Paris,
Qui n'peut r'prendre ses esprits;
C'est un petit monsieur musqué,
Criant qu'il est disloqué;
C'est un' petite rieuse,
Dont la langue est un moulin;
C'est une vieille plaideuse,
Sanglotant sur son carlin;
C'est un juif baragouinant
Le français avec l'allemand;
Un procureur repêchant
Sa perruqu' dans un étang;
C'est un tailleur, aux injures
Joignant un geste assez lourd,
Qui m'dit qu'j'ai mal pris mes m'sures
Et que j'ai coupé trop court;
C'est qu'il faut voir tous ces gens,
Moitié dehors, moitié d'dans,
Criant après moi comm' si
J'n'étais pas d'la chute aussi...
Au diable les chevaux, l'ornière,
Le postillon de malheur
Et la diligence entière...
Excepté le conducteur.

SIMONNE.

Mon Dieu! que faire de tout ce monde-là?

THOMAS.

Tiens! ça vous embarrasse, not' bourgeoise? les dames dans vot' chambre, le p'tit-maître dans le colombier, l'procureur

au grenier, l'tailleur dans la mansarde, le juif dans la soupente; et si par hasard il y a queuq' musiciens, à la cave : allez les chercher, allez les chercher, M. Rustaut, j'arrangerons ça convenablement.

RUSTAUT.

C'est dit, je vais achever de les tirer d'la caisse, et j'vous les amène.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ROSSIGNOL, BRISETOUT, Mme SIMONNE, THOMAS.

THOMAS.

C'est-il malheureux, un événement accidentel comme celui-là : tous ces pauvres diables qui vont être obligés de passer la nuit ici... dites donc, not' bourgeoise, si nos voisins de la grande route étaient instruits de ça, ils pourraient bien venir vous rendre visite.

Mme SIMONNE.

Voyez, l'imbécile ! tu me fais trembler, avec tes sottes réflexions.

THOMAS.

Heureusement, ils n'en sauront rien.

BRISETOUT, s'approchant.

Qui est-ce qui le leur dirait ?

Plaît aux gens qu'on arrête...
Ce n'est pas tout d'être voleur,
Faut encore être honnête.

BRISETOUT.

Ma foi, chacun a sa manière, et à tout prendre, je crois que la mienne est la meilleure.

AIR : *Du pas redoublé.*

Toi, tu caresses d'une main,
Quand tu prends d'l'autre un' montre ;
Moi, je n'connais que l'droit chemin,
Tel que je suis je m'montre ;
C'n'est pas moi qu'on verra jamais
Flatter ceux que j'rançonne,
Je vole tout le monde, mais
Je ne trompe personne.

ROSSIGNOL.

Je te conseille, en effet, de te piquer de délicatesse ; au reste, comme je tiens à faire encore quelque tems des affaires, je te préviens que si tu ne changes pas tes manières, je romps toute association avec toi.

BRISETOUT.

Eh bien ! à la bonne heure, mais en attendant...

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Courons vite, vite au rendez-vous,
Nos confrères doivent nous
Attendre.

ROSSIGNOL.

Et dans un quart d'heure à pas de loups,
Revenons les surprendre
Tous

BRISETOUT.

Ami, pour ta part de la victoire,
Je veux bien te laisser le tailleur.
Mais moi, qui ne connais que la gloire,
Je prétends voler le procureur

ENSEMBLE.

Courons vite, etc.

(Fausse sortie.)

ROSSIGNOL.

A la porte je les vois paraître;
Ils sont huit... ah! quel revenant bon!
Disparaissons par cette fenêtre,
Pour s'enrichir tout chemin est bon.

ENSEMBLE.

Courons vite, etc.

(Ils sortent par la fenêtre.)

SCÈNE VI.

DELAUNE, M. PINCÉ, LUCETTE, RUSTAUT, HORTENSE, BRILLANT, Mme DESCÉDULES, THOMAS, SAMUEL, il paraît le dernier.

(Rustaut entre le premier, tous les voyageurs le suivent dans l'ordre indiqué ci-dessus; le Procureur est sans perruque avec un bonnet de nuit, Hortense s'appuie sur Brillant, madame Descédules tient un oreiller, sur lequel est un carlin avec la pate enveloppée; Thomas va et vient.)

TOUS LES VOYAGEURS.

AIR : *Du Déjeuner voici, etc.*

VOYAGERA
Qui voudra,
En diligence,
Bien fin, je pense,
Sera
Qui m'y reprendra.

HORTENSE, à Brillant.

Croyez qu'une telle culbute,
Monsieur, est ma première chute;
Jusqu'ici je n'avais, hélas!
Fait tout au plus que des faux pas.

TOUS.

Voyagera
Qui voudra, etc.

BRILLANT.

Moi, j'ai brisé dans la bagarre
Un flacon d'une essence rare.

PINCÉ.

Moi, le reste d'un pâté fin.

MADAME DESCÉDULES, avec exclamation.

Moi, la pate de mon carlin!

(Elle le pose sur la table, et défait son mantelet pour l'en couvrir.)

TOUS.

Voyagera
Qui voudra, etc.

HORTENSE.

Le conducteur doit être responsable de la catastrophe. Moi qui dois débuter après-demain à Orléans, dans les *Voitures versées*, jugez du tort que le moindre retard pourrait me faire.

M. PINCÉ.

Oh! qu'il n'en est pas quitte! je vais verbaliser, et à notre arrivée à Orléans je l'attaque en dommages et intérêts.

RUSTAUT.

Je ne vous crains pas, monsieur le Procureur; de quoi vous plaignez-vous? vous ne vous êtes cassé ni bras ni jambes.

M. PINCÉ.

Et ma perruque noyée dans le bourbier?

exposer un homme de robe à la risée publique !

DELAUNE.

Et le détestable souper qui nous attend dans cette bicoque ?

Mme DESCÉDULES.

Et mon pauvre Azor qui gémit dans des souffrances intolérables ! encore s'il y avait un homme de l'art dans cette bourgade !

HORTENSE.

Et mes pauvres nerfs qui ne se remettront de long-tems d'une pareille secousse ! c'est ma faute aussi ; il ne tenait qu'à moi d'accepter une place dans la calèche d'un Anglais de ma connaissance.

BRILLANT.

Oh ! c'est fini ; pour les grands voyages je ne me sers plus que de mon boghei.

RUSTAUT.

Messieurs et Mesdames, faites comme vous voudrez ; je vous ai trouvé un bon gîte, vous pouvez manger et dormir : cette nuit on va réparer la voiture, et demain nous serons de bonne heure à Orléans... vrai ; ne vous plaignez pas : vous ne trouverez jamais de conducteurs qui vous versent aussi doucement que moi. Je vous souhaite bien le bonsoir.

(Il sort par le fond et menacé par les voyageurs.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté RUSTAUT et THOMAS.

(Hortense s'assiéd, Brillant s'appuie sur le dos de sa chaise, Pincé se met à la cheminée, madame Descédules s'assied et soigne son carlin. Delaune brosse son habit, et le Procureur écrit à la table à droite.)

HORTENSE, sortant un rôle de son ridicule.

Puisque je suis condamnée à attendre, repassons mon rôle de début; pourvu que ma voix ne se ressente pas de cette aventure!

(Elle fait une roulade.)

BRILLANT.

Ah! divin! divin!

HORTENSE.

Vous trouvez?

BRILLANT.

Je me suis cru à l'Opéra-Buffa.

SAMUEL, à Lucette.

Et fous, mon chentil Demoiselle, fous li être pas plessée?

BRILLANT.

Ah! miracle! voilà le premier mot que nous dit le cher compagnon de voyage.

SAMUEL.

C'était pas à fous que je l'adressais. (*A Lucette.*) Vous li être pas plessée ?

LUCETTE.

Non, Monsieur.

SAMUEL.

Non, ditout ? ditout ? malgré la rudesse de la choc? le bouleversement des voyageurs, la secousse des contre-coups ?

LUCETTE.

Mon Dieu ! non.

SAMUEL.

Li être inimaginable.... fous pien heureuse.

LUCETTE, vivement.

Est-ce que vous-même ?

SAMUEL.

Pas plus que fous, mais moi li être fort.... robuste... Vous afre eu une belle peur toujours ? hein ?

LUCETTE.

Non.

SAMUEL.

Vous pien heureuse encore.

LUCETTE.

Je suis seulement bien affligée de ce re-

tard... j'espérais revoir ce soir mon pauvre Charles.

BRILLANT.

Ah! son pauvre Charles... La petite est sentimentale, c'est charmant; mais, ma toute belle, d'après ce que vous nous avez conté en voyage, le cher Charles ne peut entrer dans les chaînes de l'hymen qu'en se dégageant du joug de Mars.

LUCETTE, naïvement.

Je ne sais pas, Monsieur; mais je suis bien sûre d'une chose, c'est qu'il pourra m'épouser dès que j'aurai acheté son congé et à présent que j'ai tant d'argent!...

SAMUEL, à part.

Tiaple de langue!

M. PINCÉ, quittant vivement la table sur laquelle il est appuyé.

Hein? quoi? qu'est-ce que vous parlez d'argent?

LUCETTE.

Oui, onze mille francs en billets que j'ai sur moi.

SAMUEL, lui prenant la main.

Chenti Temoiselle, fous li être pien cheune, c'était peut-être le première fois que fous foyachez; je foulais tonner à fous un pon afis, c'est de chamais conter ses po-

tits affaires dans une foiture publique à tes étranchers, c'était soufent pour repentir fous beaucoup.

LUCETTE.

Pourquoi donc? quand on est heureux, il est si doux de le dire!

SAMUEL.

Qui, mais...

AIR : *Vaudeville de la belle Fermière.*

Le bonheur fait des chaloux,
Et puis, mon enfant, à votre âche,
Tant d'archent, comprenez-vous,
Ça provoque la pafartache.

LUCETTE.

Si, me voyant sans soutien,
Un bon cœur m'offrit le sien,
Et daigna me faire du bien,
Faut-il qu'on s'en étonne?
Je n'ai fait de mal à personne.

BRILLANT, s'approchant

Elle a raison, M. le Juif allemand; si tout le monde était aussi discret que vous, que deviendrait cette confiance réciproque qui s'établit toujours entre voyageurs, et grâce à laquelle nous avons su tous qui nous étions à une demi-lieue de Paris; une demi-lieue! c'est trop dire...nous avions le bonheur de

connaître Madame (*il montre madame Descédules*) avant d'avoir passé les barrières.

M. PINCÉ.

C'est vrai, excepté M. le Juif, qui s'est obstiné à garder l'incognito, personne n'a laissé languir la conversation.

Mme DESCÉDULES.

Dieu merci, c'est un reproche que je ne mériterai jamais.

SAMUEL.

Eh bien! je trouvais ça tout pis; cela était le plaisir tes conjectures, moi che aimais fort à téviner, che avais le coup d'œil beaucoup chuste, et sur le tournure, les expressions, che foyais tout te suite.

BRILLANT.

Quelle perspicacité! Ainsi vous avez deviné au premier abord qui nous étions?

SAMUEL.

Oh! pour fous, Monsir, che me être trompé; mais fous tefez pardonner à moi, il fesait le nuit toute noire, quand che montais dans le carrosse à côté de fous.

AIR : *De l'Écu de six francs*

Fous parliez d'une petit' foix douce
Te fotre petite santé,

A la plus léchère segousse,
Un cri par fous était cheté;
Ce ton mignard, sans épigramme,
A trompé mon sagacité,
Et chusqu'alors, en vérité,
J'avais pris vous pour un' p'tit' femme.

DELAUNE, à part.

Attrape.

BRILLANT.

Et vous voilà bien détrompé, j'espère!...

SAMUEL.

Oui, crâce à votre habit... mais pour revenir, je tis encore à le choli temoiselle t'être plus tiscrète.

LUCETTE.

Oh! je le veux bien, il ne m'en coûtera pas beaucoup; pendant que je ne dirai rien, je penserai à Charles.

BRILLANT.

Parbleu! ce M. Charles est un heureux mortel.

HORTENSE, repliant son rôle.

Ah! me voilà tranquille, je sais mon rôle sur le bout du doigt, et on peut lever le rideau quand on voudra.

BRILLANT.

Vous devez être bien impatiemment attendue.

HORTENSE.

Je vous en réponds.

AIR : *De Marianne.*

Suivant la coutume ordinaire,
Par la gazette d'Orléans,
Depuis une quinzaine entière
Je fais proclamer mes talens.
On me désire,
Chacun n'aspire
Qu'à voir enfin
Mon jeu brillant et fin;
Je suis l'idole
Dont on raffole,
Après demain
Mon triomphe est certain.

BRILLANT.

Oui, de tous les points de la salle,
Je prédis que sur votre front
Trente couronnes tomberont.

HORTENSE, en confidence.

Elles sont dans ma malle. (Ter.)

SAMUEL.

Li être fort bien; mais en attendant qu'on lève le riteau pour Montame, si on mettait la nappe pour nous, che croyais que ce serait pas trop mal non plus.

DELAUNE.

En effet, je m'aperçois que verser donne un appétit de tous les diables.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENS, Mme SIMONNE.

Mme SIMONNE, venant au milieu.

Messieurs et dames, le souper est servi dans la salle ; quand vous voudrez...

DELAUNE.

Ah ! bonne nouvelle !

M. FINCÉ.

Nous ferez-vous faire bonne chère, au moins ?

BRILLANT.

Je ne m'attends pas à être merveilleusement traité dans votre village de... de...

Mme SIMONNE.

Rémival.

LUCETTE, très-émue, à part.

Le village de Rémival !

Mme SIMONNE.

J'ai fait pour le mieux, et j'espère qu'on ne sera pas trop mécontent de l'auberge de la veuve Simonne.

LUCETTE, de même.

La veuve Simonne ! ah ! mon Dieu ! c'est elle !

SAMUEL, bas à Lucette qu'il observait.

Qu'avez-vous donc, mon chentil temoiselle ?

LUCETTE, très-émue.

Ah ! Monsieur, c'est la mère de Charles.

SAMUEL, à demi-voix.

Ne tites rien tefant le monde; il fallait chamais...

LUCETTE, de même.

J'ai tant d'envie de lui parler !

SAMUEL.

Attendez.

DELAUNE et M. PINCÉ.

Allons, à table, à table.

BRILLANT.

Messieurs, la main aux dames.

M. PINCÉ

AIR : *Tu vas changer.*

A table ! à table ! et prenons sans façon
Ce qu'ici le hasard nous donne.

DELAUNE.

Mauvais souper peut nous paraître bon,
Lorsque l'appétit l'assaisonne.

BRILLANT, offrant la main à Hortense.

C'est toujours aux mets délicats
Que je donne la préférence.

M. PINCÉ, offrant la main à madame Descédules.

Moi, quand j'ai faim, je ne dédaigne pas
Une pièce de résistance.

Mme DESCÉDULES, prenant son carlin.

Un moment, Monsieur, que je prenne mon Azor. Comme tu souffres, cher petit! (*A madame Simonne.*) Madame, ayez soin de mettre des macarons au dessert, Azor les aime beaucoup.

SAMUEL.

Et moi aussi; fous en mettrez pour moi et pour M. Azor.

TOUS.

Allons, amis, et prenons sans façon, etc.

(Brillant sort en donnant la main à Hortense, M. Pincé à madame Descédules; Delaune les suit, Lucette reste en scène, Samuel fait quelque pas pour sortir, madame Simonne suit; il la prend par la main, et la ramene en face de Lucette.)

SCÈNE IX.

SAMUEL, Mme SIMONNE, LUCETTE.

Mme SIMONNE, à part.

Que me veut donc ce voyageur? (*Haut.*) Est-ce que Monsieur et Mademoiselle ne veulent pas souper?

LUCETTE, avec émotion et timidité.

Madame, vous ne me connaissez pas ?

Mme SIMONNE.

Je ne pense pas avoir l'honneur...

LUCETTE.

Je suis Lucette Richard.

Mme SIMONNE, avec colère.

Lucette !... comment ! cette jeune orpheline... Et vous osez vous présenter chez moi ?

LUCETTE.

C'est notre accident qui m'y a conduite... je ne le savais pas, Madame, je vous assure; je m'étais mise hier en voyage, j'allais voir Charles.

Mme SIMONNE.

Vraiment ? ah ! j'espère bien que vous n'en ferez rien, par exemple; ce n'est pas assez peut-être de m'avoir ravi mon pauvre enfant ? Sans sa folle passion pour vous, il serait encore dans l'étude où je l'avais placé à Paris, ou bien il serait devenu huissier, avocat ou clerc de notaire : qui sait où le talent peut conduire ?

AIR : *En naissant, promis à Thalie.*

Mais, hélas ! sa folle tendresse
Me sépare à jamais de lui ;

Il eût soulagé ma vieillesse,
Et vous m'enlevez son appui.

LUCETTE.

A mon cœur épargnez ce blâme,
Loin de vous ravir un enfant
S'il n'eût tenu qu'à moi, Madame,
Vous en auriez deux à présent.

Mme SIMONNE.

C'est justement ce que je n'ai pas voulu et ce que je ne veux pas encore; je jure bien que plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux...

SAMUEL.

Li être fort pien de churer, si Montame il afait reçu sur le compte de la cheune personne des renseignemens...

Mme SIMONNE.

Du tout; elle est sage, laborieuse, bien élevée, mais ça n'a rien; une petite ouvrière en broderie, orpheline, abandonnée dès sa naissance par son père, qui, après s'être ruiné en France dans le commerce, est parti il y a dix-huit ans pour l'Amérique, sans que depuis ce tems on en ait eu vent ni nouvelle.

SAMUEL.

Paufre petite! et après le papa, il n'afre pas de parent proche dans les îles?

LUCETTE.

Hélas! non, Monsieur.

SAMUEL.

Pas un oncle, un frère, un tante, un petit cousin sur qui reposer fous du soin de fotre afenir?

LUCETTE.

Le ciel m'a refusé cette consolation.

Mme SIMONNE.

Aussi, sans une brave femme qui l'a recueillie, élevée, et qui lui a appris l'état de broderie, que serait-elle devenue? était-ce là, je vous le demande, un parti convenable pour le fils de madame Simonne, éduqué comme le fils d'un duc et pair, et héritier, après ma mort, de l'auberge du Soleil-d'Or? Aussi, quand on m'a écrit de Paris l'histoire de ces amours-là, j'ai refusé mon consentement comme je le devais; là-dessus, mon jeune homme se monte la tête, s'engage, et depuis deux ans qu'il est en garnison à Orléans, l'ingrat n'est pas venu voir une seule fois sa mère.

SAMUEL.

Ainsi, c'était fotre rigueur qui afait privé fotre fils de son liberté?

LUCETTE, vivement.

Et c'est mon amour qui va la lui rendre;

oh! écoutez-moi, ma bonne madame Simonne, je suis riche à présent, bien riche.

Mme SIMONNE, avec joie et surprise.

Comment! ma chère enfant, vous êtes riche?

LUCETTE.

J'ai onze mille francs.

Mme SIMONNE, radoucie.

Onze mille francs!

SAMUEL, bas à Lucette.

Encore! j'afais dit à fous de chamais dire, et fous dire toujours.

Mme SIMONNE.

Savez-vous bien que c'est un trésor que cela? Comment cela s'est-il fait? Votre père a-t-il écrit, est-il revenu, a-t-il fait fortune? Les braves gens prospèrent toujours... contez-moi donc ça.

SAMUEL.

Gontez-moi toncça!..Gontez-moi toncça!.. Laissez donc à l'enfant le tems pour gonter. (*A Lucette.*) Répondez... votre père?...

LUCETTE.

Hélas! il n'est pas revenu, mais... C'est l'aventure la plus étonnante... Vous n'aviez pas voulu de moi pour votre bru, parce que je n'avais rien, et je me suis dit: Pour ra-

cheter Charles, pour pouvoir l'épouser, il faut de l'argent... travaillons; mais j'avais beau faire: depuis deux ans, ne quittant mon métier ni jour ni nuit, je n'avais pas amassé grand'chose... Dimanche dernier, une dame, que je n'avais jamais vue, vient chez moi; elle avait monté mes cinq étages, j'en étais toute honteuse.

Mme SIMONNE, l'interrompant.

Et cette dame était donc?...

SAMUEL.

Ah! si c'est vous qui voulez gonter, le cheune fille il gontera pas. (*A Lucette.*) Laissez gonter le Montame.

Mme SIMONNE.

Non, non, je ne dis plus rien; mais cette dame?...

LUCETTE.

« Vous êtes mademoiselle Lucette Richard, » me dit-elle? moi je suis la sœur d'un ban- » quier de Paris, et voilà onze mille francs » qu'il m'a dit de vous remettre. — A moi? » mon Dieu! et de quelle part? — Je ne peux » pas vous le dire. — Mais qu'en vais-je faire? » — Ce qu'il vous plaira; la personne qui vous » envoie cette somme vous laisse maîtresse » d'en disposer à votre gré, adieu. » Vous jugez, madame Simonne, que mon cœur en a bien vite trouvé l'usage.

AIR : *Je voudrais pourtant bien.*

Je cours chercher celui que j'aime,
J'espère que par un refus,
En voyant notre amour extrême,
Vous ne nous affligerez plus.
Je possède en vain la fortune,
Charles manque encor à mes vœux.

SIMONNE, l'embrassant.

Plus de rancune.

LUCETTE.

Seul, on n'est point heureux,
Mais on l'est tant quand on est deux.

Mme SIMONNE.

C'est comme un miracle cette histoire-là ; ma pauvre Lucette, tu mérites ton bonheur, combien je t'aime à présent ! tu vas me rendre mon pauvre fils.... Non, certes, je ne t'affligerai plus.

SAMUEL, malignement.

Mais, Montame, si fous afez churé de ne chamais consentir à la mariage, fous poufez pas, pour la bagatelle de onze mille francs...

Mme SIMONNE.

Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse maternelle.

SAMUEL.

Non, che connaissais pas le tendresse maternelle de onze mille francs.

Mme SIMONNE.

Écoute, il ne faut pas qu'une jolie fille comme toi voyage toute seule... demain, je t'accompagnerai à Orléans, je reverrai, j'embrasserai mon Charles.

SAMUEL.

Et le auperche!

Mme SIMONNE.

Ah! l'auberge deviendra ce qu'elle pourra; et puis, après tout, j'ai... nous avons à présent onze mille francs... et je n'ai pas envie de passer toute ma vie au service des voyageurs.

PLUSIEURS VOIX, dans l'intérieur.

Madame Simonne! La maîtresse!

THOMAS, sur la porte.

Venez donc, not' bourgeoise, pendant que vous jasez là, le rôti brûle, et le chat emporte les côtelettes.

SAMUEL.

Ah! çà, quel auperche il était que ça? le chien y mangeait les macarons, le chat y mangeait les côtelettes, et les voyageurs...

PLUSIEURS VOIX, dans l'intérieur.

Madame Simonne! garçon!

THOMAS.

Tenez, les entendez-vous? Ils mangent

comme des ogres, et ils crient comme des possédés.

Mme SIMONNE.

Allons, j'y vais, mais c'est pour la dernière fois... Tu ne vas pas souper, mon enfant?

LUCETTE.

Je n'ai pas faim... J'aime mieux rester là, au milieu de tout ce monde je ne pourrais pas penser à lui. (*A Samuel.*) Mais vous, Monsieur?

SAMUEL.

Moi? mon gentil temoiselle, che afais pris pour fous le plus grande amitié, et... che allais souper.

Mme SIMONNE.

Merci, Monsieur, merci. (*Samuel rentre.*) Il a l'air d'un brave homme, ce monsieur juif. Embrasse-moi, ma Lucette, va... demain, à cette heure-ci, j'espère que nous serons tous contens.

(On appelle encore, elle y va.)

SCÈNE X.

LUCETTE, CHARLES.

(On voit arriver Charles par la route qui est au fond du théâtre ; il cherche à voir dans la maison à travers le vitrage ; il est vêtu en militaire, sans armes et sans sac, dans le désordre de quelqu'un qui a fait une longue route à pied.)

LUCETTE.

Ah! je me sens plus heureuse ; j'ai l'aveu de sa mère, mon cœur ne me fera plus de reproches. Je le verrai demain ! demain ! mais lui il est bien loin de m'attendre ! On dit qu'une grande surprise est souvent funeste... il faudrait le prévenir d'avance ; à mon arrivée, un billet que je lui enverrai.... c'est cela, écrivons-le toujours... quand il ne devrait pas servir.

(Elle se met à la table, à droite, et écrit.)

CHARLES, entrant avec précipitation et regardant de tous côtés.

Personne ! entrons... m'y voilà donc enfin... mais je ne veux pas la voir ; elle a causé mon malheur, je voudrais seulement parler à Thomas. (*Il aperçoit Lucette.*) Quelle est cette jeune personne ? Grand Dieu ! cette taille... c'est elle ! mais non, cela ne se peut pas.

LUCETTE, se levant et le reconnaissant.

O ciel! c'est vous? Vous!... quel bonheur! Charles! mon ami! et votre bonne mère, qu'elle va être contente! (*Elle va pour l'appeler.*) Madame!...

CHARLES, l'arrêtant.

N'appelez pas! je ne veux... je ne puis parler qu'à vous... Mais, vous ici!... chez ma mère, qui vous a repoussée!... comment se fait-il?...

LUCETTE.

Je ne pouvais supporter plus long-tems votre absence... j'allais à Orléans.

CHARLES.

J'allais à Paris vous revoir, et...

LUCETTE.

A Paris? vous avez donc obtenu une permission?

CHARLES, troublé.

Une permission? Au nom du ciel, ne m'interrogez pas; laissez-moi jouir d'un bonheur si cruellement acheté... dites-moi seulement que vous m'aimez toujours.

LUCETTE.

Si je vous aime!... Charles... eh! serais-je ici sans cela?

CHARLES, douloureusement.

Vous m'aimez !... et nous ne serons jamais unis.

LUCETTE, avec une joie naïve.

Mais oui... vous allez m'épouser.

CHARLES.

Ma mère ?...

LUCETTE.

Elle y consent.

CHARLES.

Mon fatal engagement ?

LUCETTE.

Vous allez être libre ; je suis riche, demain j'achète votre congé.

CHARLES.

Mon congé !... Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?

LUCETTE, étonnée.

Mais pourquoi ce chagrin ?

CHARLES, au désespoir.

Je suis perdu !

LUCETTE.

Charles ! vous m'effrayez.

CHARLES.

Depuis deux ans que je suis soldat, la dou-

leur a abattu mon courage, troublé ma raison, j'ai cédé au désir de vous revoir, je lui ai sacrifié mon devoir, l'honneur, j'ai déserté.

LUCETTE.

Que dites-vous?

CHARLES.

AIR : *Sans murmurer* (de Michel et Christine.)

J'ai déserté,
La honte et l'infamie
Vont s'attacher à mon nom détesté.
J'ai tout trahi... le serment qui me lie,
L'honneur, mon roi, mon devoir, ma patrie
J'ai déserté.

LUCETTE.

Ah! grand Dieu! Comment avez-vous pu?

CHARLES.

A peine ai-je commis cette coupable action, que le remords s'est emparé de moi; j'ai senti, mais trop tard, que pour vous revoir un seul instant je vous perdais pour la vie.

LUCETTE.

C'est une grande faute, je le sais bien; mais ne pouvez-vous encore?...

CHARLES.

La réparer?... Il est trop tard.

SCÈNE XI.

SAMUEL, LUCETTE, CHARLES.

LUCETTE, courant à Samuel.

Ah ! Monsieur, vous m'avez dit que vous vous intéressiez à moi... Venez à notre secours, donnez-nous un bon conseil pour nous tirer de peine... le voilà... tenez, c'est Charles...

SAMUEL.

Ah ! c'était le cheune soldat... physionomie heureuse...

LUCETTE.

Il m'aime toujours.

SAMUEL.

Il fesait pien.

LUCETTE.

Il ne pouvait se passer de me voir.

SAMUEL.

Il fesait pien encore.

LUCETTE.

Et il a... il a...

SAMUEL, gaiement.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il avait encore fait la cheune soldat ?

LUCETTE.

Il a... déserté.

SAMUEL, changeant tout à coup d'expression de physionomie.

Oh! il fesait mal; il fesait pien mal; cheune homme, safez-fous ce que c'est qu'un déserteur?

CHARLES.

Que trop, Monsieur.

AIR : *Voilà, voilà tout le secret.*

Loin des objets qu'il aime,
Aller cacher son sort;
En horreur à lui-même,
Fuir et chercher la mort.
Se voir, tant que la vie
Prolonge sa douleur,
Sans amis, sans amie,
Sans espoir de bonheur,
Sans parens, sans patrie,
Et sans consolateur :
Voilà, voilà le déserteur.

SAMUEL.

Eh bien! vous safiez tout ça, et ça n'avait pas embêché vous de faire... Ah! cheunes chens, cheunes chens!... J'afre été cheune aussi, pien cheune même... j'afre fuit des miennes... mais les miennes et les fôtres, ça fesait deux.

CHARLES.

Ah! Monsieur, je sens toute l'étendue de ma faute.

SAMUEL

C'est chuste, le reproche il était inutile à présent ; dites, cheune soldat, depuis combien de tems fous avez quitté le régiment ?

CHARLES.

Depuis cinq jours... troublé par mon action, je me suis trompé de chemin, j'ai erré tout ce tems dans les bois, et ce n'est que ce soir que je me suis trouvé dans ce village... devant la maison de ma mère.

SAMUEL.

Cinq chours! tiaple ! il y afait presque plus de remède.

LUCETTE, effrayée.

Et que peut-il donc lui arriver ?

SAMUEL.

Rien, que il serait fusillé.

LUCETTE.

Grand Dieu !

SAMUEL, examinant l'uniforme de Charles.

Eh ! mais... che trompais pas moi, votre réchiment il était à Orléans ?... (*A Lucette.*) Rassurez-vous, ce n'était pas encore fait.

LUCETTE.

Ah ! si tout mon argent...

SAMUEL, allant s'asseoir à une table.

C'était inutile.

LUCETTE.

Qu'allez-vous donc faire?

SAMUEL.

Écrire... Appelez un carçon.

LUCETTE.

Pourquoi pas sa mère?

SAMUEL, écrivant.

Non, pas la mère, il fallait qu'elle ignore que son fils était ici.

LUCETTE.

Elle l'aime tant!

SAMUEL.

C'était pour ça, elle était trop papillarde... il fallait rien lui dire.

CHARLES.

Sauvons-lui du moins les tourmens de l'inquiétude. (*Passant près de Samuel.*) Monsieur, si quelques recommandations étaient nécessaires...

SAMUEL.

Non, non, en fait de recommantations, je recommandais à fous de pas recommencer, foilà tout. Où était le carçon?... Il s'appelait Thomas, je crois... (*Il appelle.*) Thomas!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS, accourant.

THOMAS.

Me v'là, quoi qu'il y a? (*Apercevant Charles.*) Ah! mon Dieu, est-ce que j'ai la berlue donc! non, je ne me trompe pas, c'est notre jeune bourgeois... ah! jarni queu contentement! (*Il appelle.*) Madame Sim...

SAMUEL, lui mettant la main sur la bouche.

Silence! fous été un bafard... écoutez-moi, fous afez des chefaux ici?

THOMAS.

Ceux de la diligence.

SAMUEL.

Marchent-ils?

THOMAS.

Si les chevaux marchent?

SAMUEL.

Eh! oui, pête!...

THOMAS.

Oh! par exemple...

SAMUEL.

Marchent-ils vite?

THOMAS.

Pardine ! des chevaux de diligence... Si ceux-là...

SAMUEL.

C'était pas une raison ; il fallait en prendre un.

THOMAS.

Pourquoi faire ?

SAMUEL.

Pour monter dessus, et partir pour Orléans à franc étrier.

THOMAS.

Bah !

SAMUEL.

Et revenir de même, tout de suite, tout de suite.

THOMAS.

Pas si bête que ça, voyez-vous... et la forêt à traverser en pleine nuit avec ces honnêtes gens qui y sont par bandes comme des corbeaux !

SAMUEL, lui montrant une bourse.

Et cette pourse à gagner, si vous fesez la commission te porter cette lettre et rapporter le réponse à moi afant neuf heures temain.

THOMAS, indécis.

C'te bourse ? elle est dodue, c'est tentant, mais, ma foi...

CHARLES.

Thomas, veux-tu me sauver la vie?

THOMAS.

Dieu de Dieu! j'irais au milieu de leux bandes pour ça.

LUCETTE.

Mon bon ami, au nom du ciel, partez sur-le-champ.

THOMAS.

Tiens, c'te voyageuse qui s'intéresse aussi à ça? diable m'emporte si je comprends rien; c'est égal, vous m'en avez dit assez... je me risque... me v'là parti... Pour qui c'te lettre?

SAMUEL.

L'atresse il était tessus, prenez aussi la pourse.

THOMAS.

Non pas, gardez-la-moi jusqu'à ce que je revienne; j'ai c'te damnée de forêt à passer, je ne veux pas m'exposer à perdre mon argent avant de l'avoir gagné... Ah! çà, encore une réflexion... si la bourgeoise me demandait?...

SAMUEL.

Che prenais toute chose sur moi. A fous, cheune soldat... afez-vous tans cette villache

un pon entroit pour cacher sous jusqu'à temain ?

CHARLES.

Me cacher!

SAMUEL.

Il le fallait.

THOMAS.

J'ai votre affaire, chez ma nourrice, tout à l'autre bout du village. On peut se fier à elle; elle ne voit ni n'entend, c'est la femme la plus discrète du pays... justement je passe devant, j'vas vous y conduire en m'en allant.

SAMUEL.

Alors, ce était pien, partez.

CHARLES.

Mais vous, Monsieur, qui vous intéressez à moi, sans que j'y aie aucun titre, qui donc êtes-vous?

SAMUEL.

Che étais rien que un paufre chuif allemand... allez-vous-en.

CHARLES, douloureusement.

Adieu, Lucette!

THOMAS.

AIR : *Tourterelle, bien fidèle.*

ENSEMBLE.

Confiance
Et prudence,
Mais je n'puis calmer ma frayeur,
Quand d'avance
V'là que j'pense,
Que j'puis rencontrer queuqu' voleur.

SAMUEL.

Confiance,
Espérance,
Comptez sur un destin meilleur,
Ma prutence,
Che le pense,
Fient t'assurer fotre bonheur.

LUCETTE et CHARLES.

Confiance,
Espérance,
Comptons sur un destin meilleur,
Sa prudence
Va, je pense,
Mettre un terme à notre malheur.

CHARLES.

Faut-il, ô mon amie,
Qu'un jour on puisse dire, hélas!
« Une fois dans sa vie,
» Charle a fui le trépas!...

ENSEMBLE.

THOMAS.

Confiance, etc.

SAMUEL.

Confiance, etc.

LUCETTE ET CHARLES.

Confiance, etc.

SCÈNE XIII.

LUCETTE, SAMUEL.

LUCETTE, le suivant des yeux.

Pauvre Charles! qui m'eût dit que nous nous reverrions ainsi?

SAMUEL.

Chut! les voyageurs ils reviennent, et che répétais encore à fous qu'il fallait pas dire devant eux...

LUCETTE.

Oh! non, ne craignez rien, c'était bon quand j'étais heureuse.

SCÈNE XIV.

SAMUEL, DELAUNE, M. PINCÉ, BRILLANT, HORTENSE, Mme DESCÉDULES, LUCETTE, SIMONNE.

DELAUNE.

Eh bien! non, je ne suis pas trop mécontent du souper : que diable voulez-vous? on sait bien qu'on n'est pas ici chez Beauvilliers; à la guerre comme à la guerre.

BRILLANT.

Et vous avez mis le précepte en exemple... monsieur le Procureur aussi s'est fort bien conduit à table.

M. PINCÉ.

Oui, en voyage on a beaucoup plus d'appétit; car à Paris je mange infiniment peu.

BRILLANT.

Sans doute, vous devez l'exemple à vos clercs.

Mme DESCÉDULES.

Pour moi, je n'ai rien pris; la situation de mon pauvre Azor m'absorbe à un point!.. Madame, une chambre, s'il vous plaît; cette innocente petite bête a tant besoin de repos.

SAMUEL.

Fesez bassiner un lit.

HORTENSE.

Ah! oui, de grâce une chambre, je suis si prodigieusement fatiguée...

Mme SIMONNE.

Mon Dieu! tout de suite, Messieurs et Mesdames; c'est que j'attends le garçon pour vous y conduire, et je ne sais où il s'est fourré.

SAMUEL.

Le garçon, il n'était pas ici, Montame, c'est moi qui le afais chargé t'une commission.

Mme SIMONNE.

Quand reviendra-t-il?

SAMUEL.

Temain matin.

Mme SIMONNE.

Et il y est allé? Il faut que vous lui ayez donné une bonne récompense; car c'est le plus grand poltron que je connaisse; et d'ordinaire à l'heure qu'il est, rien ne pourrait l'obliger à passer le seuil de la porte.

BRILLANT.

De quoi a-t-il donc peur cet imbécile?

Mme SIMONNE.

De quoi? des voleurs qui désolent ce pays, et qui rôdent sans cesse sur cette route.

TOUS.

Comment, des voleurs!

BRILLANT, riant.

Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie!

Mme SIMONNE.

Oui, riez si vous voulez; mais au lieu de vous plaindre de votre accident, félicitez-vous plutôt qu'il vous ait dispensé de traverser la forêt pendant la nuit.

HORTENSE.

Ah! mon Dieu, s'il était vrai!.. exposées, sans défense, dans cette maison écartée, à un quart de lieu du village!

BRILLANT.

Eh! non; contes de vieilles femmes, traditions populaires que tout cela.

DE LAUNE.

Diable, Monsieur, comme vous êtes brave! vous n'avez pas peur des voleurs?

BRILLANT.

Pas plus que de M. le Procureur.

M. PINCÉ.

De moi! de moi! qu'est-ce que cela prouve?

SAMUEL.

Que le Monsir il afait chamais te procès, foilà tout.

DELAUNE.

Ah ! çà, mais pourtant s'il nous en arrivait ici, ça serait fort désagréable.

Mme DESCÉDULES.

Ah ! Monsieur, vous me faites frémir.

SAMUEL.

Pour moi, che les craignais pas... che avais pas l'argent, un pauvre chuif !

BRILLANT.

Eh ! tranquilisez-vous, Mesdames, je suis votre chevalier ; qu'ils viennent ces brigands de la forêt !... je les attends.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROSSIGNOL, BRISETOUT, LES VOLEURS.

(Pendant la scène précédente, on a vu les voleurs paraître derrière les vitrages, examinant furtivement dans l'intérieur de l'auberge, s'introduire doucement et s'emparer des issues. L'un d'eux a été ouvrir doucement la fenêtre et d'autres sont entrés par là. Au dernier mot que dit Brillant, Rossignol, Brisetout et deux autres viennent en scène parmi les voyageurs ; d'autres sont dans la salle, aux deux portes, sur la fenêtre, en dehors de la maison et à travers les vitrages. En les apercevant Lucette se cache derrière madame Simonne ; Hortense et madame Descédules tombent d'effroi sur leurs siéges : Brisetout est entre Delaune et Pincé ; Rossignol entre Pincé et Brillant ; un autre voleur entre Boniface et Delaune ; un quatrième entre Hortense et madame Descédules. Samuel s'est accroupi derrière une table, sur le premier plan, à la droite du public.)

VOLEURS.

AIR : *Fragment de la Clochette.*

Nous voilà,
Nous voilà,
Accourant pour vous plaire,
Nous voilà,
Nous voilà,
Prêts à vous satisfaire.

Qu'attendez-vous de notre ministère
Pour vous montrer tout notre savoir-faire,
Nous voilà,
Nous voilà.

LES VOYAGEURS.

Ah ! Ciel ! nous sommes perdus.

SAMUEL.

Ah ! tiaple ! la fâcheuse afenture !

HORTENSE.

Je vais me trouver mal.

BRISETOUT, durement.

Attendez ; quand nous aurons réglé nos comptes

ROSSIGNOL, d'un ton poli.

Pourquoi donc ?... si fait ; ces dames peuvent s'évanouir: est-ce que cela nous empêche de remplir nos fonctions ?

Mme SIMONNE, étonnée.

Eh ! mon Dieu, ce sont ces hommes de tantôt.

ROSSIGNOL.

Ah çà, procédons... (*Il s'adresse à monsieur Pincé et Brisetout à Delaune.*) Il n'est pas nécessaire, je pense, de vous répéter le compliment ordinaire.... vous savez.... la

bourse ou... c'est une formule consacrée par l'usage.

M. PINCÉ, tremblant.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare et son Ami.*

Voilà mon sac de procédures.

ROSSIGNOL.

Monsieur serait-il procureur?

DELAUNE, tremblant.

Mes échantillons, mes mesures.

BRISETOUT.

Vous êtes donc?...

DELAUNE.

Je suis tailleur.

BRISETOUT et ROSSIGNOL, leur fesant un grand salut.

Eh quoi! tailleur et procureur!

ROSSIGNOL

Grâce à nos statuts très-sévères,
De nous ne craignez rien ici;
Nous savons trop bien, Dieu merci,
Ce qu'on se doit entre confrères.

(Pincé et Delaune gagnent la droite de la scène.)

BRISETOUT, à Hortense.

A notre tour, la belle.

HORTENSE.

Insolent!

BRISETOUT, lui prenant son sac.

Pardi ! demandez-nous de la galanterie.

ROSSIGNOL, à Brissetout.

C'est vrai, ça, tu as mauvais ton, c'est donner une opinion défavorable de soi. (*S'avançant vers madame Descédules d'un ton galant.*) Tiens, regarde-moi... Voulez-vous bien, belle dame !

Mme. DESCÉDULES.

Ah ! Monsieur, je n'ai rien, absolument rien.

BRISETOUT, durement à Brillant.

A vous, monsieur le fanfaron, videz vos poches.

BRILLANT, tirant de sa poche sa bourse et un agenda.

Voilà ma bourse.

(Voulant resserrer l'agenda.)

BRISETOUT, lui retenant le bras.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BRILLANT.

AIR : *De Turenne.*

C'est mon album, discret dépositaire
Des vers heureux que me dicte l'amour.

ROSSIGNOL, pesant la bourse.

La bourse me paraît légère.

BAISSETOUT, tenant l'agenda.

Mais l'album me paraît bien lourd !

ROSSIGNOL, à Brillant, avec politesse.

Oserais-je vous prier maintenant de nous prêter votre montre ?

BRILLANT, du même ton.

Je n'ai rien à vous refuser. (*Il la donne.*) J'y tenais pourtant beaucoup.

Achevant l'air.

De la garder, tant elle m'était chère,
J'avais formé la résolution
Il fallait cette occasion,
Pour m'engager à m'en défaire.

BAISSETOUT.

Jusqu'à présent la recette va mal ; il n'y a pas là de quoi nous rembourser des frais de l'expédition... Tout le monde y a-t-il passé.

LUCETTE, bas à madame Simonne.

Oh ! ma bonne amie, je tremble.

ROSSIGNOL, se baissant, aperçoit Samuel.

Et ce petit Monsieur qui se cache là derrière la table. (*Il va à lui.*) Dites donc l'ami est-ce que comme ces Messieurs (*il désigne Delaune et M. Pinné.*) vous avez un brevet d'exception ?

SAMUEL, bas aux voleurs.

Pourquoi pas ? Ya, mes braves gens... Je cachais pas moi pour la peur... li être pour faire signe à fous, et fous pas comprendre moi, depuis une heure que je démentibulais mon tête.

BRISETOUT, brusquement.

Eh bien, pourquoi nous fesais-tu signe ?

SAMUEL, mystérieusement.

Plus bas donc.

ROSSIGNOL.

Il a raison.

SAMUEL.

Li être pour dire à fous que vous amusez-vous à la moutarde, et que moi li être capable pour enseigner vous une chose qui fera votre fortune.

BRISETOUT ET ROSSIGNOL.

Notre fortune ! que faut-il faire ?

SAMUEL.

AIR : *De la ronde du Solitaire.*

Commencez par leur rendre
Tous ces petits larcins ;
Faut-il se faire prendre
Pour des vols si mesquins ?
Onze billets de banque
De mille francs, bien nets
(Pas un denier n'y manque),

Vous consoleront ; mais...
Chut ! je ne puis rien, sans que
Un petit pot de vin
Soit le prix du butin.

ROSSIGNOL et BRISETOUT.

Un petit pot de vin ?

SAMUEL.

Ya, pour prix du butin.

BRISETOUT.

(*Parlé.*) Eh quel serait ce pot de vin ?

SAMUEL.

Le onzième de la somme, li être pas trop.

ROSSIGNOL.

Mille francs.

SAMUEL.

Ya.

BRISETOUT.

D'avance ?

SAMUEL.

Non, après.

BRISETOUT.

A la bonne heure. (*A Rossignol.*) Qu'en penses-tu ?

BRILLANT, pendant qu'ils se concertent.

De quoi peut-il leur parler si long-tems ?

Mme SIMONNE, bas.

Ils ont l'air de s'entendre.

ROSSIGNOL.

Ma foi, je ne vois pas ce que nous risquons; d'un côté, ce procédé les empêchera délicatement de nous faire poursuivre.

BRISETOUT.

Et de l'autre, je ne crois pas le marché très-mauvais.

SAMUEL.

Eh bien!

ROSSIGNOL ET BRISETOUT, lui présentant la main.

Eh bien! touchez là.

M. PINCÉ.

Ils se prennent la main.

TOUS.

Quelle horreur!

ROSSIGNOL.

Mesdames et Messieurs, à la demande de ce brave homme (*montrant Samuel.*) nous vous prions de reprendre ces objets, dont la privation vous serait plus pénible que leur possession ne nous serait avantageuse.

TOUS, avec la dernière surprise.

Hein!

ROSSIGNOL.

Et de nous pardonner l'instant de frayeur que nous vous avons causé.

TOUS, de même.

Bah !

BRILLANT, à qui on donne une montre d'argent.

Permettez, ma montre était d'or.

ROSSIGNOL.

C'est juste.

(Il lui rend sa montre.)

TOUS.

Reprise de l'air.

De leur friponnerie
Rougiraient-ils tout bas ?
Je n'ai vu de ma vie
Voleurs plus délicats.

RISETOUT, à Samuel.

Notre conduite est celle
De gens loyaux et francs.

ROSSIGNOL, de même.

Dis-nous donc qui recèle
Les onze mille francs.

SAMUEL.

Chut ! c'est la demoiselle
Qui, là-bas, tout là-bas,
N'ose pas faire un pas.

RISETOUT.

Cet enfant-là ?

SAMUEL.

Plus bas.

ROSSIGNOL.

Cela ne se peut pas.

LUCETTE.

(*Parlé.*) Ils m'ont regardée, je suis perdue...

ROSSIGNOL.

Au reste, il ne coûte rien d'y voir.

SAMUEL.

Elle les afait; moi che étais sûr...

ROSSIGNOL.

Camarades, que personne ne sorte...

BRISETOUT.

Et malheur à toi, si...

SAMUEL.

Suite de l'air

Chut! la somme est sur elle.

BRISETOUT, courant vers Lucette.

ENSEMBLE.

Allons tôt, ton argent!
Obéis sur-le-champ.

ROSSIGNOL.

Sans façon, belle enfant,
Donnez-nous votre argent.

LUCETTE.

Je me meurs, quel moment!
Plus d'époux, plus d'amant!

CHOEUR.

Juste Ciel! le brigand
A trahi cette enfant.

SAMUEL, à part.

Ils prennent son argent!
C'est charmant! c'est charmant!

LUCETTE, s'échappant de leurs mains.

Arrêtez; ne me touchez pas... vous les voulez... les voilà... prenez-les. (*Avec désespoir.*) Prenez tout mon bonheur, toutes mes espérances! prenez ma vie, elle était attachée à cette somme. Oh! Charles, il n'est donc plus d'espoir.

(Elle tombe accablée sur une chaise.)

BRISETOUT, prenant les billets.

C'est bon, la belle, pas tant de jérémiades... y sont-ils bien? pas de friponnerie au moins... (*Il les compte.*) Oui, ma foi... camarades, l'excellente aubaine.

SAMUEL.

Mes prafes Monsirs, fous safez bien que fous m'afez promis?...

ROSSIGNOL.

Oui, la probité avant tout, notre parole est sûre; voilà tes mille francs.

SAMUEL, à part.

Autant de pris sur l'ennemi.

BRISETOUT, bas à Rossignol, voyant les signes que ses camarades lui font de loin.

On a fait le signal de retraite.

ROSSIGNOL.

Allons, ces Messieurs et ces Dames ont besoin de repos. C'est à regret que nous vous

quittons ; enchantés d'avoir fait votre connaissance.

TOUS.

Nous pareillement.

(Les voleurs donnent une poignée de main aux voyageurs qui la reçoivent en tremblant.)

LES VOYAGEURS.

AIR : *Fragment d'un chœur de Lodoïska.*

ENSEMBLE.

Adieu, bonne nuit, bon voyage ;
De grâce, quittez ce séjour,
Et daignez sur notre passage
Ne pas vous trouver au retour.

LES VOLEURS.

Adieu, bonne nuit, bon voyage ;
Puisse encor à notre retour,
Le sort, nous garder l'avantage
De nous rencontrer quelque jour.

(Ils descendent la scène en chantant, et se séparent au fond ; les voyageurs rentrent dans l'auberge, après avoir pris chacun un des chandeliers qui sont sur les tables, et les voleurs sortent par la porte du fond ; on les voit passer derrière les vitrages. Samuel va pour suivre les voyageurs, qui lui témoignent leur mépris, il sort par le côté opposé. Le théâtre reste obscur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décoration. Le jour vient pendant l'entr'acte.

SCÈNE I.

DELAUNE, BRILLANT, M. PINCÉ.

BRILLANT.

Ah ! Messieurs, la cruelle chose qu'une insomnie, je n'ai pas dormi un seul instant ; mais le moyen ? on avait mis tous les hommes dans une même pièce ; pas un appartement séparé pour moi ; en vérité, ces gens-là n'ont pas plus d'égards pour quelqu'un... Où est ma rue du Helder ! mon hôtel du Dauphin !

DELAUNE.

Ça ne m'a pas empêché de dormir tout d'un somme : que ne fesiez-vous de même ? Je ne vois pas ce qui a pu troubler votre sommeil.

BRILLANT.

Parbleu ! Monsieur, c'est le vôtre ; vos ronflemens ébranlaient les murailles de cette bicoque ; et joignez à cela monsieur le Procureur qui n'a cessé de parler de référé, som-

mation, jugemens exécutoires, prises de corps.

M. PINCÉ.

C'est possible; je suis un peu somnambule.

BRILLANT.

Alors, je vous conseille de ne pas dormir en compagnie, vous trahiriez tous les secrets de la Bazoche.

M. PINCÉ, avec humeur.

Parbleu! quand on rêve.... vous rêviez aussi comme les autres, probablement.

BRILLANT.

Moi? j'étais bien éveillé, et j'ai pensé sans cesse à notre aventure d'hier au soir.

AIR : *Depuis long-tems j'aimais Adèle.*

De gloire mon cœur trop avide
Prévoyait d'autres ennemis,
Et par une horde homicide
Nous étions encore assaillis;
Mais ce bras, combattant leur rage,
Les abattait tous à mes pieds,
Par des prodiges de courage...

M. PINCÉ.

Vous voyez bien que vous rêviez.

BRILLANT.

Pas mal, pas mal.... le trait y est.... j'a-

voue, par exemple, que j'ai admiré la tranquillité de notre Juif, quoique l'hôtesse furieuse contre lui, lui ait à peine accordé un lit de sangle dans le coin de la chambre; il s'est endormi avec autant de sérénité que s'il eût fait hier la meilleure action du monde.

DELAUNE.

Écoutez donc il nous a fait rendre tout ce qu'on nous avait pris.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE.

BRILLANT allant au-devant d'Hortense.

Voici celle que je pourrais surtout accuser de mon insomnie.

M. PINCÉ, bas à Brillant.

Je vous laisse ensemble; suis-je aimable? hein!

BRILLANT.

Charmant.

DELAUNE.

Et moi, je vais voir si la diligence se répare. (*Bas à Brillant.*) Les tête-à-têtes, en voyage, peuvent faire faire beaucoup de chemin.

BRILLANT.

Vous vous en souvenez?

DELAUNE, riant malignement.

Eh ! eh ! (*Reprenant le ton grave.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

(Il sort.)

SCÈNE III.

BRILLANT, HORTENSE.

BRILLANT.

Eh bien ! charmante Hortense, un peu de repos vous a-t-il remise de votre agitation ?

HORTENSE, languissamment.

Est-ce qu'on dort ?

BRILLANT.

D'honneur, je le disais ; dans une misérable auberge, tout manque ; point de persiennes, de doubles rideaux... d'ailleurs le jour vient de trop bonne heure à la campagne.

HORTENSE.

C'est vrai, on l'a dès qu'il paraît ; et puis par un tour horrible, que je reprocherai à l'hôtesse, on m'a fait partager la chambre de cette madame Descédules, qui n'interrompait l'histoire de ses procès que pour déplorer l'indisposition de son carlin ; aussi je n'ose pas me regarder ce matin : le teint pâle, les

traits gonflés, les yeux dans un état ! est-ce que je ne fais pas peur ?

BRILLANT.

Toujours belle à ravir.

HORTENSE.

Flatteur ! non, vrai, tout ceci m'a fait un mal... aussi, je voudrais être bien loin : est-ce que le conducteur ne nous fera pas bientôt partir ?

BRILLANT.

Cela m'est tout-à-fait indifférent ; pour rien au monde je ne voudrais continuer ce malencontreux voyage : j'allais voir un vieil oncle enfoui dans l'Orléanais, je lui dois quelques égards, j'en hérite ; mais, tout bien considéré, il recevra par la poste les témoignages de ma tendresse ; et ce matin même je retourne à Paris.

HORTENSE.

O ciel ! vous nous quittez ? mais c'est du dernier mal.

BRILLANT.

Eh bien ! non, belle dame, ne vous alarmez pas ; j'irai assister à vos débuts ; je les protégerai, je me charge des couronnes, vous verrez comme je sers mes amis ; mais à minuit précis... (*Il la regarde.*) Non, à sept heures du matin, je reprends la route de la capitale ; car ce n'est que là que peut vivre un homme comme moi.

AIR : *Séjour d'amour.*

Paris,
Des ris
Douce retraite,
Charme mes loisirs,
Pique mes désirs
Par un essaim de plaisirs,
Qui tous,
Jaloux
De ma conquête,
Semblent s'inviter,
Pour se disputer
Le pouvoir de m'enchanter.
A chaque aurore
Qui vient d'éclore,
Plus fraîche encore,
Lisette en secret
Vient et m'apporte
Lettre ou... n'importe,
Et puis remporte
Un baiser discret.

Mon cheval,
Superbe animal,
A mon lever m'attend, m'emporte et vole,
Il fend l'air,
Plus promt que l'éclair,
C'est le rival, c'est le vainqueur d'Éole.
Au retour,
Beauté faite au tour,
A son tour,

Gaîment me propose
Un joli
Déjeûner, qu'arrose
Le Chably,
Le Beaune ou l'Ay.

Après
Les frais
Que j'ai dû faire,
Je pars en chantant;
Un concert m'attend,
Je n'y reste qu'un instant,
J'entre au
Caveau,
Où sur la guerre
Buvant du scubac,
Prenant du tabac,
Je parle *ab hoc et ab hac.*
J'entends qu'on vante
Les mets qu'invente
La main savante
D'un maître d'hôtel;
Comus m'invite,
Bacchus m'excite,
Et je cours vite
Encenser leur autel.

L'opéra
Comique ou Buffa
A du nouveau, j'y suis indispensable,
Jusqu'au bout
Je critique tout,

Car applaudir est d'un ton détestable.
Pour un thé
Le soir invité,
L'écarté,
Qu'un perdant déserte,
Me séduit;
Et de perte en perte
Me conduit
Jusques à minuit.

Alors
Je sors,
Car c'est l'usage,
L'instant obligé
Où l'homme rangé
De son monde prend congé.
Et dé-
cidé
A rester sage,
Je regagne enfin
L'hôtel du Dauphin,
Au plus tard... le lendemain.

HORTENSE.

Voilà bien l'existence la plus délicieuse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mme DESCÉDULES.

Mme DESCÉDULES.

Ah! l'heureuse nouvelle, Madame! l'heureuse nouvelle!

BRILLANT.

Les voleurs seraient-ils pris?

Mme DESCÉDULES.

Non; mais mon pauvre Azor va beaucoup mieux... Je cours l'annoncer à tout le monde, et je viendrai, j'espère, bientôt vous apprendre sa parfaite guérison... La pauvre bête!

(Elle sort précipitamment.)

BRILLANT et HORTENSE.

La vieille folle!

SCÈNE V.

DELAUNE, HORTENSE, LUCETTE, Mme SIMONNE, BRILLANT.

HORTENSE, courant à Lucette.

Bonjour, chère petite, si vous saviez combien votre malheur nous désespère! nous ne parlons pas d'autre chose. Demandez à Madame.

Mme SIMONNE, avec humeur.

Vraiment, vous pouvez bien y prendre part; elle a payé pour tout le monde, et grâce à votre maudit juif, que Dieu puisse confondre, il ne vous en a pas coûté une obole.

HORTENSE.

Ne parlez donc pas de cet homme là; sa conduite est odieuse.

BRILLANT.

Horrible.

Mme SIMONNE.

Épouvantable; grâce à lui, voilà le mariage manqué, et mon pauvre Charles soldat pour long-tems encore... oh! ce damné d'Israélite, si je le tenais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SAMUEL.

SAMUEL, entrant par le fond.

Fous temantez moi, Montame?

Mme SIMONNE.

C'est vous, vieux fripon? Venez-vous encore insulter à la victime de votre avarice?

SAMUEL.

Ce n'était pas mon faute; si le Temoiselle

il afait pas papillé tans le foiture, che aurais pas su qu'il afait onze mille francs.

HORTENSE.

Parce que vous le saviez, était-ce une raison pour la dénoncer aux brigands?

Mme SIMONNE.

Qui sait s'il n'était pas d'intelligence aveo eux? vous avez vu hier...

LUCETTE.

Ne l'injuriez pas.... quoiqu'il m'ait rendue bien malheureuse, quand il n'aurait rien dit, les voleurs m'auraient-ils plus épargnée que les autres? ils auraient bien su découvrir...

SAMUEL.

Excellent cœur! il prenait encore mon défense.

Mme SIMONNE, à Lucette.

Eh! non, on aurait pu leur cacher...

BRILLANT.

Si fait, ce que dit Mademoiselle est très-juste; elle aurait tout perdu, et nous pouvions perdre quelque chose; ainsi, tout bien considéré, Monsieur a agi en homme de sens et d'esprit.

SAMUEL, à madame Simonne.

Che approufe les inchures... (*A Brillant.*) Et che méprise le éloche.

AIR : *Du Parnasse des Dames.*

Que me fesait ce qu'on en pense,
Mon cœur il était bien content,
Pour ce qu'en cette circonstance
Ch'ai fait pour la cholie enfant ;
Ch'ai pour fous une amitié tendre,
Et ce chour sera pas fini
Sans que che puisse encor vous rendre
Un nouveau service d'ami.

Mme SIMONNE.

Mort de ma vie! ne vous en avisez pas!...

LUCETTE.

Ah! Monsieur, si je vous entends bien, vous pouvez encore mériter ma reconnaissance.

Mme SIMONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'as-tu à démêler avec ce réprouvé?

LUCETTE.

Madame, ne l'irritez pas.

Mme SIMONNE

Eh! tout juif qu'il est, fût-il le Juif errant, je répèterai toujours que c'est un malhonnête homme... Allons! la force armée, à présent!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN SERGENT, SOLDATS, dans le fond.

LE SERGENT, entre madame Simonne et Samuel.

Messieurs, le bruit de l'événement qui vous est arrivé hier s'est promptement répandu; instruit de ce fait, à la pointe du jour, je suis accouru avec le poste que je commande à deux lieues d'ici, pour faciliter vos recherches et punir les coupables. Au moment où je vous parle, une grande partie de mes hommes parcourent les environs, et les malfaiteurs ne pourront leur échapper. (*Désignant Lucette.*) N'est-ce pas là la jeune personne qui a été surtout leur victime?

Mme SIMONNE.

Oui, monsieur le Sergent, c'est cette pauvre Lucette qui, sans cela, aurait épousé mon fils. Ah! je voudrais bien qu'un de ces coquins fût arrêté... peut-être bien qu'un de ses aveux éclaircirait de belles choses.

(Elle regarde Samuel.)

LE SERGENT, s'en apercevant.

Que voulez-vous dire?

Mme SIMONNE.

Ces gens-là ont des amis partout, et quel-

quefois mêlés parmi les voyageurs, ne se pourrait-il pas qu'un de leurs confrères !..

LE SERGENT, vivement.

Expliquez-vous mieux; auriez-vous quelque indice?

LUCETTE.

Madame Simonne, pouvez-vous?...

Mme SIMONNE, éclatant.

Tout ce que tu voudras... tu ne m'empêcheras pas de dire que ton Juif a fait un tour pendable.

LE SERGENT, très-vivement.

Mais ce Juif où est-il?

SAMUEL, froidement.

C'était moi, monsir le Serchent; mais recartez mes papiers, che fous prie, che étais pas capable pour...

LE SERGENT, examinant les papiers.

Non, sans doute, ces papiers prouvent que Monsieur exerce une profession honorable et jouit d'une bonne réputation; je vous invite, madame Simonne, à ne pas accuser si légèrement.

Mme SIMONNE.

C'est ça, vous verrez que c'est un honnête homme.

LE SERGENT.

Le conducteur de la diligence était-il présent?

Mme SIMONNE.

Non, il a passé la nuit à réparer sa voiture.

LE SERGENT.

Où sont les autres voyageurs?

Mme SIMONNE.

Ils sont réunis dans la salle à manger.

LE SERGENT.

Veuillez tous les rejoindre avec moi.

TOUS.

Tous?...

LE SERGENT.

Oui, il faut que je recueille la déposition de tous ceux qui ont été les témoins de l'événement; voulez-vous bien nous accompagner aussi, Mademoiselle?

LUCETTE.

Ah! Monsieur, dispensez-moi...

SAMUEL.

Oui, monsir le Serchent, je répontrai pour le temoiselle, car che l'aimais comme mon fille.

Mme SIMONNE.

Allons, je vois que dans cette affaire-là on ne punira pas les plus coupables.

SAMUEL.

Ni les plus pavards.

(Ils entrent tous, les soldats suivent le sergent.)

SCÈNE VIII.

LUCETTE.

Je ne sais pourquoi cet homme, malgré sa conduite, m'inspire de l'affection et presque de la confiance; ah! je le bénirais encore, s'il pouvait sauver le malheureux Charles... à présent il faut essayer de l'oublier... mais non pas tant qu'il sera malheureux.

AIR : *Nouveau de M. Alex. Piccini.*

Pour rendre ma peine éternelle,
Je sens qu'un invisible attrait
A mon cœur sans cesse rappelle
Le bonheur qui nous attendait.
Des biens perdus la douce image
De nos chagrins accroît le cours :
On pourrait supporter l'orage,
Sans le souvenir des beaux jours.

Si jamais une ardeur nouvelle
Près d'une autre engage sa foi,
Il pourra la trouver plus belle,
Mais non plus aimante que moi.
Que ses destins soient sans nuages,
O Ciel! protége-le toujours,

Réserve pour moi les orages,
Et garde pour lui les beaux jours.

SCÈNE IX.

LUCETTE, CHARLES, entrant précipitamment.

LUCETTE.

Grand Dieu! vous ici! imprudent! qu'osez-vous faire? la maison est pleine de soldats : si l'on vous apercevait!

CHARLES.

Eh! que m'importe? je n'ai vu que votre malheur, les dangers que vous avez couru; le bruit en est parvenu jusque dans ma retraite; j'ai tout bravé... chère amie, est-il bien vrai?...

LUCETTE.

Oui, Charles, on m'a tout enlevé; ainsi, plus de mariage, plus de bonheur! je suis redevenue pauvre, je ne puis plus être à vous; mais, au nom du Ciel, allez-vous-en; je tremble que l'on ne vous voie, restez bien caché jusqu'à ce que le secours que nous a promis M. Samuel...

CHARLES.

Samuel, n'est-ce pas ce malheureux juif, dont l'infâme trahison... le perfide! j'aime

mieux subir toute la rigueur de mon sort que de lui en devoir l'adoucissement : écoute, Lucette; ici, nous ne serons jamais heureux; confie-toi à mon amour, à ma loyauté; suis-moi dans un autre pays, où la plus douce union...

LUCETTE.

Je devine... n'achevez pas; non jamais, Charles; je vous aime plus que tout au monde, je ne vous préfère que mon devoir.

AIR : *De l'Ermite de Saint-Avelle.*

On m'a ravi cette opulence,
Dont je n'ai joui qu'un seul jour :
On m'a ravi toute espérance,
J'ai tout perdu, hors mon amour;
Mais j'ai les biens dont on s'honore,
L'innocence et la paix du cœur;
Ah! pour que je sois riche encore,
Mon ami, laissez-moi l'honneur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme SIMONNE, dans la coulisse.

Mme SIMONNE, accourant.

QUE vois-je!... mon fils!... Charles... mon pauvre enfant, tu t'es donc souvenu de ta mère.

CHARLES.

Je n'ai jamais cessé de vous chérir, et pourtant votre rigueur a préparé ma perte; écoutez, ma mère, les instans sont chers : voici Lucette, vous savez si je l'aime!... accordez-nous votre aveu.

Mme SIMONNE.

Comment! qu'est-ce que cela veut dire? est-ce un complot entre vous? n'es-tu venu ici que pour m'affliger encore?

CHARLES.

Ma mère, accordez-moi Lucette... il y va de ma vie.

Mme SIMONNE.

Bah! propos d'amoureux; tu l'aimes, c'est juste, cette chère enfant, je l'aime aussi, moi, elle le sait bien; mais enfin elle n'a rien, et son aventure d'hier?... allons, allons, qu'on ne m'en parle plus, cela ne se peut pas.

CHARLES.

Ma mère, vous ne savez pas... j'en mourrai.

(Samuel entre et écoute au fond.)

SAMUEL, à part.

La cheune soldat et son tiaple de mère, chustement que je foulais pas...

Mme SIMONNE.

Bah! on ne meurt pas de ça... Lucette, tu n'as plus affaire à Orléans, reprends la route de Paris; la voiture passe dans une heure; moi, je vais préparer la chambre de mon fils qui vient en congé chez moi; et comme il ne serait pas bien de rester avec lui...

(Elle lui fait signe de la suivre, et va pour sortir.)

CHARLES, l'arrêtant avec énergie.

Un moment : puisqu'il le faut, apprenez tout; j'ai déserté, c'est un crime que la loi militaire punit de mort.

Mme SIMONNE, avec angoisse.

Mon fils!

CHARLES.

Si vous persistez dans votre refus, je cours me livrer au conseil de guerre; si vous m'accordez Lucette, je retourne à Orléans, mais pour me jeter aux pieds de mon colonel; il m'aime, car jusqu'à ce jour j'avais toujours fait mon devoir; il me protégera, il me sauvera du danger qui me menace, et j'attendrai, heureux de votre promesse, l'instant où la loi assure ma liberté.

Mme SIMONNE.

Malheureux! tu ne doutes pas de ma tendresse...

CHARLES.

Prononcez.

Mme SIMONNE.

Une fille sans fortune, c'est impossible.

CHARLES.

Je pars.

SAMUEL, sortant précipitamment.

Eh! vite! eh! vite! il y afre pas d'autre moyen.

Mme SIMONNE.

Arrête!

LUCETTE.

Madame, ce n'est pas pour moi que je vous implore, mais il y va de sa vie.

Mme SIMONNE.

De sa vie! ah! je suis mère.. embrasse-moi, et épouse ta Lucette; quel dommage pourtant que ce maudit Juif... Mais tu es sûr au moins que le colonel...

CHARLES.

Oui, j'en puis répondre.

Mme SIMONNE.

Eh bien! pars vite; il y a ici des soldats partout, si l'on t'arrêtait.

LUCETTE.

Oui, partez.

AIR : *Le calme de la nuit.* (de M. Bérat.)

Puissions-nous désormais,
Puisqu'un sort plein d'attraits

Semble enfin nous sourire,
N'avoir plus à nous dire,
Grâce au plus tendre nœud :
Adieu, adieu, adieu.

TOUS.

Adieu, adieu, adieu.

CHARLES, approchant de lui Lucette et sa mère.

Si j'en crois de mon cœur
Le présage flatteur,
Objets de ma tendresse,
Ce n'est qu'à la tristesse
Que nous dirons dans peu :
Adieu, adieu, adieu.

TOUS.

Adieu, adieu, adieu.

(Charles est prêt à sortir, lorsque Samuel entre amenant les soldats, et suivi de Brillant et Delaune; ils entrent par la porte de droite.)

SCÈNE XI.

DELAUNE, BRILLANT, SAMUEL, LE SERGENT, SOLDATS, LUCETTE, CHARLES, Mme SIMONNE.

SAMUEL.

AIR : *Chœur des Savoyards.*

Messieurs, à moi! main forte!

LUCETTE, CHARLES, MADAME SIMONNE.

Nous trahir de la sorte!...

SAMUEL.

Vite une bonne escorte,
Et déployez votre rigueur,
Empêchez qu'il ne sorte,
Je me fais son accusateur,
Cet homme, il est un déserteur.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Eh bien! oui, je suis déserteur.

LUCETTE et MADAME SIMONNE.

Quel coup affreux! ah! quel malheur!

SAMUEL.

Oui, cet homme, il est déserteur!

LES VOYAGEURS, LES SOLDATS.

Quoi! ce serait un déserteur!

MADAME SIMONNE.

Rendez-le-nous.

LUCETTE.

C'est mon époux.

CHARLES, menaçant Samuel.

Ah! tu vas payer de ta vie,
Perfide, ce nouveau forfait.

(Les soldats le retiennent.)

BRILLANT, à Delaune.

Ce Juif est leur mauvais génie.

DELAUNE.

Il veut les perdre tout-à-fait.

SAMUEL, montrant Charles.

Il faut partir.

MADAME SIMONNE, LUCETTE.

Rendez-le-nous.

LES SOLDATS.

Non, non.

MADAME SIMONNE, LUCETTE.

C'est son } époux.
C'est mon }

LES SOLDATS.

Non, non.

ENSEMBLE.

SAMUEL, aux soldats.

A fous, Messieurs, je le confie,
Conduisez-le vite en prison.

CHARLES, à Samuel.

Ah! traître, de ta perfidie,
J'espère avoir bientot raison.

BRILLANT.

Ah! quelle infâme perfidie!...
Ah! quelle noire trahison!

LES VOYAGEURS.

Il s'applaudit de cette trahison.

MADAME SIMONNE et LUCETTE.

Laissez-nous, je vous prie,
Partager sa prison.

LE SERGENT.

Camarade, vous êtes mon prisonnier.

CHARLES.

Je me résigne à mon sort, mais laissez-moi du moins punir ce misérable.

(Il s'élance vers Samuel.)

LE SERGENT, le retenant.

Doucement, pas de violence.

SAMUEL.

Le incrat! il foulait tuer moi pour me remercier de mon protection.

BRILLANT.

Jolie protection que la vôtre! la veille, vous tuiez la maîtresse; le lendemain, vous faites arrêter l'amant.

LE SERGENT.

Camarade, mon devoir m'oblige de vous conduire sur-le-champ à Orléans.

SAMUEL.

Monsir le serchent, si fous foulez payer moi de mon pon afis, gardez le soldat ici une heure seulement, che attendais quelqu'un... j'avais un crant impatience.

LE SERGENT.

Impossible, marchons.

CHARLES.

Adieu, ma mère; adieu, Lucette.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS, accourant du dehors, essoufflé.

THOMAS.

Place! place! il y a de grandes nouvelles!

TOUS.

Quoi donc?

SAMUEL.

Grande nouvelle! grande nouvelle! mon réponse, d'abord?

THOMAS.

Quelle réponse?

SAMUEL.

A mon lettre, impécille!

THOMAS.

Tiens! c'est vrai; c'est que dans tout ce boulevari de voleurs, je n'y pensais plus; attendez. (*Il se fouille.*) Eh bien! la v'là, vot' réponse, j'ons eu assez d'peine à l'trouver vot' colonel... au beau milieu de la nuit: il dormait qu'ça fesait plaisir; mais je l'ai fait lever, moi, comme ça, sans gêne.

SAMUEL.

Tonne, tonne, tonne, tonne.

THOMAS.

Tonne, tonne, il est clair... qu'il faut que je vous la donne, mais pour ça faut que j'la trouve, ah! la v'là.

SAMUEL.

C'était pien heureux.

Mme SIMONNE.

Et la nouvelle donc?

THOMAS.

Pour en revenir donc, figurez-vous que c'te nuit, en traversant le bois, j'tremblais!... ça n'est pas étonnant, parce que le courage n'empêche pas d'avoir peur; je prenais tous les arbres pour des voleurs; il me semblait que de derrière chaque buisson on me criait : *La bourse ou la vie!* pourtant je n'ai rencontré personne .. je crois bien, ils étaient ici à faire leur coup.

LE SERGENT.

Mais enfin comment sais-tu?

THOMAS.

Ah! v'là l'intéressant!... c'est que tout à l'heure, en passant près du moulin de Gros-Pierre, là tout à l'entrée du village, comme j'étais descendu de cheval, je me mets à penser à la bourse que ce Monsieur doit me donner pour ma commission, j'veux aveindre

mon argent pour calculer combien qu'ça m'f'ra avec deux p'tits écus que j'avais déjà, v'là que j'sens une main qu'était entrée dans ma poche avant la mienne; j'me r'tourne, j'vois une figure, j'en vois deux, trois, j'crie comme un aveugle; vos messieurs qu'étaient là tout prêts surviennent, et v'là qu'on prend toute la nichée de filous d'un seul coup de filet... ils s'étiont fourrés sous la grande roue du moulin; alors quand j'ai vu qu'il n'y avait plus de danger, le courage m'est revenu; je suis remonté sur ma bête, et j'arrivons tous les deux bien essoufflés, pour vous raconter c'te bonne nouvelle.

TOUS.

Ils sont pris?

THOMAS.

Pardine, est-ce qu'il n'y a pas une providence, donc!

LE SERGENT.

Prévoyant notre arrivée, ils n'auront pas osé rentrer dans la forêt. Consolez-vous, Mademoiselle, sous une heure, tout vous sera rendu.

THOMAS, à Lucette.

Tiens, est-ce qu'il vous ont aussi volé queuqu' chose, Mam'selle?

LE SERGENT.

Et as-tu reconnu les figures de ceux qui sont venus hier soir.

THOMAS.

Non, vu que j'étais à Orléans quand ils étaient ici... mais patience... du train dont on y va. (*On entend des coups de pistolet et de fusil.*) Miséricorde!

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que cela?

(Charles, quoique sans armes s'élance à travers les soldats qui regardent d'où viennent les coups de pistolet, et disparaît; tous les voyageurs accourent.)

LE SERGENT.

Où courez-vous?

CHARLES.

Où mon devoir m'appelle.

SAMUEL, Mme SIMONNE, LUCETTE.

AIR: *Quand j'étais Garde-marine.*

Où l'emporte son courage?
Il court à d'autres périls.

LES VOYAGEURS.

C'est un combat qui s'engage,
Les brigands reviendraient-ils?

ENSEMBLE.

LUCETTE.

D'une amante, d'une mère,
Ciel! exauce la prière.

MADAME SIMONNE.

De ma fille et de sa mère,
Ciel! exauce la prière.

SAMUEL.

Mais bientôt de cette affaire
Il reviendra sauf, j'espère.

LES VOYAGEURS.

Bravo! l'excellente affaire!
Les soldats leur font la guerre.

THOMAS.

Oh morgué! la bonne affaire,
Nos soldats leur font la guerre.

CHOEUR, derrière le théâtre.

Rendez-vous, rendez-vous.

ENSEMBLE.

LES VOYAGEURS.

Ça va bien, rassurez-vous,
Plus de danger, plus d'alarmes!
Ils rendront bientôt les armes,
Bientôt, nous les tiendrons tous.

MADAME SIMONNE et LUCETTE.

Quand du bonheur d'être époux
Ils entrevoyaient / Nous entrevoyions } les charmes,
Fallait-il voir les alarmes
Troubler un espoir si doux?...

SCÈNE XIII.

CHARLES, LE SERGENT, THOMAS, Mme SIMONNE, BRISETOUT, ROSSIGNOL, VOLEURS, SOLDATS.

CHOEUR.

AIR : *C'est charmant.*

Ils sont pris, (Bis.)
Ils la pairont cher, sans doute,
Ils sont pris, (Bis.)
Plus de voleurs sur la route.
Quel bien pour notre pays,
Si l'on voulait mieux s'entendre,
Et que l'on pût enfin prendre
Les grands comme les petits.

BRILLANT, d'un air triomphant.

J'étais bien sûr que nous finirions par les soumettre.

LE SERGENT.

Reconnaissez-vous ces hommes-là ?

THOMAS.

Tiens ! c'est mes braves gens d'hier soir !

Mme SIMONNE.

Ce sont nos voleurs de cette nuit !

TOUS.

Oui, oui, ce sont eux.

Mme SIMONNE.

Fouillez-les, ils doivent avoir sur eux l'argent de cette pauvre Lucette.

LE SERGENT.

Allons, coquins, rendez tout.

BRISETOUT.

Rendre?

CHARLES.

Sur-le-champ.

BRISETOUT.

Et si nous restituons?

Mme SIMONNE.

Vous aurez cela de moins sur la conscience.

ROSSIGNOL, à part.

Et dans la poche.

THOMAS.

Comment! ces honnêtes hommes étaient des... Oh! Dieu!

LE SERGENT, remet les billets à madame Simonne.

Maintenant, en route.

(Les soldats s'approchent, le sergent leur parle bas, et au même moment Brisetout lui tire de sa poche son mouchoir qui sortait; le soldat se retourne machinalement, Brisetout feint de s'essuyer une larme.)

Mme SIMONNE.

Un moment, un moment; ça ne fait que dix billets, il y en avait onze.

M. PINCÉ.

C'est juste, où est le onzième ?

BRISETOUT, montrant Samuel.

Le onzième, c'est le camarade qui l'a.

Mme SIMONNE.

Là, quand je disais.

DELAUNE.

La poignée de main s'explique.

THOMAS.

Tiens, l'Juif qu'a l'onzième !

BRILLANT.

Complicité !

DELAUNE.

Connivence !

M. PINCÉ.

Collusion !

LE SERGENT.

En prison avec les autres.

TOUS.

En prison ! En prison !

SAMUEL.

Un moment donc ! en prison ! en prison ! che étais pas le camarade de ces Messieurs, le sergent il afre vu mes papiers.

LE SERGENT.

Les papiers ne prouvent rien, quand les faits les démentent.

SAMUEL.

Si les papiers ne prouvent rien, alors c'était pas la peine pour apprendre à écrire.

LE SERGENT.

Allons, pas de raison, restituez, et suivez vos complices.

SAMUEL, donnant le billet.

Che foulais bien restituer; mais che foulais pas suivre.

LE SERGENT, le remettant à Lucette.

Mademoiselle, tout votre argent vous est rendu...

SAMUEL.

Non, tout li était pas rendu encore, il manquait un misère...

Mme SIMONNE.

Qu'est-ce donc?

SAMUEL.

Rien, que teux cent mille francs.

TOUS.

Deux cent mille francs!

LE SERGENT.

Et où sont-ils?

SAMUEL.

Dans mon poche.

(Les voleurs font un mouvement pour sauter sur Samuel.)

ROSSIGNOL.

Ah! si nous avions su ça!

LE SERGENT.

Silence!

(Il fait signe d'emmener les voleurs.)

SAMUEL.

Che tisais pien que fous amusiez fous à la moutarde.

(On emmène les voleurs.)

AIR : *Bon voyage.*

LES VOYAGEURS.

Bon voyage,
Mes chers amis,
Pour quelque tems vous voilà sans ouvrage;
Bon voyage, mes chers amis,
Pour quelque tems vous voilà sans profits.

LES VOLEURS.

Bon voyage,
Mes chers amis,
Nous saurons bien rompre notre esclavage;
Bon voyage, mes chers amis,
Nous reviendrons bientôt dans le pays.

(Les voleurs sont emmenés, trois soldats restent.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES VOLEURS.

Mme SIMONNE.

Quoi ! Monsieur, ces deux cent mille francs ?

SAMUEL.

Li être à la petite.

LUCETTE.

A moi, tout cela !...

SAMUEL.

Tout cela.

LUCETTE.

Mais, Monsieur, qui êtes-vous donc ?

SAMUEL.

Samuel, l'ami intime et l'associé de fotre père, que la guerre afait toujours retenu en Amérique, et empêché d'envoyer à vous ni archent ni noufelles.

LUCETTE.

Ah ! Monsieur, quand pourrai-je le revoir ?

SAMUEL.

Chamais, mon pauvre enfant !

LUCETTE.

Ciel ! mon père !...

SAMUEL.

Mais che fiens pour remplacer lui près de vous. Samuel, m'a-t-il dit à ses terniers momens, pendant quinze ans, intérêts, peines, plaisirs, tout il afre été commun entre nous, il faut nous séparer; che m'en fas sans remords, mais non sans regret; puisque che peux pas embrasser le seul enfant que le Ciel m'afre donné. Sois plus heureux que moi, porte à mon Lucette les vœux que che afre fait pour elle chisqu'à ma ternier soupir; comme tu afre aimé le père, tu aimeras l'enfant, n'est-il pas vrai, mon cher Samuel, qu'il me tisait, en serrant mes mains qu'il mouillait de ses larmes? aide-la de tes conseils, guide sa cheune cœur, unis-la à un homme sage, laborieux, honnête; che laissais à elle un fortune suffisante pour teux, et si un chour li être heureuse, qu'elle pénisse le Ciel, qui ne recheter chamais les prières de l'honnête homme et du Bon père. En tisant ces mots, il serra moi encore une fois dans ses pras, et ce fut la ternière; mais li être égal, votre père il fifra pour vous tant que che fifrai, et tout ce que je tésire au monde, c'est de mourir chamais.

Mme. SIMONNE.

Pourquoi ne vous être pas fait connaître de suite?

SAMUEL.

Je foulais savoir l'usache que le petite il ferait tes onze mille francs que j'afre envoyés à elle.

LUCETTE.

Quoi! c'est encore à vous que je dois?...

BRILLANT.

Mais alors pourquoi l'en avoir fait aussitôt dépouiller par les brigands?

SAMUEL.

Pour saufer 200,000 francs que je afre dans ce porte-feuille, et qui être le fortune te Lucette et te son Charles.

Mme SIMONNE.

Oh! le digne homme!

SAMUEL, donnant le porte-feuille à Lucette qui pleure.

Comment! mon enfant, fous n'être pas encore contente?

LUCETTE.

Ah! Monsieur, puis-je l'être lorsque j'ai perdu mon père, et que ma fortune entière ne peut sauver Charles....

LE SERGENT.

C'est impossible, Mademoiselle. (*A Charles.*) Allons, jeune homme, marchons...

CHARLES.

Je suis prêt.

LUCETTE.

Monsieur Samuel!...

SAMUEL.

Un moment, un moment, le cheune homme il marchera pas, il peut pas marcher... il est lipre.

(Il remet au sergent la lettre que Thomas lui a apportée.)

TOUS.

Libre!

LE SERGENT, lisant.

Son congé!

CHARLES.

Il se pourrait!

LE SERGENT, lisant.

Il est en forme, c'est fort bien; mais il ne détruit pas le fait de la désertion, ainsi...

SAMUEL.

Partonnez... le tésertion, il était de cinq jours seulement, et le congé, il afait huit jours de date, foyez.

CHARLES.

Ah! Monsieur, vous nous avez tenu parole.

LE SERGENT.

Pardonnez, Monsieur, votre conduite est digne d'éloges, et je vois, avec plaisir que notre présence ici n'aura coûté de pleurs à personne.

(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, RUSTAUT, HORTENSE, M. PINCÉ, THOMAS.

(On entend le fouet du postillon, Rustaut entre par le fond, tous les voyageurs reprennent leurs paquets, parapluies, sacs de nuit, etc., etc., qu'ils avaient au premier acte, et qui leur sont apportés par Thomas.)

RUSTAUT.

Allons, messieurs les voyageurs, le postillon est à cheval, les bêtes s'impatientent, partons.

SAMUEL.

Le Temoiselle restait, et moi aussi.

RUSTAUT.

Comme vous voudrez, les places sont payées; mais vrai, vous avez tort; la voiture remise presqu'à neuf, la route libre, un ombrage continuel et les bords de la Loire donc! rien que pour les voir, il faudrait faire le voyage : ainsi, croyez-moi...

VAUDEVILLE.

AIR : *Tape, frappe.*

Vite en route,
Coûte que coûte,
Vite en route,
Et sans trébucher;
Vite en route,
Coûte que coûte,
Vite en route,
Et fouette cocher.

TOUS.

Vite en route, etc.

DELAUNE.

Si je connaissais un pays
Où l'on ne fît que des habits
Dont la mode fût passagère,
L'étoffe légère,
La façon très-chère,
Ah! comme j'irais,
Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

HORTENSE.

Si je connaissais un pays
Où, moins sévère qu'à Paris,
Le public fût, par bonté rare,
Du sifflet barbare
Un plus avare,
Ah! comme j'irais.

Entre la crainte et l'espérance,
Flotte en ce moment tour à tour,
Ah! prouvez-lui, comme il suspecte
Quelque orache, quelque débat,
Que le mercredi pour ma secte
N'être pas le chour du sabbat.

CHOEUR.

Vite en route, etc.

FIN DU JUIF.

NOTA. Il faut au septième vers substituer à « *pour ma secte* » ces mots : *pour notre secte*, lorsque ce couplet sera chanté le lundi, mardi ou jeudi de la semaine ; et le quatrain suivant aux quatre derniers vers, lorsque ce sera le samedi.

Oubliez tous, comme il suspecte
Quelque orage, quelque débat,
Que le samedi pour ma secte
Li être le jour du sabbat.

LA
VEUVE DU MALABAR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. SAINT-AMAND;

Représentée, pour la première fois, au Gymnase dramatique, le 19 août 1822.

PERSONNAGES.

DUPRÉ, négociant, établi au Malabar.
Mme DUPRÉ, sa femme.
SURVILLE, jeune Français attaché à la compagnie des Indes.
ZÉILA, jeune veuve indienne.
ALI-BRULL-PHA-GOS, courtier de commerce.

La scène est dans une ville, sur la côte du Malabar.

LA

VEUVE DU MALABAR,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de Dupré ; on voit çà et là quelques ballots de marchandises. A droite, un cabinet qui conduit au magasin. A gauche, d'autres appartemens ; au fond des croisées qui donnent sur la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, parlant au fond à la cantonnade ; sur le devant de la scène, UNE FEMME, tenant une lettre à la main.

DUPRÉ.

Serrez ces ballots de marchandises, et prenez garde de rien gâter... Ces domestiques indiens sont d'une maladresse !... En France quelle différence !.. Je me rappelle que quand j'étais laquais, j'avais toujours plus d'esprit que mes maîtres.

LA FEMME, s'avançant.

Monsieur...

DUPRÉ.

C'est juste : on m'avait dit que quelqu'un m'attendait dans mes magasins.... (*D'un ton imposant.*) Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME

De la part de Miladi, ma maîtresse.

DUPRÉ, prenant la lettre.

Voilà une soubrette qui a une fort jolie tournure... une charmante petite femme ! (*La regardant.*) Ah ! mon Dieu ! quel souvenir !

LA FEMME.

Quel son de voix !

DUPRÉ.

A la sueur froide qui me saisit...

LA FEMME.

A la terreur que j'éprouve...

DUPRÉ.

Je ne peux pas m'abuser.

LA FEMME.

Je ne me trompe pas... c'est le fripon de Dupré !

DUPRÉ.

C'est ma femme !

LA FEMME.

C'est mon mari !... Comment ! après cinq ans d'absence, je te revois enfin ?

DUPRÉ.

Comment ! malgré l'Océan qui nous séparait, je te retrouve encore ?

Mme DUPRÉ.

C'en est fait, je crois à la sympathie.

DUPRÉ.

Et moi à la fatalité. (*Montrant sa femme.*) Je la laisse en Europe, et m'embarque pour les Indes... seul moyen, avec elle, pour faire bon ménage... Eh bien ! il faut que le hasard, plus puissant que nos cœurs, nous réunisse. Où ?... au Malabar... un pays qui, jusqu'à présent, m'avait porté bonheur ! C'était bien la peine de faire le voyage !

Mme DUPRÉ.

Plains-toi donc !

AIR : *A soixante ans.*

J'ai, comme toi, vu le cap des tempêtes ;
J'ai, comme toi, passé sous l'équateur ;
Des ouragans qui grondaient sur nos têtes,
Ainsi que toi, j'ai bravé la fureur !
Mais toi, du moins, dans le fond de ton ame,
Un tendre espoir te suivait jusqu'ici...
Car ce voyage... hélas ! que je maudi,

Tu le fesais pour éviter ta femme,
Et je l'ai fait pour trouver mon mari.

Et quel mari ? un mauvais sujet, un brutal, un jaloux, un dissipateur... un...

DUPRÉ, la regardant avec tendresse.

Cette chère Angélique !... elle n'est point changée. Eh bien ! donc, ma douce compagne, puisque les vents contraires vous ramènent près de moi, donnez-moi des nouvelles de mon ménage d'outre-mer ?... Voyons... qu'as-tu fait pendant les cinq ans de mon absence ?

Mme DUPRÉ.

Ce que j'ai fait ? J'en ai profité pour être heureuse.

DUPRÉ.

Et moi pour faire fortune.

Mme DUPRÉ.

Comment ! il serait possible ? Ce riche négociant chez lequel je venais...

DUPRÉ.

C'est moi-même.... et tout ce que tu vois m'appartient. Cette maison...

Mme DUPRÉ, avec tendresse.

Dupré !

DUPRÉ.

Ces esclaves, ces marchandises...

Mme DUPRÉ, de même.

Mon cher Dupré !...

DUPRÉ.

Et dans ma caisse, cinquante mille piastres.

Mme DUPRÉ, de même.

Mon ami ! et j'osais t'accuser !... soupçonner ta conduite !...

DUPRÉ.

Tu me pardonnes donc mon départ ?

Mme DUPRÉ.

T'en ai-je jamais gardé rancune ?

DUPRÉ.

Vaudeville de la Somnambule.

Après cinq ans de discorde et d'absence,
Ah ! qu'il est doux de se revoir !

MADAME DUPRÉ.

Ainsi que toi, mon bon ami, je pense.

DUPRÉ, la regardant avec surprise.

Fortune, quel est ton pouvoir,
Tu fais, rien qu'en daignant paraître,
Ce que l'amour n'a pu faire jadis !
Pour la première fois, peut-être,
Ma femme et moi sommes du même avis.

Mme DUPRÉ, de même.

Mon ami !...

DUPRÉ.

Mon Angélique !... (*Ils s'embrassent.*) Quel bonheur de se retrouver !

Mme DUPRÉ.

De s'aimer plus que jamais !

DUPRÉ.

De ne plus parler du passé !

Mme DUPRÉ.

Ou plutôt de le faire oublier par les soins... les égards, les prévenances... Tu dis donc, mon ami, que tu as gagné cinquante mille piastres ?

DUPRÉ.

Oui, ma femme.

Mme DUPRÉ.

Et que cette maison, ces esclaves, ces marchandises nous appartiennent ?

DUPRÉ.

Oui, madame Dupré. De plus, je jouis d'une certaine considération dans le pays : d'abord je m'y suis fait naturaliser, ce qui augmente encore la confiance ; et à la première occasion favorable, je me retire des affaires, je réalise mes fonds et vais m'établir en France, où je n'aurai plus rien à faire qu'à vivre en honnête homme.

Mme DUPRÉ.

Et moi, en grande dame. Quel bonheur! Je vais le dire à lady Anthony, ma maîtresse, avec qui j'étais venue en ce pays.

DUPRÉ.

C'est inutile... Je sors.... et je me chargerai de ta commission... Si on venait me demander, je reviendrai dans une heure.

Mme DUPRÉ.

Tu me quittes déjà?

DUPRÉ.

Il le faut pour une affaire importante qui regarde un de mes compatriotes, M. de Surville, un jeune Français très riche.

Mme DUPRÉ.

Eh! quelle est cette affaire?

DUPRÉ.

Oh! ce n'est pas une affaire de commerce proprement dite.... parce qu'il s'agit, vois-tu bien... Mais dans ce moment je ne peux pas t'en dire davantage.

Mme DUPRÉ.

Et pour quelle raison?

DUPRÉ.

Parce que c'est un secret.

Mme DUPRÉ.

Vous en avez donc pour moi?

DUPRÉ.

Sans contredit.

Mme DUPRÉ.

Après l'amour que j'ai pour vous!

DUPRÉ.

Entendons-nous. Je suis sûr de ton amour, mais non pas de ta discrétion.

Mme DUPRÉ.

Tu auras beau faire, cependant il faudra bien que je sache...

DUPRÉ.

Tu ne le sauras pas.

Mme DUPRÉ.

Je le saurai!

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons.

Mme DUPRÉ.

Ah! tu espères me cacher ta conduite! mais j'y mettrai bon ordre.

DUPRÉ.

Ah! tu crois que je me laisserai mener!

Mme DUPRÉ.

Et moi, que je me laisserai tyranniser!...

non... J'ai été trop douce jusqu'à présent ; mais je veux être maîtresse chez moi. Je veux être obéie, et si tu ne me dis à l'instant...

DUPRÉ.

Là !..., voilà nos querelles européennes qui recommencent.

Mme DUPRÉ.

AIR : *Cœur infidèle, cœur volage.* (Fragment d'un duo de Blaise et Babet.)

ENSEMBLE.

Crois-moi, redoute ma colère ;
Oui, tu prétends en vain le faire,
Je montrerai du caractère ;
Oui, redoute ici ma colère.

DUPRÉ.

Crois-moi, redoute ma colère,
Commence d'abord par te taire ;
Je montrerai du caractère :
Oui, redoute ici ma colère.

MADAME DUPRÉ.

Dieu ! pourquoi donc suis-je venue ?

DUPRÉ.

Plus que toi je suis mécontent !

MADAME DUPRÉ.

Je ne puis supporter ta vue...

DUPRÉ.

Tu peux t'embarquer à l'instant.

ENSEMBLE.

Oui, redoute ici ma colère !

(A part.)

Dieu ! quel aimable caractère,
Sur l'un ou sur l'autre hémisphère,
Toujours le même caractère :

(Haut.)

Oui, redoute ici ma colère.

(Dupré prend son chapeau et sort.)

SCÈNE II.

Mme DUPRÉ.

Les maris sont partout les mêmes. Le pays n'y fait rien... En France, en Angleterre, ainsi qu'au Malabar, ce sont toujours des... des maris, et puisque me voilà de nouveau enchaînée auprès du mien, puisqu'il faut absolument que je fasse bon ménage, je n'ai plus qu'un moyen pour vivre avec lui, c'est de le faire mourir de chagrin. Hein ! qui vient là ?... quelle est cette grotesque figure ? C'est sans doute quelque marabou du pays.

SCÈNE III.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Le seigneur Dupré est-il chez lui ?

Mme DUPRÉ.

Non, Monsieur, il vient de sortir.

BRULL-PHA-GOS.

Ah! ah! moi qui venais lui parler pour affaire importante. (*Regardant madame Dupré.*) Serait-ce là une de ses esclaves ?

Mme DUPRÉ.

C'est tout comme, je suis sa femme.

BRULL-PHA-GOS.

Eh ! mais, je ne le croyais pas marié.

Mme DUPRÉ.

Plût au ciel !... Je suis venue le retrouver.

BRULL-PHA-GOS, la regardant.

Ah ! ah ! vous êtes sa femme, et vous habitez désormais ce pays : c'est fort heureux... pour nous.

Mme DUPRÉ, sèchement.

Et pourquoi ?

BRULL-PHA-GOS.

Pourquoi ? parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver... non pas que je le désire, ce cher Dupré ! mais enfin, j'espère, en cas d'évènement, que vous vous adresserez à moi.

Mme DUPRÉ.

Qui êtes-vous donc ?

BRULL-PHA-GOS.

Ali, Brull-Pha-Gos, courtier de commerce, commis feûtier, employé aux bûchers du Malabar.

Mme DUPRÉ.

Quelle est cette place-là ?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est une fort bonne dans ce pays, quand on a une certaine clientelle, et je puis me flatter d'être un des plus occupés. A propos de cela, oserais-je vous offrir des billets pour la cérémonie d'aujourd'hui ? elle sera superbe !... Il y aura long-tems, je m'en vante, qu'on n'aura vu un spectacle aussi magnifique.

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce donc ?

BRULL-PHA-GOS.

Comment ! vous n'en avez pas entendu parler ?

Mme DUPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! non, j'arrive.

BRULL-PHA-GOS.

Vous ne pouviez pas mieux tomber : c'est la veuve du vieil Amrou, la jeune Zéïla, qui doit se brûler.

Mme DUPRÉ.

Comment! se brûler! et pour quelle raison?

BRULL-PHA-GOS.

Je vous l'ai dit : parce que son mari est mort.

Mme DUPRÉ.

Elle l'aimait donc bien!

BRULL-PHA-GOS.

Elle ne pouvait pas le souffrir, mais c'est égal, c'est l'usage du pays.. Dès qu'un homme marié vient à mourir, il n'y a pas de milieu, il faut que sa femme soit brûlée vive.

Mme DUPRÉ.

Mais voilà une coutume qui n'a pas le sens commun!

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non, mais elle est très-productive pour nous autres courtiers. Écoutez donc, il faut que tout le monde vive... Aujourd'hui, par exemple, c'est une fort belle affaire!... Ce n'est pas que nous n'ayons des frais... douze voies de bois de sandal, six fagots d'aloës.., ce qui est énorme.

Vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quelquefois pourtant, j'en convien,
La famille nous en tient compte;

Aussi mes affaires vont bien,
Et ma fortune sera prompte.

MADAME DUPRÉ, à part.

Je n'en reviens pas, c'est affreux !
(A Brull-Pha-Gos.)
Au moins, dites-moi, je vous prie,
Peut-on se faire, dans ces lieux,
Assurer contre l'incendie.

BRULL-PHA-GOS.

Il n'y a pas encore de compagnie d'assurance.

Mme DUPRÉ.

Mais, Monsieur, lorsque les gens ne sont pas du pays, leurs femmes sont-elles obligées ?...

BRULL-PHA-GOS.

Non, certainement. A moins que les maris ne se soient fait naturaliser, auquel cas il est juste qu'ils jouissent des prérogatives et des avantages...

Mme DUPRÉ.

Ah ! mon Dieu !

BRULL-PHA-GOS.

Qu'avez-vous donc ?

Mme DUPRÉ.

Rien... Vous appelez cela un avantage ?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est un réel.

AIR : *du Ménage de garçon.*

Chez nous, souvent glacé par l'âge,
Maint vieil époux a le malheur
De ne trouver dans son ménage
Qu'indifférence et que froideur!
Mais un espoir calme son ame
Et, tôt ou tard, chaque mari
Est toujours certain que sa femme
Finira par brûler pour lui.

Allons, je reviendrai voir ce cher Dupré.. Ah! il est marié... (*A part.*) Encore une pratique de plus...

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mme DUPRÉ.

VOILÀ un abominable homme! et si jamais il remet les pieds chez moi... Mais, en effet, je crois me rappeler maintenant que j'ai entendu dire autrefois qu'au Malabar... On n'a jamais vu une coutume pareille!... C'est un pays où l'on ne peut pas vivre... Comment! si mon brutal de mari venait à mourir, je serais obligée... Cette idée-là serait capable de vous dégoûter du veuvage.

SCÈNE V.

Mme DUPRÉ, DUPRÉ.

DUPRÉ entre précipitamment, et jette son chapeau sur la table.

Ouf ! ce n'est pas sans peine ; mais enfin... (*Apercevant madame Dupré.*) Ah ! te voilà encore là ?

Mme DUPRÉ.

Pendant ton absence il est venu une visite... (*Se reprenant.*) Ah ! mon Dieu ! comme tu as chaud.... S'il est possible de courir ainsi !... Voilà comme on attrape une maladie.

DUPRÉ.

Tais-toi donc... J'ai bien d'autres choses qui m'occupent.

Mme DUPRÉ.

C'est pour cela que ce soin-là doit me regarder... (*Lui essuyant le front avec son mouchoir.*) Vrai, mon ami, tu devrais changer...

DUPRÉ.

Je te répète que je n'ai pas le tems.

Mme DUPRÉ.

Je t'en supplie... Si ce n'est pas pour toi, que ce soit pour moi... Il n'y a rien de plus dangereux.

DUPRÉ.

Eh ! mais, je n'en reviens pas... Comme te voilà radoucie ! Quels égards !... quelles attentions !

Mme DUPRÉ.

C'est que, depuis un instant, j'ai fait des réflexions... J'ai eu ce matin un mouvement de vivacité que je me suis bien reproché : cette scène m'a fait un mal !...

DUPRÉ.

Et à moi donc ! elle m'a tourné le sang.

Mme DUPRÉ, vivement.

Il serait possible !... Je ne t'en ferai plus, mon ami, je te le promets.

DUPRÉ.

Allons, ma femme vaut mieux que je ne croyais, et je commence à penser que son caractère... C'est bien, ma chère amie ; mais laisse-moi, j'ai des affaires à terminer.

Mme DUPRÉ.

Toujours des affaires ! Tu travailles trop, tu te fatigues... tu ne te soignes pas assez.

DUPRÉ.

Encore !... Ah ! çà, je t'en prie, modère ton affection, et rentre dans ton appartement.

AIR : *Berce, berce, bonne grande-mère.*

Veille, veille, ô Dieu tutélaire !
Sur des jours aussi précieux.
(A son mari.)
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

T'en iras-tu ?

MADAME DUPRÉ, revenant.

Surtout pas d'imprudence !
Tu m'entends-bien ?...

DUPRÉ.

Tu veux donc, je le voi,
Me faire ici mourir d'impatience ?

MADAME DUPRÉ, s'éloignant vivement.

Non, ce seul mot me fait mourir d'effroi.

ENSEMBLE.

Veille, veille, ô Dieu tutélaire !
Sur des jours aussi précieux ;
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

Enfin tu partiras, j'espère,
Tous mes instans sont précieux.
Ah ! d'une tendresse aussi chère.
Combien les liens sont ennuyeux.

(Madame Dupré sort.)

SCÈNE VI.

DUPRÉ.

Les femmes sont extrêmes en tout... Si la mienne se met une fois à m'adorer, il n'y aura pas moyen d'y tenir, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude. Enfin elle est partie... ouvrons à M. de Surville. Je ne sais à quoi je m'expose en secondant ses projets, en lui indiquant ce passage souterrain qui donne dans les caveaux du temple; mais je ne pouvais pas faire autrement... un Français, un compatriote... D'un autre côté, cette pauvre Zéila!... la pitié... l'humanité... et les vingt mille piastres qu'on m'a promises... le moyen de résister à des motifs aussi prépondérans!.. (*Pendant ce tems il cherche parmi un trousseau de clefs, et va ouvrir une petite porte secrète qui est à gauche.*) Entrez et ne craignez rien, vous êtes en sûreté.

SCÈNE VII.

DUPRÉ, SURVILLE, ZÉILA.

AIR de Rossini.

ZÉILA.

A travers ces voûtes souterraines,
Répondez, où me conduisez-vous?

SURVILLE.

C'est l'amour qui vient briser tes chaînes,
Zéila, calme enfin ton effroi.

ZÉILA.

Ah ! grand Dieu ! c'est Henri que je voi.

SURVILLE.

Oui, vous êtes chez moi.

ZÉILA.

Vous revoir avant ma dernière heure,
De mes vœux c'était le plus doux ;
Au tombeau de l'époux que je pleure,
Je priais, et je pensais à vous.

ENSEMBLE.

De frayeur mon cœur palpite et tremble ;
De Brama redoutez le courroux ;
Au tombeau je dois suivre un époux ;
De grâce éloignez-vous.

SURVILLE.

C'est l'amour qui tous deux nous rassemble,
De Brama je crains peu le courroux,
Car je suis votre amant, votre époux ;
Oui ; je suis votre époux.

DUPRÉ.

Oui, Madame, Monsieur vous aime, vous épouse et vous emmène.

ZÉILA.

Hélas ! que je le voudrais ! Mais un autre

sort m'attend : mes amis, mes parens le disent tous.

DUPRÉ.

Je crois bien, si vous consultez vos héritiers.

ZÉILA.

Non, ils prétendent que Brama me punirait, si je désobéissais à mon époux.

AIR *du vaudeville de l'homme vert.*

En mourant, son ordre suprême
Veut que je partage son sort ;
Car nos maris ont pour système
Qu'on soit fidèle après leur mort.

DUPRÉ.

Après leur mort, être fidèle !
Chez nous l'époux, moins exigeant,
Est trop heureux lorsque sa belle
Veut bien l'être de son vivant.

ZÉILA.

Sans compter qu'on est très-méchant dans cette ville. Si je ne meurs pas, toutes les dames de ma connaissance vont dire du mal de moi, et me voilà déshonorée dans le pays.

DUPRÉ.

Quoi ! c'est là le vrai motif ?

ZÉILA.

Oui, Monsieur, il n'y en a pas d'autre ;

sans cela, je n'ai pas plus envie que vous d'être brûlée.

TRIO.

AIR : *Dire à moi sans mystère.* (D'Elisca.)

SURVILLE.

Quoi ! l'honneur vous invite
A mourir pour votre époux ?

ZÉILA.

Oui, oui.

DUPRÉ.

Ce mari qui vous quitte,
Là, franchement, l'aimiez-vous ?

ZÉILA.

Non, non. Mais c'est là qu'est le mérite,
A ce que l'on dit chez nous.

SURVILLE.

Dieu ! quelle erreur profonde !
Pour ne plus être avec lui,

DUPRÉ ET SURVILLE.

S'il est dans l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

ZÉILA.

Je vais en l'autre monde
En regrettant celui-ci.

SURVILLE ET DUPRÉ.

S'il est dans l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

ENSEMBLE.

DUPRÉ.

Oui, calmez votre peur,
Vous voulez, à ce qu'il me semble,
Mourir par point d'honneur;
Eh bien! si j'accordais ensemble
Et votre amour...

ZÉILA.

Et mon amour!

DUPRÉ.

Et votre honneur...

ZÉILA.

Et mon honneur!

DUPRÉ.

Tous deux ensemble!

ZÉILA.

Tous deux ensemble.
L'existence alors, je le croi,
Aurait trop de charmes pour moi.

DUPRÉ.

Sur moi que l'on se fonde,
Et j'espère qu'aujourd'hui,
Morte pour tout le monde,
Vous ne vivrez que pour lui.

ZÉILA ET SURVILLE.

Par quel moyen?

DUPRÉ.

Je ne dis rien.
Promettez-moi...

ZÉILA.

Oui, sur ma foi.

DUPRÉ.

D'être tranquille
En cet asile,
Et de nos soins, je le promets,
Bientôt vous verrez les effets.

ZÉILA.

ENSEMBLE.

Oui, de vos soins, je le promets,
Je vais attendre les effets.

SURVILLE.

Oui, de ses soins, de ses bienfaits,
Daignez attendre les effets.

ZÉILA.

ENSEMBLE.

A vous je me confie,
Et je renonce à mourir.
Comment quitter la vie,
Quand l'amour peut l'embellir!

SURVILLE ET DUPRÉ.

C'était une folie,
De vouloir ainsi mourir.
Comment quitter la vie
Quand l'amour peut l'embellir!

(Dupré conduit Zéila dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ZÉILA.

SURVILLE, suivant des yeux Zéila qui entre dans la chambre.

Pauvre femme ! quelle horrible coutume ! (*A Dupré.*) Mais, dis-moi : comment espères-tu la sauver, et quel est ton moyen ?

DUPRÉ.

Le moyen le plus simple, et qui plus d'une fois sans doute a déjà dû être employé. Apprenez donc, Monsieur, que toutes celles qui montent sur le bûcher n'en meurent pas. J'ai connu, sur la côte du Coromandel, une brave femme qui avait déjà été brûlée en premières et en secondes noces, et qui convolait en troisièmes.

SURVILLE.

Il serait possible !

DUPRÉ.

Vous sentez bien que cela n'est pas naturel, et qu'il y a là-dessous quelque tour de gibecière ou d'escamotage. Eh bien ! Monsieur, partout où il y a des escamoteurs, il faut des compères et des dupes. Les dupes seront les spectateurs, qui sont déjà placés et qui attendent la cérémonie ; le compère, ce sera vous, si vous voulez bien le permettre.

SURVILLE.

Moi ! et que pourrai-je faire ?

DUPRÉ.

Aller trouver un certain Ali Brull-Pha-Gos, une espèce de courtier, qui est chargé des détails de la cérémonie, de l'ordonnance du bûcher, et surtout du soin de conduire la veuve, dont les traits sont presque toujours cachés par un grand voile, notez bien cette dernière circonstance : comme l'individu auquel je vous adresse est un coquin, et que je le connais, c'est un de mes amis, vous pouvez hardiment aborder la question. Offrez-lui jusqu'à la concurrence de trente à quarante mille piastres; vous pouvez marchander, mais c'est un prix fait, vous ne l'aurez pas à moins ; et, moyennant cette somme, il se chargera du reste.

SURVILLE.

Comment ! Zéila...

DUPRÉ.

Sera brûlée par procuration ; c'est à lui de trouver quelqu'un, de découvrir un remplaçant.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

On fournit tout, et de ce sacrifice
C'est à lui seul alors de se mêler.

SURVILLE.

Y penses-tu ? comment veux-tu qu'il puisse
Trouver des gens qui se laissent brûler.

DUPRÉ.

Pourquoi donc pas ? en ces lieux comme en France,
On trouve tout, et pour de l'or, morbleu !
Combien de gens de notre connaissance
Qui se mettraient au feu !

Pendant ce tems, nous nous embarquons, vous et votre veuve, moi, ma femme, mes richesses, et le peu de marchandises qui me restent.

SURVILLE.

Comment ! tu veux aussi ?...

DUPRÉ.

Je n'irai pas rester dans le pays après notre expédition ; depuis long-tems je veux retourner en France, et je ne puis trouver une plus belle occasion.

SURVILLE.

Oui ; mais songe donc que de te voir partir ainsi avec armes et bagages, cela peut exciter des soupçons.

DUPRÉ.

Vous avez raison, il faudrait d'ailleurs trouver un moyen pour fermer ma maison, renvoyer mes domestiques, et procéder

tranquillement au déménagement... J'ai une idée... silence !... c'est ma femme ; il faut qu'elle ne sache rien : faites seulement semblant de me chercher dispute.

SURVILLE.

Pour quelle raison ?

DUPRÉ, bas.

Je vous le dirai. (*Haut.*) Monsieur, vous prenez chez moi un singulier ton ! (*Bas.*) Allons...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mme DUPRÉ.

SURVILLE.

Monsieur... je trouve le vôtre encore plus singulier.

Mme DUPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

DUPRÉ, très-haut.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous me prenez pour un sot ? (*Bas.*) Dites que oui.

SURVILLE, très-haut.

Monsieur... je vous prends pour ce que vous êtes.

DUPRÉ.

Cela me suffit, Monsieur... vous m'insultez... et si vous m'avez compris...

SURVILLE.

Pas encore, Monsieur, et c'est moi qui vous demande une explication.

DUPRÉ.

Je ne demande pas mieux. (*Bas.*) Descendez avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire.

Mme DUPRÉ.

Ah! mon Dieu! ils se parlent bas.

DUPRÉ, bas.

Je reste ici avec un esclave qui m'est dévoué; et, grâces à la ruse que je médite, nous serons depuis long-tems en mer qu'on ne se sera pas aperçu de ma disparition.

SURVILLE.

Cela suffit... sortons.

DUPRÉ.

Oui, sortons.

Mme DUPRÉ.

Mais, mon ami, où vas-tu?... et songe donc... s'il t'arrivait malheur!...

DUPRÉ.

Cela ne te regarde pas.

(Il sort avec Surville.)

SCÈNE X.

Mme DUPRÉ.

COMMENT? cela ne me regarde pas!... En France, à la bonne heure... mais dans ce vilain pays, avec leurs maudites coutumes, on est bien obligé malgré soi de se mêler des affaires du ménage.... Mais je ne reconnais plus mon mari... lui qui était si poltron et si maladroit... il ne sait pas qu'il défend ses jours et les miens; et il est capable de se laisser tuer comme un simple célibataire.... Hein! qui vient là? sont-ce des nouvelles que l'on m'apporte?

SCÈNE XI.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

PAR exemple! voilà un évènement! je ne m'y serais jamais attendu.

Mme DUPRÉ.

Il est arrivé un malheur?

BRULL-PHA-GOS.

Le plus grand de tous... Vous savez bien Zéila, cette jeune veuve dont je vous ai parlé ce matin... et qui paraissait si bien disposée...

Je viens de descendre dans le caveau où elle était... Disparue avec les diamans.

Mme DUPRÉ.

Comment! ce n'est que cela?

BRULL-PHA-GOS.

Ce n'est que cela! mais c'est inouï!.. sans nous prévenir encore!... nous qui y comptions... Songez donc que tout est prêt pour la cérémonie, et je venais consulter ce cher Dupré, qui a quelquefois des idées!.... Est-il rentré?

Mme DUPRÉ.

Ah! bien, oui, rentré... bien mieux que cela... il est ressorti... Où croyez-vous qu'il soit dans ce moment?.... A se battre, Monsieur.

BRULL-PHA-GOS, se frottant les mains en signe de satisfaction.

Comment! à se battre!... il serait possible?

Mme DUPRÉ, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai dit là?.. (*Haut.*) Non, Monsieur, non... c'est une simple explication... (*On entend un coup de pistolet.*) Un raccommodement... une explication... avec un ami... et vous, qui devez le connaître... vous devinez que dans un moment... cela finit par un déjeuner... Tenez

s'est lui qui revient... (*Apercevant Surville.*) C'est l'autre... ah ! mon Dieu ! mes genoux fléchissent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SURVILLE.

SURVILLE, à part.

Allons, fesons ce que Dupré m'a dit, puisqu'il a ses raisons

Mme DUPRÉ.

Eh bien ! Monsieur, parlerez-vous ?.... qu'avez-vous à m'annoncer ?

SURVILLE.

Madame... mon silence et mon trouble vous en disent assez... vous êtes témoin que c'est lui qui m'a provoqué : mais l'évènement n'en est pas moins affreux... ce pauvre Dupré !...

BRULL-PHA-GOS.

Il est défunt ?

SURVILLE.

C'est vous qui l'avez dit.

Mme DUPRÉ.

Dieu !... je suis veuve.

BRULL-PHA-GOS, tirant son calepin et écrivant.

Ce que c'est que de nous!... Comme les accidens arrivent!

SURVILLE.

On vient déjà de renvoyer les acheteurs qui étaient en bas dans les magasins: on a fermé les portes, les fenêtres...

BRULL-PHA-GOS.

Conformément à l'usage.

SURVILLE.

Je n'ose moi-même rester en ces lieux, et vais porter ailleurs mes regrets. (*A part.*) Pendant que Dupré dispose tout pour notre départ, courons chez le courtier de commerce dont il m'a parlé, Ali Brull-Pha-Gos, près la grande pagode: il faudra bien que je le trouve.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté SURVILLE.

BRULL-PHA-GOS.

Dieu! comme cela se rencontre!... moi qui venais demander à Dupré quelque moyen pour sortir d'embarras.

Mme DUPRÉ, qui, pendant tout ce tems, est restée sur sa chaise.

On n'a jamais vu de femme plus malheureuse !

BRULL-PHA-GOS.

Je conçois combien votre douleur est légitime : ce cher Dupré était si bon !

Mme DUPRÉ.

Lui ? il était brutal, colère, ah !

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais l'amour qu'il avait pour vous...

Mme DUPRÉ, de même.

Depuis cinq ans il m'avait abandonnée.

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais la concorde qui auparavant régnait entre vous...

Mme DUPRÉ.

Nous nous disputions sans cesse... Ah ! quelle perte ! je suis bien malheureuse.

BRULL-PHA-GOS.

Je vous en prie, madame Dupré, calmez votre douleur ; votre désespoir est si grand, que ce sera pour vous une consolation de remplir votre devoir.

(Il lui présente l'agenda sur lequel il a écrit.)

Mme DUPRÉ

Qu'est-ce que c'est ?

BRULL-PHA-GOS.

Une simple formalité : il s'agit, comme veuve, d'écrire là votre nom.

Mme DUPRÉ, essuyant ses yeux.

Comment ! voilà tout ce que vous exigez de moi ?

BRULL-PHA-GOS.

Pas autre chose.

Mme DUPRÉ.

Eh bien ! alors...

BRULL-PHA-GOS.

C'est tout uniment pour prendre date.... parce que souvent il y a foule... mais maintenant que vous êtes enregistrée, vous voilà certaine...

Mme DUPRÉ.

De quoi ?

BRULL-PHA-GOS.

De ce que je vous disais ce matin... de paraître à cette auguste cérémonie qu'ont établie en ces lieux nos lois et nos usages.

Mme DUPRÉ.

Comment ! Monsieur ; je serais obligée de mourir pour un mari qui ne sait pas vivre ?

BRULL-PHA-GOS.

On ne force personne... Mais dès qu'on a signé, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

Mme DUPRÉ.

Mais c'est donc une fournaise, un enfer que ce pays-ci ?

BRULL-PHA-GOS.

Vous avez au moins l'avantage de ne pas attendre, et de profiter d'une belle occasion... un bûcher magnifique !... bûcher de première classe.

Mme DUPRÉ.

Ah ! mon Dieu ! que faire ? Personne n'arrivera-t-il à mon secours ?

BRULL-PHA-GOS.

Walse de Rossini.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend.
Et voyez quel bonheur
D'avoir un protecteur,
Songez donc que personne
N'eût un pareil honneur ;
Le tour que je vous donne
Est un tour de faveur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ZÉILA, sortant du cabinet à droite.

ZÉILA.

Est-ce lui ? je croyais reconnaître ses pas !
Hélas ! j'attends en vain, Henri ne revient pas.

BRULL-PHA-GOS.

Que vois-je ! Zéila...

ZÉILA.

O rencontre cruelle !

MADAME DUPRÉ.

Que dites-vous ? c'est elle.

ENSEMBLE.

BRULL-PHA-GOS, à Zéila.

Et l'on osait pourtant accuser votre zèle,
Partons, suivez mes pas...

ZÉILA.

Que vais-je devenir ?
Henri !... Sans le revoir il faudra donc mourir.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Deux pour une...

(A madame Dupré.)

Ce soir je compte revenir.

ZÉILA.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on nous attend,
Et je sens que mon cœur
Succombe à la douleur.
Oui, comment vivre encore
Après un tel malheur!
Le destin que j'implore
Est plus qu'une faveur.

MADAME DUPRÉ.

J'échappe en cet instant
Au destin qui m'attend;
Voyez donc quel malheur
Qu'un pareil protecteur!
Pour déplacer personne
J'eus toujours trop bon cœur,
Et ne veux qu'on me donne
Aucun tour de faveur.

BRULL-PRA-GOS.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend;
Mais selon votre gré,
Bientôt je reviendrai,
Car vous voyez la suite
De votre peu d'ardeur;
Une autre ici profite
De ce tour de faveur.

ENSEMBLE.

Mais, qu'ici votre cœur ne soit pas trop jaloux;
Pour vous prendre, bientôt je reviendrai chez vous.

(Il sort et emmène Zéila.)

SCÈNE XV

Mme DUPRÉ.

Pauvre femme !.... elle y va : et voilà comme je serai demain... ce n'est que différé.... et tout cela, c'est de la faute de Dupré.

AIR *de Turenne.*

Oui, de sa part c'est une perfidie.
Pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.
Vous le voyez, la moitié de ma vie
Va, dans ce jour, mettre l'autre au tombeau.
Perdre un époux est un coup bien funeste ;
Mais, j'en conviens, dans un pareil revers,
Je plains, hélas ! la moitié que je perds
Bien moins que celle qui me reste.

(S'essuyant les yeux.)

Mais je suis bien bonne d'être là à me désespérer et à attendre le danger... Arrivera ce qu'il pourra, puisqu'il doit revenir ce soir, je pars à l'instant même, quand je devrais aller au bout du monde ... (*Elle va pour sortir, et, rencontrant Dupré, elle pousse un grand cri.*) Ah !

SCÈNE XVI.

DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ma femme!.... ma femme!.... qu'as-tu donc?

Mme DUPRÉ.

Cette fois, je ne me trompe pas, c'est bien lui : tu existes, n'est-ce pas?... tu en es bien sûr?

DUPRÉ.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Dès aujourd'hui nous quittons ce rivage,
Mais on pouvait soupçonner nos projets;
Et j'ai pris le parti fort sage
D'être défunt pour m'en aller en paix.
Ma mort n'était qu'une ruse nouvelle;
Mais j'ai voulu, par un ordre prudent,
Qu'on te l'apprît, afin que la nouvelle
Se répandît plus promptement.

Mme DUPRÉ.

Si tu savais l'effet que cela a produit sur moi!... la joie... la crainte...

DUPRÉ.

Mais, effectivement... sa physionomie est toute renversée ! Je n'aurais jamais cru que ma femme m'aimât à ce point-là.

Mme DUPRÉ, le retenant par la main.

Reste là ; ne t'éloigne pas... que je te regarde encore... Dieu ! qui m'aurait jamais dit que la vue de mon mari me ferait tant de plaisir !

DUPRÉ.

Ma femme... ma chère Angélique !... ai-je été injuste à ton égard !... Etre adoré à ce point-là, et sans s'en douter !

Mme DUPRÉ.

Quand j'ai cru t'avoir perdu, si tu savais quel a été mon désespoir !... j'ai manqué ne pas te survivre.

DUPRÉ.

On n'a pas d'idée d'un dévouement comme celui-là !... va... je reconnaîtrai cet excès de tendresse... Toutes nos affaires sont en ordre... tout est disposé,.. nous n'attendons plus que M. de Surville et notre jeune veuve... Où est-elle donc ?

Mme DUPRÉ.

Qui ? Zéila ? Ah ! mon Dieu ! elle était là tout à l'heure, lorsqu'il est venu un courtier qui voulait te parler, un nommé Brull-Pha-Gos.

DUPRÉ.

Oh! Ciel! eh bien?

Mme DUPRÉ.

Eh bien!... Zéila a voulu partir avec lui, et il l'a emmenée.

DUPRÉ.

Et tu l'as laissé faire?... tu les as laissés partir?... Malheureuse! c'est fait de nous, de notre fortune... Que dire maintenant à M. de Surville?... Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Mme DUPRÉ, tombant dans un fauteuil.

Dieu! impossible qu'aujourd'hui j'en réchappe.

DUPRÉ, regardant par la fenêtre.

De cette fenêtre, qui donne sur la grande place, on aperçoit déjà tout le peuple rassemblé... et ce grand bûcher qui s'élève au centre... les feux sont allumés, mais personne encore n'y paraît... (*Regardant par la porte.*) Eh! mais, je ne me trompe pas... quel bonheur! M. de Surville et Zéila qui viennent de ce côté... Brull-Pha-Gos les accompagne. N'oublions pas que pour lui je suis mort... Ma femme, reste là; je reviens dans l'instant.

Mme DUPRÉ.

Comment! mon ami, tu t'en vas?

DUPRÉ.

Je te dis que je suis là.

Mme DUPRÉ.

N'importe... ce n'est pas la même chose.. j'ai besoin de ta présence.

(Dupré entre dans le cabinet, madame Dupré reste dans le fond.)

SCÈNE XVII.

Mme DUPRÉ, SURVILLE, BRULL-PHA-GOS, ZÉILA.

BRULL-PHA-GOS.

Venez donc vite... au moins ici on peut parler en sûreté.

SURVILLE.

Zéila, quelle a été ma surprise en vous voyant traverser les jardins de la pagode, où depuis une demi-heure j'attendais Monsieur !

BRULL-PHA-GOS.

Mais il n'est pas question de cela ; parlons de nos affaires, entendons-nous. Nous avons dit quarante mille piastres...

SURVILLE.

Les voici dans ce portefeuille en bons sur la compagnie des Indes.

BRULL-PHA-GOS.

Cela suffit : et comme un honnête homme n'a que sa parole, je me charge de tout. Le nom de Zéila sera à jamais en honneur dans le pays : chacun porte aux nues cette nouvelle Arthémise. Ainsi Madame peut se regarder comme authentiquement brûlée.

Mme DUPRÉ, à part.

Ah ! le fripon... si je l'avais su !

BRULL-PHA-GOS, à Zéila.

Voici même le procès-verbal que j'avais rédigé d'avance, et avec lequel vous pouvez attester à qui de droit...

ZÉILA.

Je n'en ferai pas usage ; envoyez-le à ma famille, c'est tout ce que je demande. Mais comment espérez-vous faire ?

BRULL-PHA-GOS.

Cela me regarde... J'ai ici quelqu'un de disponible et sur lequel je compte pour vous remplacer.

Mme DUPRÉ, à part et s'avançant.

C'est ce que nous allons voir.

BLULL-PHA-GOS.

Sans cela, vous sentez bien que je ne me serais pas avisé au moment même... Ah ! vous voilà, madame Dupré, je suis enchanté

de vous trouver... Eh bien! ma chère amie, voilà un événement qui vous avance... vous m'avez dit que vous étiez prête... voici le moment.

SURVILLE.

Comment! ce serait Madame?

BRULL-PHA-GOS.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre... une petite femme fort gentille, fort convenable... Allons, partons.

Mme DUPRÉ.

Avec grand plaisir, mon honnête Monsieur; mais il n'y a qu'une petite difficulté.

BRULL-PHA-GOS.

Et quelle est-elle, s'il vous plaît?

Mme DUPRÉ, ouvrant la porte.

Tenez, la voici.

BRULL-PHA-GOS.

C'est Dupré!

SURVILLE.

Ah! mon ami, viens donc; combien je te remercie! J'ai suivi tes conseils, et tout est arrangé. (*Montrant Brull-Pha-Gos.*) N'est-il pas vrai?

BRULL-PHA-GOS.

C'est-à-dire, tout est est arrangé... dans

ce sens que je suis dans un furieux embarras, et que je ne sais trop comment faire.

SURVILLE.

Comment ? morbleu ! voudriez-vous vous dédire ?

BRULL-PHA-COS.

Du tout, du tout, vous avez ma parole... (*Regardant madame Dupré.*) Mais c'est que je comptais... (*Regardant Dupré.*) Il se porte bien.

DUPRÉ.

Je vous préviens du reste que tout le peuple s'impatiente, et qu'il y a déjà quelques minutes que la cérémonie devrait être commencée.

BRULL-PHA-COS, à part.

Allons, il faut sortir de là... Ce beau mannequin que j'ai en réserve pour les bonnes occasions... il n'y a pas d'autre moyen... Ah ! çà, quoi qu'il arrive, vous me promettez le secret ?

SURVILLE.

Vous pouvez être tranquille, nous nous embarquons.

BRULL-PHA-COS.

C'est encore mieux ; mais ne tardez pas... Au moment où vous verrez la flamme briller,

sortez alors, c'est le moment le plus favorable, parce que tout le monde sera dans la grande place à jouir du spectacle.

DUPRÉ.

Nous profiterons de vos avis.

TOUS.

Adieu, M. Brull-Pha-Gos.

Mme DUPRÉ.

Adieu, honnête courtier.

BRULL-PHA-GOS.

Adieu, mes amis, bon voyage. Allons, je n'ai pas perdu mon tems; mais voilà, je puis le dire, une journée fièrement chaude.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRULL-PHA-GOS.

DUPRÉ, à son épouse.

Ma chère femme, après toutes les marques d'amour que tu m'as données...

Mme DUPRÉ.

Ne parlons pas de cela ici; en France ce sera autre chose.

FINAL.

SURVILLE.

AIR *du ballet de l'Enfant prodigue.*

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement;
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Guidés par l'espérance, etc.
(Ils regardent par la fenêtre du fond.)

SURVILLE.

Près du bûcher comme on s'empresse!
J'entends leurs accens d'allégresse;
Le peuple répète déjà :
« Honneur, honneur à Zéila! »

CHOEUR en dehors, accompagné d'instrumens militaires.

« Honneur, honneur à Zeila. »

SURVILLE.

Et nous, pendant ce tems-là,

CHOEUR.

(A demi-voix.)

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement;
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

ZÉILA, au Public.

Échappée à l'incendie,

Ah ! daignez, en ce moment,
M'assurer, je vous en prie,
Contre un malheur bien plus grand.
Et je dirai gaîment :

Reprise.

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement :
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

FIN DE LA VEUVE DU MALABAR.

LA

CARTE A PAYER,

OU

L'AUBERGISTE BOURGMESTRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MERLE, BRAZIER ET CARMOUCHE;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 21 février 1818.

EVD

PERSONNAGES.

RAZCOFF, avocat et barbier.
GONNINBERG, juge et aubergiste.
SAINT-CYR, peintre français.
GALOPMANN, courrier, fils de Razcoff.
CATHERINE, fille de Gonninberg.
UN GREFFIER.
HOMMES ET FEMMES.
GARÇONS D'AUBERGE.

La scène se passe dans un petit village d'Allemagne.

LA

CARTE A PAYER,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, GONNINBERG, des papiers à la main; GARÇONS D'AUBERGE.

GONNINBERG.

AIR : *Quand on est mort c'est pour long-tems.*

Garçons, ne vous amusez pas;
Du courage,
Vous avez de l'ouvrage;
Faites marcher du même pas
La justice et les bons repas.
Que mon commerce
Ne souffre en rien.
Qu'à faire bien
Ici chacun s'exerce.
(A un Garçon.)
Toi mets en perce

Un vieux tonneau.

(A un autre.)

Chez ma partie adverse,
Toi, va-t'en de nouveau.

(A un autre.)

Chez mon huissier
Porte un dossier.

(A un autre.)

Vite qu'on parte
Me porter cette carte.

(A un autre.)

Que le rôti surtout soit bien doré.

Garçons, qu'on ne s'amuse pas, etc.

LES GARÇONS.

Allons, ne nous amusons pas, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, excepté les GARÇONS; puis GALOPMANN.

GALOPMANN.

Bonjour, papa Gonninberg.

GONNINBERG, gaîment.

Ah! te voilà, Galopmann, déjà de retour de Vienne!... diable! c'est affaire à toi. Que viens-tu faire ici?... tu viens déjeuner : j'ai des grillades excellentes, et de la choucroute de Magdebourg.

GALOPMANN.

Non, M. Gonninberg, je viens...

GONNINBERG, gravement.

Ah! j'entends, te plaindre de quelques voyageurs qui t'ont mal payé.

GALOPMAN.

Non, M. Gonninberg...

GONNINBERG.

C'est donc de quelques camarades qui t'ont fait un passe-droit?... Parle, mon ami, parle, je te ferai rendre justice... que dis-je?... je te la rendrai moi-même; je ne suis pas bourgmestre pour des prunes.

GALOPMANN.

Mais, mon Dieu! ce n'est pas ça.

GONNINBERG.

Porte ta plainte, mon garçon, porte ta plainte, et passe chez mon greffier... Tu arrives au bon moment, j'expédierai ton affaire ce matin.

GALOPMANN, à part.

Diable d'homme! (*Haut.*) Quand je vous dis qu'il ne s'agit pas d'un mot de tout cela. Je viens pour vous parler de votre fille.

GONNINBERG, avec humeur.

Pour me parler de ma fille?... Parbleu! je

suis bien bon de l'écouter et de perdre mon tems aveo cet imbécile... Me parler de ma fille !... Voilà une conversation bien intéressante pour un bourgmestre, un jour d'audience encore.

GALOPMANN.

Mais, M. Gonninberg, Catherine est d'âge d'être mariée, et moi je l'aime depuis six mois.

GONNINBERG.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? d'ailleurs, ma fille est encore bien jeune, elle a le tems de songer au mariage.

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, mon père !

AIR : *Vauleville de Irons-nous à Paris.*

Si j'ai la jeunesse en partage,
Dans un' femme c'n'est pas un défaut.
Pour le bonheur il n'est point d'âge ;
On ne saurait aimer trop tôt.
Tous deux nous brûlons d'la mêm' flamme ;
Il raffolle de mes seize ans ;
S'il veut que déjà j'sois sa femme,
C'est pour être heureux plus long-tems.

GONNINBERG.

Propos d'amoureux... Laissez-moi tranquille.

GALOPMANN.

J'aperçois mon père !... M. Gonninberg, tâchez donc d'arranger ça.

GONNINBERG, sans l'écouter.

Catherine, fais-moi le plaisir d'aller voir à la broche si j'y suis... et toi, M. le courrier, va à ton poste ou à la poste.

(Galopmann et Catherine sortent.)

SCÈNE III.

GONNINBERG, RAZCOFF, en habit de perruquier.

GONNINBERG.

Eh ! bonjour, mon cher Razcoff.

RAZCOFF.

Salut à monsieur le bourgmestre. Comment va l'auberge ?

GONNINBERG.

Pas mal, et vous ?...

RAZCOFF.

Je ne me plains pas ; la jurisprudence va assez bien.

GONNINBERG.

Et les barbes ?

RAZCOFF.

Elles poussent beaucoup... la saison est favorable; vous savez, l'été... la végétation...

GONNINBERG.

Convenez, mon cher, que votre état est bon.

RAZCOFF.

Ah! mon ami, défendre et raser l'humanité, sont les deux plus beaux priviléges dont l'homme puisse jouir.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Musard.*

De l'un suis-je avocat, eh! vite,
Je m'offre d'être son coiffeur.
Qu'un autre à le coiffer m'invite,
Je m'offre pour son défenseur.
Prenant mon intérêt pour base,
Grâce à ces métiers différens,
Si je défends ceux que je rase,
Je rase ceux que je défends.

Ah çà! à propos, vous avez un étranger ici?

GONNINBERG.

Oui, un jeune homme, que je soupçonne être un grand personnage qui voyage incognito.

RAZCOFF.

A-t-il un valet de chambre?...

CONNINBERG.

Non.

RAZCOFF.

En ce cas, il doit avoir besoin de mes services : je repasserai... je repasserai d'abord mes rasoirs, et puis je repasserai pour le coup de peigne.

CONNINBERG.

Ah ça ! écoutez donc ; nos diables d'enfans me rompent la tête de leur amour, il faut nous en débarrasser... Voyons, que donnerez-vous à votre fils ?

RAZCOFF.

Qu'est-ce que je donnerai à mon fils !.... Qu'est-ce qu'il veut ?

CONNINBERG.

Il veut se marier.

RAZCOFF.

Puisqu'il veut se marier, je lui donnerai... je lui donnerai une femme.

CONNINBERG.

Est-ce que vous ne lui donnerez pas quelque autre chose ?

RAZCOFF.

Un barbier de village n'est pas un fermier-général ; vous savez aussi bien que moi quel est le prix d'une barbe... deux sous... quand

je les ferais payer six blancs, il en faudrait diablement pour faire fortune.

GONNINBERG.

Mais ma fille, jolie comme elle est, peut, aujourd'hui pour demain, trouver un riche parti.

RAZCOFF.

Mon fils a un très-bon état, courrier de cabinet; c'est une des premières places diplomatiques; c'est un gaillard qui vous mène les ambassadeurs...

GONNINBERG.

Oui, quand ils courent la poste.

RAZCOFF.

Il est en très-beau chemin.

GONNINBERG.

Je le crois bien, deux fois par mois sur la route de Vienne, la plus belle route de l'Allemagne.

RAZCOFF.

Tout pavé.

GONNINBERG.

Mais songez donc, mon bon ami, à l'honneur de mon alliance, à ma double profession, qui est excellente.

PREMIER COUPLET.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Quand un procès chez moi rassemble
Des amateurs du jus divin,
Je les condamne à boire ensemble
En magistrat qui vend du vin,
Et je ne parle pas en vain.
Servez, garçon, dit le perdant tout triste ;
Le gagnant crie : Allons, versez du vieux ! (Bis.)
De juge, alors, je deviens aubergiste,
Je vends mon vin et je trinque avec eux.

DEUXIÈME COUPLET.

Mon tribunal est ma guinguette :
Cela double mes intérêts,
Car les tables de la buvette
Servent de bureaux au Palais ;
Mais tout change un moment après :
Devant Bacchus et son joyeux délire,
On voit Thémis prompte à se retirer, (Bis.)
Et l'on entend soudain chanter et rire
Aux mêmes lieux où l'on voyait pleurer.

RAZCOFF.

Malheureusement il n'en est pas de même chez moi, attendu que je ne me sers que d'eau chaude.

GONNINBERG.

Allons, allons, mon cher Razcoff, faites

un sacrifice... saignez-vous, mon ami, saignez-vous.

RAZCOFF.

Je sais assurément quel honneur il y aura pour mon fils à être le gendre du bourgmestre; mais aussi le bourgmestre ne peut pas vouloir marier sa fille comme un grigou.

CONNINBERG.

Mais, mon cher, vous savez que mon auberge ne va pas : ce n'est pas un métier d'or que celui d'aubergiste... Excepté ce jeune Français qui est logé chez moi depuis deux jours, je n'ai pas vu une pratique de la semaine, et cependant je fais tous les jours des provisions que je suis obligé de manger.

RAZCOFF.

Je sens votre position; mais alors il faut que la fille d'un aubergiste ait une dot pour épouser le fils d'un avocat.

CONNINBERG.

Ah! voilà tout de suite... avocat! belle affaire; avocat sans causes.

RAZCOFF, se fâchant.

Avocat sans causes!... oh! ne touchons pas cette corde-là, je vous prie... Un avocat sans causes vaut bien un gargotier qui mange son fonds.

GONNINBERG, en colère.

Si je n'avais que des pratiques comme vous, à la bonne heure.

RAZCOFF.

Vous ne trouveriez peut-être pas beaucoup d'avocats qui se contentassent de votre cuisine.

GONNINBERG, se fâchant.

Ma cuisine !... ma cuisine !... vous avez un air de la ravaler... Savez-vous, mauvais avocat, que j'ai été dix ans dans la bouche de l'Archiduchesse ?...

RAZCOFF.

Il fallait y rester, monsieur le magistrat des marmitons.

GONNINBERG, avec mépris.

Ah çà ! dites donc, monsieur de la Houpe, allez démêler vos perruques et débrouiller vos procès.

RAZCOFF.

Je vous préviens d'une chose, vous n'aurez plus ma pratique... à dater d'aujourd'hui, je ne dîne plus chez vous.

GONNINBERG.

C'est autant de gagné.

RAZCOFF, furieux.

C'est une horreur !... je sors, car j'étouffe.

AIR : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Ah ! quelle conduite est la vôtre !
Non : plus de liens entre nous :
Faites-vous raser par un autre,
Qu'un autre aussi plaide chez vous.

GONNINBERG.

Parbleu ! vous ferez des merveilles !
Vous m'obligerez, au surplus ;
Car vous ne m'écorcherez plus
Ni le menton ni les oreilles.

RAZCOFF, furieux.

Ah ! par exemple, c'est trop fort !...Il n'y a rien à répondre... Il n'y a pas un mot à répondre à cela... s'il y en avait un, moi qui suis avocat, bien certainement je le trouverais... mais il n'y en a pas un seul... (*Fausse sortie.*) Si, en voilà trois ou quatre... *Silentium est argumentum sapientiæ*, ou, il vaut mieux se taire que de dire des bêtises.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GONNINBERG.

Je n'en puis plus... Ce misérable barbier m'a mis dans une colère !... Se permettre de mépriser un bourgmestre de mon espèce !...

un magistrat!... Allons voir un peu ce qui se passe à la cuisine.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

GONNINBERG, SAINT-CYR, sortant de la chambre.

GONNINBERG.

Ah! ah! voici mon voyageur. (*Saluant.*) Seigneur français...

SAINT-CYR.

Bonjour, mon cher hôte.

GONNINBERG.

Vous devez avoir passé une bonne nuit; mes lits sont excellens; vous avez la meilleure et la plus illustre chambre de l'auberge.

SAINT-CYR.

Que m'importe? je dors bien partout.

GONNINBERG, d'un air d'importance.

Il est pourtant agréable de dire : J'ai couché dans le lit de l'archiduc Léopold.

SAINT-CYR.

Malepeste!

GONNINBERG.

C'est une chambre que je ne donne pas à

tout le monde, et si je ne vous avais pas jugé un homme d'importance...

SAINT-CYR.

Vous vous trompez, mon cher hôte, je suis un modeste voyageur, un peintre français.

CONNINBERG.

A d'autres! à d'autres!... je m'y connais.

SAINT-CYR.

Je me rends en Russie pour....

CONNINBERG.

Oui, pour une mission secrète..

SAINT-CYR.

Pour faire des portraits.

CONNINBERG, finement.

Vous êtes un grand seigneur.

SAINT-CYR.

Vous êtes un fou! mais je vous dirai franchement que....

CONNINBERG.

Parlez, Monsieur, parlez.

SAINT-CYR.

Je suis à jeun, et un petit déjeuner apprêté... là, à votre goût, avec ce talent qui distingue l'hôte illustre de l'archiduc Léopold, me rendrait heureux comme un prince.

GONNINBERG.

Je vous entends, Monseigneur, que faut-il faire?

SAINT-CYR.

Ce que vous voudrez... Surtout de bon vin, et songez que je veux me remettre en route tout de suite après le déjeuner.

GONNINBERG.

Quoi! vous ne nous ferez pas l'honneur de voir les curiosités de la ville?

SAINT-CYR, le regardant.

J'en ai déjà vu plusieurs.

GONNINBERG.

Je vous prie de recevoir mes regrets bien sincères.

SAINT-CYR.

Préparez mon déjeuner et la note de ce que je vous dois.

GONNINBERG, à part.

Nous verrons s'il est généreux. (*Haut.*) Je suis désolé de vous voir partir... Mais vraiment je vous plains de quitter si tôt ma maison.... Dans la minute vous êtes servi, Monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-CYR.

Le plaisant original !... On n'est pas plus curieux... Holà ! holà ! mon couvert !... Garçons !... la fille !... Allons donc !

SCÈNE VII.

SAINT-CYR, CATHERINE arrive en pleurant.

CATHERINE.

Ah ! ah ! ah !

SAINT-CYR.

Comment ! vous pleurez, mon enfant ?

CATHERINE.

J'en ai bien sujet de pleurer... Allez, si vous saviez pourquoi...

SAINT-CYR.

Je pourrais trouver les moyens de vous consoler.

CATHERINE.

Oh ! non, c' n'est pas vous... Ça vous serait bien difficile.

SAINT-CYR.

Peut-être.

CATHERINE.

J'aime un garçon de not' endroit, qui m'aime bien aussi.

SAINT-CYR.

Je ne vois pas là de quoi vous chagriner.

CATHERINE.

Il est fou de moi, et il veut m'épouser... Ah! ah!

SAINT-CYR.

Est-ce que vous ne voulez pas?

CATHERINE.

Si fait, mais c'est mon père qui s'y oppose.

SAINT-CYR.

Quelles raisons donne-t-il?

CATHERINE.

Il dit que Galopmann n'est qu'un courrier, et que dans ce métier-là on ne fait pas fortune... C'est dommage, car nous aurions fait un si bon petit ménage ensemble... Si vous le connaissiez...

AIR : *Et pourtant papa.* (Encore un Pourceaugnac.)

PREMIER COUPLET.

Son amour extrême
Brille à tout moment;
De l'chérir de même,
J'ai fait le serment;

Et pourtant papa
N' veut pas que je l'aime;
S'il avait c'cœur-là,
Il n' dirait pas ça.

DEUXIÈME COUPLET.

L'aut' jour, à la fête,
Tout bas il m'apprit,
Dans un tête-à-tête,
Des chos's plein's d'esprit;
Et pourtant papa
Dit que c'n'est qu'un' bête:
S'il eût été là,
Il n'dirait pas ça.

TROISIÈME COUPLET.

Quand il r'fuse d'faire
C'mariage à mon gré,
Il m'dit: J'suis ton père,
Et j'te l'prouverai!
Et pourtant papa,
Du vivant d'ma mère,
Devant elle, da,
N'eût jamais dit ça.

SAINT-CYR.

Allons, allons, ma petite, du courage; tout cela s'arrangera; je parlerai à votre père, je lui ferai entendre raison.

CATHERINE.

Vous croyez, Monsieur? Eh ben! Monsieur, allez, vot' déjeuner est servi.

SAINT-CYR, à part.

Elle est charmante ! ce serait dommage de ne pas la marier.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CATHERINE.

Ma fine, il faut convenir que ce voyageur est tout-à-fait aimable !... Que disait donc mon père, qu'on ne pouvait pas en avoir deux paroles de suite ?... Il cause très-bien.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

C'voyageur est plein d'bonté,
Il faut le laisser faire.
J'crois qu's'il s'en mêle, en vérité,
Il arrang'ra l'affaire ;
Dans tous ses propos aujourd'hui
L'désir d'obliger brille,
Et si la chos' ne t'nait qu'à lui,
Je n'serais pas long-tems fille.

SCÈNE IX.

CATHERINE, GONNINBERG.

CATHERINE, se croyant seule.

C'est toujours bien ennuyeux d'être à marier.

GONNINBERG.

Encore! finiras-tu tes jérémiades! que diable! semble-t-il pas que tu manqueras d'épouseurs... Il faut que je fasse le compte de cet étranger... Diable! je suis fâché qu'il ne séjourne pas ici; il m'aurait défrayé des pertes que je fais journellement avec les voyageurs...

CATHERINE.

Qui ne viennent pas.

GONNINBERG.

Puisqu'il ne veut pas rester plus long-tems, fesons-lui sa carte en conséquence. Catherine, mets-toi là.

CATHERINE, s'asseyant.

Me v'là, mon père.

GONNINBERG.

Si c'était un habitué, je ne le ferais pas, à cause des principes; mais on peut bien plumer un oiseau de passage... D'abord, pendant deux jours et deux nuits la chambre où a logé l'archiduc : elle vaut plus qu'une autre, il a été logé là comme un prince; cinquante francs, je crois que c'est en conscience.

CATHERINE, surprise.

Cinquante francs!

GONNINBERG.

Pour deux jours de nourriture, déjeuner,

dîner, souper, etc, etc, cinquante francs... Ce n'est peut-être pas assez cher.

CATHERINE regardant son père.

Cinquante francs !

GONNINBERG, dictant.

Pour le déjeuner d'aujourd'hui, un chapon... Il se dit artiste, mais il est appelé à la cour... douze livres dix sous. Quel vin lui a-t-on servi ?

CATHERINE.

Dame ! mon père, du vin ordinaire, de votre petit vin du crû.

GONNINBERG.

Ah bien ! c'est ça. Écris... pour deux bouteilles de vin de Bordeaux, vingt-quatre francs.

CATHERINE, écrivant.

Pauvre jeune homme !... C'est payer bien cher, pour un peintre.

GONNINBERG.

Oui, un peintre qui est mis comme un seigneur... mets vingt-quatre francs, te dis-je...De plus, menus frais, vingt-six francs... Dis-moi le total ?

CATHERINE.

Cent soixante-deux livres dix sous.

GONNINBERG.

Tiens, ma fille, je te charge du mémoire; on n'ose pas marchander avec une jolie femme, et l'on paie pour ses beaux yeux... Vois-tu, ça fait cent soixante-deux livres dix sous à recevoir; et moi, je vais me préparer pour mon audience, qui a lieu ce matin.

CATHERINE.

Cependant, je trouve cette carte bien chère.

AIR : *Vaudeville des Anglaises pour rire.*

Dans une auberge si mince,
Vous allez tout lui compter
Aussi cher que pour un prince.

GONNINBERG.

Vraiment, c'est pour le flatter :
Je ne crois pas qu'il résiste
A cette marque d'honneur ;
Il est beau pour un artiste
De payer comme un grand seigneur.

Le voilà, je te laisse avec lui.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CATHERINE, SAINT-CYR.

SAINT-CYR.

Eh bien! ma belle enfant, et nos petits chagrins, sont-ils passés?

CATHERINE, lui remettant le mémoire.

Pas tout-à-fait : vous avez demandé le mémoire de ce que vous devez.

SAINT-CYR.

Quoi ! c'est vous, gentille Catherine, qui venez régler avec moi ?

CATHERINE.

Oui, Monsieur ; et je vous prie de ne pas oublier la fille si vous êtes content.

SAINT-CYR.

AIR *de M. Deschalumeaux*.

Je ne saurais vous refuser,
Et je veux vous faire une offrande :
Acceptez un petit baiser,
Pour répondre à votre demande.

CATHERINE.

Oh ! je ne prends rien, en ce cas :
Je suis sage plus que gentille.

SAINT-CYR.

Un voyageur ne doit-il pas
Donner quelque chose à la fille ?
(Il lit la carte et marque une grande surprise.)

Ah ! mon Dieu !... cent soixante-deux livres dix sous... Votre père a fait une erreur, ou il veut me tromper.

CATHERINE.

D'abord, papa ne se trompe jamais.

SAINT-CYR.

Ceci est trop fort, morbleu ! cent soixante-deux livres dix sous !... (*Appelant.*) Monsieur l'aubergiste !... cent soixante-deux livres dix sous !... J'aimerais mieux rester ici toute ma vie, que d'en sortir à pareil prix... M. Gonninberg ! l'aubergiste !... Il est donc sourd ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, GONNINBERG.

GONNINBERG, accourant.

Que désire Monseigneur ?

SAINT-CYR.

Il est bien question de monseigneur... Je vous appelle depuis une heure pour savoir si vous vous êtes trompé en fesant cette carte.

GONNINBERG.

C'est possible, Monsieur.

SAINT-CYR.

Vous avez marqué cent soixante-deux livres dix sous, c'est beaucoup trop.

GONNINBERG.

Vous trouvez que c'est trop cher... Écoutez, je ne veux pas disputer avec vous... (*Il prend la carte ; il écrit et lui rend.*) Tenez, j'ôte....

SAINT-CYR.

Comment! vous ôtez les dix sous!...

GONNINBERG.

Ça reste à cent soixante-deux francs, c'est le prix en conscience : je n'en puis rien rabattre.

SAINT-CYR.

Comment! comment! c'est le prix!...

GONNINBERG.

Je n'en diminuerai pas un denier... Les denrées sont d'un rare et d'une cherté...

SAINT-CYR.

Je ne me doutais pas qu'il en coutât si cher pour voyager en Allemagne.

AIR : *Vaudeville de Haine aux femmes.*

Sur les dangers des voyageurs
Maintenant je n'ai plus de doutes
Je ne craignais que les voleurs
Qui pillent sur les grandes routes ;
Mais je disais : entre leurs mains,
Que craignent de pauvres artistes?...
J'oubliais que les aubergistes
Sont aussi sur les grands chemins.

GONNINBERG.

Monsieur, Monsieur! vous m'insultez, je crois.

SAINT-CYR.

Rançonner de la sorte un modeste voya-

geur.... C'est une horreur! Il faut être un fier...

GONNINBERG.

Monsieur, n'allez pas plus loin.

SAINT-CYR.

Vous ne m'intimiderez pas.., A-t-on jamais vu pareille friponnerie?

GONNINBERG.

Ménagez vos expressions, vous me les paieriez cher.

SAINT-CYR.

Pas plus cher que vos repas... Mais il y a peut-être une justice ici.

GONNINBERG.

Comme vous dites, peut-être.

CATHERINE.

Mon père...

GONNINBERG.

Laissez-moi.

CATHERINE.

Monsieur le voyageur...

SAINT-CYR.

Je n'écoute rien... J'aurai raison de vous... Je vais chez le bourgmestre.

GONNINBERG.

Vous n'irez pas bien loin.

SAINT-CYR.

Ah! monsieur l'aubergiste, nous verrons comment vous allez vous tirer de là.

GONNINBERG.

Le bourgmestre ne me fait pas peur.

SAINT-CYR.

AIR *du Renégat.*

Vous abusez de votre état;
Mais il faudra qu'on vous punisse :
Je vais trouver le magistrat;
De vous il me fera justice.

GONNINBERG.

De cet endroit on a toujours cité
Le magistrat pour son intégrité.

SAINT-CYR.

Monsieur, redoutez la colère
Du juge qui nous entendra;
Je suis sûr que, dans cette affaire,
C'est l'honneur qui triomphera.

GONNINBERG.

Monsieur, je ne redoute guère
Le juge qui nous entendra;
Je suis sûr que, dans cette affaire,
La probité l'emportera.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Ah! l'aventure est singulière!
Le drôl' de procès que voilà;
Le voyageur ne s'doute guère
Que la partie et le juge sont là.

(Gonninberg et Catherine sortent.)

SCÈNE XII.

SAINT-CYR, RAZCOFF, son plat à barbe et sa trousse d'une main, sa robe et son bonnet d'avocat de l'autre.

RAZCOFF.

Quel bruit? qu'y a-t-il donc de nouveau dans la maison?

SAINT-CYR, se promenant vite.

C'est une infamie!

RAZCOFF, le suivant par derrière.

Monsieur...

SAINT-CYR.

Une horreur!

RAZCOFF.

Monsieur!

SAINT-CYR.

J'en aurai raison.

RAZCOFF.

Oh! pour ça, oui; de quoi s'agit-il?

SAINT-CYR.

Quel est cet homme?

RAZCOFF.

Monsieur, je vous demande pardon si je vous incommode; je venais pour vous ac-

commoder.... Vous voyez Laurent-Ignace Razcoff, pour vous raser si j'en étais capable.

SAINT-CYR.

C'est bien le moment!... Si vous saviez comme je suis arrangé.

RAZCOFF, le regardant.

En effet vous me paraissez défrisé.

SAINT-CYR.

Il n'y a donc plus de probité?...

RAZCOFF.

Un coup de peigne, et il n'y paraîtra plus.

SAINT-CYR.

On veut me voler, mais ça ne finira pas ainsi.

RAZCOFF, posant vivement son plat à barbe et sa trousse sur la table.

Tentative de vol! votre cause est superbe, vous la gagnerez. Les magistrats de l'endroit sont d'une intégrité... Le bourgmestre surtout.

SAINT-CYR.

S'il ne vaut pas mieux que votre fripon d'aubergiste...

RAZCOFF.

C'est l'aubergiste!... Ah! Monsieur, laissez faire, l'aubergiste a pu vous tromper, mais nous aurons raison du bourgmestre.

SAINT-CYR.

C'est une indignité !

RAZCOFF.

Un vol manifeste !... Chargez-moi de votre affaire, et je vous réponds du succès.

SAINT-CYR.

Comment l'entendez-vous ?

RAZCOFF.

Cette robe et ce bonnet doivent vous prouver que j'étais appelé à tout autre chose qu'à faire des barbes.

SAINT-CYR.

Comment, monsieur le barbier, vous êtes avocat aussi ?

RAZCOFF.

Ça vous étonne, Monsieur?.. Eh bien ! quand vous m'aurez entendu plaider, vous serez forcé de convenir que je suis le Cicéron des barbiers.

SAINT-CYR.

Je vous charge de ma cause.

RAZCOFF.

J'espère vous prouver aujourd'hui que l'on peut défendre les gens et leur faire la queue.

SAINT-CYR.

J'accepte vos services; vous allez venir avec moi chez le bourgmestre.

RAZCOFF.

Il demeure dans cette maison. C'est aujourd'hui jour d'audience, elle va s'ouvrir, et c'est ici même qu'elle se tient.

SAINT-CYR.

Ici ?

RAZCOFF.

Ici même. Si vous permettez que je vous suive, je vais prendre connaissance des pièces, constituer un corps de délit... Diable !... ce ne sont pas des plaisanteries qu'il nous faut, ce sont, parbleu ! de belles et bonnes charges.

SAINT-CYR.

Tenez, voilà la carte.

RAZCOFF.

C'est cela.... Pièce de conviction. Allons, Monsieur, je vais préparer de l'eau chaude pour votre barbe, un exorde pour mon plaidoyer; et quand vous aurez été défendu, et par conséquent rasé par moi, vous verrez que je suis digne de l'enseigne de ma boutique : *Consilioque manu*. Ignace Razcoff, perruquier et avocat consultant.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

CATHERINE, GARÇONS, ensuite GONNINBERG.

CHŒUR.

AIR : *T'nez, M. Dubut.*

ALLONS,
Dépêchons,
Vite, arrangeons
Et décorons
Le tribunal,
Pour qu'au signal
Chacun s'installe
Dans la salle.
Ici l'demandeur,
Là, l'défendeur,
Là, les huissiers,
Là, les greffiers,
Et dans les coins
Tous les témoins.

UN GARÇON.

Place au magistrat,
Dont on publie
La probité,
La sagacité.

GONNINBERG, en juge.

Ah ! ma robe, je te remercie :

Je te dois
L'honneur que je reçois.

CHŒUR.

Allons,
Dépêchons, etc.

GONNINBERG.

Allons, allons, que l'auberge disparaisse, et que le tribunal soit établi céans dans les formes; je ne suis plus le maître de l'auberge du Grand-Cerf, je suis le bourgmestre de Muldorff. (*Aux garçons.*) L'audience est ouverte, introduisez les plaignans, et laissez entrer le public.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN GREFFIER, HOMMES ET FEMMES; chacun se place.

CHŒUR.

AIR : *A boire, à boire.*

SILENCE, silence, silence,
Messieurs, l'audience
Commence,
Pendant tout le cours des débats,
Si vous dormez, ronflez tout bas.

GONNINBERG.

Greffier, appelez les causes.

LE GREFFIER.

Pierre Gottman, contre Catherine Bulder, sa femme...

GONNINBERG.

De quoi s'agit-il?

LE GREFFIER.

D'une dispute suivie de voies de fait, à la sortie de la taverne, dimanche dernier.

GONNINBERG.

C'est une querelle de ménage, cela ne nous regarde pas... Hors de cour... Dépens compensés, ordonne que les parties se raccommoderont dimanche prochain dans l'auberge du sieur Gonninberg. A une autre.

LE GREFFIER.

Le peintre Saint-Cyr, français, contre l'aubergiste Gonninberg.

GONNINBERG.

Je connais l'affaire.... Faites entrer les parties.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-CYR, RAZCOFF, en costume de palais.

SAINT-CYR.

Quel appareil!

GONNINBERG, à part.

Ah! ah! Razcoff va plaider pour ma partie adverse.

(Razcoff lui fait des signes.)

SAINT-CYR, regardant autour de lui.

Mon coquin d'aubergiste n'est pas encore là.

GONNINBERG.

Monsieur, je n'entends pas qu'on dise du mal de cet homme-là devant moi.

SAINT-CYR.

Que vois-je? C'est lui!... Ah! dans quel piége suis-je tombé! Comment, vous êtes aussi le juge de l'endroit?

GONNINBERG.

Oui, Monsieur.

SAINT-CYR.

Ah! je suis perdu. Messieurs, ne poussons pas plus loin la procédure... C'est bien assez pour moi d'être volé par un aubergiste, sans l'être encore...

RAZCOFF.

Du tout, du tout, il faut que justice se fasse.

SAINT-CYR.

Je ne demanderais pas mieux, mais le moyen?

GONNINBERG.

La procédure est entamée, les débats sont commencés; il faut que l'affaire soit jugée.

SAINT-CYR.

Allons, c'est un guet-apens.... Il faudra que j'en paie les frais. Tâchons au moins d'en rire, et de nous amuser pour notre argent.

GONNINBERG.

Parlez, avocat.

RAZCOFF tousse, crache, se mouche, et relève ses manches.

Messieurs! si jamais cause importante fut soumise à la justice, c'est sans doute celle que je suis appelé à défendre. L'honneur de notre ville... que dis-je? de notre ville!... l'honneur de l'Allemagne entière s'y trouve compromis... Les droits de l'hospitalité sont violés: un étranger est spolié au milieu d'un peuple civilisé, par la rapacité coupable d'un aubergiste d'un petit bourg de la Bohême.

GONNINBERG.

Avocat! point d'injures.

RAZCOFF.

Je dois défendre mon client: que suis-je ici, Messieurs?.... Je suis un jeune artiste, j'ai tout au plus... Quel âge avons-nous?

SAINT-CYR.

J'ai vingt-cinq ans, et...

RAZCOFF.

J'entre dans ma vingt-sixième année, je suis d'une figure intéressante !... Je voyage pour mon instruction, je suis un peintre distingué, mais ce n'est point une raison pour que je sois écorché, pour que je paie tout, et particulièrement un déjeuner, dix fois sa valeur.

GONNINBERG.

Le déjeuner était bon.

RAZCOFF.

Je l'ai trouvé détestable.

GONNINBERG.

La preuve ?

RAZCOFF.

La voici. J'en viens de suite à ce repas. (*Il lit sur la carte.*) Un chapon, douze francs.

GONNINBERG.

Eh bien !... Un chapon, ce n'est pas trop cher.

RAZCOFF.

Ce n'est pas trop cher !... Ça serait trop cher pour un chapon, à plus forte raison pour un coq.

GONNINBERG.

C'était un chapon.

RAZCOFF.

C'était un coq!... D'ailleurs les voisins s'en apercevront bien demain matin... Mettez-moi ce chapon-là sur le pied d'un coq. Greffier, donnez-moi la patte, et passez-la de main en main jusqu'à moi. (*Il prend la patte du coq.*) C'était un coq... Ergo, je dépose la patte. (*Il la dépose sur le bureau. Il lit sur la carte.*) Article 2. Deux bouteilles de Bordeaux, vingt-quatre francs.

GONNINBERG.

Qu'y a-t-il à redire, du Bordeaux vingt-quatre francs?

RAZCOFF.

Il y aurait beaucoup à redire si c'était du Bordeaux, mais il est certain que jamais, au grand jamais, il n'est entré dans la cave de l'aubergiste Gonninberg une seule bouteille de Bordeaux... Du moins il ne m'en a jamais fait boire.

GONNINBERG, prenant les bouteilles qui sont sur son bureau.

Messieurs, sont-ce là des bouteilles de Bordeaux?

RAZCOFF.

Allons, c'est très-bien, vous avez raison pour la forme, mais nous allons discuter pour le fonds... Justement il en reste un verre. (*Il remplit le verre qui était sur le bureau du*

bourgmestre.) Messieurs, examinez seulement la couleur, et renvoyez-le-moi le plus tôt possible. (*Razcoff reprend le verre de vin et l'avale.*) Je vous demande un peu si ce vin-là a jamais pu passer pour du Bordeaux... Il tient à la gorge d'une manière... Voilà donc des faits bien prouvés : il y a dol, fraude et lésion; je persiste dans ces trois inculpations. Quels sont vos moyens de défense ?

GONNINBERG, se levant.

Messieurs ! l'aubergiste Gonninberg, pensant recevoir un prince dans son auberge, comme il le pense encore, a voulu que sa munificence lui rappelât l'honneur qu'il lui avait fait en logeant chez lui.

SAINT-CYR.

Jolie manière d'éprouver la générosité !

RAZCOFF, reprenant avec chaleur.

Vous chercheriez en vain à vous justifier, vous succomberiez sous le poids de mon accusation ! Mais je me plais à croire que tout sentiment d'honneur n'est point éteint en vous, car si d'un côté le délit de l'aubergiste Gonninberg est immense (*Gonninberg fait un signe de colère*); de l'autre la justice du bourgmestre est infinie. (*Il le salue.*) Si je suis effrayé de l'un, je suis rassuré par l'autre; si l'aubergiste Gonninberg, comme il n'y a pas le moindre doute, est un fripon

reconnu (*Gonninberg veut lui imposer silence*), toute l'Allemagne connaît l'intégrité du bourgmestre de Muldorff. (*Gonninberg salue Razcoff.*) Nous ferons punir l'hôtelier sans pudeur, et nous bénirons le juge; l'un est le spoliateur de l'orphelin. (*Se retournant vivement du côté de Saint-Cyr, il lui dit :*) Avons-nous encore le papa et la maman ?...

SAINT-CYR.

Oui, j'ai ce bonheur.

RAZCOFF.

Chut! taisez-vous. (*Reprenant son plaidoyer.*) L'un est le spoliateur de l'orphelin, l'autre est le soutien, le consolateur de la veuve... D'ailleurs, Messieurs, si une action aussi noire a pu ternir la réputation de l'aubergiste Gonninberg, ça n'ôte pas un seul cheveu blanc de la... tête du bourgmestre, de ce bourgmestre dont le cœur nous est connu; de ce bourgmestre qui ne cesse de voler... (*Gonninberg se fâchant*) au-devant des besoins du malheureux! de ce bourgmestre qui empoisonne... ses jours d'amertume! de ce bourgmestre qui... que... (*Gonninberg s'attendrit.*) Mon éloquence a pénétré jusque dans les replis de son ame, ses yeux sont mouillés des douces larmes du repentir... Mon juge est attendri. *Scelerum conscientia exagitatur*, ce qui veut dire en allemand : *ed wirt die tsulung albe venig rechnen*, ce qui

veut dire, en français, qu'il va diminuer la carte de moitié.

GONNINBERG, se levant et s'essuyant les yeux.

La carte ! la carte !...

AIR *de Julie.*

Comme il ne faut pas qu'on s'écarte
Des devoirs de la probité,
De moitié prix nous réduisons la carte,
Et voilà mon arrêt dicté.
Je suis fier que chacun me nomme
Le digne organe de la loi,
Lorsque je pense que sans moi
On pouvait tromper un brave homme.

TOUS.

Oui, vraiment, sans sa bonne foi,
On pouvait tromper un brave homme.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, accourant; ensuite GALOPMANN.

CATHERINE.

Mon père, mon père !

GONNINBERG.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

CATHERINE.

Voilà deux carrosses qui viennent de s'arrêter devant la porte, il y a quatre beaux messieurs et quatre belles dames qui disent qu'ils sont pressés de dîner.

GONNINBERG, ôtant sa robe.

Eh! vite, vite, à la cuisine. Messieurs, l'audience est finie. Greffier, serrez les papiers et mettez le couvert. (*A un autre garçon.*) Toi, va mettre la broche.

GALOPMANN, accourant.

Mon père, mon père!

RAZCOFF.

Qu'est-ce que c'est?

GALOPMANN.

Deux voyageurs qui veulent se faire raser.

RAZCOFF, vivement.

Allons, allons, emporte ma robe à la maison, et va chercher mon plat à barbe; charge-toi de mon plaidoyer et prépare la savonnette.

GALOPMANN.

Mon père, et mon mariage?

RAZCOFF, bas à son fils.

Laisse-moi faire; je vais m'en occuper. (*A Gonninberg.*) Dites donc, voisin, j'espère

que vous n'avez pas à vous plaindre de moi... Je crois que le bourgmestre n'a pas été maltraité dans mon plaidoyer.

GONNINBERG.

Oui, le bourgmestre c'est bien; mais l'aubergiste?

RAZCOFF.

L'aubergiste... à la bonne heure... Eh bien! si l'aubergiste en veut à l'avocat, que le bourgmestre marie sa fille avec le fils du barbier.

SAINT-CYR.

Si vous y consentez, je double l'impôt extraordinaire que vous vouliez lever sur moi et je le consacre au repas de noce.

GONNINBERG, s'adressant aux deux amans.

Enfans, vous vous êtes rendus coupables en vous aimant tous les deux, je vous condamne à vous épouser.

LE GREFFIER, des papiers à la main.

M. Razcoff! voilà ce que des messieurs m'ont chargé de vous remettre; prenez-en connaissance, ils sont là qui attendent.

RAZCOFF, prenant les papiers.

Eh bien! ne voilà-t-il pas les auteurs d'une pièce nouvelle qui me chargent de plaider leur cause!... Ces messieurs, parce que je viens de faire répandre de douces larmes au

bourgmestre, s'imaginent que je vais faire pleurer... (*A son fils.*) Donne-moi ma robe; peut-être... Essayons... Messieurs...

AIR *de la Sentinelle.*

Trois charbonniers se trouvent accusés
D'avoir voulu surprendre le parterre;
Je penche assez pour qu'ils soient excusés
Leur crime étant d'avoir voulu vous plaire.
Pour bien défendre mes cliens,
Comme il faudrait des soins et de la peine,
Attendu le manque de tems,
Messieurs, montrez-vous indulgens :
Remettons la cause à huitaine.

(Ces cinq derniers vers ne se chantent qu'à la première représentation, et le lendemain les suivans.)

L'arrêt que vous allez lancer
N'est pas une petite chose;
Ah! Messieurs, daignez prononcer
Si vraiment je puis annoncer
Que je viens de gagner leur cause.

FIN DE LA CARTE A PAYER.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

PIERRE, PAUL ET JEAN, comédie en deux actes, par MM. Sewrin et Ourri. . . 1
LE FIFRE DU ROI DE PRUSSE, comédie en un acte de M. Revel. 83
LE JUIF, comédie en deux actes de MM. Rousseau, Désaugiers et Mesnard. 153
LA VEUVE DU MALABAR, comédie en un acte, de M. Saint-Amand. 267
LA CARTE A PAYER, comédie en un acte par MM. Merle, Brazier et Carmouche. 319

FIN DE LA TABLE.

FIN

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

35.

SENLIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

FIN
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

VAUDEVILLES. — TOME IV.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1824.

M. Somm

UNE NUIT

DE

LA GARDE NATIONALE,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET DELESTRE-POIRSON;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 novembre 1815.

PERSONNAGES.

LE CAPITAINE.
SAINT-LÉON, caporal.
DORVAL, garde national.
PIGEON, garde national.
LE PÈRE LAQUILLE, caporal instructeur.
ERNEST DE VERSAC.
Mme DE VERSAC, sa femme.
L'ÉVEILLÉ, tambour.
LA MERE BRISEMICHE, marchande de petits gâteaux.
UN CAPORAL du poste voisin.
PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, } formant
UN SERGENT, } le poste.

UNE NUIT
DE LA GARDE NATIONALE,
VAUDEVILLE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un corps-de-garde; à droite, un lit de camp et une petite porte qui mène à la chambre du capitaine; à gauche, les fusils rangés sur le ratelier; une porte au fond et deux grandes croisées, à travers lesquelles on voit ce qui se passe dans la rue; en dehors un réverbère allumé; une guérite à la porte et une sentinelle en faction; sur le premier plan un poêle; sur le second une table, un banc, des chaises; sur la table, un chandelier en fer, du papier, des livres, un jeu de dames. Les murs sont tapissés de grandes pancartes, sur lesquelles on lit en grosses lettres : GARDE NATIONALE, ORDRE DU JOUR, CONSIGNE GÉNÉRALE, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LÉON, DORVAL, PIGEON et plusieurs gardes nationaux.

(Au lever du rideau, les personnages sont groupés différemment; Saint-Léon, en dehors, relève un factionnaire. Pigeon et Dorval jouent aux cartes, d'autres jouent aux dames, ou lisent, etc. Quelques-uns sont sur le lit de camp.)

DORVAL.

QUATRE-VINGT-DIX, quatre-vingt-onze, et

la dernière quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize, gagné. Vous êtes capot, M. Pigeon.

PIGEON.

Soit. Je ne suis pas fâché que la partie soit finie... Je m'en vais dormir.

DORVAL.

Bah ! déjà ?

PIGEON.

Écoutez donc, ma faction est à trois heures du matin ; il est bien naturel que je me repose d'avance. Je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours de faction pendant la nuit, et plutôt deux fois qu'une.

DORVAL.

Dame ! quand on est bizet.

SAINT-LÉON.

Vous, un riche marchand !

PIGEON.

Ne vous fâchez pas. Vous savez que je dois être habillé pour la revue... J'ai commandé mon uniforme.

SAINT-LÉON.

A la bonne heure.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Avec raison chacun s'étonne
Qu'un instant l'on puisse hésiter,

Quand parmi nous il n'est personne
Qui ne soit fier de le porter !
Non, je ne connais pas en somme
D'habit plus noble et plus brillant,
Puis qu'il rassure l'honnête homme,
Et qu'il fait trembler le méchant.

DORVAL.

Et je vous demande si on peut avoir peur d'un héros en habit marron.

PIGEON.

Ils ont raison ; il est de fait qu'avec un habit marron... J'aurais mieux fait de prendre ma redingote... la nuit sera froide.... (*Il se couche.*) Ah ! ah !

DORVAL.

C'est fort bien, chacun est au corps-de-garde comme chez soi : M. Pigeon dort ; moi, je m'ennuie ; ces Messieurs jouent ; et toi, tu rêves sans doute à tes amours... car tu fais une mine !...

SAINT-LÉON.

C'est vrai.... Je suis furieux ; et quand un jeune homme honnête se présente pour épouser...

DORVAL.

Il y en a si peu qui se présentent ainsi !

SAINT-LÉON.

Au moins doit-on le refuser poliment !...

La lettre la plus impertinente ! Écoute seulement cet endroit-là, je t'en prie. (*Lisant.*) « Je n'aime pas les fats, et je crains que ma » sœur ne pense comme moi. Que voulez-» vous ? c'est un goût de famille !...»

DORVAL.

Comment ! c'est cette jolie madame de Versac qui écrit ainsi... à toi, qui es la modestie même.

SAINT-LÉON.

Que veux-tu ? Elle a su que j'étais ton ami intime : voilà ce qui m'a perdu !

DORVAL.

Ingrat ! cela t'a servi auprès de tant d'autres ! D'ailleurs, pourquoi t'adresser à madame de Versac?... Parle à son mari, à Versac, qui est notre ami... Il y a deux mois encore qu'il était garçon.

Il saura compatir aux maux qu'il a soufferts !

SAINT-LÉON.

Bah ! il est amoureux de sa femme, et il n'ose plus nous voir, depuis qu'elle le lui a défendu. (*En confidence.*) Elle a peur que nous ne débauchions son mari.

DORVAL.

Voilà bien le comble de l'injustice.

LA SENTINELLE, en dehors.

Qui vive ?

UN CAPORAL, en dehors.

Patrouille !

LA SENTINELLE, criant.

Halte là! Caporal, hors la garde... reconnaître patrouille.

SAINT-LÉON, à deux gardes qui sortent avec lui.

Allons, Messieurs.

PIGEON.

Voilà les rondes qui commencent ! Il n'y a rien qui vous réveille comme ça en sursaut...

(On entend chanter en dehors.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LAQUILLE.

LAQUILLE, entrant.

C'est un' bonn' grivoise
Que mam'selle Fanchon,
Alle vous amboise,
Et s' rend sans façon...
Un jour à Cythère,
Cupidon disait...

DORVAL.

Eh ! voici notre brave instructeur, le vieux père Laquille.

LAQUILLE.

Oui, le vieux père Laquille ! qui vous apprend tout ce qu'il sait, et de bien bon cœur, encore.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pendant vingt ans, de ma vaillance
Les ennemis ont senti les effets !
Soldat dès ma plus tendre enfance,
J'ai triomphé sous les drapeaux français ;
A mon pays que j'ai servi, que j'aime,
J'ai consacré jusqu'au dernier soupir ;
Ne pouvant plus le bien servir moi-même,
Du moins j'enseigne à le servir.

DORVAL.

Vous êtes un brave.

LAQUILLE.

Prendrons-nous leçon... ce soir ?

DORVAL.

Ma foi, non... tantôt. Mais tenez, voilà Saint-Léon qui est amoureux, ça le dissipera.

SAINT-LÉON.

Ma foi, non, père Laquille... Je ne suis pas en train ; plus tard, si vous voulez.

LAQUILLE.

Morbleu ! qu'est-ce que ça veut dire ? amoureux !

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Vous, caporal, est-c' possible?
Du désord' donner l' signal.

DORVAL.

Mais, pour être caporal,
Faut-il donc être insensible?

LAQUILLE.

Oui, le service d'abord,
Fût-on même' sergent-major.
J'ons brûlé tout comme un autre,
Et des feux les plus ardens;
Car on était, de mon tems,
Amoureux tout comme au vôtre;
Mais j'uons arrangions chacun
Pour l'être de deux jours l'un.
Ainsi, décidez-vous

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Il faut, c'est là ma loi,
Qu'au service
On obéisse;
Il faut, c'est là ma loi,
Choisir entr' l'amour et moi.
A ce chef plein de malice,
Drès que vous vous adressez,
Gn'y a plus besoin d'exercice,
L'amour en fait faire assez.
Il faut, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVEILLÉ, chargé de divers objets qu'il remet à chaque garde national.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *On dit partout dans le monde.*

A vos désirs fidèle,
J'ai rempli tous vos vœux ;
Je vais, grâce à mon zèle,
Vous rendre tous heureux.
(Donnant à l'un le journal.)
Voilà ce qu'on annonce.
(A un autre.)
Voilà votre billet ;
(A un autre.)
Voilà votre réponse.
(A M. Pigeon, en lui donnant une volaille enveloppée dans du papier.)
Voilà votre poulet.

TOUS.

A nos désirs fidèle,
Tu remplis tous nos vœux.
Etc., etc.

PIGEON.

Allons, tu as oublié mon bonnet de coton ; tout est conjuré contre mon repos.

SAINT-LÉON.

Tu as été bien long-tems.

L'ÉVEILLÉ.

J'avais tant de choses à faire ! L'un m'envoie porter une lettre d'excuse à sa maîtresse, l'autre demander de l'argent à sa femme. Savez-vous que pour être tambour de la garde nationale, il faut de la tête et des jambes ; et de l'oreille donc !...

PIGEON.

C'est juste, il faut être musicien.

L'ÉVEILLÉ.

Et il n'y en a pas un pour pincer un roulement comme moi... Ce n'est pas moi qui prendrai un *fla* pour un *rrra ;* et ça sans avoir étudié au Conservatoire, encore.

DORVAL.

Dis donc, petit joufflu... c'est toi qui portes les billets de garde ?

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois bien.

DORVAL.

Eh bien ! tâche donc de ne pas venir si souvent chez moi... Mon portier ne voit que ton visage.

L'ÉVEILLÉ.

Vous êtes difficile. Il y a bien des belles

dames de votre quartier qui me paieraient pour apporter des billets à leurs maris.

DORVAL.

Bah !

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Du froid avec courage.*

Quand l'heureuse missive
Arrive un beau matin,
Crac... l'épouse attentive
L'envoie à son voisin :
Soudain il y regarde
Le jour du rendez-vous,
C'est le billet de garde
Qui sert de billet doux.

On s'en est plaint à la poste... Le facteur du quartier ne fait plus rien ; mais moi, c'est différent.

AIR : *Vaudeville de Lantara.*

Si Monsieur craint ma visite,
Madam' la trouv' d' son goût,
L'un m' pairait pour v'nir plus vite,
L'autr' pour n' pas v'nir du tout !
D' sorte que j'arrive ou que j' tarde,
Toujours on donne au facteur ;
Et pour moi zun billet de garde
Est un billet zau porteur.

SAINT-LÉON, à part.

Parbleu ! il me vient une idée. (*Haut.*) Messieurs, quelle heure est-il ?

PIGEON.

Est-ce que vous voudriez vous aller coucher ?... Pas de ça, au moins.

SAINT-LÉON.

Eh ! non, soyez tranquille... Est-ce qu'un caporal quitte son poste ! (*A un garde.*) Camarade, voulez-vous me céder la table un instant ?

LE GARDE.

Bien volontiers.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE.

L'ÉVEILLÉ.

Dites donc, père Laquille, jouons-nous une partie ? la mouche ou la brisque.

LAQUILLE.

J'aime mieux les jeux de combinaison... la drogue... la bataille. (*S'adressant au Capitaine.*) Salut à notre digne Capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonjour, mon brave. Mes amis, sommes-nous au complet ?

SAINT-LÉON.

Oui, Capitaine.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure. (*Sévèrement.*) Messieurs,

AIR : *Vaudeville d'Athénie.*

Oui, je vous le dis sans détour,
Dans les heures de l'exercice,
Qu'à son poste l'on soit toujours !
Point d'excuse pour le service.
A la rigueur je suis enclin :
Qu'à ma voix tout le monde tremble !
Ce soir obéissez.
(Riant.)
Demain
Nous déjeunerons tous ensemble.

SAINT-LÉON.

Je n'ai pas oublié que vous nous avez promis un pâté.

L'ÉVEILLÉ.

Et un pâté solide au poste.

LE CAPITAINE.

Et six bouteilles de vin de Soterne qui nous attendent en faction.

DORVAL.

Capitaine, si vous renforciez le poste !

LE CAPITAINE.

C'est juste... Il y en aura douze ; mais,

Messieurs, je vous le demande en grâce... des bonnets à poil, il nous en manque encore dans la compagnie.

LA MÈRE BRISEMICHE, en dehors.

Buvez la goutte, cassez la croute.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE BRISEMICHE, avec des petits pains.

DORVAL.

Eh! c'est la mère Brisemiche.

LA MÈRE BRISEMICHE.

Allons, mes enfans, buvez la goutte... cassez la croute... De la bonne eau-de-vie, des bons gâteaux, ils sont tout chauds.

UN GARDE, sur le lit de camp.

Laisse-nous dormir.

LE CAPITAINE.

Bah! elle en a réveillé bien d'autres.

(Pigeon et Laquille prennent de ses petits pains.)

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

Tiens, il faut à l'instant me porter cette lettre à son adresse; ça n'est pas loin.

L'ÉVEILLÉ.

Et si le Capitaine me demande?

SAINT-LÉON.

Je m'en charge; va vite... mais ne dis pas que ça vient du corps-de-garde.

L'ÉVEILLÉ.

Soyez tranquille.

LA MÈRE BRISEMICHE, l'arrêtant.

Dites donc, mon petit, vous ne me prenez rien? Vous savez bien que je donne toujours le treizième par-dessus le marché.

L'ÉVEILLÉ.

Volontiers, la mère... si vous voulez me donner une douzaine de treizièmes.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté L'ÉVEILLÉ.

LAQUILLE.

Cette mère Brisemiche, c'est bien la doyenne des marchandes.

LA MÈRE BRISEMICHE, lui versant à boire.

Dame! voilà bientôt dix ans que j'ai ouvert mon commerce de gâteaux.

PIGEON, essayant d'en manger.

En voilà un qui date de l'ouverture.

LA MÈRE BRISEMICHE, versant à Laquille.

Bah!... c'est fait d'hier.

LAQUILLE, après avoir bu.

Je le vois bien.

LA MÈRE BRISEMICHE.

Eh bien! v'là comme ils sont tous.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Sur moi la médisanc' s'exerce,
Car, voyez-vous, j'ons des enn'mis;
On veut faîr' tort à mon commerce,
Mais de leurs caquets je me ris!
Quand on a d' la conduite et d' l'ordre,
On est au-dessus des propos;
Et j' défions qu' jamais on puisse mordre
Ni sur moi, ni sur mes gâteaux.

LE CAPITAINE.

Au moins, la mère, ça va-t-il comme vous voulez?

LA MÈRE BRISEMICHE.

Oh! nous avons eu un mauvais moment à passer.

AIR : *Sans mentir.*

Pendant c' tems pas un p'tit verre,
Et pas un gâteau d' vendu,
On n' fesait rien à Nanterre,
Le commerce n'allait plus;
Maint'nant, contre un' présidente
Je n' changerions pas d'emploi :

On dirait qu' la soif augmente
Et tout l' mond' veut boir', j' croi
D'puis qu'on boit,
D'puis qu'on boit,
A la santé d' not' bon Roi.

LE CAPITAINE.

S'il est ainsi... je me dévoue.

TOUS.

Et nous aussi... nous boirons à la santé du Roi.

LE CAPITAINE, qui a bu.

Diable! il faut bien l'aimer.

LAQUILLE, avalant un grand verre.

Bah! l'enthousiasme fait tout passer.

LE CAPITAINE, tirant sa montre.

Eh! eh! Messieurs, voilà l'heure de la première patrouille.

LA MÈRE BRISEMICHE.

Adieu, mes enfans... je m'en vas au poste voisin... Bonne nuit. *Buvez la goutte, cassez la croute.*

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LA MÈRE BRISEMICHE.

LE CAPITAINE, lisant sur la feuille.

Le caporal Saint-Léon, Dorval et cinq hommes.

SAINT-LÉON, à part.

Ah! diable! et l'Éveillé qui n'est pas revenu.

LE CAPITAINE.

Allons, Messieurs, il faut vous disposer.

SAINT-LÉON.

Oui, mon Capitaine. Allons, Messieurs.

DORVAL, à Saint-Léon.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

SAINT-LÉON.

Ce que j'ai... Sais-tu à qui j'ai écrit? à Versac.

DORVAL.

A Versac?

SAINT-LÉON.

Oui, un billet doux, un rendez-vous... que je lui donne de la part d'une jolie dame de ce quartier, qu'il courtisait avant son mariage.

DORVAL.

Et tu crois qu'il y viendra ?

SAINT-LÉON.

Il se ferait pendre plutôt que d'y manquer. A minuit, une heure, il doit arriver sous les fenêtres de sa belle, qui demeure en face.

DORVAL.

Eh bien ?

SAINT-LÉON.

Eh bien !... eh bien ! tu ne comprends rien. Nous nous moquerons de lui, et nous lui ferons passer au corps-de-garde une nuit qu'il croyait mieux employer.

DORVAL, vivement.

C'est charmant ! il nous paiera du punch.

SAINT-LÉON.

Et conçois-tu la colère... les soupçons... la jalousie de sa femme ?... car elle est jalouse, ah ! c'est une bénédiction.

DORVAL.

Ah ! elle ne veut pas que nous voyions son mari.... et elle nous refuse sa sœur... nous verrons.

SAINT-LÉON.

Et ce l'Éveillé qui ne vient pas !

LE CAPITAINE, lisant auprès du poêle.

Eh bien ! Messieurs, cette patrouille ?

SAINT-LÉON.

Voilà, voilà, mon Capitaine.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

L'ordre en ce moment vous réclame :
Allons, Messieurs, disposez-vous ;
(Bas à Dorval.)
Juge du dépit de sa femme,
En ne voyant pas son époux.

DORVAL.

Certes, la vengeance est cruelle.

SAINT-LÉON.

Je dois, pour ne pas être ingrat,
Condamner au veuvage celle
Qui me condamne au célibat.

Allons, Messieurs, disposez-vous. M. Pigeon !...

PIGEON.

Ce n'est pas mon heure de faction.

DORVAL.

C'est une patrouille... entendez-vous ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, bas à Saint-Léon.

J'ai remis la lettre.

SAINT-LÉON.

A lui?

L'ÉVEILLÉ.

Non, à la femme de chambre... Monsieur n'était pas rentré, et Madame l'attendait avec impatience.

DORVAL.

Et on la lui remettra?

L'ÉVEILLÉ.

Avant qu'il se couche.

SAINT-LÉON.

Bon! il ne se couchera pas. Tu as été bien long-tems?

L'ÉVEILLÉ.

Le tems de changer. Est-ce que je pouvais y aller en militaire? J'ai mis ma veste pour être en habit bourgeois.

LE CAPITAINE, les passant en revue.

C'est bien, fort bien.... Eh bien! M. Pigeon, et votre giberne?... Messieurs, on ne doit pas sortir du poste sans gibernes.

DORVAL.

On ne doit pas même les quitter; c'est de rigueur.

PIGEON, au Capitaine.

Eh bien!... et la vôtre?... Ah! pardon.

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

AIR : *Eh! ma mère...*

Surtout le plus grand silence,
Pas un mot, souviens-t'en bien.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en réponds d'avance,
Primo d'abord, je n' sais rien!
Mais ma renommée est faite
Et l'on sait qu'en fait d'amour,
J'sis galant comme un trompette,
Et discret comme un tambour.

DORVAL, bas à Saint-Léon.

Et s'il devançait l'heure, s'il venait avant notre retour?

SAINT-LÉON.

Je vais dire un mot à la sentinelle. Allons, partons.

LE CAPITAINE.

AIR : *Du branle sans fin.*

Allons, partez tous enfin
En silence,
Qu'on s'avance;
Et que sur votre chemin
Règnent l'ordre et la prudence.

SAINT-LÉON.

Versac en ces lieux conduit...

Nous allons tout à notre aise
Passer une bonne nuit,
Et sa femme une mauvaise !

TOUS.

Allons, partons tous enfin
En silence,
Qu'on s'avance,
Et que l'ordre et la prudence
Règnent sur notre chemin.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LAQUILLE ET L'ÉVEILLÉ, sur le lit de camp, LA SENTINELLE, à la porte du fond, LE CAPITAINE, achevant de lire la feuille

LAQUILLE.

Allons, je vois qu'ils ne prendront leçon qu'à leur retour... Bonne nuit, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonsoir, mon brave.

L'ÉVEILLÉ.

Prends garde au serein, malin.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ERNEST, passant dans la rue.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

ERNEST.

Bourgeois.

(Ernest est en costume de bal, bas de soie blancs, etc., et la croix d'honneur.

ERNEST, entrant.

Salut, camarades... Pourriez-vous avoir la bonté de me dire qui est-ce qui commande ici ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est le Capitaine lui-même.

ERNEST.

Me serait-il permis de lui parler ?

LE CAPITAINE.

C'est moi, Monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

ERNEST.

Monsieur, je viens vous prier.... de vouloir bien m'arrêter.

LE CAPITAINE.

Comment ! Monsieur ?

ERNEST.

C'est un service que j'attends de votre obligeance.

LE CAPITAINE.

Enchanté de faire quelque chose qui vous soit agréable... mais ne puis-je savoir?...

ERNEST.

C'est trop juste... Je vous avouerai donc que, quoique je sois militaire, et que j'aie vingt-cinq ans, j'aime prodigieusement à m'amuser.

LE CAPITAINE.

Voilà qui est bien étonnant!

ERNEST.

Mais j'ai une femme.

LE CAPITAINE.

Et cela ne vous amuse pas?

ERNEST.

Au contraire, Monsieur, la plus jolie petite femme! gentille, aimable, spirituelle, qui m'aime, qui m'adore; il y a deux mois que je l'ai épousée.

LE CAPITAINE.

Tant que cela!

ERNEST.

Tout autant. Mais ce qui va bien plus vous surprendre, c'est que moi... Ah! çà, je vous

demande le plus grand secret... c'est que j'en suis amoureux fou.

LE CAPITAINE.

Bah!

ERNEST.

Mais qui n'a pas eu de faiblesses? Vous-même... les plus grands capitaines... et la mienne va au point que j'ai promis à ma femme de rentrer tous les soirs à neuf heures.

AIR : *Du verre.*

Croyez-vous que depuis deux mois,
Moi, jadis léger et frivole,
C'est ici la première fois
Que je lui manque de parole;
Et jugez de son désespoir,
Car, soit amour, soit habitude,
Ma femme... à ce que j'ai cru voir,
Tient beaucoup à l'exactitude.

Elle sera désolée... mais que voulez-vous? Un dîner charmant, du vin de Champagne, de jolies femmes... On dîne si tard à présent... et puis, il y a eu un petit bal.

LE CAPITAINE.

Oh! je me mets bien à votre place.

ERNEST.

Vous voyez d'après tout cela que, si je ne suis pas arrêté, je suis un homme perdu...

tandis que si demain matin on me voit arriver au logis, conduit par deux gardes nationaux... « *Comment! ce pauvre mari... il a* » *passé la nuit au corps-de-garde!... et moi* » *qui osais l'accuser.* » Elle m'en aimera deux fois mieux.

LE CAPITAINE.

C'est même une spéculation... Mais vous allez passer une mauvaise nuit.

ERNEST.

Bah! l'autre sera meilleure... D'ailleurs, demain, après-demain, ne puis-je pas être des vôtres?

LE CAPITAINE.

Ah! vous êtes aussi de la garde nationale?

ERNEST.

Je m'en fais un devoir.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Croyez que de votre obligeance
J'aurai toujours le souvenir;
Ah! pour combler mon espérance,
Que ne puis-je ainsi vous servir!
Si jamais les destins vous mettent
Dans le cas où nous trouvons,
Songez que nous nous fâcherons
Si d'autres que moi vous arrêtent.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop bon; mais je serais charmé de faire plus ample connaissance, et de savoir le nom d'un mari aussi fidèle.

ERNEST.

Ah! volontiers! je suis...
(Il le tire du côté opposé à l'Éveillé et à Laquille, et lui parle bas à l'oreille.)

LE CAPITAINE.

Comment! je l'ai vue autrefois chez son père... Elle était bien jeune alors!... Mais donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon appartement.

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit.*

Acceptez donc sans façons
L'asile que je vous présente;
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.
Ah! d'ici je vois
Son joli minois;
Je vois
Sa taille élégante
Et son air fripon,
Et son pied mignon.

ERNEST.

Eh bien!
Vous ne voyez rien.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Acceptez donc sans façons, etc.

ERNEST.

Oui, j'accepte sans façons,
Monsieur, une offre qui m'enchante,
Puisque ma femme est absente,
De ses attraits nous parlerons.

SCÈNE XI.

L'ÉVEILLÉ, LAQUILLE, endormis, ensuite Mme DE VERSAC.

LA SENTINELLE, à la porte.

Qui vive?... qui vive?... qui vive? ou je tire.

Mme DE VERSAC, paraissant à la porte du corps-de-garde.

Garde nationale !

LA SENTINELLE.

Comment! garde nationale!... Soldat du poste, vous voulez dire ?

Mme DE VERSAC.

Oui, Monsieur, soldat du poste.

LA SENTINELLE.

Comment! sans sabre ni giberne. (*Vivement, à part.*) Et cet homme suspect, dont parlait le caporal. (*Haut.*) Entrez vous expliquer.

Mme DE VERSAC.

Ne vous fâchez pas, je reste... Il n'y a que manière de prier.

SCÈNE XII.

LAQUILLE, L'ÉVEILLÉ, endormis, LA SENTINELLE dans le fond, Mme DE VERSAC, en habit de garde national.

Mme DE VERSAC.

Ah! mon Dieu! et ma femme de chambre... (*Apercevant Laquille.*) Ah! il m'a fait une peur! Non, il dort... Mais qui m'aurait dit que jamais!... aussi, conçoit-on rien à mon aventure!... Le perfide! à minuit, n'être pas rentré!... (*Montrant une lettre.*) Et il arrive pour lui un rendez-vous, quand peut-être il est déjà à un autre!... Cette lettre que m'a donnée ma femme de chambre... ce n'est pas bien à moi de l'avoir décachetée... C'est vrai!... Mais enfin, pour qui me trahit-il?... pour une madame de Sénanges... la plus grande prude... ou plutôt la plus grande coquette. Fiez-vous donc aux femmes!... Que j'aurais eu de plaisir à la confondre, à me trouver à ce rendez-vous! C'est pour cela que j'ai pris l'habit de mon mari!... Et encore, à peine suis-je descendue de ma voiture, où m'attend ma femme de chambre, que je me trouve arrêtée ici!... dans un corps-de-garde... (*Regardant autour d'elle.*) Ça n'est pas beau du tout... Des bancs... une table... ah!... des cartes... des

papiers, des livres. Nos maris ne sont pas si à plaindre qu'ils veulent bien le dire!... et s'ennuient moins au corps-de-garde que nous à les attendre! C'est là sans doute que, tous réunis, ils rient à nos dépens, ou s'occupent peut-être des moyens de nous tromper.

AIR : *Vaudeville de jadis et aujourd'hui.*

Hélas! crédules que nous sommes,
Plaignons donc encor nos époux!
Lorsque ces messieurs sont entre hommes,
Dieu sait ce qu'ils disent de nous.
Dans ces lieux où chacun outrage
Notre constance et nos vertus,
Que d'époux se perdraient, je gage...
S'ils n'étaient pas déjà perdus!

Aussi ma sœur ne se mariera pas, et quoi qu'elle en dise, je la forcerai bien à rester fille... et à être heureuse malgré elle.

SCÈNE XIII.

Mme. DE VERSAC, LAQUILLE se réveillant

LAQUILLE.

Si je n'y avais pas pris garde... j'allais m'endormir. Ah! voilà un camarade..... Allons, camarade... voyons la leçon.

Mme DE VERSAC.

Quelle leçon ?...

LAQUILLE.

D'exercice apparemment... Est-ce que j'en donne d'autres ?

Mme DE VERSAC, à part.

Comment me tirer de là !

LAQUILLE.

Allons, prenez votre fusil... Eh bien ! ne savez-vous pas où est votre fusil ?... Là... avec les autres... Est-ce que vous êtes aussi amoureux ? Il n'y a que des amoureux dans la compagnie.

Mme DE VERSAC, à part.

Allons, de la hardiesse... Je ne m'en tirerai peut-être pas plus mal que beaucoup de ces Messieurs.

LAQUILLE.

Bien... Tenez vous droit... l'œil fixe... les épaules effacées... Rentrez-moi cet estomac... Comme c'est gauche un soldat qui n'a pas vu le feu... Attention au commandement. Portez... Au commandement de portez, vous élevez l'arme vivement près l'épaule gauche ; la main gauche sous la crosse, la droite à la batterie. Portez... armes ! (*Madame de Versac porte armes.*) Pas mal... mais ça pourrait être mieux ! Ah ! j'oubliais de vous

dire, ainsi qu'à ces Messieurs, que je ne pourrai pas cette semaine aller donner de leçon chez vous.

Mme DE VERSAC, à part.

Je n'y tiens pas du tout.

LAQUILLE.

AIR : *Du vaudeville de Sophie*, ou *de l'Auberge*.

N'allez pas perdre en mon absence
La leçon qu' vous r'cevez ici.

La tête haute.

MADAME DE VERSAC.

Je vous en donne l'assurance
Je n'oublirai pas celle-ci !

J'enrage !

LAQUILLE.

Jugez pour vous quel avantage,
D'être au poste venu coucher ;
Vous n'auriez pas eu d' leçon, j' gage,
Si vous n'étiez v'nu la chercher.

Mme DE VERSAC.

Il a raison.

LAQUILLE.

Allons.... Présentez... armes !... Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

Mme DE VERSAC.

C'est qu'aussi c'est trop lourd.

LAQUILLE.

Bah! vous vous y ferez... Et sur le champ de bataille donc! dix coups à la minute! Pif, paf, on tire, on tue, on est tué... la seconde fois on n'y fait pas attention.

LA SENTINELLE.

Qui vive?

SAINT-LÉON, en dehors.

Patrouille rentrante!

LAQUILLE

C'est notre ronde qui revient avec le caporal... je vais en prévenir le commandant.

(Il entre chez le Capitaine.)

Mme DE VERSAC.

Si je pouvais parler à ce caporal, et obtenir de lui la liberté et le secret. Mais comment répondre aux premières questions? Feignons de dormir.

(Elle s'assied sur une chaise, et tourne le dos à ceux qui arrivent. On relève la sentinelle du fond; les autres déposent leurs fusils, ou se couchent sur le lit de camp.)

SCÈNE XIV.

LA SENTINELLE, SAINT-LÉON, DORVAL, Mme DE VERSAC, PIGEON, et autres gardes nationaux qui dorment.

TOUS.

AIR : *Des Vendanges du Vaudeville.*

Nous voilà tous de retour,
Nous avons fini la ronde;
Quand on fait dormir le monde,
On peut dormir à son tour.

DORVAL.

Notre zèle fait merveille,
Et l'on doit être content.
Dans le quartier tout sommeille.

PIGEON.

Moi, je vais en faire autant.

TOUS.

Nous voilà, etc.

LA SENTINELLE, bas à Saint-Léon.

J'ai fait entrer quelqu'un au corps-de-garde.... je ne sais pas si c'est votre homme.... Tenez, il est là qui dort.

SAINT-LÉON.

C'est bien! (*Bas à Dorval.*) Versac est arrêté. (*Ils s'avancent tous deux, pas à pas,*

et aperçoivent madame de Versac, qui dort.)
Que vois-je? c'est sa femme!

DORVAL.

Quelle rencontre!

SAINT-LÉON.

Ma foi, je n'y conçois rien... Mais ce tourci vaut mieux que le nôtre... Dors, et laisse-moi parler. (*Haut.*) Voyons donc ce garde national que l'on a arrêté. (*Feignant de l'apercevoir.*) En croirai-je mes yeux!

Mme DE VERSAC.

M. de Saint-Léon!

SAINT-LÉON, à voix basse, les premiers mots.

Quoi! c'est vous, Madame, à la caserne, en uniforme! Auriez-vous par hasard reçu un billet de garde? Notre sergent-major en envoie à tout le monde; ou plutôt ce qu'on disait des dames de Paris serait-il vrai?

AIR: *Tu vois en moi le régiment* (Journée au camp).

Ces dames avaient le projet
De former plusieurs compagnies;
Pour les commander on devait
Choisir, dit-on, les plus jolies.
Mais je vois que c'est une erreur;
Si la nouvelle était certaine,
Au lieu d'être simple chasseur,
Madame serait capitaine.

Mme DE VERSAC.

Vous triomphez, Monsieur : vous pouvez m'accabler.

SAINT-LÉON.

Moi ! ah ! vous me connaissez bien mal. (*Avec intention.*) Et quoique vous n'aimiez pas les fats...

Mme DE VERSAC, confuse.

Ah ! Monsieur, combien je suis honteuse !

SAINT-LÉON.

Non, je sais que vous ne les aimez pas... On ne peut pas disputer des goûts, mais un fat peut quelquefois être utile... Que puis-je faire pour vous ?

Mme DE VERSAC.

Vous le savez... me faire sortir de ces lieux.

SAINT-LÉON.

Impossible pour le moment... à moins d'en parler au sergent, qui en parlerait au capitaine... qui en parlerait...

Mme DE VERSAC, avec impatience,

A toute la légion.

SAINT-LÉON.

Non, pas tout-à-fait... mais qui en ferait son rapport, et vous sentez que demain cela irait à l'état-major... J'aime mieux, sans en

rien dire, saisir la première occasion... D'ailleurs, déjà nous quitter! cela n'est pas galant.

Mme DE VERSAC.

Et comment justifier mon absence aux yeux de mon mari? Que lui dire?

SAINT-LÉON.

Mais ce qu'il vous dit lui-même en pareil cas.

Mme DE VERSAC.

Oh! les maris ne manquent jamais d'excuses; ils s'entendent avec le capitaine; ils disent qu'ils sont de garde, et tout fini par là; mais moi, quel prétexte prendre!... Encore, s'il y avait bal de l'Opéra.

SAINT-LÉON.

C'est si commode les bals de l'Opéra.

DORVAL, à part.

C'est la garde nationale des dames.

Mme DE VERSAC.

Et d'ici-là, si quelqu'un de connaissance... si quelqu'un moins discret que vous?...

SAINT-LÉON.

Il n'y en a pas.... Personne ici ne vous connaît, à moins cependant que le jeune Dorval... N'avez-vous pas idée?...

Mme DE VERSAC.

Oui... oui... je l'ai vu une ou deux fois en

société... et peut-être aura-t-il remarqué ma figure!...

SAINT-LÉON.

Il serait difficile qu'il ne l'eût pas fait Mais rassurez-vous, je vais parer le coup (*Lui frappant sur l'épaule.*) Hein... Dorval.. Dorval!

Mme DE VERSAC.

Quoi! vous le réveillez?

SAINT-LÉON.

Ne connais-tu pas madame de Versac?

DORVAL, feignant de s'éveiller.

Oui! parbleu! la plus jolie femme du monde.. Un peu maligne... un peu prude... un peu...,

SAINT-LÉON.

Je te présente M. Dorlis, son frère, un de mes camarades.

DORVAL.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance; comme vous voyez, je suis l'ami de la famille, et je tiens beaucoup à devenir le vôtre,

Mme DE VERSAC.

Monsieur..,

DORVAL, à madame de Versac.

C'est qu'en effet vous ressemblez beaucoup à votre sœur!... Charmante petite femme,

qui ne peut pas me souffrir !... C'est le seul défaut qu'on lui reproche dans le monde... Pardi ! vous devriez bien nous raccommoder avec elle...

SAINT-LÉON.

Je n'osais vous en prier... mais c'est là le plus ardent de mes vœux.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Dites-lui bien qu'à l'amitié fidèle,
Parfois malin, mais toujours généreux,

DORVAL.

De faux rapports nous ont noircis près d'elle :
Des étourdis ne sont pas dangereux.

SAINT-LÉON.

Daignez pour nous employer vos prières ;
De vos bontés c'est peut-être abuser ;
(Avec intention, et lui prenant la main.)
Mais on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

TOUS TROIS.

Oui, lorsque l'on est militaire,
On ne peut rien se refuser.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Silence ! voici le Capitaine.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Eh bien! Messieurs, vous voilà de retour?
Qu'avez-vous vu pendant la patrouille?

SAINT-LÉON.

Oh! rien de nouveau, Capitaine.

PIGEON.

Excepté la pluie.

LE CAPITAINE.

Encore faut-il que je sache...

SAINT-LÉON.

Oh! très-volontiers.

WALSE : *du Hâvre.*

Je pars;
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Étend son ombre
Sombre;
Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.
Au bal

Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse... et se plaint
D'un réverbère éteint,
Qui comptait sur la lune.
Un luron,
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison,
Va frappant à chaque taverne,
Les prenant pour sa maison.
J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord;
Quand au poste,
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.
Je vois
Revenir un bourgéois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaîment du parterre;
Il chante, et plus content qu'un dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre la financière;
Quand sa couturière

Sort de Tivoli,
Dans le galant wlski
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est pas un voleur.
Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant;
(A voix basse.)
Car la belle,
Peu cruelle,
Était celle
Du sergent,
Jugeant,
En chef intelligent,
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille;
Je rentre, et voici, Général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

LE CAPITAINE.

Bien, fort bien.

PIGEON.

Et ce qui m'en plaît, à moi, c'est que, grâce à ma patrouille, mon heure de faction est passée, et que je ne la monterai pas.

DORVAL.

Laissez donc! votre tour va revenir.

PIGEON.

Comment! mon tour va revenir; il y en a donc qui manquent?... On devrait avoir l'œil à cela! Je ne monterai pas ma faction qu'on n'ait fait l'appel.

LE CAPITAINE.

C'est juste. Aussi-bien, je ne l'ai pas encore fait.

Mme DE VERSAC, bas à Saint-Léon.

Il va tout découvrir.

LE CAPITAINE.

Vous devez être dix, y compris le caporal.

PIGEON.

Voyez-vous.... et je parie que nous ne sommes pas sept.

LE CAPITAINE.

Tambour, réveillez tout le monde.

L'ÉVEILLÉ fait un roulement.

Allons, Messieurs, à l'appel, à l'appel.

PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, sortant de la chambre du Capitaine, ou venant du fond.

Présent, présent!

TOUS.

Présent, présent!

LE CAPITAINE.

Rangez-vous, je vais commencer par vous compter....

PIGEON.

On va bien voir.

(Ils se rangent tous sur la même ligne; Pigeon est à la tête, madame de Versac est à l'extrémité; après elle Saint-Léon, Dorval, etc. Laquille et l'Eveillé regardent.)

LE CAPITAINE, comptant.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et sept, et huit, et neuf, et dix :
Ma surprise est extrême,
Sur ma liste j'ai bien compté,
Notre nombre à dix est porté!
D'où vient donc le onzième?

TOUS.

Un onzième!

LE CAPITAINE, qui a examiné madame de Versac.

Eh! mais... Cela serait singulier!

LAQUILLE.

Eh bien! vous voyez, M. Pigeon; il y en a un de trop au contraire. Qu'est-ce que vous disiez donc?

PIGEON.

Je dis... je dis que s'il y en a un de trop

je m'en vais. C'est qu'aussi qui diable avait vu ce Monsieur? (*Montrant madame de Versac.*) Je ne l'ai pas encore aperçu.

SAINT-LÉON, fesant signe à l'Éveillé de dire comme lui.

Bah! il y a cinq ou six heures que j'ai causé avec lui.

DORVAL.

Moi de même.

L'ÉVEILLÉ.

Moi de même.

LAQUILLE.

Pardi! je lui ai donné une leçon d'exercice.

LE CAPITAINE, même jeu.

Vous lui avez donné une leçon!

LAQUILLE.

Et bonne, encore.

SAINT-LÉON.

C'est M. Dorlis.

DORVAL.

Notre ami intime.

LE CAPITAINE, avec surprise.

Dorlis!

PIGEON.

D'ailleurs, s'il est de garde aujourd'hui,

son nom doit être sur la feuille, on peut bien voir.

Mme DE VERSAC, à Saint-Léon.

Je suis perdue !

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas la peine... Vous dites, Dorlis... oui, je me le rappelle !... c'était le troisième sur la liste... Je l'ai vu.

SAINT-LÉON.

Ah ! vous l'avez vu !

LE CAPITAINE.

Oui, j'en suis sûr à présent.

DORVAL, à part, à Saint-Léon.

Il est bon enfant, le Capitaine.

LE CAPITAINE.

Oh ! oh ! voilà le jour qui paraît. (*A Saint-Léon.*) Caporal, je voulais vous prévenir. Il y aura une corvée à faire ce matin. C'est un mauvais sujet, à ce que je soupçonne au moins, qu'il faut reconduire chez lui. Vous l'escorterez, vous et un homme de bonne volonté.

PIGEON.

Ce n'est pas moi, d'abord.

(Il se met sur la chaise et se rendort.)

LE CAPITAINE, montrant madame de Versac.

Mais peut-être pourriez-vous demander à M. Dorlis...

SAINT-LÉON, bas à madame de Versac.

Acceptez vite.

Mme DE VERSAC.

Oui, volontiers, Capitaine.

LE CAPITAINE, à part.

Ma foi, je ne m'attendais pas à une semblable aventure.

SAINT-LÉON, bas.

Nous sortons ensemble. Je vous reconduis chez vous... cela vous convient-il?

Mme DE VERSAC.

A merveille.... et je ne sais comment reconnaître...

LE CAPITAINE, à Saint-Léon et à madame de Versac.

Ah! çà, je vous prie d'avoir quelques égards pour ce jeune homme; il se peut qu'il m'ait dit la vérité. Imaginez-vous qu'il est amoureux de sa femme.

TOUS se rassemblent près du Capitaine.

Ah! ah!...

LE CAPITAINE.

Et qu'il est venu me prier de l'arrêter.... ah! ah!... afin d'avoir un prétexte pour ne rentrer que ce matin.... ah! ah!... sans être grondé.

TOUS.

Ah! ah!

DORVAL.

Le moyen est délicieux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVEILLÉ, sortant de la chambre du Capitaine.

L'ÉVEILLÉ.

Grande nouvelle!... Ce monsieur, vous savez bien... Ce malin qui est là-dedans veut, avant son départ, payer du punch à tout le corps-de-garde, et je vais en chercher.

(Il sort.)

TOUS.

Comment! du punch! du punch!

PIGEON, s'éveillant et se levant.

Présent! présent! Qu'est-ce que c'est?

DORVAL.

Bravo! il faut boire à la santé de cet original, et en même temps griser le nouveau camarade.

PIGEON.

C'est ça, il faut le rendre mauvais sujet.

DORVAL.

AIR : *Vaud. de Haine aux femmes.*

Cet air et modeste et discret
Ne convient pas à la jeunesse;

Dites bonsoir à la sagesse,
Et devenez mauvais sujet.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Que ce discours vous persuade :
Allons, prenez ce parti-là ;
Vous n'y perdrez rien, camarade,
Et tout le monde y gagnera.

TOUS.

Oui, tout le monde y gagnera.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ERNEST, sortant de la chambre du Capitaine, un peu endormi.

ERNEST.

Eh bien ! Capitaine, vous me laissez là. (*A madame de Versac et à Saint-Léon.*) Ah ! ce sont ces messieurs qui ont la bonté de me reconduire. (*Prenant la main de madame de Versac*). Touchez là, camarade.

Mme DE VERSAC, le regardant.

Ciel ! mon mari !

ERNEST.

Ma femme !

PIGEON.

Tiens, le camarade est sa femme.

TOUS.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

Quelle aventure surprenante !
Comment croire que deux époux,
Dans leur ardeur toujours constante,
Se donnent ici rendez-vous ?

MADAME DE VERSAC, lui donnant une lettre.

Eh quoi ! me tromper de la sorte !

VERSAC, prenant la lettre.

Eh quoi ! c'est vous sous cet habit ?

MADAME DE VERSAC.

Je devais vous servir d'escorte.

VERSAC.

J'étais vraiment fort bien conduit.

TOUS.

Quelle aventure, etc., etc.

(Pendant la reprise du chœur, Saint-Léon et Dorval ont eu l'air d'expliquer à Versac que ce sont eux qui ont écrit la lettre.)

Mme DE VERSAC, à son mari.

Si vous étiez chez vous, Monsieur, quand il vous arrive des rendez-vous, je ne serais pas obligée d'y aller à votre place.

VERSAC.

Comment ! un rendez-vous ?

SAINT-LÉON, à Mme de Versac.

Rassurez-vous... ce rendez-vous, adressé à votre mari, était de ma façon.

ERNEST.

Comment! ma bonne amie, vous osiez soupçonner...

Mme DE VERSAC.

J'avais tort en effet.... Tout une nuit dehors...

SAINT-LÉON.

Qu'avez-vous à dire? vous l'avez passée ensemble... C'est comme si vous n'étiez pas sortis de chez vous.

Mme DE VERSAC.

Et qu'en dira-t-on, s'il vous plaît?

SAINT-LÉON.

AIR : *Du pot de fleurs.*

On dira qu'en soldat fidèle,
Notre ami veillait avec nous,
Et que sa femme, aimable autant que belle,
Vint pour consoler son époux.

LE CAPITAINE.

L'aventure n'est pas moderne,
Et dans l'Olympe, nous dit-on,
Quand Mars était de faction,
Vénus venait à la caserne.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVEILLÉ, avec un bol de punch allumé.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Honneur à ce grand sorcier.* (Bachelier de Salamanque.)

Qu'on se mette
Tous en train ;
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train,
Et pour bannir le chagrin.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

DORVAL, à Ernest.

A toi, je bois le premier verre,
Nous devons te remercier.

ERNEST.

A toi. C'est ça.

C'est toujours en pareille affaire,
L'époux qui finit par payer.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train ;
Gai, gai, voici la recett

Pour se mettre tous en train,
Et pour noyer le chagrin.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

En quittant l'habit militaire,
Daignerez-vous vous souvenir
Des promesses de votre frère?

MADAME DE VERSAC.

C'est à ma sœur à les tenir.

ERNEST.

Bien, ma femme.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

ERNEST, au Capitaine.

AIR : *Bouton de Rose.*

Mon Capitaine,
De vous, je m'éloigne à regret,
Un autre sous ses lois m'enchaîne;
J'y reste.
(Montrant sa femme.)
Et voilà désormais
Mon capitaine.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train;
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train,
Et pour noyer le chagrin.

(On entend le tambour.)

LE CAPITAINE.

Déjà la garde montante... on vient relever le poste... Allons, Messieurs, sous les armes.

LAQUILLE, à l'Éveillé, qui est occupé à boire.

Eh bien! joufflu, n'entends-tu pas l'appel?.... Allons donc, à ton instrument... le chef d'orchestre.

(L'Éveillé prend son tambour.)

RONDE.

LAQUILLE.

AIR : *P'tit bonhomme prend sa hache.*

Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ, accompagnant sur son tambour.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

LAQUILLE.

Parfois un buveur sommeille
Près du flacon qu'il vida ;
Mais quand d'une autre bouteille
Le doux glou glou lui dira
Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que Bacchus donne,
Toujours le Français répondra;

TOUS.

Entends-tu, etc.

SAINT-LÉON.

Goûtant, après tant d'alarmes,
Le repos qu'il désira,
Le Français pose les armes;
Mais quand l'honneur lui dira:
Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

SAINT-LÉON.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra. (Bis.)

L'ÉVEILLÉ.

Hier près de nymphe mignonne
J' m'embarquais dans l' sentiment;
J' triomphais, quand la friponne
Me repousse en me disant:
Entends-tu l'appel qui sonne?
R'lan tan plan, lironfa, lironfa;
Lorsque le devoir l'ordonne,
Faut toujours qu'un tambour soit là. (Bis.)

TOUS.

Entends-tu, etc.

(Pendant ce couplet, ils se sont mis sous les armes, et sur deux rangs.)

LE CAPITAINE.

Portez, armes!

MADAME DE VERSAC, au Public.

A l'appel toujours docile,
Aucun de vous n'y manqua;
Et lorsque du Vaudeville
Le tambour vous dira :

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, rangeons-nous sous ses lois.

MADAME DE VERSAC.

Au signal que l'on vous donne,
Daignez répondre quelquefois. (Bis.)

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne? etc.

LE CAPITAINE.

Présentez, armes!

(Ils présentent les armes au public. Roulement. La toile tombe.)

FIN D'UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE.

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET DELESTRE-POIRSON,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 février 1817.

PERSONNAGES.

M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.
NINA, sa fille.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.
LÉON, } sous-lieutenans de hussards.
JULES, }
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie, prétendu de Nina.
M. FUTET, percepteur des contributions.
Mme FUTET, sa femme.
TIENNETTE, filleule de Nina.
UN BRIGADIER de hussards.
DROLICHON, commis de Futet.
OFFICIERS DE HUSSARDS, et JEUNES GENS DE PARIS.

La scène est dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, et plusieurs OFFICIERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.

TOUS, parlant à la fois.

Moi. Messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES.

Eh! Messieurs, un peu de silence; on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE.

C'est à moi de vous expliquer...

JULES.

Non, les amoureux sont trop bavards.... (*Se levant.*) Voici le fait:

AIR: *De la Robe et des Bottes.*

Théodore aime sa cousine.
Qui tout bas brûle aussi pour lui;

Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.
J'ai dit.

LÉON.

AIR : *Adieu, je vous fuis.*

Eh bien! Messieurs, qu'en pensez-vous?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions nous-mêmes!

THÉODORE.

Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop...

JULES.

Non, voilà comme nous sommes... Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE.

Pensez-y donc, Messieurs; un prétendu

de Limoges, et qui se nomme M. de Roufignac...

TOUS.

De Roufignac !...

JULES.

De Roufignac ! .. Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce ?...

THÉODORE.

C'est ce qu'on ne sait pas précisément... Mais songez de grâce qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de tems à perdre...

JULES.

Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... Non, cela ne vaut rien...

THÉODORE.

Nous pourrions... Oh ! ce serait trop fort.

LÉON.

Je le tiens.... Nous n'avons qu'à.... Non, cela pourrait compromettre...

JULES.

Allons ; voilà de beaux moyens ! Eh ! Messieurs... au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut ? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de M. de Pourceau-

gnac : voilà nos moyens tout trouvés : les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE.

Laissez donc... C'est trop usé...

JULES.

Bah ! avec des changemens et des additions, voilà comme on fait du neuf... C'est la mode d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Des Cotins qu'il peignit si bien
Nous voyons la race renaître.
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos Tartuffes nouveaux
Fesaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE.

Ma foi ! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière... Va pour M. de Pourceaugnac...

TOUS.

Va pour M. de Pourceaugnac !

JULES.

Adopté à la majorité. Aujourd'hui l'arri-

vée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE.

Comme tu y vas!

AIR : *Il n'est pas tems de vous quitter.*

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas?
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaîté fuir
D'un jour d'hymen m'offre l'emblême.
C'est encor un jour de plaisir
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles... Au moins si nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement.... Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices... Quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons : il avait promis de nous seconder... Eh! qu'entends-je? le voici!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FUTET.

FUTET.

AIR : *Lorsque le champagne.*

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour
Un tour,
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet.
Nul sot ne m'échappe ;
Sur chacun je drape ;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.
Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuir l'humeur noire, etc.

THÉODORE.

Nous vous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET.

Ingrat !... je m'occupais de vous... Je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit.

Vous m'intéressez d'une manière toute particulière... Ce n'est pas à cause des excellens dîners où vous m'invitez ; je paie toujours mon écot... en gaîté. Mais vous aimez tant votre cousine ! elle est si gentille, votre charmante Nina ! c'est un petit démon en vérité. Je me suis dit : Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin je me lève à six heures... je m'arrache des bras de madame Futet... Je selle Coco, et me voilà à Paris au bureau des diligences ; deux ou trois entraient dans la cour... Quel spectacle qu'une descente de diligence !

AIR : *Pégase.*

Un monsieur, que je juge artiste,
Demandait le grand Opéra ;
Tandis qu'une jeune modiste
Demande le Panorama ;
Corcelet, crie un gastronome ;
Plus loin d'un air sentimental,
Je remarque un petit jeune homme
Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne et j'aperçois la diligence de Limoges. Je m'informe adroitement du conducteur si M. de Roufignac est parmi les voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence un bon nombre d'originaux, de têtes toutes particulières... comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous

voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Quand j'ai remarqué leur figure
Je tourne bride vivement,
Et de Coco pressant l'allure
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres,
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS.

C'est convenu.

FUTET.

Madame Futet nous secondera. C'est une commère... Suffit, je n'en dis rien ; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES.

Nous allons t'expliquer...

FUTET.

Songez, pour moi, que je veux... que j'ai

droit à un bon rôle. Ah!.. je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon... qui n'est pas une bête...

JULES.

Tu seras content... Il s'agit donc...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Chut... Eh vite! retirez-vous!...

JULES.

C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

PUTET.

Tant mieux. Joli talent... Elle peut nous seconder dans les ingénues en l'instruisant un peu...

TIENNETTE.

Oh! j'ai de la bonne volonté... Mais il faut vous retirer; M. le Colonel est levé, il va sortir, il est d'une humeur!...

JULES.

Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE.

Il attend à chaque instant le général,

qui doit venir passer en revue notre régiment..

TIENNETTE.

Allons, voyons, allez-vous-en, car d'un moment à l'autre M. de Verseuil...

JULES.

Ah! çà, Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent nous servir dans nos projets...

TIENNETTE.

Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON.

Comment! tu sais?

TIENNETTE.

Oui! j'étais là en sentinelle et j'écoutais... Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES.

Futet a raison, elle a des dispositions.

THÉODORE.

Si donc ces jeunes gens arrivent... Tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple. Oh! mon Dieu! vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais tous passer dans le jardin jusqu'à ce que le

Colonel soit parti ; et s'il les rencontre, ce sont des Messieurs qui viennent pour notre bal masqué, c'est entendu...

FUTET.

Voyez-vous, la petite gaillarde !... Embrasse-moi, mon enfant ; tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet... Allons, Messieurs, ne perdons point de tems.

AIR : *du Pantalon.*

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener,
De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls.

JULES.

Si venant de son pays
A Paris,
Ce beau-fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles ;
Par ce choix incivil,
Que nous restera-t-il ?

TOUS.

Que chacun fasse

A l'instant
Le serment, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

TIENNETTE.

Me voilà de la confidence.... C'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne! Que mon papa dise maintenant que je suis une bête.

AIR : *C'est ma mie j' la veux.*

Tout bas quand on cause
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête.
Est-ce ma faute, dà!
S'il m'a faite
Comm' ça?

J'sais que l'voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C'que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce M. de Roufignac... Roufignac!... Il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

SCÈNE V.

TIENNETTE, ERNEST DE ROUFIGNAC, en négligé d'officier de cavalerie élégant. (*)

ERNEST.

Quel singulier pays!... Comment! personne pour me recevoir!... Ils ne sont pas curieux du tout... Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

TIENNETTE.

Ah! mon Dieu! voilà dejà quelqu'un...

ERNEST.

Ma belle enfant...

TIENNETTE.

Chut!

(*) Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes d'uniforme.

ERNEST.

Qu'est ce que c'est donc?

TIENNETTE.

Chut! vous dis-je... Vous venez de Paris?

ERNEST.

A l'instant même...

TIENNETTE.

Ces Messieurs et mademoiselle Nina vous attendent; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST.

Eh! pourquoi donc?

TIENNETTE.

Le Colonel n'est pas encore sorti... et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST.

Du prétendu!

TIENNETTE.

Oui... Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST.

Parbleu! cela va sans dire...

TIENNETTE.

Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer... ce ne serait plus cela...

ERNEST.

C'est juste... Mais dites-moi: le prétendu, c'est?...

TIENNETTE.

Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST.

Ah! oui... oui... M. de Roufignac?

TIENNETTE.

Justement.... Ah! bien, si vous savez déjà...

ERNEST.

Oui, je sais... confusément...

TIENNETTE.

Oh! nous allons bien nous amuser! Tous ces Messieurs, ces messieurs les Officiers, sont avertis.... C'est M. Futet, le percepteur des contributions, qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux... Elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST.

Eh! quel est ce M. Théodore?

TIENNETTE.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est son cousin,
Qu'elle aima dès son premier âge;
Et si quelque autre avait sa main...
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Et n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST.

C'est charmant...

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence ;
Et si la noce s' fesait demain,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contre-danse ?
C'est son cousin.

ERNEST.

Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge...

TIENNETTE.

N'est-ce pas, Monsieur ?... Il paraît qu'on vous attendait pour commencer.... Mais dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans ?

ERNEST.

Ma foi... je te l'avouerai... je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer... Tu dis donc que Nina aime Théodore ?..

TIENNETTE.

Sans doute... ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes.... parce que M. Jules est aussi fort aimable... Au fait, mademoiselle Nina a raison ; on a des prévenances... des égards, et on l'accuse d'être coquette... Mais tous les hommes sont

jaloux... jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans... a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête-à-tête avec un jeune homme... Et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST.

Si fait... si fait... je commence...

TIENNETTE.

Écoutez... C'est, je crois, le Colonel... Je vais le guetter... Courez vite rejoindre ces Messieurs, et vous habiller pour la comédie... Vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent; M. de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac...

TIENNETTE.

Gnac : c'est ça.

ERNEST.

Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine... Dites-moi... Y a-t-il ici un costumier ?..

TIENNETTE.

Comment donc, Monsieur ! et un qui vient de Paris encore... un élève de Babin...

dans la grande rue à droite... un magasin de masques à côté de l'évêché... tout ce qu'il y a de plus nouveau... des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot, et la tête de mort. Votre servante, Monsieur !

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ERNEST.

Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitans de Limoges.

Air : *Reprends, Edgard, ton vaillant cimeterre.*
(de M. A. de Beaupland.)

Au champ d'honneur, allons, on me défie,
Et du combat le gage m'est jeté.
J'ai contre moi ruse, audace et folie ;
Montrons contre eux et malice et gaîté.
Oui, pour les vaincre, en loyal adversaire,
Ne nous servons que de leurs propres traits...
On vit toujours sous la même bannière
L'esprit, l'honneur, la gloire et les Français

S'il faut ici leur céder la victoire,
Si ma défaite ajoute à leurs lauriers,
Je m'y soumets ; c'est toujours une gloire
De résister à de braves guerriers.
Mais du combat si le sort m'est prospère,

Ils me sauront pardonner mes succès...
On vit toujours sous la même bannière
L'esprit, l'honneur, la gloire et les Français.

Ne perdons point de tems, et de peur d'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra... M. Théodore, M. Jules... Tout les deux font la cour... et pour un rien seraient rivaux. Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. M. Futet.... jaloux. Madame Futet... vue en carriole dans les environs de Melun.... avec un jeune homme... C'est charmant. On vient... Eh vite !... au magasin de masques.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE VERSEUIL, NINA, UN BRIGADIER.

LE COLONEL, achevant de donner des ordres.

Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes... Nous attendons le général d'un moment à l'autre... et j'ai prévenu messieurs les Officiers de ne point quitter la caserne.

LE BRIGADIER.

Oui, mon Colonel...

LE COLONEL.

Une revue ! quel bonheur !

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers,
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers !
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille ;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille... si M. de Roufignac arrivait.... tu lui diras qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures... mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA.

Mon père... je n'oserai jamais...

LE COLONEL.

Comment... tu n'oseras jamais !... Le fils d'un ancien ami !... un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien !...

NINA.

Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que ça fait ? vous ferez connaissance ? Écoute-moi : j'ai là-dessus un système.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, sans amour je veux qu'on se marie ;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne paraît pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver ;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arriva-t-il ; et tu l'éprouveras ainsi.

NINA.

Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL.

Allons, tu as des préventions contre lui... Non, parle franchement... Il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges... Voilà comme vous êtes, vous, gens de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Ton erreur est excusable ;
A Paris tous les amans
Sont plus vifs et plus galans ;
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père.

Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend au contraire
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris...

LE COLONEL.

Chimères que tout cela !... Tu sais d'ailleurs que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis. Allons, rentre...

NINA.

Non, mon père, je veux vous reconduire, et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

AIR : *Ah ! quel plaisir !*

Mais du repas
J'entends l'heure qui m'appelle ;
Et de ce pas
Je vais me rendre au repas.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre long-temps.

LE COLONEL.

Mais du repas, etc.

(Ils sortent. Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.)

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE.

Vivat !... le voilà enfin parti...

JULES.

Et nous sommes maîtres du champ de bataille.

(On entend du bruit dans le fond.)

JULES.

Quel est ce bruit ?... Eh ! vois donc quel original !

(On entend crier en dehors.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ERNEST.

ERNEST, habillé grotesquement et parlant à la cantonade.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu... Je vous demande la maison de M. de Verseuil... oui, du colonel de Verseuil... Il n'y a pas de quoi me rire au nez...

---

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac ; elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.

THÉODORE.

M. de Verseuil... Serait-ce notre homme?

JULES.

Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en fesais. (*Se retournant et parlant vers le fond.*) Oui, Messieurs; qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST.

A la bonne heure, voilà un honnête homme.

JULES.

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST.

C'est vrai... et parce que je leur dis que je viens de Limoges... il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise.

TOUS, l'entourant.

Comment! vous venez de Limoges?...

ERNEST.

AIR : *Ma bouteille et ma brune.*

Oui, vraiment, j'en arrive,
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive
Me guidait en chemin.
J'dois êtr' marié demain.

THÉODORE.

Quoi! vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi! vous êtes mon cousin?
Ah! pour moi quel heureux destin!

ENSEMBLE.

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin.
Bravo! c'est notre cousin.

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin
Youp, youp, quel heureux destin!

ERNEST.

Mais voyez donc comme ça se rencontre!

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah! ah!

JULES.

Il y aura long-tems qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST.

Oh! oh!

JULES.

Ah! ah! oh! oh! le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, riant comme d'inspiration.

Eh! eh! eh!

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient... Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE.

Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST.

Oh! mais... il faut des farces.... Est-ce que vous ne faites pas de farces ici?... Oh! à Limoges, les jours gras, on en fait.... on en fait...

JULES.

Je suis sûr que Monsieur est un des plus malins...

ERNEST.

Ah! ah! c'est vrai... Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme cela des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais, par exemple, faut avoir l'esprit bien fait, et ne jamais se fâcher... Moi, d'abord, on m'aurait assommé, que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, à part.

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même, pour que cela finît plus gaîment, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES.

Très-bien vu.

THÉODORE.

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pas?

JULES.

Va donc pour le grand repas... Mais tremblez, Messieurs : avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais... Moi, d'abord, je parie pour lui.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FUTET.

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce? déjeune-t-on aujourd'hui?

JULES, bas à Futet.

C'est notre homme.

FUTET, bas à Jules.

Oh! alors... nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (*Haut, en fesant un geste de surprise.*) Oh! ciel! en croirai-je mes yeux? quelle heureuse rencontre! n'est-ce point là M. de Roufignac?

ERNEST.

Comment, Monsieur?...

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille de Roufignac?

ERNEST.

Oui, oui... un peu. (*A Théodore.*) Diable emporte si je m'en souviens!

THÉODORE.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela... et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté?

ERNEST.

Aux Innocens.

FUTET.

Aux Innocens... c'est cela... nous y jouions tous les jours au billard... nous étions là une vingtaine de lurons...

ERNEST.

Ah ! oui.

FUTET.

Embrassons-nous, je vous prie. (*Ils s'embrassent.* (*Bas.*) Hein !... est-il d'une bonne pâte !... (*A Ernest.*) Et cet endroit où l'on dansait... comment l'appelez-vous donc ?

ERNEST.

Ah ! la Redoute... Hein ! le beau bal...

FUTET.

Je n'en manquais pas un... c'etait une foule... et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes...

ERNEST.

Ah ! dame... on en avait souvent... ne fût-ce que pour retenir ses places....

FUTET.

Oui... mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien... et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment ! un soufflet ?... Qu'est-ce qui vous a donc dit ?..

FUTET.

Enfin, vous reçûtes un soufflet... convenez-en... vous voyez que je suis bien instruit... (*Bas.*) Est-il bête !

ERNEST.

C'est vrai... Mais d'où savez-vous?...

FUTET.

Parbleu! c'est moi qui vous l'ai donné....

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST.

Comment! c'était vous?... Est-ce heureux de se retrouver ainsi! Eh bien! imaginez-vous que je n'en savais rien... parole d'honneur.

FUTET.

Je crois bien...

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu... et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, mettant son chapeau, et d'un air patelin.

Si, parce que je suis alors obligé de vous en demander satisfaction... et comme ces Messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment! comment!

ERNEST, à Théodore.

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes,

JULES.

Ah ! ah ! nous allons rire.

FUTET.

Oui, oui, nous allons rire.

THÉODORE.

Ah ! çà, vous êtes donc un brave, M. de Roufignac ?

ERNEST.

Ah ! mon Dieu ! non... Mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Limoges... je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien....

FUTET.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST.

AIR : *Ma commère quand je danse.*

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret ;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis ferme du jarret.
C'est que mon maître en détachait ;
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous sans cela que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup... qui me ferait mal?... pas si bête.... Allons, Monsieur, ferme. (*Aux Officiers.*) Vous allez voir ce

coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte. (*A Futet.*) Baissez donc un peu votre collet.

THÉODORE.

Je parie pour.

JULES.

Je parie contre. (*Bas à Futet.*) Allez... allez toujours, la plaisanterie est divine.... C'est délicieux....

FUTET.

N'est-ce pas... n'est-ce pas? C'est qu'un butor comme celui-là est capable de faire quelque sottise.

JULES.

Ce sera plus drôle..., Allez toujours.

ERNEST.

Allons, en garde...

FUTET.

Ah! ah! c'est charmant!... Mais je veux réserver votre valeur pour une meilleure occasion...

ERNEST.

Comment! une meilleure occasion! où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres?

FUTET.

Écoutez: le soufflet était de mon invention... je vous l'avais donné... je vous l'ôte...

votre honneur est intact... ainsi rengaînez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement... Ah! ah! est-il bête!...

ERNEST.

Comment! c'était donc pour rire?...

FUTET.

Eh! sans doute...

ERNEST, remettant son chapeau.

Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction... Allons, l'épée à la main...

FUTET, aux officiers.

Ah! çà, quel enragé! mais, est-il bête! est-il bête! je vous demande. (*A Ernest.*) Je vous déclare, Monsieur, que, dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre... et je ne me battrai pas un mardi gras... Demain, si le cœur vous en dit... (*Bas à Théodore.*) C'est décidé... il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge...

THÉODORE.

Comment! vous voulez?...

FUTÉT.

C'est une affaire qui devient la mienne.... Justement voici ma femme!...

ERNEST.

Sa femme!...

FUTET.

Soyez à vos rôles... ça va commencer.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mme FUTET.

Mme FUTET.

AIR : *Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra ?
Ah ! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu ?
Oui, notre sexe est perdu
Tant qu'existeront les hommes.
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle ?
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra ?

FUTET.

Hein !... joue-t-elle son rôle !...

Mme FUTET.

Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un M. de Roufignac?...

THÉODORE, montrant Ernest.

Le voici lui-même.

Mme FUTET.

Ah! Dieu! c'est bien lui... c'est trop lui! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

Mme FUTET, se relevant.

Ce que j'ai, perfide!... Tu ne me reconnais pas?... Après la promesse de mariage que tu m'as faite?..

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

C'est ta coupable trahison
Qui seule égara ma faiblesse. (Bis.)
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu la raison.
J'ai perdu, quelle école!
Le sort qui m'était dû;
J'ai perdu la vertu...

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE.

Comment! Monsieur, oser faire la cour à ma cousine, lorsque vous avez déjà...

FUTET, bas à sa femme.

C'est bien, c'est bien. (*Haut.*) Le fait est que si vous avez déjà...

Mme FUTET.

Parle, perfide; oserais-tu le nier?... et mon souvenir est-il banni de ta mémoire? après toutes les bontés que j'ai eues pour toi...

ERNEST.

En effet... Serait-ce possible?... Eh! oui... je crois reconnaître...

FUTET, à part.

Il reconnaît ma femme... C'est charmant! Est-il bête! est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai, Madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais... Mais je vous ai si peu vue... cette carriole était si obscure; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites...

TOUS.

Comment?... comment?...

ERNEST.

J'aime mieux... tout vous raconter. (*A Futet.*) Et c'est vous que je prends pour juge... Il y a environ six mois... oui, il y a déjà cela... j'allais à Melun...

FUTET.

A Melun !...

ERNEST.

Je me trouvai tête-à-tête... dans une petite carriole... avec une femme charmante, que je ne pouvais pas distinguer.

FUTET.

Une carriole !...

ERNEST.

Je reconnais maintenant que c'est Madame... Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut... Mais je vous demande si c'est ma faute... En carriole le sentiment va si vite!

FUTET, à sa femme.

Morbleu! Madame...

ERNEST.

Mais je n'ai rien promis... Dites-le vous-même...

FUTET.

Eh bien! avais-je tort d'être jaloux? (*A Ernest.*) Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi, et nous verrons...

ERNEST.

Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure?... Eh bien! soit... en garde...

FUTET.

Il ne s'agit pas de cela... Apprenez que

Madame est mariée, qu'elle a un mari respectable...

ERNEST.

C'est bien agréable pour lui...

Mme FUTET.

Mais, Monsieur... mais, mon ami...

FUTET.

Fi! Madame.

JULES, à Ernest.

Cela n'empêche pas, Monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale... très-blâmable... Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé, il n'épousera pas mademoiselle Nina... Nous allons répandre partout son aventure...

THÉODORE.

Oui, je vais la raconter à tout le monde... et voici ma cousine elle-même, à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, NINA.

THÉODORE.

Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait...

et que le hasard vient heureusement de démasquer...

NINA.

Je sais tout; j'avais vu Madame avant vous.

FUTET.

Oui... mais vous ne savez pas.

NINA, bas à Futet.

C'est très-bien... tout va à merveille.

FUTET.

Mais non, au contraire... Maudit Limousin... va!...

NINA.

J'espère, Monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure... (*A part.*) Comme il est déconcerté!... (*Haut.*) vous ne songez plus à ma main.

FUTET.

C'est ça. Renvoyez-moi le provincial.

ERNEST.

Ah! ah! qu'est-ce que ça fait?... on a une inclination... et on se marie, ça n'y fait rien... Vous le savez bien, puisque vous m'épousez...

NINA.

Comment? Monsieur!

ERNEST.

Eh! mon Dieu! je sais tout... Vous sentez

bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations... On assure que vous avez distingué un monsieur Théodore... un fort joli garçon que je ne connais pas... fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'apercevait pas qu'on l'abusait.

THÉODORE.

Monsieur...

NINA.

Eh! qui a pu vous dire que je l'aimais?

ERNEST.

On n'a point dit ça... C'est bien lui qui vous fait la cour... Mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, furieux.

Eh bien! je m'en suis toujours douté...

ERNEST.

Pardi! c'est connu... Tout le monde vous le dira.

NINA.

Quelle indignité!...

JULES, bas à Théodore.

Je te jure, mon ami...

THÉODORE.

C'en est assez, Monsieur, et vous ne jouirez pas plus long-tems de votre triomphe.

JULES.

Écoute donc... comme il te plaira.

Mme FUTET.

Mais, Messieurs, de grâce...

FUTET, vivement.

Taisez-vous, Madame...

AIR : *Cœur infidèle* (Blaise et Babet)

THÉODORE, à Nina.

Cœur trop léger.

FUTET, à madame Futet.

Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage ?

THÉODORE, FUTET.

Cœur volage,
Ne me parle pas davantage.

THÉODORE, à Jules.

A demain.

FUTET, à sa femme.

Il n'est point d'excuse.

JULES, à Théodore.

A demain, soit, je vous attends.

FUTET, à part.

Ce Limousin dont je m'amuse
S'amuserait à mes dépens !...

FUTET, THÉODORE.

Cœur infidèle, etc.

TOUS LES OFFICIERS.

ENSEMBLE.

Dans le fond du cœur je partage
L'affront sanglant qui vous outrage.

MADAME FUTET, NINA.

Je n'entends rien à leur langage,
Cessons un pareil badinage,
Ou bien, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

(Les officiers, Futet et madame Futet sortent.)

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA.

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela... Oh! je m'en vengerai... et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST.

Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup...

NINA.

Eh bien! Monsieur, vous êtes content... Voilà tout le monde brouillé, et cela grâce à vous.

ERNEST.

Ah! dame... Ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela?... Moi, je n'en sais rien...

NINA.

Comment! vous n'en savez rien!... quand vous allez justement leur dire... (*A part.*) Au fait, il a si peu d'intelligence qu'il ne se doute pas même... (*Haut.*) Dites-moi, M. de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah!... voyez-vous...

NINA.

Répondez-moi donc?

ERNEST.

Pardon, Mademoiselle... c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez...

NINA.

Écoutez (*le fesant reculer*); je suis bonne, je suis douce naturellement; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?...

ERNEST.

A qui le dites-vous? C'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant. Oui, vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit... Tranchons le mot... je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talens, sans usage... Eh bien! du moment que je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi... Il m'a semblé qu'un nouveau

jour m'éclairait... de nouvelles idées se présentaient à mon imagination, et sans peine, sans effort, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA.

Quel langage !

ERNEST.

Et qu'a-t-il donc de si étonnant ? de tout tems l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges?... douteriez-vous de ses miracles?... et qui plus que vous cependant serait capable d'y faire croire ?

AIR : *Vaud. du Piége.*

Oui, d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même.
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres ;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA.

Serait-ce une plaisanterie ?

ERNEST.

Qui ? moi, plaisanter sur un pareil sujet ! j'en suis incapable... Et vous aussi, je le parierais... Et si notre mariage vous avait dé-

plu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union... je suis sûr que vous m'en auriez averti... que, loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père; que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse... N'est-il pas vrai?...

NINA.

Monsieur...

ERNEST.

Jugez donc de ce qui aurait pu arriver... si, en voyant un jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter; si ce malheureux vous aimait réellement; si, à votre vue, il n'avait pu se défendre d'un sentiment fatal; si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau....

NINA.

Grand Dieu!

ERNEST.

Rassurez-vous... il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là... Mais si ce n'est pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous? A quoi ne vous exposez-vous pas en

vous livrant ainsi?... car enfin, vous ne savez pas qui il est... vous ignorez son secret, et il possède le vôtre... Et s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale?...

NINA.

Ah! Monsieur...

ERNEST.

Mais heureusement tout dépend de vous... ma discrétion se reglera sur la vôtre... Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu; ma vengeance se bornera là... Surtout pas le mot à ces Messieurs... Je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux... restez neutre... c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA.

Je reste stupéfaite... et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE.

TIENNETTE, les apercevant.

Ah!... comment! c'est vous, Monsieur?... A la bonne heure, vous voilà bien déguisé...

vous avez bien trouvé le magasin... Mais ce n'est plus cela... il faudra encore changer... Si vous voyiez les autres... ils sont tout en noir.

NINA, à Tiennette.

Comment! est-ce que tu connais Monsieur?

TIENNETTE.

Sans doute... Mais ne craignez rien... il est aussi du secret... Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville... ils s'habillent de ce côté... Allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas... il paraît que ça allait mal : tous ces Messieurs étaient brouillés; mais M. Futet les a raccommodés et les a réunis tous contre l'ennemi... C'est comme ça qu'il parle; mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu; car il y met un zèle, une ardeur!....

ERNEST, se mettant à une table, à part.

Ah! diable!... (*Haut.*) Attends, je vais le seconder.

NINA.

Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois... et comment il se fait...

ERNEST.

Que je sois de tous les partis... n'est-ce pas? Ah! mon Dieu! ça n'est pas nouveau...

(*A Tiennette.*) Tiens, cette note au pâtissier... cette autre au glacier... ce billet au Colonel... et cette bourse pour toi...

NINA.

Mais, Monsieur...

ERNEST.

Vous m'avez promis de rester neutre... (*A Tiennette.*) Le Colonel est au château; il faut trouver à l'instant quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE.

Nous avons Jacques le postillon.

ERNEST.

C'est bon. Passe à la poste.

TIENNETTE.

Oh! ce n'est pas là qu'on le trouvera... c'est au cabaret du coin ou chez l'orangère en face... Oh! ça ne sera pas long... A propos, le prétendu est-il venu ici? l'avez-vous vu? est-il bien drôle?

ERNEST.

Oui, oui, oui... mais dépêche-toi.

TIENNETTE, courant.

Votre servante, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA.

Que dit-elle? le prétendu est-il venu? Est-ce que vous n'êtes pas M. de Roufignac?... Au nom du Ciel, qui êtes-vous décidément?

ERNEST.

Le plus dévoué de vos serviteurs... Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces Messieurs.

NINA.

Ah! je vous le promets.

ERNEST, lui présentant la main.

Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement?

NINA.

Vous vous méfiez de moi...

ERNEST.

Non; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre.

(Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.)

SCÈNE XVI.

ERNEST.

Bon! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups... Heureusement mes renforts vont arriver... N'importe, tenons-nous sur nos gardes... et courons faire en sorte...

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, en robe de médecin.

FUTET, arrêtant Ernest.

Non pas... halte là. (*Bas.*) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, se dégageant, et voulant s'échapper.

Qu'est-ce que ça veut dire?

DROLICHON, l'arrêtant de l'autre côté.

Vous n'irez pas plus loin.

FUTET.

D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous...

DROLICHON.

Vous nous êtes recommandé.

FUTET.

Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

ERNEST, à part.

Ah! j'y suis... Les médecins... C'est ça, la scène obligée... Sans doute les apothicaires ne sont pas loin... Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET.

Voilà un pouls qui n'est pas bon...

ERNEST.

Je crois déjà les entendre... et je vois d'ici l'arme fatale... Morbleu!

DROLICHON.

Cet homme n'est pas bien...

ERNEST.

Non, c'est vrai...(*A part.*) Quelle idée!... (*Haut.*) Ça commence même à m'inquiéter... Et je ne serai pas fâché de vous consulter, car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (*Fesant la grimace.*) Aïe... Mais ils disent comme ça que le neuvième... Aïe...

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

ERNEST, faisant la grimace.

Maudit animal!

DROLICHON.

Comment?...

ERNEST.

Non, ce n'est pas à vous que j'en veux... C'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière...

FUTET et DROLICHON.

Un chien!...

ERNEST.

Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé... Ah! bien, oui, pas si bête...

FUTET, reculant.

Enragé?...

ERNEST, le retenant.

Vous sentez bien que ça n'est pas vrai... Mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution...

FUTET et DROLICHON.

Ah! mon Dieu!...

ERNEST, le retenant.

Oh! vous ne me quitterez pas... Et je veux que vous me voyiez... parce que depuis quelque tems j'éprouve de momens à autres cer-

taines émotions... mes yeux s'enflamment... mes nerfs se contractent.. Eh bien!... qu'est-ce que je sens donc?... (*Il fait plusieurs contorsions.*) Je crois que cela me prend.

FUTET.

Grand Dieu!

DROLICHON.

Nous sommes perdus!

(Ernest marche d'un air furieux.)

FUTET, appelant.

Au secours! à moi, Messieurs, il est enragé.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORE, JULES, LÉON, en médecins, et tous les autres jeunes gens en apothicaires, entrent aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné. Roufignac s'esquive.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, excepté ERNEST, LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant.

Eh bien! Messieurs, sommes-nous prêts?

Le général va bientôt arriver, et je... (*Apercevant les officiers déguisés.*) Corbleu! que veut dire cette plaisanterie?

TOUS.

AIR : *Courons aux prés Saint-Gervais.*

Colonel, vous l'avez vu,
Au devoir nous allions nous rendre;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère,
Et ces armes-là? Corbleu!
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu?

TOUS.

Colonel, vous l'avez vu, etc.

FUTET.

Oui, Colonel, quand vous saurez que nous avons ici un enragé...

LE COLONEL.

A l'autre...

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE.

TIENNETTE, accourant, sans voir le Colonel.

MONSIEUR, les voilà, les voilà.

FUTET.

Qui donc?

TIENNETTE.

Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers! que sais-je? tout ce que ce Monsieur qui est si farce a commandé pour le repas que ces Messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment! le repas?

TIENNETTE, au Colonel.

Jacques a dû vous remettre une lettre.

LE COLONEL.

Oui, qui m'annonce l'arrivée du général.

TIENNETTE.

Dame! je ne sais pas... C'est ce Monsieur qui me l'a remise.

LE COLONEL.

Ce Monsieur, ce Monsieur, et qui encore? Ah! çà, voyons, Messieurs, m'expliquera-t-on enfin ce que cela signifie

TIENNETTE.

Tenez, le voici... Ah! il a repris son autre costume.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, ERNEST, dans son premier costume.

LE COLONEL.

Arrivez donc. Ah! çà, qui diable êtes-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtissiers, des traiteurs; qui changez en pharmacie une caserne de hussards; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas, et qui enfin rendez muet et tranquille un régiment de démons que j'ai l'honneur de commander?

ERNEST.

Mon Colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir. Dans ce moment-ci, ces Messieurs s'amusaient à mes dépens...

LE COLONEL.

Eh bien! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST.

Demandez plutôt à Mademoiselle (*voyant Nina qui arrive*) qui, mieux que personne vous dira qui je suis.

NINA.

Qui, moi? je craindrais trop de me tromper... C'est Tiennette qui seule vous connaît.

TIENNETTE.

Point du tout... C'est un jeune homme de Paris... c'est un ami de ces Messieurs.

FUTET.

A d'autres... C'est le diable.

ERNEST.

Pas tout-à-fait, et puisqu'il faut vous le dire..

AIR : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Mon père et vous d'un heureux mariage
Aviez conçu l'espoir flatteur.
Mais j'aurai fait un long voyage
(Montrant Théodore et Nina.)
Pour assister à leur bonheur.

LE COLONEL.

Comment! vous voudriez...

ERNEST.

Oui, j'aime mieux, en homme sage,
De ces Messieurs, pour éviter les traits,
Les divertir avant mon mariage,
Que de les amuser après.

LE COLONEL, aux officiers.

Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST.

Est bien permise, Colonel; je suis mili-

taire comme ces Messieurs ; à ce titre s'ils veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper, la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur... M. Fûtet d'avoir un peu alarmé sa jalousie; vous, Colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps que le dîner de ces messieurs va suppléer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET.

Comment ! la carriole de Melun?...

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON.

Et le petit chien, pas plus haut que cela?..

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh quoi ! ma femme...

Mme FUTET.

Pouvais-tu douter de moi? (*A part, regardant Ernest.*) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST.

Ah! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries originales *pour les jours gras*, et si ces Messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS.

Monsieur...

ERNEST.

S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons ensemble quelques bons tours pour passer gaîment le carnaval.

VAUDEVILLE.

AIR : *Que Pantin, etc.*

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire ;
Célébrons le carnaval :
Des plaisirs c'est le signal.

MADAME FUTET.

AIR : *Un soir que, sous son ombrage..*

Pauvres humains ! dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas ! de tours :
La fortune, la folie,
Et plus encore les amours.
En vain d'avance on se vante
De ne plus être trompé ;
Qu'un minois se présente,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles ;
Bientot l'amour nous les rend ;

Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce :
Encore un d'attrapé.

Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille
L's amans n'songeaient pas à moi,
J' devins un peu gentille!
L'un d'eux me lorgna, je croi.
Maintenant rien ne m'échappe.
D' moi plus d'un est occupé.
A chaqu' grâc' que j'attrape,
Encore un d'attrapé.

Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter?
Les ans que le Ciel me donne,
Je les prends tous sans compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie :
Encore un d'attrapé.

Célébrons, etc.

FUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on discute,
Pour échauffer je suis là,

Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha;
Mais voyez le bon apôtre;
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre...
(Se frottant les mains.)
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

NINA, au Public.

A la critique on échappe
Dans ces jours où tout est bien;
Si la pièce est une attrape,
Silence... n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, d'être trompé,
Et qu'à chacun l'on dise :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

FIN DU NOUVEAU POUCEAUGNAC.

UNE VISITE
A BEDLAM,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SCRIBE ET DELESTRE-POIRSON;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 avril 1818.

EVD

PERSONNAGES.

ALFRED DE ROSEVAL.
AMÉLIE, sa femme.
LE BARON DE SAINT-ELME, son oncle.
CRESCENDO, compositeur italien.
TOMY, jardinier du Baron.

La scène se passe auprès de la nouvelle maison de fous de Bedlam, aux portes de Londres.

UNE

VISITE A BEDLAM,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un parc à l'anglaise fort élégant, orné de statues et d'arbres exotiques; dans le fond, un jardin fermé d'un grillage, avec une porte également en treillage; à gauche, sur le premier plan, un pavillon; au troisième plan, l'entrée du parc; sur le devant du théâtre, à droite, un saule pleureur, avec un banc de gazon au pied.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, AMÉLIE, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Oui, Signora, de l'ame, dou sentiment, de la méthode et de la voix; voilà tout ce qu'il faut pour la mousique italienne, et vous possédez tout cela dans la perfection.

AMÉLIE.

Je crains que votre écolière ne vous fasse pas honneur.

CRESCENDO.

Point du tout. Il n'y a pas, à dix lieues à

la ronde, oune de nos ledys qui pouisse soutenir la comparaison.

LE BARON.

Savez-vous, signor Crescendo, que je m'étonne toujours de voir un talent tel que le vôtre rester en Angleterre.

CRESCENDO.

Que voulez-vous ?

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Sur les beaux-arts et les talens
Peu de gloire est ici semée ;
Paris seul dispense en tout tems
Les palmes de la Renommée.
Des talens faits pour l'illustrer
Il est l'asile tutélaire...
En France on sait les admirer ;
Mais on les paie en Angleterre.

D'ailleurs, le grand homme est de tous les pays... Je vous réserve aujourd'hui un petit air d'opéra que j'achève dans ce moment.

Barbar amor ! crudel tyran !

Car je compose, tel que vous me voyez ; ce qui ne m'empêche point d'aller à droite et à gauche, donner des leçons dans les châteaux voisins.

LE BARON.

J'entends : *I virtuosi ambulanti.*

CRESCENDO.

C'est cela même. Je déjeune le matin à Bedlam, je dîne à Southaryck, et je soupe à Tudor-Hall : le génie mange partout. Moi, je ne suis pas fier, et j'affectionne surtout votre château, monsou le Baron. Quoique Français, vous savez apprécier le macaroni ; et l'on trouve ici les égards, les attentions, une voix délicieuse, une cuisine française et une mousique italienne. C'est un séjour enchanté !

LE BARON.

Je suis charmé qu'il vous plaise... Mais, est-ce que nous ne continuons pas la leçon ?

CRESCENDO.

La signora a l'air fatigué... Je vais, avant le dîner, revoir la romance que votre charmante nièce m'a permis de loui dédier. Un mot encore : comment mettrai-je pour la gravoure ? A madame ou à madamigelle ?

LE BARON.

Qu'est-ce que cela fait ?

CRESCENDO.

Oh ! c'est très-essentiel.... Voyez-vous, en gros caractères : Dédié par son très-humble serviteur Crescendo..... à..... et cætera, et cætera.

AIR : *Vaud. du Printems.*

Que j'inscrive ici votre nom !
Du succès je réponds d'avance !
Et vous regarde avec raison
Comme l'auteur de la romance.

AMÉLIE.

C'est l'être à bon compte, en effet.

CRESCENDO.

Eh ! mon Dieu, que d'autres, je gage,
Qui sont auteurs, et qui n'ont fait
Que mettre leur nom à l'ouvrage.

Mais il y a une difficoulté : c'est que depuis un mois que je donne des leçons à la Signora, je n'ai pas encore pu savoir si elle était madame ou madamigelle.

LE BARON.

Était-ce bien nécessaire à connaître, pour lui enseigner des roulades et des cadences ?

CRESCENDO.

Noullement, et je vous prie d'excouser non indiscrétion.

LE BARON.

Ce n'en est pas une ; et vous pouvez mettre hardiment...

CRESCENDO.

A madamigelle ?...

LE BARON.

Au contraire... à madame, madame la comtesse Amélie.

CRESCENDO.

Ah ! madame !... c'est différent... Je m'en étais toujours douté... C'est qu'il est étonnant que nous n'ayons pas encore vou M. le Comte. Il doit s'estimer bien heureux, M. le Comte !... et il faut que Madame se soit mariée bien jeune.... Mais, pardon... C'est que, voyez-vous, l'amour et la jeunesse...

L'amor è la gioventù...

J'ai un rondeau là-dessus. (*Se frappant le front.*) Attendez : c'est la fin de mon grand air... Depuis deux jours je la guettais.

Crudel tyran !... ah ! ah ! ah ! ah !

J'y suis : je cours profiter de l'inspiration.

AMÉLIE.

Prenez garde qu'elle ne vous mène trop loin.

CRESCENDO.

Soyez tranquille : je ne passerai pas l'heure du dîner.

(Il sort en chantant, en gesticulant.)

SCÈNE II.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Allons, et lui aussi va faire des commentaires sur la conduite de mon mari, s'étonner de ce que M. le Comte...

LE BARON.

C'est qu'en effet il y a de quoi s'étonner.

AMÉLIE.

Eh ! pourquoi donc, mon oncle ? Je trouve tout naturel qu'un mari reste éloigné de sa femme.

LE BARON.

Oui, mais qu'il y reste pendant huit ou dix mois ?... On m'a assuré cependant qu'il t'aimait éperdûment.

AMÉLIE.

Mon oncle, vous n'étiez pas à Paris lorsqu'on m'unit à M. Alfred de Roseval !.. ainsi vous ne pouvez savoir...

LE BARON.

Non, mais sans le connaître, je sais que c'est le plus étourdi, le plus aimable et le plus brave de tous les officiers français.

AMÉLIE.

Un véritable enfant, qui se croyait le plus

heureux des hommes quand il était paré de son grand uniforme, ou qu'il montait son cheval de bataille.... et qui aurait tout sacrifié au bonheur de passer son régiment en revue !

LE BARON.

Vrai ?... eh bien ! il me semble impossible qu'un homme comme celui-là ne soit pas charmant.

AMÉLIE.

En vérité, mon oncle, vous me donneriez de l'humeur !

LE BARON.

Non... mais avec un tel caractère... on doit être gai, franc, incapable de tromper ; on doit aimer sa femme, et quoi que tu en dises, il faut qu'il y ait un peu de ta faute, et tu ne m'as pas tout avoué.

AMÉLIE.

Moi, mon oncle ?... grand Dieu ! si on peut dire !... Soyez notre juge !... On nous maria... il disait qu'il m'aimait, je voulus bien le croire ; ils le disent tous, et l'on est convenu de ne pas disputer là-dessus ! Pendant huit jours, je dois pourtant lui rendre cette justice, il parut beaucoup plus occupé de moi que de ses chevaux, et même de son uniforme !... Il fallut partir pour une mission importante... il en fut désolé, rien n'égala sa douleur ; moi-même, par compassion, je

daignai en être touchée ! Au bout de huit jours, il devait m'écrire... quinze se passent; enfin la lettre arrive ; elle a été retardée par une foule d'événemens plus ou moins extraordinaires.... vous sentez qu'on n'est pas dupe de tout cela.... Je réponds très-froidement... On me récrit ; mais d'un ton... vous en auriez été indigné. Je ne réponds pas, comme vous vous en doutez bien... J'attends qu'on me fasse des excuses... qu'on me demande pardon... eh bien ! point ; un mois, deux mois se passent ; aucune nouvelle... vous sentez que, ma vie en eût-elle dépendu, je ne serais point revenue la première. A cette époque, vous passez en France ; vous me proposez de quitter Paris, dont le séjour me paraissait insipide... de venir habiter, avec vous, un château que vous avez au bord de la Tamise, près du nouvel établissement de Bedlam.... J'accepte avec joie.... et c'est dans cet asile enchanteur, au sein des arts et de l'amitié, que vous croyez que je puis conserver quelques regrets, ou former quelques désirs... Non, mon oncle, rassurez-vous... je ne regrette rien... je n'aime rien que vous... que vous seul... et je jouis, grâce au ciel, d'une tranquillité et d'une indifférence que rien ne pourra troubler.

LE BARON.

Le ton dont tu me le dis me persuade, et je ne conserve plus aucun doute.... Il y a

bien dans ton récit quelques petits détails que tu ne m'avais pas racontés... mais c'est égal, tu as raison, complétement raison.... Et que fait Alfred maintenant ?

AMÉLIE.

J'ai appris indirectement que sa mission était terminée, et qu'il voyageait pour son plaisir.

AIR : *de la Robe et des Bottes*

On prétend qu'il parcourt le monde,
Qu'éblouissant toutes les Cours,
Il va, promenant à la ronde
Son or, son faste et ses amours.

LE BARON.

En tous lieux s'il est infidèle,
C'est qu'il veut connaître par là
La plus aimable et la plus belle...
Je suis sûr qu'il te reviendra.

AMÉLIE.

Lui ! quelle idée !... En tous cas ce serait inutile, car mon parti est pris.... je le dis sans humeur, sans colère... je ne le reverrai jamais. Jamais je ne rendrai ma tendresse ni mon estime à quelqu'un qui, volontairement, a pu vivre une année entière éloigné de moi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TOMY.

LE BARON.

Eh bien ! que nous veut Tomy ?

TOMY.

Ah ! c'est vous, not' maître?... tant pire.

LE BARON.

Pourquoi tant pire ?

TOMY.

C'est que j'ai quelque chose à vous demander !

LE BARON.

Eh bien ! imbécile?

TOMY.

Pas tant... Dans le fond, c'est bien à vous... mais je m'entends, c'est à Madame que je voulais d'abord m'adresser.... parce que, quand c'est Madame qui parle, on est toujours sûr d'obtenir.

AMÉLIE.

Vraiment !... Je ne me croyais pas tant de crédit !

TOMY.

Oh ! tout le monde ici le sait bien... allez...

AMÉLIE.

Eh bien ! voyons donc, M. Tomy...

TOMY.

Madame... c'est que je viens de la taverne du Grand-Amiral...

LE BARON.

J'aurais dû m'en douter.

TOMY.

Imaginez-vous que je trouve là un beau jeune homme qui arrivait en chaise de poste ; six chevaux, trois postillons... clic, clac.... tout était sens dessus dessous pour le recevoir !... « Holà ! la fille, les garçons, toute » la maison ; qu'on me donne à déjeuner !...» On voulait lui servir de ce bon *porter* que j'aime tant !... car il y en a d'excellent à la taverne de l'Amiral.... Ah ! bien, oui ! du Champagne, du Bordeaux, du vin de France ; vive la France ! Aussi, faut-il lui rendre justice, il les a traités en compatriotes... vous voyez que je ne vous passe rien.

AMÉLIE.

Oh ! Tomy conte bien !

TOMY.

Ah ! çà, pendant qu'il déjeunait et qu'il avait derrière lui deux grands laquais..... « Madame l'hôtesse, est-il possible de visiter la nouvelle maison royale de Bedlam ?...

Je suis étranger, et je voudrais voir en détail ce bel établissement. » On lui dit alors que ça n'est pas public, et qu'à moins d'un mot de recommandation d'un des propriétaires des environs... « Eh ! qui diable voulez-vous qui me recommande ?... je ne connais personne. » Alors, Monsieur, je me suis avancé... je lui ai dit que s'il voulait permettre, j'allais m'adresser à mon maître...

LE BARON.

Ah ! nous y voilà.

TOMY.

Qui était un riche et brave seigneur...

LE BARON.

Et tu lui as promis ta recommandation auprès de moi ?

TOMY.

Dam' ! oui, Monsieur, le désir d'obliger... vu surtout qu'il m'a donné une pièce d'or, et que je suis sûr qu'il m'en donnera encore autant... Vous ne voudriez pas me faire perdre cela.

AMÉLIE.

D'ailleurs, il ne faut pas compromettre le crédit de M. Tomy.

LE BARON.

Je vois qu'il a eu raison de compter sur ta protection.

(Il ouvre la porte du pavillon, et écrit.)

TOMY.

D'autant plus que Monsieur connaît le directeur de la maison des fous, et qu'ainsi il n'y a besoin que d' griffonner un mot... (*A Amélie, pendant que le Baron écrit.*) Pour en revenir à not' jeune seigneur, je l'ai laissé arrangeant sa cravate devant une glace, et cajolant miss Jenny, cette jolie petite fille...

AMÉLIE.

C'est bon... c'est bon...

TOMY.

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Il d'mande son compte : on l' lui présente,
Il pai' sans en r'garder l' montant ;
Et puis il parle, il rit, il chante,
Et tout ça dans le même instant.
Il faut voir comme il se démène ;
Franchement, Bedlam lui convient :
Et loin d' croir' qu'il y va, morguenne !
On croirait plutôt qu'il en vient.

LE BARON, ayant achevé d'écrire.

Eh ! sait-on quel est cet original ?...

TOMY.

Ma fine, oui... car un de ses gens l'a nommé devant moi... et je crois qu'il a dit le comte de... de Roseval.

LE BARON.

Roseval!

AMÉLIE.

Alfred! grand Dieu!...
(Elle court vers le côté par où Tomy est entré.)

LE BARON.

Eh bien! où vas-tu?

AMÉLIE, revenant.

Mon oncle, je ne reste pas ici... je ne veux pas m'exposer à le rencontrer.

LE BARON.

Bon! quel enfantillage!... je ne vois rien là-dedans qui puisse t'effrayer... ce n'est pas ici qu'il vient.

AMÉLIE, cherchant à se remettre.

Vous avez raison... ce n'est qu'une aventure fort ordinaire.

LE BARON.

Oh! fort ordinaire. (*A part.*) Quel événement! Alfred dans ce pays... Alfred si près de nous!... Ne laissons point échapper cette occasion... mais par quel moyen?... Eh! sans doute... (*A Tomy.*) Tiens... porte-lui cette lettre... propose-lui de le conduire toi-même à Bedlam...

TOMY.

Pardin'!.. je sais bien où c'est... la maison des fous... à deux pas d'ici...

LE BARON.

Oui... mais alors...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

TOMY.

Comment! Monsieur... mais il n'y a pas de conscience.

LE BARON.

Fais ce que je te dis, et surtout...

TOMY.

Ah! soyez tranquille... Ma foi, ça sera drôle; car je n'y comprends rien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais, mon oncle, quel est votre dessein, et que prétendez-vous faire?

LE BARON.

Ne t'inquiète pas.

AMÉLIE.

Je vous l'ai dit, vous savez ce que je pense .. ce que j'ai juré... je ne le verrai pas... je ne le verrai jamais.

LE BARON.

A la bonne heure... toi, tu ne peux pas

seulement l'envisager... c'est trop juste... mais moi, je n'ai pas fait de serment... et la tendresse qu'on doit à sa famille...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Je dois accueillir sur sa route
Un neveu qui m'est inconnu,
Qui visite, sans qu'il s'en doute,
Un oncle qu'il n'a jamais vu.
Auprès d'un parent qu'il ignore,
Crains-tu qu'il ne reste toujours,
Lorsqu'avec les gens qu'il adore
A peine reste-t-il huit jours?

AMÉLIE.

Ah! quel plaisir j'aurais à le voir à mes pieds... et à le désespérer...

LE BARON.

Eh bien! tout cela est très-possible.

AMÉLIE.

Comment?...

LE BARON.

Rentre au château; je vais aller te rejoindre et t'expliquer mon projet.

AMÉLIE.

Vous ne tarderez pas... n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON.

Donne-moi au moins le tems de le recevoir.

AMÉLIE.

Si vous me le disiez tout de suite...

LE BARON.

On vient...

AMÉLIE.

Non, mon oncle.... je vous assure que ce n'est personne.

LE BARON.

Et si vraiment, te dis-je.

AMÉLIE.

Mon Dieu! que c'est impatientant!... Me voilà maintenant d'une inquiétude... on avait bien besoin de recevoir ici ce mauvais sujet! (Elle sort en regardant plusieurs fois le côté par lequel Alfred doit venir.)

SCÈNE V.

LE BARON, puis ALFRED, conduit par TOMY.

TOMY.

Par ici, Monsieur, par ici.

ALFRED, dans le fond.

L'entrée est fort bien... c'est un séjour fort agréable que Bedlam... on ne se douterait jamais qu'on est dans une maison de fous. (*Montrant le Baron.*) C'en est un que j'aperçois?

TOMY.

Non, Monsieur, c'est le maître de la maison.

ALFRED.

Ah! oui, le directeur... C'est bon, laisse-moi... Tiens, voilà pour boire à ma santé; je te remercie de m'avoir conduit à Bedlam.

TOMY.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

ALFRED.

Dis à ton maître que le comte de Roseval demande la permission de lui présenter ses respects avant de quitter ce pays.

TOMY.

Oui, Monsieur. (*A part.*) V'là de l'argent bien gagné...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, à part.

Ses respects!... C'est un garçon fort honnête que mon neveu.

ALFRED.

C'est au docteur Willis que j'ai l'honneur de parler?

LE BARON.

Monsieur...

ALFRED.

Voici une lettre qui vous est adressée; daignez, je vous prie, en prendre connaissance.

LE BARON, à part.

Je pourrais m'en dispenser... (*Haut.*) Hum!... hum!... On m'engage à vous faire voir l'intérieur de la nouvelle maison de Bedlam... Monsieur, vous n'aviez pas besoin de recommandation... un gentilhomme tel que vous est toujours sûr d'être bien reçu... Je suis fâché cependant que vous veniez aujourd'hui; nous avons plusieurs parties de l'établissement qui ne sont pas visibles... et je ne puis même que dans un instant vous conduire dans l'intérieur de la maison...

ALFRED.

Comment donc, Monsieur! je suis à vos ordres, et j'attendrai tant qu'il vous plaira... Vos jardins seuls méritent d'être vus... il y règne un goût, une variété; en honneur, j'en connais peu d'aussi beaux.

LE BARON, à part.

S'entendre dire cela à soi-même! un propriétaire!... c'est charmant!

ALFRED.

AIR : *du Verre.*

A vos fous il ne manque rien,
Ils sont les plus heureux du monde ;
En France on les traite moins bien :
Chez nous pourtant l'espèce abonde !
Que j'aime ces ombrages frais !
Ah ! si chez vous, je le confesse,
La Folie habite un palais,
Comment loge-t-on la Sagesse ?

On doit se trouver trop heureux de passer sa vie dans un séjour semblable. Parbleu ! vous devriez bien me permettre de m'y établir.

LE BARON.

Y pensez-vous ? Nous n'avons ici que des gens dont la tête...

ALFRED.

Eh bien ! justement... je vous jure que je n'y serais pas plus déplacé que beaucoup d'autres.

LE BARON.

Auriez-vous par hasard quelques chagrins ?

ALFRED.

C'est selon, voyez-vous... si j'y pensais, j'en aurais de très-grands... Tel que vous me voyez, je suis marié... vous ne vous en dou-

teriez pas, ni moi non plus. Une femme charmante, qui m'aurait fait mourir de douleur, si je n'y avais pris garde.

LE BARON.

Vraiment!... et où est-elle en ce moment?

ALFRED.

Vous allez rire... vrai... je n'en sais rien... je présume cependant qu'elle est à Paris, au milieu des plaisirs et des adorateurs.... Nous sommes brouillés à mort.... Une légèreté.... un caprice.... ce serait trop long à vous raconter. D'ailleurs, tout est fini... je l'ai juré!

LE BARON.

Vous l'avez juré?

ALFRED.

Oui, Monsieur... Cependant j'ai fait les avances... j'ai écrit, on ne m'a pas répondu... ma conscience est tranquille.

LE BARON.

Et vous ne fîtes pas de reproches?

ALFRED.

J'en eus d'abord envie... mais c'est déjà si singulier d'être mari!... et puis un mari qui se plaint... comprenez-vous? on en voit partout. Soit dépit, soit amour-propre, je préférai une vengeance plus digne de moi...

J'allai au bal .. je me lançai dans toutes les sociétés ; il faut bien se faire une raison. C'est ce que je me dis depuis un an ; aussi les voyages, les bals, les concerts, les spectacles, je ne sors pas de là... Enfin, Monsieur, vous voyez l'homme du monde le plus malheureux !

LE BARON.

Croyez, Monsieur, que je compatis bien sincèrement... (*A part.*) Allons, je m'en doutais, ce n'est qu'un étourdi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TOMY, paraissant et appelant par signes, LE BARON.

TOMY.

St, st, st, M. le Baron !

LE BARON, à part.

Diable ! il faudrait prévenir ma nièce.

(Tomy sort.)

ALFRED.

Eh bien ! qu'attendons-nous pour commencer notre visite ?

AIR : *du vaud. de l'Écu de six francs.*

Allons, hâtons-nous, je vous prie,
Et daignez combler mon espoir.

LE BARON.

Vous serez surpris, je parie,
De tout ce que vous allez voir.

ALFRED.

Parmi tant de monde, je gage,
Qui bientôt doit m'environner,
Ce qui va le plus m'étonner,
C'est de me trouver le plus sage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CRESCENDO.

CRESCENDO, tout hors de lui.

Monsu le Baron, monsu le Baron, mon air est achevé...

Crudel tyran... ah! ah!

LE BARON, à part.

Ah! diable! notre musicien; je n'y avais pas songé.

ALFRED.

Quel est cet homme?

LE BARON, bas à Alfred.

C'est un fou.... mais de ceux qui ne sont pas dangereux... et à qui on laisse la liberté... Vous ne croiriez jamais.... c'est un grand personnage.... un.... chancelier de l'échiquier... qui a la manie de se croire un grand

compositeur, et qui ne parle que musique... Tenez, regardez-le. Il voit partout des protecteurs, et moi-même il me prend pour un baron à qui il veut dédier un opéra.

ALFRED.

Ah! ah! ah! le pauvre homme!

LE BARON, bas à Crescendo.

C'est un prince russe... grand protecteur des beaux-arts... et qui raffole de la musique italienne...

CRESCENDO.

Che gusto!

LE BARON, à Alfred.

Je vous demande encore un instant. (*A part.*) Allons retrouver ma nièce. Je reviens au plus vite.

SCÈNE IX.

ALFRED, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects?... Combien nous devons nous tenir honorés d'oune semblable visite!

ALFRED, le regardant.

Voilà bien la figure la plus originale! Qui diable reconnaîtrait là un chancelier? (*Haut.*)

C'est moi, Monsieur, qui suis trop heureux de faire connaissance avec un aussi grand talent... Vous dites que vous vous appelez?....

CRESCENDO.

Il signor Crescendo.

ALFRED.

Ma foi, signor Crescendo, je trouve bien étonnant que l'amour de la composition vous ait fait tout-à-fait oublier vos anciennes fonctions.

CRESCENDO.

Non pas... je me rappelle... j'ai été chef d'orchestre à Turin, et maître de chapelle à Florence... Mais l'intrigue, la cabale... Bah! à quoi bon les places? Vive le vrai compositor! l'artiste indépendant qui n'obéit qu'à son génie!

AIR : *du vaud. du Jaloux malade.*

Quel art plus noble et plus sublime!
Qui sait chanter doit tout savoir :
La nature à sa voix s'anime,
Et tout reconnaît son pouvoir?
Les morts s'élancent de l'Érébe;
Et ce fut jadis un rondo
Qui fit bâtir les murs de Thèbe,
Et tomber ceux de Jéricho.

ALFRED.

Ah! ah! ma foi, il est très-amusant.

CRESCENDO.

A propos de cela, mon Prince...

ALFRED.

Me voilà prince à présent.

CRESCENDO.

J'oubliais de vous chanter mon grand air :

Cruel tyran... ah ! ah ! ah !

Mettez-vous dans la situation... C'est le jeune héros qui marche au supplice... et qui, avant de monter à l'échafaud, commence en mi bémol...

Ah ! ah ! ah ! ah !

ALFRED.

Le morceau me paraît déjà bien placé.

CRESCENDO.

C'est que je vois que vous ne connaissez pas mon opéra. Que c'est heureux pour vous ! je m'en vais vous le chanter... Il est en répétition, dans ce moment, au grand théâtre de Londres... Ce n'est pas sans peine ! des passe-droits, des injustices, quinze mois à l'étoude.... ça ne serait pas pire à l'Opéra de Paris. L'ouvertoure... maestoso !

Tra, la, la, la, la, tra, la, la, la, la...

Et l'oboé qui se fait entendre...

Pon, pon, pon, pon, pon, pon...

Mais quand j'y pense... quelle idée !... ah !

mon Prince! si ce n'était pas abouser des bontés de Votre Altesse... je lui demanderais...

ALFRED.

Vous n'avez qu'à parler.

CRESCENDO

D'accepter la dédicace de mon opéra.

ALFRED.

Avec plaisir!... C'est servir la cause des beaux-arts que d'être utile à un compositeur aussi distingué.

CRESCENDO.

Ma fortoune est faite!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON.

CRESCENDO, au Baron qui arrive.

Ah! monsou le Baron.... il est enchanté de mon opéra... il ne l'a pas entendu; mais il en a accepté la dédicace: me voilà connu à Saint-Pétersbourg! Je cours écrire mon grand air, et nous l'exécuterons après le dîner. Votre Altesse, monsou le Baron, croyez que jamais je n'oublierai...

RÉCITATIF.

Che veggio... qual spectacolo!...

Suona l'orribil tromba!
Crudel tyran... ah! ah! ah! ah!

(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE XI.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED.

Ah! ah! ah! j'avoue d'abord que je le plaignais.... Mais, ma foi, je n'ai pu y résister... Ce pauvre Chancelier! savez-vous que c'est un fou très-divertissant?

LE BARON.

Vous allez en voir bien d'autres : venez.

(On entend un prélude.)

ALFRED.

Écoutez donc.

AMÉLIE, en dehors.

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Il est parti loin de sa mie,
Loin du beau ciel de sa patrie;
Mais en vain l'ingrat tous les jours
M'oublie,
Serai fidèle à mes amours,
Toujours.

ALFRED, avec émotion.

Quelle jolie voix!

LE BARON.

Chut ! c'est notre jeune comtesse... Venez de ce côté ; gardons-nous de la troubler.

ALFRED.

Un instant, je vous prie.

LE BARON.

Non pas ; c'est l'heure de sa promenade. Elle aime à être seule, et nous respectons sa douleur.

ALFRED, regardant vers la droite.

Oui... elle s'avance dans cette allée... elle s'arrête... à sa démarche et à sa taille, je parierais qu'elle est charmante.

LE BARON.

C'est le mot. Une femme bien estimable et bien à plaindre, qui a eu le malheur d'épouser un mauvais sujet.

ALFRED.

Voyez-vous cela !

LE BARON.

Et à qui la mauvaise conduite de son mari a fait perdre la raison.

ALFRED.

Vous m'avouerez que c'est indigne.

LE BARON.

Oui, Monsieur, elle est folle d'amour.

ALFRED.

Ah ! pas possible... (*Dans ce moment, Amélie paraît dans le jardin du fond ; elle ouvre la grille, et vient s'asseoir sous le saule.*) Je vous en supplie, laissez-moi lui parler... Pauvre petite ! folle d'amour ! .. Et vous dites qu'elle est jolie... Je ne la dérangerai pas de sa promenade ; mais permettez-moi de la voir.

LE BARON.

Songez donc que mon devoir me réclame.

ALFRED.

Eh bien ! cher Docteur, ne vous gênez pas ; faites vos affaires... Je vous rejoins dans l'instant.

(Il pousse le Baron dehors par la gauche.)

SCÈNE XII.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, la tête couverte d'un grand chapeau à la Paméla.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est parti, l'ami que j'aime !
Au tout perdu, le bonheur même ;
N'en est pour moi qu'avec celui
Que j'aime !
Tout est chagrin, tout n'est qu'ennui !
Sans lui !

ALFRED.

Cette voix !... quelle illusion !... Mais non, c'est impossible.

AMÉLIE.

Enfin, me voilà seule. (*Otant son chapeau.*) Oui, seule ici, seule dans le monde.

ALFRED, qui s'est approché.

Ciel ! c'est elle !... Quel changement dans ses traits !... Mais c'est bien elle, c'est Amélie, plus jolie que jamais.

AMÉLIE.

Amélie !... Qui m'a appelée ? Que veut cet étranger ?

ALFRED.

Elle ne me reconnaît pas !... Amélie !

(Il lui prend la main.)

AMÉLIE.

Laissez-moi ; votre vue me fait mal.

ALFRED.

Et c'est moi qui suis la cause...

AMÉLIE.

Non, ne t'éloigne pas... Tu pleures, tu as du chagrin.... Écoute : est-ce que tu as été trahi, abandonné ?

ALFRED.

J'ai perdu tout ce que j'aimais.

AMÉLIE.

Reste alors, reste en ces lieux... Et moi aussi, j'ai tout perdu... Tu ne sais donc pas... Il est parti, il s'est éloigné.

ALFRED.

Comment se peut-il que sa raison se soit ainsi... Amélie !... reviens à toi, reconnais-moi... Je suis Alfred.

AMÉLIE.

Alfred, dites-vous ?... Oui, Alfred, c'était son nom... Où est-il ?

ALFRED.

Auprès de toi.

AMÉLIE.

AIR : *de M. Frédéric Kreubé.*

Serait-ce l'ami que sans cesse
Je désirais ?
Voilà sa voix enchanteresse,
Voilà ses traits !
Mais non, une flatteuse ivresse
M'abuse ici !
Et tes yeux ont trop de tendresse ;
Ce n'est pas lui !

ALFRED.

(*Même air.*)

J'avais quitté mon Amélie.

AMÉLIE.

C'est comme lui !

ALFRED.

J'avais méconnu mon amie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

Mon cœur n'a brûlé que pour elle ;
J'en jure ici !

AMÉLIE.

Quoi ! ton cœur fut toujours fidèle !
(Douloureusement.)
Ce n'est pas lui !

Je savais bien que vous me trompiez. Alfred ne doit pas revenir. Mais c'est lui que je plains ; oui, Monsieur, je le plains.

AIR : *A Paris et loin de sa mère.*

Ce n'est pas par coquetterie,
Mais je crois entendre souvent
Dire que je suis embellie,
Et mon miroir m'en dit autant.
Que ce soit ou non un prestige,
Je ne suis pas si mal encor !...
Voyez pourtant ce qu'il néglige ;
Dites, dites-moi, n'a-t-il pas grand tort ?

ALFRED.

C'est qu'en effet elle est charmante.

AMÉLIE.

Et puis.... (*mystérieusement*) c'est un secret au moins, il ne faut pas lui en parler!.. à son retour, je voulais le surprendre par mes progrès! Avec quel plaisir j'étudiais!... c'était pour lui!... (*Avec gaîté.*) Vous ne savez pas?... j'ai fait son portrait... si j'étais sûre que vous ne lui disiez point, je vous le montrerais... (*Regardant autour d'elle.*) Tenez, regardez vite; n'est-il pas ressemblant?..

ALFRED.

Ah! je n'y tiens plus, j'en mourrai de douleur!

AMÉLIE.

Je ne vous parle pas de ma harpe, de mon piano!... mais vous savez comme il aimait la walse?.... eh bien! Monsieur, je walse à ravir!

ALFRED.

Elle walse à ravir! est-on plus malheureux! Quelle femme j'avais là!

AIR : *De Doche,*

(Amélie fait quelques pas de walse sur la ritournelle.)

Quel charme heureux! quelle grâce légère
Semble animer ses yeux déjà si doux!
(Amélie s'arrête et le regarde.)
Daigne un instant écouter ma prière :
C'est ton amant qui tombe à tes genoux.

AMÉLIE le regarde tendrement, et puis recommence à walser.

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, laire,
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la.

ALFRED, tombant à ses genoux.

C'est Alfred.... c'est ton époux, qui n'a jamais cessé de t'aimer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CRESCENDO.

CRESCENDO, paraissant dans le fond, un papier de musique à la main.

Che veggio! Qual spectacolo!

AMÉLIE, qui était prête à se trahir, aperçoit Crescendo, pousse un grand cri, et s'enfuit en fermant la grille sur elle.

Ah!

CRESCENDO.

Son Altesse aux pieds de mon écolière!

ALFRED.

Elle a disparu! (*Prenant Crescendo au collet.*) Malheureux! c'est ta présence qui l'a fait fuir!... où est-elle, dis-moi? tu m'en répondras.

CRESCENDO.

Mon Prince!... (*A part.*) A qui en a-t-il?

ALFRED.

Eh bien ! que fais-je ?... je suis aussi insensé que lui ; mais vit-on jamais un malheur égal au mien ? (*Regardant le portrait.*) Amélie, bonne Amélie !

CRESCENDO.

Mon Prince... c'est ce fameux air en mi bémol.

ALFRED.

Eh ! laisse-moi tranquille.... Dis-moi plutôt... connais-tu cette jeune dame qui tout à l'heure ?...

CRESCENDO.

Sans doute.

ALFRED, avec feu.

Tu la connais, tu la vois souvent ? Ah ! je t'en prie, parle-moi d'elle.

CRESCENDO.

C'est la comtesse Amélie.

ALFRED.

Oui...

CRESCENDO.

C'est la nièce de M. le Baron, du maître de ce château, du possesseur de cette maison de plaisance... de celui que vous avez vu.

ALFRED.

Allons, le château, le Baron... Voilà sa tête qui se perd.... Aussi, où m'avisais-je d'aller lui demander des renseignemens ?...

CRESCENDO.

C'est mon écolière : c'est moi qui lui montre la musique... et une voix !... une méthode !...

ALFRED.

Eh ! au nom du Ciel, laissons là la musique ! Rappelez-vous que vous n'êtes pas plus musicien que moi.

CRESCENDO.

Comment ! pas musicien ?

ALFRED.

Eh ! non, M. le Chancelier.

CRESCENDO.

Moi, chancelier !... rabaîsser ainsi un compositeur distingué !...

ALFRED.

Allons, je ne m'en tirerai pas !... Morbleu ! laissez-moi.

CRESCENDO.

Non.... l'on a abusé Votre Altesse ; mais elle va connaître il signor Crescendo ! Voici les lettres les piou flatteuses qui m'ont été adressées par des princes et des directeurs de spectacles ; voici des lettres de recommandation pour les piou grands personnages qui doivent être en ce moment en Angleterre ; pour M. l'ambassadeur de France, pour M. le marquis de Valmont, M. le comte de Roseval...

ALFRED.

De Rosoval, dis-tu?

CRESCENDO.

Oui, Monsieur, lui-même.

ALFRED, lui arrachant la lettre, et la décachetant.

Qu'est-ce que ça signifie?

CRESCENDO.

Monseigneur est sans façon....

ALFRED.

Eh! oui... c'est pour moi; c'est le chevalier de Forlis, mon ami intime.... lisons. « D'après ta dernière lettre, tu dois être à » Londres dans ce moment. Je t'adresse et » te recommande il signor Crescendo, mon » maître de musique...

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

» Un original...

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

» Qui ne manque pas de talent. » C'est daté d'hier... Comment! il serait vrai... vous seriez réellement... Et ce château... Amélie, le Baron?...

CRESCENDO.

Sont réellement ce que je vous ai dit.

ALFRED, vivement.

Quel bonheur! Oh! oui, c'est cela... c'est cela même, mon cœur a besoin de le croire... Je cours m'informer, achever de m'éclaircir... cette jolie Amélie!... son oncle... Ah! vous voulez me donner des leçons.... Morbleu! je leur rendrai!... Tant d'idées se croisent, se confondent dans ma tête... Mon cher Crescendo!

CRESCENDO.

Monseigneur, vous allez entendre mon grand air?

ALFRED.

Va toujours, je t'écoute.

CRESCENDO.

Tra, la, la, la.

ALFRED, à part.

Mais j'aperçois Amélie et le Baron... Ne perdons pas de tems.

(Il s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CRESCENDO, LE BARON, AMÉLIE, entrant avec précaution par la droite.

CRESCENDO, continuant.

Tra, la, la, la... Mille pardons, il y a des notes de passées.

(Il corrige au crayon.)

AMÉLIE.

Mon oncle, il n'est plus là!

LE BARON.

Aussi, tu le quittes sans attendre mon arrivée; ce n'est pas cela dont nous étions convenus.

AMÉLIE.

C'est ce Crescendo qui tout à coup m'a effrayée.

CRESCENDO.

Tra, la, la... Votre Altesse, mon Prince!... Eh bien! où est-il donc?

AMÉLIE.

Quel dommage! si vous aviez vu son trouble, son désespoir, le désordre de ses traits; c'était charmant!...

LE BARON.

Je vois que tu es moins irritée contre lui.

AMÉLIE, sévèrement.

Plus que jamais, mon oncle; comme s'il suffisait d'un instant de repentir pour effacer tous les torts du monde!

CRESCENDO.

Dites-moi, êtes-vous bien sûr que notre prince rousse soit dans son bon sens?

LE BARON.

Comment?

CRESCENDO.

Oui, que sa tête ne soit pas... là... un peu... Pendant un quart d'heure il me parle d'un tas de balivernes où l'on ne conçoit rien; et lorsque je veux commencer mon grand air, il part comme un éclair; zeste!...

LE BARON, bas à Amélie.

Ça n'est pas si dépourvu de bon sens.

(On entend du bruit.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, TOMY.

TOMY, arrivant en désordre.

Ah! Madame... ah! Messieurs... qui l'aurait cru... ce pauvre jeune homme!

AMÉLIE.

Eh bien! qu'as-tu donc? Lui serait-il arrivé quelque chose?

TOMY.

La tête n'y est plus.

CRESCENDO.

Là ! quand je vous le disais.

TOMY.

Il faut que quelque révolution subite ait partroublé sa cervelle, mais il est fou... fou à lier.

AMÉLIE.

Mon mari... où est-il? conduis-moi de ce côté.

CRESCENDO.

Son mari! allons, à l'autre à présent... Ah! çà, tout le monde perd donc la tête aujourd'hui?

TOMY.

Il est dans une fureur, qu'il a déjà ravagé deux plates-bandes et brisé nos cloches à melons... Il demande sa femme, il la voit partout, il lui demande pardon, il s'accuse, et il casse tout!

AMÉLIE.

Mon Dieu! qu'avons-nous fait là... vous voyez, mon oncle, avec votre stratagème: ce pauvre Alfred! j'étais bien sûre qu'il m'aimait!... mais en perdre la raison!... Mon oncle, je vous en supplie, envoyez chercher des secours.

LE BARON.

Parbleu ! je vais moi-même voir un peu ce dont il s'agit... Ce pauvre jeune homme !... aussi avec une tête comme la sienne...

AMÉLIE.

Eh ! allez donc.

LE BARON.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, excepté le Baron.

TOMY.

Il s'avance de ce côté... retirez-vous, il est furieux !

CRESCENDO.

Ohime furioso ! Madame, rentrons, je vous le conseille.

AMÉLIE.

Non, quel que soit le danger, je reste ici, je ne le quitte plus...

CRESCENDO.

Moi, je me sauve.

(Il rencontre Alfred et s'enfuit de l'autre côté.)

ALFRED, dans la coulisse à gauche.

Laissez-moi! laissez-moi!

(Il entre d'un air égaré; ses vêtemens sont en désordre; Crescendo, Tomy poussent un grand cri, et se sauvent.)

SCÈNE XVII.

ALFRED, AMÉLIE.

(Alfred parcourt le théâtre en furieux; Amélie se retire derrière un arbre.)

ALFRED.

Oui, cet Alfred est un monstre! c'est à lui que j'en veux!

AMÉLIE, timidement.

Mon Dieu! qu'il a l'air méchant. Alfred, c'est moi, ne me faites pas de mal.

ALFRED.

Qui êtes-vous?... approchez.

AMÉLIE.

Vous ne me ferez pas de mal?

ALFRED.

Vous le savez bien; c'est Alfred seul qui mérite ma colère...

AMÉLIE.

Il faut dire comme lui, pour l'apaiser. Oui, sans doute, c'est un mauvais sujet, un

méchant caractère, qui fait de la peine à tout le monde... mais, si vous m'aimez, faites comme moi, ne lui en voulez plus... Il a pressé ma main sur son cœur!...

ALFRED.

Connaissez-vous Amélie?

AMÉLIE, timidement.

Oui, je la connais.

ALFRED, avec feu.

Vous la connaissez!

AMÉLIE, s'enfuyant.

Ah! mon Dieu! (*Tremblante.*) Non, Monsieur, non, je ne la connais pas. Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va toujours être comme cela?

ALFRED.

Non, vous ne la connaissez pas?

AMÉLIE.

Non, non, je ne la connais pas.

ALFRED.

Si vous la connaissiez... vous l'aimeriez comme moi. Si vous saviez quelle fut ma conduite... surtout depuis que je suis éloigné d'elle... je veux tout vous raconter.

AMÉLIE.

Quelle situation! une femme écouter les confidences de son mari! Dieu sait combien je vais en apprendre!

ALFRED.

Quand j'arrivai à Vienne, vous savez bien... jamais la Cour n'avait été si brillante... Une foule de femmes charmantes...

AMÉLIE.

Ah! mon Dieu!

ALFRED.

AIR : *de M. Mélesville.*

Une surtout, fraiche et jolie,
Au fin sourire, au doux minois,
Des Français vantait la folie,
La grâce et les galans exploits.

AMÉLIE.

Et vous disiez à cette belle...

ALFRED.

Je disais en amant fidèle...
Tra la, tra la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Comment! Monsieur, vous disiez... Mais c'est très-bien.

ALFRED.

Oh! ce n'est pas tout. Vous rappelez-vous, à Berlin, cette jeune et jolie comtesse?... Bonne et estimable femme!

Même air.

Aux doux plaisirs ainsi qu'au monde
Elle voulait me rappeler!...

AMÉLIE.

Et malgré sa douleur profonde,
Monsieur se laissa consoler...

ALFRED, d'un air égaré.

Devoirs... égards... dans mon délire;
Oubliant tout... j'osai lui dire...
(Gaiment.)
Tra la, tra la...
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Et moi qui l'accusais! mais c'est un modèle de fidélité conjugale.

ALFRED.

Et vous-même, vous êtes bien jolie! je n'ai jamais rencontré rien de plus attrayant... eh bien! vous tenteriez en vain de me séduire.

AMÉLIE.

J'ai bien envie d'essayer. (*Tendrement.*) Alfred, si j'avais été abusée; si, vous retrouvant fidèle, mon cœur vous pardonnait!

ALFRED, fesant un mouvement qu'il réprime.

Non... je ne puis vous écouter.

AMÉLIE.

Mon Dieu! il va m'être trop fidèle à présent.... Et si j'étais cette Amélie que vous regrettez.

ALFRED, avec feu.

Amélie, dites-vous? êtes-vous bien sûre que ce soit elle?

AMÉLIE.

Je vous jure que c'est moi.

ALFRED.

Écoutez... n'espérez pas m'abuser, je le saurai bien.... Amélie, d'abord, ne m'aurait pas dit *vous*.

AMÉLIE.

Eh bien! Alfred, je te le jure.

ALFRED.

Amélie me donnait un nom plus doux.

AMÉLIE.

Eh bien!.. mon ami, mon Alfred!... (*A part.*) Il faut bien faire tout ce qu'il veut!

AIR: *Quand toi sortir de la caze.* (Paul et Virginie.)

ALFRED.

Amélie, hélas! moins fière,
Regardait plus tendrement!

AMÉLIE.

Ai-je donc l'air si sévère?
(A part.)
Je crains qu'à chaque moment
Il ne se mette en colère.

ALFRED, la regardant.

Oui, c'est son regard charmant,

Je m'en souviens à présent.
Mais je me souviens qu'Amélie,
Loin, hélas! de me résister,
M'abandonnait sa main jolie...
(Il lui baise la main.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (Bis.)

SECOND COUPLET.

ALFRED.

Oui, ce moment me rappelle
Des souvenirs bien plus doux!
(Il la serre dans ses bras.

AMÉLIE, émue.

Quelle contrainte cruelle!...
Mais, Alfred, y pensez-vous?

ALFRED.

S'il est vrai que ce soit elle,
Ne suis-je plus son époux?...

AMÉLIE.

Mais, au fait, c'est mon époux.

ALFRED, vivement.

Non, non, jamais mon Amélie
Si long-tems n'eût pu résister
A son amant qui la supplie.
(Il l'embrasse.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (Bis.)
(Alfred tombe à ses genoux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, CRESCENDO, TOMY, dans le fond.

AMÉLIE.

Mon oncle !... n'approchez pas !... il n'y a que moi !...

ALFRED, se relevant.

Venez, venez, mon cher oncle.

AIR : *du pot de fleurs.*

Non, vous n'avez plus rien à craindre !
(Montrant Amelie.)
Son cœur n'étant plus courroucé,
A mon tour je cesse de feindre :
Allez... mon accès est passé !
Sur ma parole qu'on se fonde ;
A ce baiser je dois ma guérison ;
Et ce qui me rend la raison,
La ferait perdre à tout le monde.

AMÉLIE.

Comment, Monsieur ?

ALFRED.

C'était le seul moyen de te fléchir ! m'en veux-tu d'avoir perdu la tête ?

LE BARON.

Bah !... est-ce qu'une femme ne pardonne

pas toujours les folies qu'on fait pour elle! Mais ce que je ne te pardonne pas, ce sont mes plates-bandes... et mes cloches de melons.

CRESCENDO.

Ah! çà, Messieurs, puisque vous avez tous recouvré la raison, si vous entendiez mon air?...

LE BARON.

Après dîner.

CRESCENDO.

Au moins un petit allegro.

VAUDEVILLE.

AIR : *de M. Mélesville.*

Enfin donc un ciel plus doux
Pour vous succède aux orages ;
Plus de courses, de voyages,
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Enfin donc, etc.

LE BARON.

De vos voisins, chaque jour,
Français, votre humeur legère
Vous fait preadre tour à tour
Le costume et la manière.
Chaque pays a ses goûts :
Pourquoi renoncer au nôtre?
La France en vaut bien un autre.
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Chaque pays a ses goûts, etc.

TOMY.

Ne courons point le pays ;
Car souvent plus d'un orage
Nous menace hors du logis.
Et quand dans votre ménage
On vous dira, tendre époux,
Que l'air vous est necessaire,
Croyez votre ménagère,
Mais restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Si l'on vous dit, tendre époux, etc.

ALFRED.

Étrangers, qu'un sort jaloux
Tient loin de votre retraite,
Bientôt enfin puissiez-vous...
(Ah ! mon cœur vous le souhaite)
Goûter le bonheur si doux
De retrouver votre amie !
Rentrez dans votre patrie,
Et restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Goûtez le bonheur si doux, etc.

CRESCENDO.

Dans un somptueux hôtel,
Lorsque l'appétit me gagne,
A cinq heures j'entre... ô ciel !
Monsieur est à la campagne.

Vous, dont les mets sont si doux.
Dont on vante la cuisine,
Vous, enfin, chez qui l'on dîne,
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Vous, dont les mets sont si doux, etc.

AMÉLIE, au Public.

Deux époux que met d'accord
Une double extravagance,
Pour être heureux ont encor
Besoin de votre indulgence.
Messieurs, tournant contre nous
Le refrain qu'on vous adresse,
Quand on donnera la pièce,
N'allez pas rester chez vous.

CHŒUR.

Messieurs, tournant contre nous, etc.

FIN D'UNE VISITE A BEDLAM.

LE SOLLICITEUR,

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SCRIBE ET M***;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1817.

PERSONNAGES.

M. L'ESPÉRANCE, solliciteur.
Mme DE-VERSAC, jeune solliciteuse.
ARMAND, surnuméraire.
GEORGES, garçon de bureau.
Mme DURAND, vieille solliciteuse.
ZURICH, suisse.
SORBET, limonadier.
CRIARDET, huissier.

La scène se passe dans le vestibule d'un ministère.

LE SOLLICITEUR,

COMÉDIE.

Le théâtre représente le vestibule d'un ministre. A gauche du spectateur une grande porte vitrée, qui est censée donner sur la cour, au-dessus de laquelle est écrit : FERMEZ LA PORTE S. V. P. Une table à droite, un poêle à gauche, un plan au-dessus de la porte vitrée. A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et fesant face aux spectateurs, un vaste escalier, qui est celui du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, avec une petite table ; près le bureau n° 1, CRIARDET, en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond ; ARMAND, Mme DE VERSAC, sortant du bureau à droite.

Mme DE VERSAC.

Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND.

Je n'en doute point, ma jolie cousine ; mais pourtant je vous prie de n'en rien faire.

Mme DE VERSAC.

Eh! pourquoi donc?... Quand on ne demande pas pour soi, on est bien hardi. L'entrée de votre ministère m'avait d'abord effrayée; ces grandes portes, ce concierge, ces factionnaires... *Où va Madame? Que demande Madame?* Votre suisse a un air rébarbatif... Mais vos chefs de bureaux... c'est bien différent! Quel air gracieux!... quel ton prévenant!... comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé... C'est charmant de solliciter!... Je ne m'étonne plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND.

Et voilà justement ce qui me désespère.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le tems qu'un autre emploie à s'en vanter.

Mme DE VERSAC.

Entendons-nous, cependant : c'est fort bien d'avoir du mérite, mais faut-il que le mérite parle.

AIR : *Le premier pas.*

Il faut parler :
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler :
Des protecteurs la mémoire est rebelle,
Et près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué ?... que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille ? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux ?

ARMAND.

Quoi ! vous voulez que j'aille demander moi-même ?

Mme DE VERSAC.

Non, certes... Mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre ?

ARMAND.

Je répondrai... que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

Mme DE VERSAC.

Que voulez-vous dire ?...

ARMAND.

AIR : *d'Agnès Sorel.*

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur !

Vous la connaissez ; mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la réussite,
Tout espoir est pour moi perdu.
Depuis un an, hélas ! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

Mme DE VERSAC.

Comment ! vous sollicitez quelque chose... de moi ?... Eh ! mais, il fallait donc parler... Je suis comme le ministre, je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND.

Pouvez-vous blâmer mon silence ?... Vous êtes riche !... moi, sans état dans le monde, sans place...

Mme DE VERSAC.

Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre... Et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose assez essentielle... c'est votre pétition que j'ai laissée sur ma toilette... Vous aviez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas une trop bonne tête... Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND.

Vous avez le laissez-passer pour rentrer ?

Mme DE VERSAC.

Oh ! j'ai tout ce qu'il faut.

AIR : *Bonsoir, noble dame.* (Comte Ory.)

Prenez confiance,
Moi, j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira.

ARMAND.

Sans peine on défie
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

MADAME VERSAC.

ENSEMBLE.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie,
Veille ainsi sur nous.

(Armand conduit madame de Versac.)

SCÈNE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES.

PARDON, Monsieur; est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer

ARMAND.

Non; elle avait oublié quelques papiers importans.

GEORGES.

Ah bien! elle est bien bonne... Ce n'était pas la peine .. Tiens, des papiers avec ces yeux-là!... ça vaut un laissez-passer.

ARMAND.

Ah! tu crois?

GEORGES.

Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même... Tenez, ce grand Monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance, malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer... je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND.

Il est de bonne heure... Neuf heures, je crois.

GEORGES.

Et vous voilà déjà au bureau! c'est superbe!... Été comme hiver, je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais dame! vous êtes surnuméraire; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi... c'est trop juste...

ARMAND.

Allons, Georges, taisez-vous... D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire ?...

AIR : *de Partie carrée.*

Sous ce titre sans importance,
On est souvent très-important;
On y gagne de l'influence,
Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont d'ordinaire
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut.
(A part.)
Mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND.

D'ailleurs ça viendra... De la patience.

GEORGES.

De la patience... Ça n'est pas cela qui vous manque... A propos, nous aurons tous ces Messieurs aujourd'hui, car c'est le jour de paiement.

ARMAND.

Qu'est-ce que ça me fait ?

GEORGES.

C'est vrai, je n'y pensais pas... Le paie-

ment, ça ne vous touche pas; ce sont ces Messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND.

Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage... Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici.

GEORGES.

Qui, Monsieur.

(Armand sort.)

SCÈNE III.

GEORGES.

Ces pauvres surnuméraires!... ça viendra ça viendra!... Croyez cela et buvez de l'eau, c'est le plus clair de leur déjeuner... Ça me fait penser au sien que j'ai oublié de lui porter, le petit pain et la carafe d'eau. A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire. Je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hormis qu'on travaille pour deux,
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l' plus heureux
Qu'on puisse avoir dans l' ministère.
En fait de places, ici-bas

J' vois chacun trembler pour la sienne;
Et du moins quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là?... Déjà des solliciteurs?... Çà commence bien, la journée sera bonne.

SCÈNE IV.

GEORGES, Mme DURAND, entrant par la gauche.

Mme DURAND, parlant au suisse.

Oui, Monsieur, voilà mon laissez-passer. (*A Georges.*) Monsieur, la première division, bureau n° 1?

GEORGES.

Il n'y a encore personne.

Mme DURAND.

Oui, Monsieur... mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine...

GEORGES.

Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

Mme DURAND.

Eh bien! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES.

Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un ?... Je vous dis un surnuméraire... vous arrivez de trop bonne heure.

Mme DURAND.

Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai alors la permission d'attendre et de me chauffer au poêle.

(Elle prend la chaise du garçon.)

GEORGES.

Et bien ! c'est sans gêne.

Mme DURAND.

Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis long-tems, et que j'aurais déjà eu sans mon mari.

GEORGES.

Est-ce qu'il ne voudrait pas ?

Mme DURAND.

Eh! bon Dieu ! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à présent, le pauvre cher homme ; mais il n'a jamais su faire les choses à propos... Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir

GEORGES.

C'est bien malheureux !

Mme DURAND.

Oui, sans doute, car sans cela j'avais l'en-

trepôt de Saint-Malo. On prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place?... Dieu sait pourtant comme le défunt s'entendait à remplir une place. Mais comment trouver un mari? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer?...

GEORGES.

Eh! mon Dieu! attendez... je vois d'ici votre homme... c'est même un concurrent, et un concurrent redoutable... M. Lespérance, le plus rude solliciteur.

Mme DURAND.

Et vous croyez qu'il voudrait...

GEORGES.

Lui? pour obtenir une place, il est capable de tout... Vous ne le connaissez pas.

AIR : *Je me suis marié.*

C'est le roi des furets,
Il guette, il rôde, il trotte;
Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir,
Avec son habit noir,

Chef de bureau, préfet,

Commis, il vous menace;
Craignez d'entrer en place,
Vous aurez son billet
Avec votre brevet;
Car c'est d'après la gazette
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après le Moniteur.

En mai comme en janvier,
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange,
Il est, sur l'escalier,
Ferme comme un pilier;
Et l'huissier du ministère,
S'il en fesait l'inventaire,
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instans
On le voit aux finances;
Il est aux audiences,
Et trouve encor du tems
Pour nos représentans.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue,
Le tout pour parvenir
A ne rien obtenir.

Mme DURAND.

Il pourrait finir par arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler... que d'obligations

e vous aurai! (*Fouillant dans son sac.*) Mon Dieu! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition... Mais je crois entendre sonner dix heures... je puis entrer, je crois?...

GEORGES.

Oh! sans difficulté; mais une autre fois ayez plus de mémoire, et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures... C'est qu'en venant sitôt on se presse, et on oublie toujours quelque chose. (*A part.*) Attrape ça. (*Madame Durand entre dans le bureau à droite.*) Et moi, n'oublions pas le déjeuner de M. Armand.

(Il entre également à droite avec un petit pain et une carafe d'eau.)

SCÈNE V.

LESPÉRANCE, en bas noir, habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête; il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.

PERSONNE... Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre... et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro... On appelle n° 1, n° 2,

n° 3... ; moi qui ai justement le 399... et de que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient tous à crier : *à la queue!... à la queue!...* et puis les bourrades, v'lan, v'lan; encore si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas... parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en pure perte, je les laisse là... je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même — Monsieur! Monsieur! les chiens n'entrent pas. — Je ne prends pas ça pour moi... je continue mon chemin. — Monsieur! votre chien... — Je ne fais pas semblant de le connaître, je vais toujours comme s'il n'était pas de ma compagnie... Et pendant que le suisse, en baissant sa hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui... et me voilà... et il y a des musards qui vous disent : Mais comment donc faites-vous, on vous trouve partout... L'audace!... je ne connais que l'audace, moi... Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

SCÈNE VI.

LESPÉRANCE, ZURICH, en suisse, avec le baudrier et la hallebarde.

ZURICH.

Ou il être donc c'te petite Monsir?...

LESPÉRANCE.

Ah! diable!...

ZURICH.

Comment havre-fous fait pour entrir, toi?...

LESPÉRANCE.

Pardi!... par la porte.

ZURICH.

Tairteff! toi n'entrir pas.

LESPÉRANCE.

Vous voyez bien que si, puisque me voilà.

ZURICH.

Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage?

LESPÉRANCE.

Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté? Vous voyez bien qu'il me serait inutile... ainsi n'en parlons plus.

ZURICH.

J'entendire boint, et être ingorruptible.
(Tendant la main.)

LESPÉRANCE.

Mais encore...

ZURICH, tendant toujours la main.

A moins de afoir des motifs brébondérans.

LESPÉRANCE.

Mais quand je vous dis en bon français...

ZURICH.

Je entendire point le français.

LESPÉRANCE, à part.

Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse... J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérans; je le comprends mieux que lui... mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas... J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

AIR : *de Gilles en deuil.*

ENSEMBLE.

Allons, puisqu'il faut que je sorte,
Solliciteur intelligent,
Gagnons tout doucement la porte,
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, falloir que Monsir sorte...
Je souis un souisse intelligent.
Allons, vite, gagnez la porte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un suisse
Une querelle d'Allemand.

ENSEMBLE.

LESPÉRANCE.

Allons, puisqu'il, etc.

ZURICH.

Allons falloir que, etc.

(Lespérance sort.)

SCÈNE VII.

ZURICH.

Il être ponne, c'te Monsir... te fouloir attraber moi, qui hafre été autrefois le loustic de la réchiment, et qui être toujours crantement fine pour le malice. Ce être pien crântement tommage que j'hafre la fue un beu passe, ce être gabable bour embêcher moi de faire mon jemin... n'imborte. Qui fa là?

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE. Il ouvre vivement la porte, et traverse le théâtre d'un air leste et dégagé; il a sur les yeux des lunettes vertes; il est sans chapeau et l'habit ouvert; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras, et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.

ZURICH.

Qui fa là?

LESPÉRANCE, parlant avec la plume entre les dents.

Je suis de la maison, je suis de la maison.

ZURICH.

C'est chuste, ce être un employé; je retourne à mon boste.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE.

C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable comme on en voit tant se serait tenu pour battu. (*Prenant son chapeau, qui est attaché sous la basque de son habit.*) Mais aussi il faut savoir solliciter. (*Articulant.*) Il faut

savoir solliciter... c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes; pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles; ça ne se donne pas... Par exemple, une jambe taillée pour la course, voilà une jambe à succès... Mais me voilà enfin dans le champ des Grecs; il faut d'abord songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions; jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver... Si j'essayais... Justement, voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique:

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, sortant du bureau.

LESPÉRANCE.

Si je pouvais me le gagner par quelques familiarités.

(Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui et prend une prise dans sa tabatière.)

GEORGES, se retournant.

Eh! c'est M. Lespérance.

LESPÉRANCE.

Moi-même, mon cher Georges. (*Le regardant.*) Hem! quelle santé ils ont dans ces bureaux; se porte-t-on comme ça!

GEORGES.

Parbleu! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.

LESPÉRANCE.

Voyez-vous! ce brave Georges... Je te dirai quelque chose tout à l'heure; pour le moment, j'ai une affaire indispensable qui me force à entrer là-dedans.

GEORGES.

Non, ça ne se peut pas.

LESPÉRANCE.

Comment! tu crois qu'il n'est pas possible?...

GEORGES.

Non... à moins qu'un de ces Messieurs ne vous fasse entrer; moi, je ne puis prendre sur moi... (*Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.*) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de tabac de Saint-Malo.

LESPÉRANCE, vivement.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... de Saint-Malo... celui que je sollicite.

GEORGES.

Et même elle vous offre sa main.

LESPÉRANCE.

Ah! bien, par exemple, c'est dans ces mo-

mens-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.

GEORGES.

Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.

LESPÉRANCE.

Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...

GEORGES.

Je ne dis pas cela... Je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle vous aura.

LESPÉRANCE.

Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES.

Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt.

LESPÉRANCE.

Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari. Diable! ne confondons pas, rien d'obtenu, rien de fait... Dis-lui qu'elle sollicite toujours... si elle est nommée, on verra... mais en attendant, je vais tâcher de... Eh! mais voilà justement quelqu'un qui sort; c'est aujourd'hui jour de paiement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (*Montrant Armand qui arrive.*) Il fait sans doute partie des bureaux?

GEORGES.

Partie... jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE.

Ah! je devine.... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaîté...-au fait, il n'est pas payé pour ça, c'est égal.

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, auquel Lespérance fait plusieurs salutations.

ARMAND, sans remarquer Lespérance.

Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu?

GEORGES.

Non, Monsieur.

ARMAND.

Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible.

LESPÉRANCE, à part.

Qu'entends-je?... il n'a pas déjeuné! c'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens; il faut prendre les gens par les sentimens ou par la faim; il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentimens. (*Il tousse pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.*) Monsieur...

ARMAND, à part.

Quel est cet original?... Que me veut-il avec ses saluts?

LESPÉRANCE, saluant toujours.

Vous devinez sans doute ce qui m'amène; s'il vous restait la plus légère incertitude...

(Il salue de nouveau.)

ARMAND.

Vous saluez avec une grâce, une aisance...

LESPÉRANCE.

C'est la grande habitude... il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND.

Je devine que vous sollicitez.

LESPERANCE.

Vous l'avez dit... et je compte sur vous, aimable jeune homme... Il faut que vous me donniez un coup de main... ou un coup d'épaule... Préférez-vous me donner un coup d'épaule?.... ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND.

Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE.

C'est ce qui vous trompe : vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien; vous ne

retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille; vous travaillez *gratis pro Deo*, c'est encore mieux; mais on vous paie en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (*A part.*) Voilà pour les sentimens, nous verrons après. (*Haut.*) Parlez-moi des égards, de la bienveillance, cela tient lieu de tout.

ARMAND.

Les égards, la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE.

C'est ce que je dis. (*A part.*) Oh! alors il faut lâcher le déjeuner. (*Haut.*) Quand je dis que ça tient lieu de tout, c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime; moi, qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant... et cependant si je n'avais pas déjeuné... Avez-vous déjeuné?

ARMAND, offensé.

Monsieur!...

LESPÉRANCE, affirmativement.

Vous n'avez pas déjeuné, vous chercheriez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, souriant.

Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE.

Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND.

Monsieur...

LESPÉRANCE.

Une bavaroise au lait ?

ARMAND.

Vous vous moquez.

LESPÉRANCE.

Je vois que vous êtes pour la côtelette. Eh bien! va pour la côtelette et le carafon. (*A part.*) Ma foi, lâchons la côtelette.

ARMAND, avec dignité.

C'est assez plaisanter.

AIR : *Fils imprudent, etc.*

En ces lieux je n'ai point d'empire ;
Si jamais je dois en avoir,
En vain on voudrait me séduire :
Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire,
L'honneur, monsieur, jamais ne se paya.
Telle est ma loi.

(Il sort.)

L'ESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur... Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas!... Mais c'est égal, il faudra bien.... Quelle est cette jeune dame?

SCÈNE XII.

LESPÉRANCE, Mme DE VERSAC.

LESPÉRANCE, à part.

Je suis bien sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée... Si je pouvais m'accrocher à elle! (*Haut.*) Oserais-je m'informer de ce que demande Madame?

Mme DE VERSAC.

Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE.

Je vois que Madame a un laissez-passer?

Mme DE VERSAC.

Oui, Monsieur.

LESPÉRANCE.

Si j'osais lui offrir mon bras; une femme seule se trouve souvent embarrassée... Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers? tandis qu'avec un cavalier...

Mme DE VERSAC.

Je vous remercie, je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE.

Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place, une réclamation, une pétition!... Si je pouvais être utile à Madame; j'ose dire que je suis assez connu...

Mme DE VERSAC, à part.

En vérité, voilà un Monsieur bien obligeant. (*Haut.*) C'est une pétition que je dois donner à Son Excellence, mais je dois lui être présentée par un chef de division... et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE.

Voulez-vous me permettre de voir son nom? (*Prenant la pétition.*) Oui, M. de Saint-Ernest, c'est bien là son bureau. (*Gardant la pétition et offrant son bras à madame de Versac.*) Et quand vous voudrez, nous pourrons entrer.

Mme DE VERSAC.

Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE.

Je tiens à vous conduire moi-même.

Mme DE VERSAC.

Non, décidément, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille grâces.

LESPÉRANCE.

Mille... c'est beaucoup. Mais quand on en

possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande... ce qui fait que je vous en demanderai une... Vous refusez ma protection, eh bien ! moi, je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

Mme DE VERSAC, à part.

Voilà qui est singulier! (*Haut.*) Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux... mais, ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE.

C'est à-dire indispensable... si l'on veut... Il y a beaucoup de gens qui sollicitent, sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND.

ARMAND.

Eh quoi! Madame, vous êtes là? moi qui, depuis une heure, vous attendais pour vous conduire.

LESPÉRANCE, à part.

Maudit surnuméraire! encore une tentative inutile. Je n'arriverai point au ministre... Eh! si, vraiment. Quelle idée!... Qu'est-

que je risque?... Il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions.

(Il fouille rapidement dans sa poche de côté et tire une pétition qu'il présente à Madame de Versac à la place de la sienne.)

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

MADAME DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon ame...

L'ESPÉRANCE.

Ah! je ne perds pas l'espoir.
Peut-être allez-vous, Madame,
Me servir sans le vouloir.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne,
J'attends tout de ce placet.

MADAME DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait;
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

L'ESPÉRANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne, etc.

ENSEMBLE.

(Madame de Versac et Armand sortent.)

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE.

Récapitulons un peu... Nous disons donc, une entre les mains de cette dame; deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du Moniteur, trois ou quatre qui me restent; il faut croire que sur la quantité il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre... Où est le mal de faire ses demandes par duplicata?... Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (*Il lit.*) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela... Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt... Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, çà vaudrait encore mieux. (*Il ploie la pétition et la remet dans sa poche de côté.*) Allons, Lespérance, un dernier effort... Il faut réussir ou perdre ton nom.

CRIARDET, sur l'escalier.

Le déjeuner de M. le Secrétaire-Général!

GEORGES, allant vers la porte vitrée.

M. Sorbet! le déjeuner de M. le Secrétaire-Général.

LE SUISSE, en dehors.

Le déjeuner de la Secrétaire-Général.

LESPÉRANCE.

Mon Dieu! quel bruit!... voilà tout l'hôtel en rumeur... Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

SCÈNE XV.

LESPÉRANCE, M. SORBET, une serviette sous le bras, et un grand plateau chargé d'un déjeuner.

SORBET, entrant.

Me voilà! me voilà!.... A peine aujourd'hui a-t-on le tems de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE.

Diable! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui; il peut m'être fort utile... C'est décidé; dorénavant j'y fais tous mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. Dites-moi, M. Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés?

SORBET.

Dieu merci! ça n'est pas la faim qui leur manque, et si ce n'étaient les crédits, ça irait

bien : c'est-à-dire Messieurs les employés. On s'en retire toujours, parce que les jours de paiement, aujourd'hui par exemple, on est là des premiers. (*Regardant par la porte entrée.*) Ah ! mon Dieu !

LESPÉRANCE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

SORBET.

Vous ne voyez pas, dans la cour, ce Monsieur ?..

AIR : *de la partie carrée*

C'est l'employé que, toute la semaine,
Dans son logis, j'ai cherché vainement,
Pour me solder d'une quinzaine
Il m'a remis au jour de son paiement.

L'ESPÉRANCE.

Je parirais qu'il vous redoute ;
A grands pas je le vois marcher...
Qu'il est léger !

SORBET.

Ah ! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Et s'il passe la porte, je suis perdu... Parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE.

Eh bien ! courez-y donc... courez vite.

Lui prenant le plateau et la serviette.) Laissez-moi cela.

SORBET.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée.

Oh! il l'attrapera... il l'attrapera. (*Regardant le plateau.*) Eh! mais... ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver...(*Regardant autour de lui.*) Personne... Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de M. le Secrétaire-Général. (*Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.*) Je l'ai déjà dit : audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

(Il monte par l'escalier du fond; Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.)

SCÈNE XVII.

ARMAND, Mme DE VERSAC, sortant du bureau à gauche.

Mme DE VERSAC.

Concevez-vous notre malheur!... le mi-

nistre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui! Il n'a accordé d'audiences particulières qu'à deux ou trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits... Un général, une duchesse et un M. de la Ribardière, que je ne connais point.

ARMAND.

Notre chef de division est désolé de ce contre-tems.

Mme DE VERSAC.

Et moi! j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui!

ARMAND.

Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

Mme DE VERSAC.

Non, certainement... Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment!... pas d'audience avant huit jours!

ARMAND.

Il faut espérer qu'une autre fois...

Mme DE VERSAC.

Et si un autre vous prévient... s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND.

On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

Mme DE VERSAC.

Si Monsieur!... et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND.

C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout-à-fait imposant; et, dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

Mme DE VERSAC.

La voilà, cette maudite pétition que je n'ai pu présenter... mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras... Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND.

Lui?... il n'y restera pas; il finira par entrer... Il y réussira peut-être plutôt que vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LESPÉRANCE.

(Sur la ritournelle de l'air, on voit Lespérance descendre rapidement l'escalier.)

LESPÉRANCE.

AIR : *Je triomphe ! ah ! quel bonheur !*

Ah ! je triomphe ! ah ! quel bonheur !
Je suis nommé, j'ai l'entrepôt.

Eh bien ! vous ne vouliez pas croire à mon crédit.

ARMAND.

Comment ! vous auriez vu le ministre ?

Mme DE VERSAC.

Malgré la consigne ?

LESPÉRANCE.

Bah ! la consigne... est-ce qu'il y en a pour moi ?... Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier... me voilà dans le corridor.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Je conçois que dans cette enceinte
On connaisse mal les détours ;
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.

Vainement on passe, on repasse;
L'on va, l'on vient; peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je ne m'égarasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive sur la pointe du pied jusqu'à l'antichambre du ministre; je guette, j'observe... j'aperçois une vieille face de solliciteur... physionomie féodale, dont les bâillemens annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille... il grommelait entre ses dents : « Faire ainsi croquer le marmot à » M. de la Ribardière! »

Mme DE VERSAC, à Armand.

C'est celui dont je vous parlais.

LESPÉRANCE.

Il avait l'air de méditer sur l'éternité... à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient; les deux battans s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de Stentor: *M. de la Ribardière!* Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine... Embarrassé de sa toux, de son parapluie à canne, et surtout de son épée... une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élance comme une flèche; j'étais dans le cabinet du ministre, et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

Mme DE VERSAC.

J'avoue que je ne connaissais pas cette manière d'escamoter une audience...

LESPÉRANCE.

Son Excellence témoigne d'abord quelque surprise... je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions; Son Excellence daigne la lire, en disant : *Ah! je sais ce que c'est...* Je le crois bien, c'était peut-être la quatrième qu'il recevait... *Je connais les talens de ce jeune homme...* Ce jeune homme!... Votre Excellence est bien bonne... ci-devant jeune homme. *D'ailleurs*, continua-t-il, *c'est une famille de braves.* Je ne sais pas qui a pu dire cela à Son Excellence! le fait est que j'ai eu un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au Sécrétaire, en disant : *Que le brevet soit expédié sur-le-champ.*

Mme DE VERSAC.

Comment!... il est possible!

LESPÉRANCE.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ma pétition est au sécrétariat-général, et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer cela promptement.

Mme DE VERSAC.

Eh bien! qu'en dites-vous?

ARMAND.

Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Mme DURAND.

Mme DURAND.

Ah! mon cher Georges! félicitez-moi.

GEORGES, à Lespérance.

C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

Mme DURAND.

Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo, j'ai la parole formelle du chef.

Mme DE VERSAC.

Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE.

Vous avez la parole, c'est fort bien; mais, moi, j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

Mme DURAND.

Ah! mon Dieu, est-il possible!

LESPÉRANCE.

Et cet autre, qui voulait m'engager à vous épouser... j'étais joli garçon.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse!*

Non, c'en est fait, non, plus de mariage ;
Je suis placé, je suis heureux,
L'entrepôt me tombe en partage...
J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.
Depuis dix ans que, malgré mon astuce,
Je cours toujours, je commence à m'user...
On me devait une place, ne fût-ce
Que pour me reposer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, SORBET.

SORBET.

Il m'a toujours donné un à-compte, mais ce n'est pas sans peine... Où est donc mon déjeuner ?

LESPÉRANCE.

Mon ami, je sais ce que vous cherchez... C'est M. le Sécrétaire-Général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET.

Qu'est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter ?

LESPÉRANCE.

Que ça ne vous embarrasse pas. (*Tirant la serviette de sa poche.*) Tenez, voilà toujours la serviette ; c'est trop juste, elle vous appartient.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, CRIARDET.

CRIARDET, à Armand.

C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND.

Et qu'il faut expédier; c'est bon.

LESPERANCE.

Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET.

Ah! c'est Monsieur?... (*Le saluant.*) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE.

Ce que c'est que le vent de la faveur! Ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres... Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons pouces.

Mme DURAND.

L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis!... Ça n'est pas possible.

LESPÉRANCE.

Signé du ministre, rien que ça.) *A Ar-*

mand.) Donnez-lui-en lecture, je vous en prie.

ARMAND.

Volontiers.

(Il jette les yeux sur la signature.)

LESPÉRANCE.

Non, lisez dès le commencement ; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, lisant.

« A Son Excellence, etc. Monseigneur, » Jules Armand, ancien lieutenant de chas- » seurs, a l'honneur de vous exposer... » Que vois-je !

LESPÉRANCE, l'interrompant.

Qu'est-ce qu'il lit donc là ?... Ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries... Lisez comme il y a... Benoît-Félix Lespérance...

ARMAND.

Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand ; et plus bas, de la main du ministre: *Accordé ; je me ferai toujours un devoir de rendre justice au mérite.*

LESPÉRANCE, l'interrompant.

De rendre justice au mérite... Effectivement ce n'est plus ça.

ARMAND, continuant.

Et je connais celui de M. Armand.

Mme DE VERSAC.

Eh! mon Dieu! c'est ma pétition... Qui donc s'est chargé de la présenter?

LESPÉRANCE, fouillant dans sa poche.

Là, vous verrez que c'est moi-même; je me serai trompé d'exemplaire.

Mme DE VERSAC, regardant dans son sac.

Pourtant elle n'est point sortie de mes mains... Que vois-je! Bénoît-Félix Lespérance!

LESPÉRANCE.

C'est une des miennes, nous avions changé. (*Il montre d'autres pétitions.*) Tenez, voilà les pareilles. Eh bien! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un autre! (*A madame Durand.*) Il ne m'appartient pas, Madame, de vanter mon crédit; mais vous voyez ce que je viens de faire pour Monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

Mme DURAND.

Il n'est plus tems, Monsieur, je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉRANCE.

C'est différent! j'ai fait là une jolie journée!... Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal... C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

Mme DE VERSAC.

Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et si vous voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉRANCE.

Comment, si je le veux !...

Mme DE VERSAC.

AIR : *du pot de fleurs.*

Du tems qui fuit se montrer moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instans;
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talens;
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zèle et sa foi :
Voilà, Monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places.

ESPÉRANCE.

J'en essaierai. (*Tirant sa montre vivement.*) Ah ! mon Dieu ! trois heures et demie ; cela ne sera pas fermé à l'intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARMAND, tirant aussi sa montre.

Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie ?... deux heures et demie !

LESPÉRANCE.

Dans ce cas je reste... Aussi-bien j'ai encore

ci quelque chose à solliciter. (*Tirant une pétition de sa poche et s'adressant au public.*) Messieurs, Benoît-Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que...

DEUXIÈME COUPLET.

Dans ce pays l'on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas placés;
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez.
Et s'ils craignaient encor quelques disgrâces,
Messieurs, dites-leur de ma part
Qu'on est chez nous, *à six heures un quart*,
Toujours sûr d'obtenir des places.

FIN DU SOLLICITEUR.

LES

DEUX MARIS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SCRIBE ET VARNER;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 3 février 1819.

PERSONNAGES.

M. DE SÉNANGE.
ÉLISE, sa femme.
RIGAUD, receveur de l'enregistrement.
Mme RIGAUD, sa femme (*).
GERTRUDE, gouvernante d'Élise.
LABRIE, domestique.

La Scène se passe dans un château, au fond de la Touraine.

(*) Ce rôle ne doit point être joué en caricature; il est de l'emploi des premiers rôles ou des jeunes soubrettes.

LES

DEUX MARIS,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon élégant ; une porte au fond, deux portes latérales avec deux marches ; à gauche du spectateur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Eh bien ! Gertrude ?

GERTRUDE.

Je vous disais bien, Mademoiselle, qu'on n'avait point frappé et qu'il n'y avait personne à la porte du château.

ÉLISE.

A la bonne heure, je me serai trompée... tant mieux... car le cœur me battait déjà... voilà pourtant, je crois, cinq heures passées.

GERTRUDE.

Eh ! qui voulez-vous donc qui vienne ?...

Depuis un an que vous avez perdu madame votre tante, et que vous m'avez fait venir habiter avec vous cet immense château au fond de la Touraine, nous n'avons pas reçu une seule visite... Dieu merci, nous n'attendons jamais personne, et je vous vois aujourd'hui d'une impatience, d'une inquiétude!...

ÉLISE.

Il est vrai... Il y a des jours où l'on ne peut rendre compte de ce qu'on éprouve.

GERTRUDE.

Nous y voilà... Je vous disais bien, moi, que cette solitude finirait par vous ennuyer... que le cœur viendrait à parler... Ah!... si vous saviez ce que c'est que de rester demoiselle!... Ce n'est pas parce que j'ai manqué trois mariages, mais certainement...

ÉLISE.

Gertrude...

GERTRUDE.

Oui, Mademoiselle, le dernier était en quatre-vingt-dix-huit... je venais alors d'entrer dans votre famille en qualité de gouvernante; j'ai vu depuis tout le monde s'établir, et je suis restée mademoiselle Gertrude.

ÉLISE, soupirant.

Ah! ma bonne!

GERTRUDE.

Eh bien ! voyons, de la confiance... allons, je le vois, vous aimez.

ÉLISE.

Oh ! mon Dieu ! non.

GERTRUDE.

Vous êtes aimée.

ÉLISE.

Ce ne serait rien... je suis...

GERTRUDE.

Eh bien ! quoi ?

ÉLISE.

Je suis mariée !

GERTRUDE, stupéfaite.

Mariée ! encore une !... comment, Mademoiselle, avec cet air si doux, si tranquille! qui s'en serait douté ?... moi qui vous prêchais... et quel est donc cet époux invisible ?

ÉLISE.

Je ne le connais pas.

GERTRUDE.

On n'a jamais rien vu de pareil !... Et voilà la première fois que vous m'en parlez.

ÉLISE.

Que veux-tu ?... c'était un secret, et depuis le tems j'avais presque oublié moi-même

que J'étais enchaînée... j'étais encore en pension, lorsque des intérêts de famille et la volonté de ma tante me firent contracter cet hymen; nous fûmes séparés en sortant de l'église; je vins habiter cette solitude... et jamais l'idée d'une entrevue ou d'un rapprochement ne s'était présentée à mon esprit, lorsque cette lettre est venue troubler mon repos et renverser toutes mes idées... lis toi-même.

GERTRUDE.

J'en suis encore tout étonnée !... (*Lisant.*) « Paris, ce six décembre... Ma chère amie, » Adolphe de Sénange vient d'arriver ici... » Comment! M. de Sénange que j'ai vu si jeune? que j'ai presque élevé?... c'était un charmant enfant!... « Vous vous imaginez » bien que huit années de voyages l'ont un » peu changé; mais l'on s'accorde à lui trou- » ver de l'esprit, de la grâce, et la réputation » d'un fort aimable cavalier... Je ne doute » point que cet hymen qu'on lui a fait con- » tracter si jeune ne l'occupe beaucoup... »

ÉLISE.

Et moi, donc!

AIR : *du Vaudeville de Haine aux Hommes.*

Las! par un bizarre devoir,
Il faut que je m'efforce à plaire
Aux yeux d'un époux, sans savoir
Quel est son cœur, son caractère.

GERTRUDE.

C'est terrible qu'il faille exprès
L'aimer avant de le connaître.

ÉLISE.

Eh ! mon Dieu, ce sera, peut-être,
Encor plus difficile après.

Et quand je songe qu'aujourd'hui même il peut arriver !

GERTRUDE.

Mais je ne vois point cela.

ÉLISE, lui prenant la lettre.

C'est que tu ne lis pas... (*Lisant.*) « Il » s'informe de sa femme à tout le monde ; » mais, vu l'extrême solitude où vous vivez, » peu de gens peuvent lui répondre, et je sais, » par un de ses amis intimes, qu'il part de- » main pour se rendre auprès de vous... Il » arrivera à votre château à pied, incognito, » comme un voyageur égaré qui demande » l'hospitalité, décidé, selon les événemens, » à se faire connaître, ou à demander la dis- » solution d'un hymen qui peut-être vous » serait à charge à tous les deux. » Eh bien! qu'en dis-tu ?

GERTRUDE.

Je dis que ce mari-là vous conviendra ; qu'il faut qu'il vous convienne.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Malgré le tems, malgré l'absence,
Vous avez fait, assurément
L'un en Afrique, l'autre en France,
Bon ménage jusqu'à présent.
Respectant le lien suprême
Par qui vous êtes attachés,
Ne vous brouillez pas le jour même
Où vous vous serez rapprochés.

ÉLISE.

J'y suis décidée, je ne demanderai jamais la rupture de ce mariage; mais, s'il l'exige, je serai prête à y souscrire... Tu vois que je n'y mets point d'amour-propre, et que ma vanité blessée n'entre pour rien dans la crainte de lui déplaire... Mais, dis-moi, comment n'exciterais-je pas ses dédains, moi qui n'ai jamais quitté cette solitude, qui n'ai ni les talens ni les grâces des dames de la ville?... J'en suis certaine, il va me trouver gauche, insipide... je m'en apercevrai, cela me troublera encore plus, et je ne pourrai pas lui dire un mot.

GERTRUDE.

Allons donc, Mademoiselle.

ÉLISE.

Écoute : pour les premiers momens seulement, ne me nomme pas; dis que madame

e Sénange est absente, et désigne-moi omme une de ses amies.

GERTRUDE.

Tenez, Mademoiselle, tous ces détours... ces épreuves-là portent toujours malheur... On ne saurait agir trop franchement... C'est vous, c'est moi! Ça vous convient-il? nous voilà! Moi qui vous parle, j'ai manqué mes trois mariages pour avoir voulu éprouver mes futurs, et s'il s'en présente jamais un quatrième, je vous jure que je le prendrai sur parole.

ÉLISE.

N'importe! entends-tu? j'exige... Ah! mon Dieu, que nous veut ce valet?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LABRIE, en grande livrée.

LABRIE.

Madame, c'est un homme qui est à la porte du château; il dit qu'il s'est égaré, qu'il ne reconnaît plus son chemin.

ÉLISE.

Eh bien?

LABRIE.

Il demande à entrer un instant, et à se sécher au feu de la cuisine, car il fait une neige et un froid!...

ÉLISE, très-émue.

Qu'on le fasse entrer ici : qu'on ait pour lui tous les soins, tous les égards...

LABRIE.

Oui, Madame.

GERTRUDE.

Les plus grands égards, entendez-vous?

LABRIE.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISE.

AIR : *Adieu, je vous fuis bois charmant.*

Dites qu'en cet appartement
A nous attendre je l'invite,
Que nous revenons dans l'instant.

GERTRUDE.

Madame, dépêchons-nous vite.
Quand il vient réclamer ses droits,
Et surtout qu'il vient en décembre,
On ne peut décemment, je crois,
Laisser l'hymen faire anti-chambre.

ÉLISE.

Viens, te dis-je, ma frayeur redouble, et j'ai besoin de me remettre quelques instans.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LABRIE, puis RIGAUD, tenant sous le bras un petit sac de nuit en taffetas flambé.

LABRIE.

Par ici, Monsieur, par ici.

RIGAUD.

C'est mille fois trop de bontés!... j'aurais aussi bien attendu en bas... je ne déteste pas le feu de la cuisine... Diable! un beau château et de beaux appartemens!

LABRIE.

Madame a dit qu'elle allait venir, et que si Monsieur voulait se reposer et se rafraîchir...

RIGAUD.

Je n'en reviens pas!... les maîtres de ce château sont d'une politesse!... Ma foi! j'en profiterai, car j'ai une soif et un appétit!...

LABRIE, s'inclinant.

Rouge ou blanc?

RIGAUD.

Comment, rouge ou blanc?... ah! ça m'est égal, je prends le tems comme il vient, les gens comme ils sont, et le vin comme il se trouve.

LABRIE.

Je vais monter à Monsieur une bouteille de Bordeaux et une tranche de pâté.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV.

RIGAUD.

Une tranche de pâté et une bouteille de vin de Bordeaux ! quel accueil on me fait... on m'aura aperçu des fenêtres du salon... voilà ce que c'est que de voyager à pied ; on ne va pas vite, il est vrai, mais qu'est-ce qui me presse? qu'est-ce que j'ai en perspective ?... Madame Rigaud et mon bureau d'enregistrement... j'arriverai toujours assez tôt, et je peux déposer un instant ce havresac conjugal que, nouvelle Pénélope, madame Rigaud a cousu elle-même de ses pudiques mains.

(Il met le sac sur la table.)

AIR : *Gai, Coco.*

Bien loin d'être volage,
Toujours fidèle et sage,
J'offre dans mon ménage
La raison
D'un Caton.
Mais si, loin de ma femme,
Le hasard me réclame,

S'il faut quitter ma dame.
Alors, la mort dans l'ame
Et poussant un soupir,
Je dis, prêt à partir,
Bonsoir à ma femme,
Bonjour au plaisir.

C'est terrible les femmes!... parce que j'ai eu quelques succès dans ma jeunesse; parce que j'ai eu le malheur (car c'en est un) d'être signalé comme un homme à bonnes fortunes, je ne peux pas m'absenter une quinzaine de jours sans que soudain ma femme ne me décoche une douzaine d'épîtres fulminantes de tendresse, et cela sous prétexte qu'elle est jalouse!....mais est-ce ma faute à moi si je suis doué de quelque sensibilité, d'une tournure entraînante, d'une amabilité contagieuse?.. Je ne peux pas me refaire, et empêcher les aventures qui me tombent de tous côtés.

SCÈNE V.

RIGAUD, GERTRUDE, entrant d'un air mystérieux et à voix basse.

GERTRUDE.

Monsieur!

RIGAUD.

Qu'est-ce que c'est?

GERTRUDE, de même.

Monsieur est sans doute ce beau voyageur.... à qui nous avons donné l'hospitalité ?

RIGAUD.

Moi-même.

GERTRUDE, à part.

C'est bien cela... il a une excellente figure et j'étais bien sûre que je le reconnaîtrais rien qu'à l'air de famille. (*Mystérieusement.*) Madame est encore à sa toilette, et j'en ai profité pour venir vous prévenir.... on m'a recommandé le secret, mais c'est pour votre bonheur à tous deux, chut !

RIGAUD, à part.

A qui en a-t-elle donc ?

GERTRUDE.

On vous attendait avec impatience ; on vous aime déjà.

RIGAUD, d'un air étonné.

Hein ? On m'aime déjà ?...

GERTRUDE.

Silence !... On voulait se déguiser, vous éprouver, mais à quoi bon toutes ces précautions ? On ne saurait trop se hâter d'être heureux... et vous-même, pourquoi feindre plus long-tems ? Vous êtes dans votre maison, une femme charmante vous attend.... vous voyez que j'en sais autant que vous.

RIGAUD, à part.

Je dirai même plus... (*Haut.*) Ah! çà, pour qui me prend-on?

GERTRUDE.

Pour le propriétaire de ce château... pour le mari de ma belle maîtresse.

RIGAUD, vivement.

Hein?... Comment dites-vous?... Répétez-moi cela, je vous en prie. (*A part.*) Ma foi, voilà une bonne fortune que je ne cherchais pas, mais mon étoile l'emporte!

GERTRUDE

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Reconnaissez-vous Gertrude
Qui vous fit marcher, courir?

RIGAUD.

J'en ai quelque souvenir.

GERTUDE.

Moi, j'en ai la certitude;
(A part.)
Quoique depuis ce tems-là
Il ait changé... c'est bien ça.

RIGAUD, à part.

Adviendra ce qui pourra;
J'ai beau renoncer à plaire,
Du monde me retirer,
On s'obstine à m'adorer:

Il faut bien se laisser faire,
Puisque l'on ne peut enfin
Lutter contre son destin.

GERTRUDE.

Mais silence avec Madame; ne dites pas que je vous ai prévenu, et attendez le moment de vous déclarer.... ça ne tardera pas.

RIGAUD.

Ma femme est donc gentille ?

GERTRUDE.

Charmante, fraîche et jolie comme on l'est à vingt ans.

RIGAUD.

Et cette propriété ?

GERTRUDE.

Superbe !.... des bois, des prés, des vignes.

RIGAUD.

Ah ! des vignes !... nous avons donc de bon vin ?

GERTRUDE.

Vous en jugerez... une cave admirable !..

RIGAUD, à part.

Parbleu ! je ne serais pas fâché une fois en ma vie d'être propriétaire, ne fût-ce que pour un quart d'heure... Il me semble que

C'est un de ces rôles qu'on peut jouer sans avoir appris... (*Haut.*) Ma foi, Madame...

GERTRUDE.

Dites donc Gertrude.

RIGAUD.

Eh bien ! oui, ma chère Gertrude... oui, oui, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

GERTRUDE.

Et c'est tout ce que je voulais.

RIGAUD.

Ça n'était pas difficile... Hein ! qui vient là ?... Est-ce la tranche de pâté ?...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LABRIE.

LABRIE.

Madame n'est point là ?

GERTRUDE.

Que lui veut-on ?

LABRIE.

Je venais apprendre à Madame un accident qui est arrivé dans le chemin creux ; une espèce de diligence a versé non loin d'ici.

GERTRUDE, montrant Rigaud.

Parlez à Monsieur.

LABRIE, étonné.

Comment?

GERTRUDE.

Prenez les ordres de Monsieur.

RIGAUD, à part.

C'est bien le moins que je fasse pour eux ce qu'on vient de faire pour moi. (*Haut.*) Qu'on vole au secours de ces voyageurs, et qu'on s'empresse de les recevoir.

AIR : *de Julie ou le pot de fleurs.*

La maison, les vins et la table,
Il faut tout offrir, tout donner.
Dès qu'il s'agit d'obliger son semblable,
Moi, je ne sais rien épargner.
Dans le bonheur que le hasard m'apporte,
Je ne suis pas de ceux qui, par bon ton,
Ont oublié, dès qu'ils sont au salon,
Qu'ils étaient naguère à la porte.

GERTRUDE, à part.

Quelle bonté! je le reconnais bien là.

RIGAUD.

Je reviendrai savoir s'il ne leur manque rien.... le plus pressé, je crois, est de me rendre présentable; (*à Gertrude*) car je n'ai pas trop l'air d'un maître de maison.

LABRIE.

Je vais montrer à Monsieur la petite chambre d'en haut.

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est ?... L'appartement du premier, entendez-vous ?... le grand appartement.

LABRIE.

Mais, c'est celui qui est à côté de la chambre de Madame.

GERTRUDE.

Qu'importe ! exécutez ce qu'on vous dit... ces gens-là font des questions !... Eh ! allez donc, Labrie.

(Pendant ce tems, Rigaud à ouvert son porte-manteau, et en a retiré une chemise, une cravate et des bas.)

RIGAUD, à part.

Diable ! ne nous négligeons pas... Allons, Rigaud.

GERTRUDE.

Ne vous donnez pas la peine, on va vous porter cela.... Labrie !.... Je vais voir moi-même s'ils vous ont allumé du feu, si tout est en ordre.

RIGAUD.

Voilà bien la meilleure femme que j'aie jamais vue... ma chère Gertrude, où est mon appartement ?

GERTRUDE, lui indiquant la porte à gauche.

Le voici.

(Rigaud sort.)

SCÈNE VII.

GERTRUDE.

La meilleure femme! qu'il est aimable!... Je vais donner un coup d'œil à son appartement... et cette diligence qui arrive.... et Madame donc, je veux la prévenir que son mari est charmant, qu'il lui convient à merveille... Mais, j'ai bien fait de m'en mêler; sans cela, ces pauvres enfans ne se seraient jamais entendus... ah! mon Dieu! déjà un Monsieur et sa femme qui viennent de ce côté!... dépêchons-nous.

(Elle sort du côté de l'appartement de Rigaud.)

SCÈNE VIII.

Mme RIGAUD, en costume de voyage élégant, SENANGE, lui donnant le bras et portant son sac.

SÉNANGE, à la cantonade.

C'est inutile, nous n'avons besoin de rien; soignez ces dames et les autres voyageurs.

Mme RIGAUD.

Ah! les maudites voitures! J'avais beau crier au postillon: Vous allez verser! Vous allez verser! Ça n'a pas manqué... juste au

t sans l'hospitalité qu'on veut bien nous ccorder en ce château...

SÉNANGE.

Je me félicite de m'être trouvé là au moment pour vous porter secours. (*A part.*) Ça ne pouvait pas mieux tomber ; je me suis glissé à la faveur de la diligence.

Mme RIGAUD.

Ah ! Monsieur, que ne vous dois-je pas ?.. On ne pouvait y mettre plus de délicatesse... de galanterie... Eh bien ! je l'ai toujours dit, depuis que le maître de poste de l'Ile-Bouchard a organisé ses pataches en célérifères, on ne voit que des accidens.

AIR : *Lise épouse l' beau Germance.*

Grâce à cette mode anglaise,
Au lieu de huit on tient seize,
Et sur ce haut phaéton,
On se croit presqu'en ballon.
Ces voitures qu'on redoute
Ont acquis le droit, dit-on,
De verser sur chaque route,
Par brevet d'invention.

SÉNANGE.

Vous ne vous êtes point blessée ?

Mme RIGAUD.

Non, mais cette aventure nous fait perdre

GERTRUDE.

Eh bien ! oui, c'est le maître de la maison, mais il est ici incognito, à cause de Madame... vous saurez tout cela plus tard ; la déclaration n'a pas encore eu lieu.

Mme RIGAUD.

Ah ! la déclaration n'a pas encore eu lieu !.. J'arrive au bon moment.

SÉNANGE, qui pendant ce tems a toujours regardé vers la porte à droite.

Je ne vois rien paraître. (*A Gertrude*) Me serait-il permis de parler à madame de Sénange ?

GERTRUDE, à part.

Et lui aussi ?... Encore une visite ! ces pauvres époux n'auront pas un moment pour se voir. (*A Sénange.*) Ça ne se peut pas ; Madame ne sera point au château d'aujourd'hui, elle fait des visites dans les environs.... (*A madame Rigaud.*) Et Monsieur n'est pas visible.

Mme RIGAUD, à part.

J'en suffoque ! mais il vaut mieux se contenir, se modérer, voir jusqu'où il poussera la perfidie, et le confondre par ma présence ! (*A Sénange.*) Vous ne venez pas, Monsieur ?

SÉNANGE.

Vous m'excuserez ; je suis à vous dans l'instant.

(Madame Rigaud sort.)

SCÈNE X.

SÉNANGE, GERTRUDE.

SÉNANGE.

De sorte que madame de Sénange n'est point au château ?

GERTRUDE.

Non, Monsieur, je vous l'ai déjà dit.

SÉNANGE, regardant à droite.

Eh ! dites-moi, quelle est cette jolie personne que je viens d'entrevoir ?

GERTRUDE.

C'est... c'est une demoiselle... une amie de Madame.... (*A part.*) Mon Dieu ! ce Monsieur est bien curieux.

SCÈNE XI.

GERTRUDE, SÉNANGE, ÉLISE, en grande parure.

ÉLISE.

Et cette Gertrude qui ne revient pas.... (*Apercevant Sénange.*) Ah ! mon Dieu ! c'est lui !

(Ils se saluent profondément.)

SÉNANGE.

On m'a assuré, Mademoiselle, que Madame de Sénange n'était point au château.

ÉLISE, à part.

C'est bien ; Gertrude a suivi mes ordres. (*Haut.*) Je suis fâchée que madame de Sénange ne soit point ici.

SÉNANGE

Je ne m'aperçois plus de son absence.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

J'aurais pourtant, Mademoiselle,
Voulu la voir et lui parler ;
On m'a tant dit qu'elle était belle.

ÉLISE.

Hélas ! je commence à trembler.

SÉNANGE.

Quoique l'on vante votre amie,
Je ne saurais me figurer
Qu'elle puisse être aussi jolie.

ÉLISE.

Je commence à me rassurer.

SÉNANGE, à part.

Ah ! si c'eût été là ma femme, j'aurais été trop heureux !

ÉLISE.

Madame de Sénange ne reviendra que demain.

GERTRUDE, appuyant.

Oui, que demain.

ÉLISE.

Mais, comme son amie, elle m'a chargée de faire les honneurs de chez elle.... et j'espère que Monsieur me fera le plaisir de passer cette journée au château.

GERTRUDE.

Qu'est-ce qu'elle dit donc ?

SÉNANGE.

Madame... (*A part.*) J'ai peur que l'amie de ma femme ne soit beaucoup trop jolie.

ÉLISE.

Vous avez, dites-vous, à parler à madame de Sénange ?

SÉNANGE.

Oui, il est vrai, j'avais à lui parler; mais je crois que maintenant ce que j'aurais à lui dire serait inutile... je préfère lui écrire... Croyez, Mademoiselle, qu'un devoir indispensable peut seul m'empêcher d'accepter votre invitation.

AIR : *de Montano et Stéphanie.*

Voilà (Bis.)
Celle dont je rêvais l'image,
Voilà (Bis.)
Celle que j'adorais déjà.

Hélas! quel dommage!
J'ai formé d'autres nœuds!
L'honneur m'engage
A fuir loin de ces lieux.

ÉLISE, SÉNANGE.

Voilà (Bis.)
celui / Celle } dont je rêvais l'image,
Voilà (Bis.)
{ Celui qui me charmait déjà.
{ Celle que j'adorais déjà.

(Sénange sort.)

SCÈNE XII.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Oh! je le comprends, c'est bien lui... voilà bien l'idée que je m'en fesais... Ah! Gertrude, j'en suis enchantée!

GERTRUDE.

Et de qui?

ÉLISE.

De lui.

GERTRUDE.

De lui!... de ce Monsieur qui n'a rien dit?

ÉLISE.

C'est égal... nous nous entendions si bien!... Quel air de bonté!... mais aie soin au moins

qu'il ne parte pas; car je me reproche déjà de l'avoir trompé et de ne pas lui avoir dit sur-le-champ que j'étais sa femme.

GERTRUDE.

Sa femme!... mais ce n'est pas là votre mari.

ÉLISE.

Comment! ce n'est pas là...

GERTRUDE.

Il a ma foi une bien autre tournure... Je l'ai vu, je lui ai parlé... allez, Madame, vous en serez enchantée... Eh bien! Madame, qu'avez-vous donc?... vous vous trouvez mal?

ÉLISE.

Non, non, ce n'est rien... Mais celui-là?...

GERTRUDE.

Celui-là est un habitant de ce département qui, pour son plaisir ou ses affaires, voyage en diligence avec sa femme.

ÉLISE.

Sa femme!

GERTRUDE.

Oui, une petite femme à laquelle il donnait le bras en entrant.

ÉLISE, à part.

Ah! qu'ai-je fait?

GERTRUDE.

Mais l'autre, quelle différence !... si vous saviez comme il m'a reçue .. Ma bonne Gertrude !... Il a le cœur sur la main ; en un instant il m'a tout avoué ; qu'il était votre mari, qu'il venait vous éprouver; mais qu'il voulait encore garder le secret; ainsi, *motus*.

ÉLISE, douloureusement.

Plus de doute.

GERTRUDE.

Tenez, le voici... Regardez-moi un peu quelle tournure et quel aplomb! il est encore mieux que tout à l'heure.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RIGAUD, en grande parure.

RIGAUD.

AIR : *Vive les amours qui toujours.*

SALUT, ô vous à qui je dois
Le bon accueil qu'aujourd'hui je reçois ;
Ces lieux sont enchantés, je crois,
On est chez vous, ma foi,
Comme chez soi.
Rien n'est si frais
Que vos bosquets :
Rien de si beau

Que cet ancien château.
C'est divin !
Je ne vois enfin,
Que vous ici
Qui soyez mieux que lui.
Salut, etc.

(*A Gertrude.*) C'est qu'elle est charmante ma femme !

GERTRUDE.

N'est-il pas vrai ?... Mais elle est si émue de l'idée de vous voir...

RIGAUD.

Je connais cela... (*Haut, à Élise.*) C'est un événement bien extraordinaire que celui... qui fait que des gens... qui ne se sont jamais vus, se trouvent attirés l'un vers l'autre par une espèce de sympathie.

GERTRUDE, bas.

Prenez garde d'en trop dire.

RIGAUD, de même.

Sois tranquille, je vais compliquer mon style. (*Haut.*) En vérité, si je ne croyais pas aux attractions soudaines... je ne pourrais expliquer ce qu'on éprouve en entrant dans ce château ; on y est comme sous l'influence d'un charme magique... qui semble vous interdire la possibilité de tout mouvement rétrograde... (*A Gertrude.*) Eh bien ! toi qui

craignais que je ne me fisse trop comprendre, qu'en dis-tu?

GERTRUDE, de même.

C'est bien. (*Haut.*) Hein! Madame, est-ce là parler?

ÉLISE, très-émue.

Je ne doute point, Monsieur... que votre arrivée en ces lieux... ne soit un grand bonheur... pour nous... mais avant de nous expliquer davantage, permettez-moi de me recueillir... de rassembler mes idées... je ne vous le cache pas, je suis dans ce moment dans un trouble...

RIGAUD.

Qui a bien son côté flatteur; et quand nous nous connaîtrons mieux...

ÉLISE.

Oui, je dois chercher à détruire les impressions défavorables que cette réception a pu vous faire naître; vous n'êtes pas bien pressé, je crois, de continuer votre voyage?

RIGAUD.

Mon Dieu! rien ne me gêne, et j'ai du tems devant moi.

AIR : *Tenez, pour vous rendre gaillard.* (La Laitière Suisse.)

Faut-il venir ou s'en aller,
Je suis l'homme le plus commode.

(A part.)
Bravo! l'on vient de m'installer;
Moi, j'aime assez cette méthode.
Entre deux ménages que j'ai,
Je prends, heureux propriétaire,
L'un pour domicile obligé,
Et l'autre pour un pied à terre.

GERTRUDE, avec intention.

Vous vous plaigniez tout à l'heure, Madame, d'être obligée de souper seule; pourquoi Monsieur ne vous ferait-il pas l'honneur?... (*Bas.*) Aux termes où vous en êtes, vous ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ÉLISE.

Eh bien! dispose, ordonne, fais tout ce que tu voudras... Ah! ma bonne, je n'y tiens plus, et je me sens prête à pleurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SÉNANGE.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas; il faut absolument que je lui parle. (*Apercevant Rigaud.*) Quel est cet homme?

RIGAUD.

Souper en tête à tête!... en honneur, je suis trop heureux.

(Il baise la main d'Élise.)

. Parl
à une da

Voyez-
quelque
ment, j'ai
forcé à ent

Non, ça n

Comment!
ble?...

Non... à mo
vous fasse ent
sur moi... (*L*
porte sans écou
à cette dame.
l'entrepôt de tal

LESP

Hein!... qu'e
Malo... celui que

Et même elle

LE

Ah! bien, par c

(A part.)
ravo ! l'on vient de m'installer ;
loi, j'aime assez cette méthode.
ntre deux ménages que j'ai,
e prends, heureux propriétaire,
'un pour domicile obligé,
t l'autre pour un pied à terre.

GERTRUDE, avec intention.

us vous plaigniez tout à l'heure, Ma-
, d'être obligée de souper seule ; pour-
Monsieur ne vous ferait-il pas l'hon-
?... (*Bas.*) Aux termes où vous en êtes,
ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ÉLISE.

bien ! dispose, ordonne, fais tout ce
tu voudras... Ah ! ma bonne, je n'y
plus, et je me sens prête à pleurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SÉNANGE.

SÉNANGE.

on, je ne partirai pas ; il faut absolument
je lui parle. (*Apercevant Rigaud.*) Quel
cet homme ?

RIGAUD.

Souper en tête à tête !... en honneur, je
s trop heureux.

(Il baise la main d'Élise.)

craignais que je ne me fisse trop comprendre, qu'en dis-tu?

GERTRUDE, de même.

C'est bien. (*Haut.*) Hein! Madame, est-ce là parler?

ÉLISE, très-émue.

Je ne doute point, Monsieur... que votre arrivée en ces lieux... ne soit un grand bonheur... pour nous... mais avant de nous expliquer davantage, permettez-moi de me recueillir... de rassembler mes idées... je ne vous le cache pas, je suis dans ce moment dans un trouble...

RIGAUD.

Qui a bien son côté flatteur; et quand nous nous connaîtrons mieux...

ÉLISE.

Oui, je dois chercher à détruire les impressions défavorables que cette réception a pu vous faire naître; vous n'êtes pas bien pressé, je crois, de continuer votre voyage?

RIGAUD.

Mon Dieu! rien ne me gêne, et j'ai du tems devant moi.

AIR : *Tenez, pour vous rendre gaillard.* (La Laitière Suisse.)

Faut-il venir ou s'en aller,
Je suis l'homme le plus commode.

(A part.)
Bravo! l'on vient de m'installer;
Moi, j'aime assez cette méthode.
Entre deux ménages que j'ai,
Je prends, heureux propriétaire,
L'un pour domicile obligé,
Et l'autre pour un pied à terre.

GERTRUDE, avec intention.

Vous vous plaigniez tout à l'heure, Madame, d'être obligée de souper seule; pourquoi Monsieur ne vous ferait-il pas l'honneur?... (*Bas.*) Aux termes où vous en êtes, vous ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ÉLISE.

Eh bien! dispose, ordonne, fais tout ce que tu voudras... Ah! ma bonne, je n'y tiens plus, et je me sens prête à pleurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SÉNANGE.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas; il faut absolument que je lui parle. (*Apercevant Rigaud.*) Quel est cet homme?

RIGAUD.

Souper en tête à tête!... en honneur, je suis trop heureux.

(Il baise la main d'Élise.)

SÉNANGE.

Mille pardons, Mademoiselle ; ma présence est sans doute importune, et je me retire.

ÉLISE.

Non, Monsieur.

SÉNANGE.

Je vois que cette retraite n'est pas aussi inaccessible que vous le disiez... je ne partais pas sans quelque crainte lorsque je songeais aux dangers que vous pouviez y courir... mais je vous quitte bien plus rassuré en voyant en quelle compagnie je vous laisse.

RIGAUD, à part.

Quel est ce Monsieur si pincé ?

ÉLISE.

J'ignore, Monsieur, de quoi vous pouvez vous plaindre.

SÉNANGE.

Moi, Madame, me plaindre !... Eh ! qui m'en aurait donné le droit ?... Je me disais seulement qu'il était moins cruel de perdre certaines personnes que de renoncer à l'estime qu'on avait d'elles... qu'il y avait des sentimens qu'on regrettait d'avoir éprouvés... et des illusions dont on était bien cruellement détrompé.

ÉLISE.

Grand Dieu ! quelle idée a-t-il donc de

noi ?... Vous êtes bien prompt dans la manière dont vous accordez ou retirez votre estime, Monsieur; vous vous hâtez de juger avec bien de la sévérité une plaisanterie que j'avais crue innocente et dont je vois maintenant les conséquences... Je vous ai dit ce matin que madame de Sénange était absente, que j'étais une de ses amies; je vous ai trompé, et quelque opinion que puisse vous donner de moi ce mensonge, je sens qu'il faut vous avouer la vérité : je suis... madame de Sénange elle-même.

SÉNANGE, avec transport.

Comment! il serait vrai!... L'ai-je bien entendu!... vous seriez?...

RIGAUD, appuyant.

Oui, Monsieur.

ÉLISE.

C'est vous dire assez que je ne puis vous entendre... et que ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. (*A Rigaud.*) Je suis bien fâchée, Monsieur, de trahir votre incognito; mais les circonstances où nous nous trouvons rendent cette explication indispensable... Quoique Monsieur ne soit qu'un étranger, je tiens aussi à son estime, et je vous prie de lui apprendre vous-même qui vous êtes, et les liens qui nous unissent... Viens, Gertrude.

(Elles sortent.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mme RIGAUD.

Mme RIGAUD, à Sénange.

Ah! Monsieur, je vous trouve à propos; je venais vous raconter...

RIGAUD, l'apercevant et restant stupéfait.

Dieu! c'est ma femme.

SÉNANGE, prenant madame Rigaud par la main.

Sa femme!... Ah! çà, Monsieur, vous êtes donc le mari de tout le monde?

RIGAUD.

Il ne s'agit pas de cela... Je veux savoir comment Madame, qui devrait être chez elle, se trouve aujourd'hui dans ce château?

SÉNANGE.

Elle y est avec moi.

RIGAUD.

Avec vous, Monsieur?... Vous m'apprendrez, je l'espère, quelle espèce d'intimité existe entre vous et Madame?

SÉNANGE.

Parbleu! Monsieur, c'est ma femme.

RIGAUD.

Comment! votre femme?

SÉNANGE, à part.

Puisqu'il prend la mienne, je puis bien à mon tour... (*A madame Rigaud.*) Ne me dédisez pas.

Mme RIGAUD.

Soyez tranquille, j'ai ma revanche à prendre.

RIGAUD.

Quoi !.... vous oseriez me soutenir ici même ?....

Mme RIGAUD, à Sénange, d'un air étonné, et montrant Rigaud.

Mais, mon ami, quel est donc ce petit Monsieur ?

RIGAUD.

Comment, mon ami !... Et devant moi, en ma présence?... il y a au moins des personnes qui y mettent des procédés.

Mme RIGAUD, toujours d'un air étonné.

En vérité, Monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais d'où vient le trouble et l'agitation où je vous vois.

SÉNANGE, bas à madame Rigaud.

C'est bien, c'est ça... Allons, du courage, tutoyez-moi un peu, n'ayez pas peur.

Mme RIGAUD, à Sénange, hésitant d'abord un peu.

Mais, mon ami, regarde donc comme sa figure est bouleversée... tu devrais appeler du secours, car il va se trouver mal.

RIGAUD.

Tu devrais!... Je ne sais plus où j'en suis, et je ne reconnais pas là ma femme. Ma chère amie, tâchez de vous rappeler, de me reconnaître... C'est moi, Narcisse Rigaud, receveur de l'enregistremeut à l'Ile Bouchard; je suis connu.

Mme RIGAUD.

Rigaud... mais attendez donc... nous avons une parente assez éloignée, qui me ressemble beaucoup par parenthèse, et qui a épousé quelqu'un de ce nom-là... Estelle Rigaud.

RIGAUD.

C'est cela.

Mme RIGAUD.

Ah! c'est votre femme... je vous en fais mon compliment... Comment se porte-t-elle?... (*A Sénange.*) Dis donc, mon ami, je l'as vue à Paris; une petite femme d'un caractère charmant! Certainement ce serait affreux de ne pas la rendre heureuse, car elle le mérite sous tous les rapports.

RIGAUD, stupéfait.

En vérité, je ne sais si je veille ou si je dors.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Ce sang-froid qui me désespère
Me confond et trouble mes sens,

Comment cela s'est-il pu faire ?...
Plus je cherche, et moins je comprends.
D'accidens quel triste amalgame !
Comment retrouver sans étnoi
Ma femme qui n'est pas ma femme,
Avec un moi qui n'est pas moi ?

SÉNANGE, à madame Rigaud.

C'est un homme qui a perdu la tête..... rassure-toi, ma bonne amie.

(Lui baisant la main.)

RIGAUD.

Ah ! c'en est trop, et je n'y tiens plus. (*Se mettant à genoux.*) Ma femme ! madame Rigaud, je vous demande grâce.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Que vois-je !... Comment ! ici même M. de Sénange aux pieds d'une autre que... mais levez-vous donc, si Madame venait.

RIGAUD.

Et qu'est-ce que ça me fait ?

GERTRUDE.

Ce que ça lui fait... moi qui en avais une si haute opinion !

RIGAUD.

Ma chère amie, je vous en supplie.

GERTRUDE.

Sa chère amie !... quel comble de scandale !... mais prenez garde, si ce n'est pour la morale, qu'au moins ce soit pour vous... vous ne voyez pas le mari de cette dame, qui est là, qui vous regarde ?

RIGAUD, toujours à genoux, se tournant du côté de Gertrude.

Comment, son mari ?

GERTRUDE.

Lui-même.

(Sénange fait passer madame Rigaud à sa droite et se trouve près de Rigaud.

RIGAUD.

Et elle aussi !... ah ! ça ne plaisante pas, êtes-vous bien sûr qu'ils soient ?...

GERTRUDE.

Tout ce qu'il y a de plus mari et femme; regardez plutôt.

RIGAUD, prenant la main de Sénange pour celle de sa femme.

Ah ! c'en est trop !... je ne souffrirai pas davantage...

SÉNANGE.

Ni moi non plus, Monsieur, et si vous parlez encore à ma femme, vous m'entendez?

RIGAUD.

Eh bien! oui, Monsieur, je suis prêt à vous suivre. (*Regardant madame Rigaud.*) Ça ne lui fait rien... Nous verrons, je ne vous dis que cela! (*Même jeu.*) Elle ne se déclare pas... Allons, sortons! (*Fausse sortie.*) Ah! çà, mais elle ne m'arrête pas; je crois qu'elle me laisserait tuer.

Mme RIGAUD.

Monsieur est le maître de disposer de lui.

RIGAUD.

Allons, tout sentiment de délicatesse est éteint en elle.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tous vos forfaits seront transmis
Aux yeux de la race future,
Et de la femme a deux maris
Vous retracerez l'aventure.
(A part.)
Quel que soit le sort des combats,
Au sang-froid dont elle fait preuve,
On voit qu'elle est bien sûre, hélas!
De n'être pas tout-à-fait veuve.

Mme RIGAUD.

Je vais tout disposer pour notre départ.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mme RIGAUD.

RIGAUD.

Par exemple, si je la laisse partir...

GERTRUDE.

Mais madame de Sénange qui vous attend à souper, et qui sans doute va venir!

RIGAUD.

Qu'elle vienne, qu'elle s'en aille, ça m'est égal... j'ai bien d'autres choses en tête... Vous lui direz... non, vous ne lui direz rien... Ah! le maudit château!... Allons encore supplier ma femme, et tâchons de nous faire reconnaître.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

SÉNANGE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Voila pourtant les hommes!... qui se serait attendu à cela de M. de Sénange?

SÉNANGE, en souriant.

Allons, il y a là-dessous quelque quiproquo qu'il faut achever d'éclaircir.

GERTRUDE.

Ma maîtresse, qui est si bonne, ne méritait certainement pas un tel mari.

SÉNANGE.

Ma bonne Gertrude, il faut que je parle à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Dans ce moment elle n'est disposée à voir personne, et vous moins que tout autre.

SÉNANGE.

Et pourquoi?

GERTRUDE.

Pourquoi.... pourquoi.... vous le savez peut-être bien... qui peut expliquer les femmes d'aujourd'hui? un compliment, un coup d'œil, et crac, voilà un cœur pris... mais vous n'en serez pas plus avancé pour cela, vous n'avez rien à espérer... et je vous conseille de partir au plus tôt; votre voiture doit être prête.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas sans l'avoir vue.... Tu ne sais donc pas que je l'aime... que je l'adore?

GERTRUDE.

Et c'est à moi que vous t'avouez?

SÉNANGE.

Oui; tu me serviras, tu me feras obtenir un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Ah! çà, mais, où en sommes-nous?... dans quel siècle vivons-nous?... Je vous déclare que Madame vous a positivement défendu sa porte.

SÉNANGE.

Eh bien! attends; un seul mot, rien qu'un mot d'explication. (*Il écrit.*) Dès qu'elle l'aura lu... je te jure que ça ne contient rien que d'honnête et de raisonnable... (*Écrivant toujours.*) Un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Dieu me pardonne, il demande un rendez-vous!

SÉNANGE, écrivant toujours.

Si tu savais dans quel motif... Les intentions les plus louables... « de vous aimer tou» jours. » Oh! je signe... Va, il n'y a rien à craindre; tiens, porte-lui ce billet.

GERTRUDE.

Jésus Maria! le Ciel m'en préserve!

SÉNANGE, apercevant Labrie.

Tiens, porte ce billet à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Labrie, je vous le défends.

SÉNANGE.

Et moi je te l'ordonne! (*Lui donnant de l'argent.*) Prends, et va vite.

LABRIE.

Écoutez donc, Mademoiselle, dans ces cas-là, il n'y a que le poids qui décide.

SÉNANGE.

Et songe qu'il y aura une réponse.

(Labrie sort.)

SCENE XX.

GERTRUDE, SÉNANGE.

GERTRUDE.

Une réponse!... Vit-on jamais une pareille audace?... Apprenez, Monsieur, qu'il n'y aura d'autre réponse que l'ordre de vous faire mettre à la porte du château.

SÉNANGE.

J'ose espérer le contraire.

GERTRUDE.

En vérité, il ne doute de rien... Apprenez que ma maîtresse est trop raisonnable... Qu'elle a été élevée par moi, Monsieur, et que je connais ses principes comme les miens.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE, entrant précipitamment, la lettre de Sénange à la main.

SÉNANGE.

C'est elle!

ÉLISE, avec joie à Sénange.

Comment, il serait possible!... Ah! Monsieur, que je vous demande un million d'excuses.

GERTRUDE, étonnée.

Elle vient elle-même!

ÉLISE.

Gertrude, laisse-nous, et que personne ne puisse entrer ici.

GERTRUDE, à part.

J'en reste muette. (*Haut.*) Comment, Madame!

SÉNANGE.

Vous avez entendu, Gertrude, laissez-nous.

GERTRUDE, à part.

Allons, on a jeté un sort sur la maison, et maintenant je n'oserais pas même répondre de moi.

(Elle sort.)

SCÈNE XXII.

ÉLISE, SÉNANGE.

ÉLISE.

Comment ai-je pu un seul instant être dupe d'une pareille erreur !

AIR : *Duo de Lulli et Quinault.*

De votre présence soudaine
Mon cœur aurait dû m'avertir.

SÉNANGE.

Oublions un instant de peine
Qu'efface un instant de plaisir.
Au tendre amour mon cœur se livre,
C'est lui qui seul vient m'animer.
Oui, t'aimer pour vivre.

ÉLISE.

Vivre pour t'aimer
Toujours. (4 fois.)

SÉNANGE.

Oui, t'aimer pour vivre.

ÉLISE.

Vivre pour t'aimer

ENSEMBLE.

Toujours (4 fois), oui, toujours t'aimer.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, RIGAUD dans le fond.

RIGAUD.

Allons, elle n'en démordera pas... impossible de lui faire avouer qu'elle est madame Rigaud. (*Apercevant Sénange aux pieds d'Élise.*) Que vois-je!... c'est encore ce Monsieur qui est aux pieds de mon autre... qu'est-ce que vous faites donc là, s'il vous plaît?

SÉNANGE.

Vous le voyez bien, je suis son mari.

RIGAUD.

Ah! çà, entendons-nous; vous êtes donc aussi le mari de tout le monde?... et vous, Madame, je trouve bien inconvenant qu'étant tacitement mon épouse...

ÉLISE.

Moi, Monsieur! vous vous trompez sans doute... Dieu merci! je ne le suis point, et ne l'ai jamais été.

RIGAUD.

Là, c'est comme tout à l'heure, le même refrain... de deux femmes voilà que je n'en ai plus... après tout, il n'y a pas de quoi se désoler, je me retrouve garçon; qui perd

gagne... je redeviens un célibataire aimable, et je reprends la route de Paris, où m'attendent de nouveaux triomphes!

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, Mme RIGAUD, qui a entendu les derniers mots et qui le ramène en le prenant rudement par le bras.

Mme RIGAUD.

Non pas, Monsieur, et avant que vous retourniez à Paris, je vous ferai voir du chemin.

RIGAUD, se frottant le bras.

Aïe! je te retrouve donc enfin... et mon cœur te reconnaît à la vivacité de tes transports.

Mme RIGAUD.

Oui-dà, c'est donc ainsi que vous preniez votre parti? vous étiez déjà d'un calme, d'une tranquillité...

RIGAUD.

Que veux-tu, ma chère amie, je me croyais veuf! maintenant que me reste-t-il à désirer?... je retrouve madame Rigaud, mon bureau d'enregistrement, et le bonheur!

VAUDEVILLE.

MADAME RIGAUD.

AIR : *d'Infortune et Gaîté* (de Doche).

Mais désormais, plus de voyage ;
Il faut, pour faire bon ménage,
Pouvoir répondre à chaque instant :
Présent. (Bis.)
Quelque bonne que soit sa cause,
De loin à la perdre on s'expose,
Et souvent le tort le plus grand,
C'est d'être absent.

RIGAUD.

Les jours qu'à dîner l'on m'engage,
Les jours de bal, de mariage,
A tout heure je dis gaîment :
Présent. (Bis.)
Les jours où l'écot me regarde,
Le jour de l'an, les jours de garde,
Au premier rappel qu'on entend,
Je suis absent.

SÉNANGE.

Dans ces bals donnés à l'année,
Dans nos salons, à l'Athénée,
Le plaisir dit bien rarement :
Présent. (Bis.)
Mais nos pantomimes, nos drames,
Nos opéras, nos mélodrames,
Ah ! quels spectacles amusans...
Pour les absens.

ÉLISE, au Public.

Nous aimons assez le grand monde,
Tout nous sourit, tout nous seconde
Quand le public nous dit souvent :
Présent. (Bis.)
Chez eux nos maris vous invitent :
Soyez de ceux qui les visitent,
Et puissiez-vous donner céans
Tort aux absens.

FIN DES DEUX MARIS.

L'ENNUI,

OU

LE COMTE DERFORT,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SCRIBE, DUPIN ET MELESVILLE;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 2 février 1820.

PERSONNAGES.

ARTHUR, COMTE DERFORT.
SIR BIRTON, baronnet.
ARUNDEL.
MACARTY, négociant.
MARIE.
ROBIN, jardinier du Comte.
VASSAUX du Comte.

La scène se passe en Écosse, dans le château du comte Derfort.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *de Julie*, ou *le pot de fleurs*.

Sur notre affiche en fesant apparaître
Ce mot redoutable *l'ennui !!!...*
L'auteur au moins ne vous prend pas en traître,
Et vous savez sur quoi compter ici.
Quand chaque jour par le titre on vous triche,
Vous ne pourrez, Messieurs, nous en vouloir
Si par hasard la pièce allait ce soir
Tenir ce que promet l'affiche.

L'ENNUI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle élégante du château; deux portes latérales. Au fond, trois grandes portes vitrées, au travers desquelles on aperçoit un site pittoresque.

SCÈNE I.

BIRTON, étendu sur une chaise, et lisant un journal, MACARTY, ROBIN.

MACARTY, s'asseyant dans une bergère.

Ca m'est égal; j'attendrai; voilà trois fois que je viens pour parler à lord Arthur, et je lui parlerai.

ROBIN, entrant.

C'est une horreur! une infamie!...

BIRTON.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un tapage comme celui-là? Robin, vous voulez donc réveiller tout le monde au château?

ROBIN.

Comment! Monseigneur dort encore à une heure de l'après-midi? Dieu de Dieu! qu'il est heureux d'être grand seigneur, et de n'avoir pas le tems de se lever plus tôt... moi qui veux lui parler.

MACARTY, brusquement.

Et moi aussi; et vous voyez que j'attends.

ROBIN.

Vous qui êtes un étranger, c'est bon; mais moi, son frère de lait et son jardinier, j' devrais passer avant tout.

BIRTON.

Que veux-tu?

ROBIN.

J' viens lui demander justice; tenez, M. Birton, vous qui êtes son ami, imaginez-vous que le collecteur, le percepteur.... je ne sais pas lequel, ont dressé procès-verbal pour un lapin que j'avais tiré dans l' parc, et ils m'ont pris mon fusil, sous prétexte que c'était la troisième fois qu'on me pardonnait; j' vous demande si ce n'est pas un abus.

BIRTON.

C'est bien fait; pourquoi vas-tu tirer sur les lapins de ton maître?

ROBIN.

Mais, dam', puisqu'il n'en tue pas.

BIRTON.

Qu'est-ce que cela te fait?

ROBIN.

Alors, qui est-ce qui les tuera?

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

V'là justement pourquoi j'enrage;
Qu'il nous laisse au moins ce soin-là.
Vous savez bien que c'est l'usage,
Et qu'ici-bas le ciel plaça
L'collecteur pour être intraitable,
Les vassaux pour être grugés,
Les grands seigneurs pour être à table,
Et les lapins pour êtr' mangés.

C'est leur état... mais voyez-vous M. le Comte se promenant dans son parc? T'nez, v'là comme il va à la chasse... (*Il met ses mains dans ses poches.*) Et puis, quand il a fait un tour d'allée, il rentre au château, s'étend dans un bergère, et s'occupe à se démonter la mâchoire! Corbleu! qu' v'là un seigneur qui a une vie agriable!.. Quand je vois ça, ça me met dans des fureurs de n'être que jardinier!

BIRTON.

Eh bien! ne faudrait-il pas que tu fusses seigneur!

ROBIN.

Dam'! tout comme un autre.

BIRTON.

Allons, allons, va travailler.

ROBIN.

Travailler, travailler... ils n'ont que ça à vous dire, rien que ce mot-là... ça me fait mal... Dites donc, M. Birton, vous vous chargerez de mon affaire?

BIRTON.

C'est bon, c'est bon; on va s'en occuper sur-le-champ.

MACARTY, à Robin qui s'en va.

Ah! çà, mon cher, je vous en prie, tâchez de savoir si votre maître se réveillera aujourd'hui.

ROBIN, imitant Birton.

C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BIRTON, MACARTY.

BIRTON.

Voila ce que c'est de se lever matin, on est accablé de demandes.

MACARTY.

Vous vous levez donc matin, vous, Monsieur?

BIRTON.

Oui, Monsieur, je suis sur pied depuis midi... j'ai toujours eu les goûts roturiers.

MACARTY.

Je vous en fais compliment; car un gentleman qui dort ne vaut pas un roturier qui fait ses affaires; et John Williams Macarty, votre serviteur, ne serait pas devenu un des premiers manufacturiers de l'Écosse, s'il eût attendu la fortune dans son lit (*regardant Birton*) ou sur une chaise.

BIRTON, se levant.

Ah! vous êtes M. Macarty... Je vous en fais compliment à mon tour... ce gros négociant estimable qui a toujours de l'argent... Est-ce que vous viendriez en apporter?

MACARTY.

Non, Monsieur, au contraire; il faut enfin que le comte Derfort connaisse l'état de ses affaires; je sais bien que son indolence, ses intendans et ses amis l'empêchent d'y voir clair; mais ça va mal, entendez-vous, ça va fort mal.

BIRTON.

Eh! parbleu! qui est-ce qui vous dit que cela aille bien; qu'est-ce que ça me fait qu'il se ruine! Je ne suis pas son intendant, je suis son ami. Je lui dirai cependant que vous êtes venu.

MACARTY, tirant sa montre.

Ce n'est pas la peine, je le lui dirai bien moi-même... Une heure dans l'instant; ah! mon Dieu, et mes affaires!...

AIR: *Vaud. des Gascons.*

Je pars et je reviens céans;
Dans cette salle
Je m'installe;
Je pars: nous autres commerçans,
Nous connaissons le prix du tems.

BIRTON.

Mais attendez encor.

MACARTY.

Bonsoir.
Je dois être toujours en course,
Je ne m'assieds qu'à mon comptoir,
Et je ne cause qu'à la Bourse.
Je pars, et je reviens céans, etc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

BIRTON.

PARBLEU! voilà une visite qui fera grand plaisir au Comte Derfort; quant à moi, j'en ferai mon profit, et je ne crois pas que je reste long-tems au château; ça devient un séjour fort ennuyeux... Arthur ne dit mot, ou bâille

toute la journée. J'ai beau faire tout au monde pour le distraire... encore hier, mille guinées que je lui ai gagnées et cinq cents sur parole, il ne s'en est seulement pas aperçu; ma foi, j'y renonce.

AIR : *Vaud. de la Robe et les Bottes.*

En d'autres lieux le doux plaisir m'entraîne;
J'ai vingt amis qui m'offrent leurs maisons;
Dans leur bourse je vois la mienne,
Et par égard j'en use sans façons.
Partager tout est d'un ami fidèle,
Tout, entre amis, doit être de moitié;
Et chaque jour je remplis avec zèle
Tous les devoirs de l'amitié.

Mais l'amitié a des bornes quand la fortune en a, et je serais déjà parti depuis long-tems, sans cette petite Marie qui est charmante; et il faut qu'Arthur soit aussi insouciant qu'il l'est pour ne pas l'avoir remarquée! Eh! mais, c'est elle qui vient de ce côté.

SCÈNE IV.

BIRTON, MARIE, marchant sur la pointe du pied, et s'avançant vers la porte à gauche.

BIRTON.

Eh bien! que faites-vous donc là?

MARIE, l'apercevant.

Oh! mon Dieu! je marchais tout doucement de crainte de réveiller Monseigneur.

BIRTON.

Ah! ne craignez rien; quand il dort, il dort bien, il n'a que cela à faire... Eh bien! Marie, vous ne me regardez pas!... Allons, je vois que vous êtes encore fâchée du baiser d'hier; écoutez donc, si vous me l'aviez donné, je ne l'aurais pas pris.

AIR nouveau *de M. Panseron.*

De toutes mes folies
Accuse ta rigueur;
Toujours tu te défies
De ma sincère ardeur.
Mais réponds-moi, traîtresse,
Par quels moyens, hélas!
Te prouver ma tendresse?

MARIE.

En ne m'en parlant pas.

BIRTON.

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai fait pour toi, cruelle,
Des sermens et des vœux,
Et j'ai fait sentinelle
Souvent une heure ou deux.
Alors dis-moi, ma chère,
Pour plaire à tes beaux yeux,

De plus que puis-je faire?

MARIE.

Me faire vos adieux.

Quel bonheur! voilà Monseigneur qui descend!

BIRTON.

Eh! non, ce n'est pas lui. Ah! çà, quelle impatience avez-vous donc de le voir?

MARIE.

C'est que j'ai de bonnes nouvelles à lui annoncer, une nouvelle qui lui fera bien plaisir... un ami qui lui arrive.

BIRTON.

Parbleu! des amis; quand on est riche, il vous en arrive tous les jours.

MARIE.

Oh! non, celui-là, ce n'est pas un ami à sa fortune; c'est un ami à lui.

BIRTON.

Hein?

MARIE.

Oui, c'est sir Arundel, celui qui l'a élevé: un homme franc et loyal, qui ne flatte personne, et dit toujours la vérité.

BIRTON.

Et ce monsieur-là a fait fortune?

MARIE,

Eh! mais... c'est lui, je crois, qui vient entouré de tout ce monde.

BIRTON.

Adieu, Marie; je cède la place à notre nouvel ami.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MARIE, ARUNDEL, ROBIN, et plusieurs PAYSANS qui entourent Arundel.

ARUNDEL.

AIR : *Ah! quel plaisir!* (Jeannot et Colin.)

Ah! quel plaisir de vous revoir,
Lieux chéris de mon enfance!
Ah! quel plaisir de vous revoir,
Après une aussi longue absence!
Séjour de ma jeunesse,
De mes premiers plaisirs,
Ici, je vis sans cesse
De mes vieux souvenirs.

Mes amis, quelle ivresse!
Pour mon cœur quel plaisir!
Séjour de ma jeunesse, etc.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Séjour de sa jeunesse,
De ses premiers plaisirs;
Il retrouve sans cesse
Tous ses vieux souvenirs.

ARUNDEL.

Mes bons amis! mes chers amis! combien je suis aise de vous revoir... Eh! c'est Robin, le fils du jardinier!... Je ne l'aurais pas reconnu.

ROBIN.

C'est vrai que je suis joliment grandi.

ARUNDEL.

Ce pauvre Robin! (*A part.*) Il a toujours l'air bête.

ROBIN.

Ça n'a fait que croître et embellir.

ARUNDEL, montrant Marie.

Eh! quelle est cette jolie personne?

ROBIN.

C'est Marie; cette orpheline que M. le Comte avait recommandée en mourant à Lord Arthur, son fils.

ARUNDEL.

Je sais, je sais; cette petite fille... Diable! c'est que depuis cinq ans ce n'est plus cela. Tenez, mes amis, voilà toujours de quoi boire à ma santé. (*Les paysans sortent. Regardant autour de lui.*) Quel plaisir j'éprouve à revoir ces lieux! C'est ici que j'ai passé ma jeunesse avec ce pauvre comte Derfort, mon brave, mon respectable ami, l'honneur de son pays, la gloire de sa famille. Mais j'espère que son fils, que lord Arthur sera digne

de lui... Je lui ai entendu prononcer son premier discours au parlement, et j'étais à côté de lui quand il fut blessé en Portugal, à la tête de son régiment.

AIR : *Il n'est pas tems de nous quitter.*

Grâce à nos soins, à nos avis,
Grâce à l'exemple de son père,
Il servait déjà son pays
Comme un citoyen doit le faire;
Soldat, orateur à la fois,
Il consacrait, dès l'âge le plus tendre,
Sa voix à proclamer nos droits,
Et son épée à les défendre.

(Regardant autour de lui.)

Mais pourquoi n'est-il pas là pour me recevoir?.... Non pas que je tienne à l'étiquette, mais je tenais à l'embrasser le plus tôt possible.

ROBIN.

Dam', c'est qu'il n'est pas encore levé.

ARUNDEL.

Comment! pas encore levé!... Serait-il malade, par hasard?

MARIE.

Oui, Monsieur, oui, je le crois bien malade.

ARUNDEL.

Parbleu! j'arrive bien heureusement. Dieu

merci, je m'entends à tout, et surtout en médecine.... Conduisez-moi vers ce pauvre Arthur... mais dites-moi avant tout quelle est l'espèce de sa maladie, et depuis combien de tems ?... Hein ?... Eh bien ! vous gardez le silence ?

ROBIN.

C'est qu'elle n'ose pas vous dire que la maladie de Monseigneur c'est...

(Il se met à bâiller.)

ARUNDEL.

Que veut dire cet original avec ses bâillemens ?

ROBIN.

Dam', Monsieur, vous devez bien voir, d'après ces symptômes, qu'il est malade de ne rien faire... et je troquerais bien sa maladie contre ma santé.

MARIE.

Hélas ! oui. Depuis que notre pauvre maître a eu le malheur de se voir à la tête de 300 mille livres de rente, il n'est plus reconnaissable ; la première année, qui était celle de votre départ, ça allait encore bien.

AIR : *des Visitandines.*

D'être heureux, joyeux et content
Il avait d'abord la recette;
Tout allait bien, grâce à l'argent,

Et dans c' pays où tout s'achète,
Il achetait de la santé,
Il ach'tait d'l'amour vif et tendre,
Il ach'tait plaisir et gaîté;
Mais dam', quand il eut tout ach'té,
On n'eut plus rien à lui vendre.

ROBIN.

Et alors il resta de là, ne sachant plus que faire.

MARIE.

Vous oubliez tout le bien qu'il a fait ici à ses vassaux.

ROBIN.

Oui, ses vassaux! il s'en occupe joliment; on ne peut seulement pas tuer un lapin sur ses terres.

MARIE, avec vivacité.

Robin, vous êtes un mauvais cœur, et ce n'est pas à vous à parler; vous, pour qui il a mille fois trop de bontés: lord Arthur est sensible, généreux plus qu'on ne croit; et il est étonnant que les personnes qui devraient le défendre soient les premières à l'attaquer, à lui faire perdre tous ses amis...

ARUNDEL.

Non, non, il en a encore, je le vois; mais Robin a raison, et j'ai bien fait d'arriver pour traiter le malade; moi, mes ordonnances ont toujours réussi, et à moins qu'il

ne soit dans un état désespéré... Mais je vais d'abord commencer par moi, car j'ai une faim d'enfer... Conduisez-moi à la salle à manger, et surtout ne lui dites pas que je suis arrivé.

MARIE.

On vous attendait plus tôt.

ARUNDEL.

Oui, je suis en retard : à quelques milles d'ici je me suis arrêté chez Tom, l'ancien garde-chasse ; il y avait de la brouille dans le ménage, je les ai raccommodés en passant ; moi, ça me fait du bien, ça me tient en haleine; mais ça ne m'empêche pas d'avoir faim.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Puisque votre maître sommeille,
Mes amis, loin de le gêner,
En attendant qu'il se réveille
Je vais trouver le déjeuner.
Quand le matin on rend service,
On mange mieux, à ce qu'on dit,
Et grâce au ciel qui m'est propice,
J'ai toujours eu bon appétit.
Puisque, etc.

(Il sort avec Robin.)

SCÈNE VI.

MARIE, puis ARTHUR.

MARIE.

Et nous, préparons ce qu'il faut à Monseigneur ; ah ! mon Dieu, le voici ! (*Arthur paraît en négligé et comme un homme qui vient de se lever ; il marche nonchalamment, arrive jusqu'au bord du théâtre, étend les bras.*) Voilà pourtant comme il commence toujours la journée, et souvent comme il la finit.

ARTHUR, sans regarder Marie.

Holà ! quelqu'un ! quelle heure est-il ?

MARIE, timidement.

Deux heures.

ARTHUR.

Deux heures !... Comment ! il n'est que cela ? les journées n'en finissent pas... Eh ! bien ! mon déjeuner ?

MARIE.

Voilà, Monseigneur.

(Elle approche la table sur laquelle est le thé.)

ARTHUR.

Ah ! c'est toi, ma petite Marie... (*A part.*) C'est une excellente fille que Marie ; elle me gronde quelquefois ; mais quand j'ai causé

le matin avec elle, il me semble que je suis plus content le reste de la journée.

MARIE.

Mon Dieu ! Monseigneur, vous vous êtes levé bien tard aujourd'hui.

ARTHUR.

AIR : *d'Aristippe.*

Le jour trop long me fatigue et m'ennuie,
Et je l'abrége de mon mieux ;
Sur les chagrins de cette vie,
Je l'avoûrai, j'aime à fermer les yeux.
De cette erreur où le sommeil me plonge,
Pourquoi voudrais-tu me priver ?
Le bonheur n'existe qu'en songe ;
Et je m'endors pour le trouver.

MARIE.

Vous avez beau dire, il y a des gens tout éveillés qui le rencontrent.

ARTHUR.

Eh ! parbleu ! je ne demanderais pas mieux ; mais ce bonheur dont chacun parle, où est-il ? où le trouver ? Je t'en fais juge : je l'ai cherché à la Cour, on n'en avait pas de nouvelles ; dans les emplois, dans les places, il partait le même jour qu'on y entrait ; dans les plaisirs, dans la dissipation, on croyait le saisir, on ne rencontrait que l'ennui, et

même près des femmes... Les femmes de la ville, tu ne peux pas t'imaginer, toi Marie combien elles sont coquettes.

MARIE.

Eh bien ! pourquoi vous adresser à celles-là ? Il en est tant d'autres que leur naissance, leur fortune, rendaient dignes de vous.

ARTHUR.

Tu crois, Marie? Il est de fait que ce mariage qu'on me proposait...

MARIE.

Un mariage ?...

ARTHUR.

Oui, c'était fort convenable.

MARIE, vivement.

Il faut accepter, Monseigneur.

ARTHUR.

Oui, mais je n'ai pas d'amour pour la personne.

MARIE, avec joie.

Ah ! vous n'avez pas... Alors, voilà qui est bien différent ; et je ne peux pas vous conseiller .. Cependant...

AIR : *de Toberno.*

Je parirais
Qu'elle vous chérira ;

Et, par reconnaissance,
Votre cœur l'aimera.
De ce mal qui vous gêne
On est bientôt guéri
Quand l'amour vous enchaîne;
Car on dit qu'avec lui
On peut avoir d' la peine,
Mais jamais de l'ennui,
Non, non, jamais d'ennui.

ARTHUR.

Marie, tu es fort aimable, et surtout de bon conseil; et peut-être aurais-je suivi celui que tu me donnes, s'il ne m'était pas venu une autre idée, un autre projet qui, je crois, assurera encore plus ma tranquillité; et je suis étonné de n'y avoir pas pensé plus tôt.

MARIE.

Monseigneur, ce projet-là doit-il vous éloigner de nous?

ARTHUR.

Oui; mais je ne partirai pas sans avoir assuré votre bonheur à tous, et à toi surtout, ma bonne petite Marie; mais nous nous reverrons aujourd'hui.

MARIE.

Aujourd'hui, non; je vais à Falkirk pour porter à mon oncle la petite pension que vous lui faites: Robin voulait m'accompagner; mais je n'ai pas voulu, et j'irai seule.

ARTHUR.

Ainsi, je ne te verrai plus aujourd'hui

MARIE.

Non, Monseigneur; mais demain.

ARTHUR.

Oui, demain.... Adieu, Marie; je te remercie de ton amitié, de l'attachement que tu me portes; mais, après mon départ, tu penseras encore quelquefois à moi, n'est-ce pas?

MARIE.

Oh! toujours.

ARTHUR.

Adieu, Marie.

(Il l'embrasse.)

MARIE.

Adieu, Monseigneur.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARUNDEL.

ARUNDEL, apercevant Arthur qui embrasse Marie.

Eh bien! courage; il me semble, mademoiselle Marie, qu'il n'est pas si mal portant que vous le disiez.

ARTHUR, courant à lui.

C'est toi, mon cher Arundel!

ARUNDEL.

Moi-même, qui, depuis une heure, attends en déjeunant le moment de t'embrasser.

ARTHUR.

Comment ! on t'a fait attendre ?

ARUNDEL.

Oh ! je ne me suis pas impatienté, vu que je fesais antichambre dans ta salle à manger. J'étais là d'ailleurs avec un original, M. Birton, que l'on prendrait pour le maître de la maison. Il s'est fait apporter du meilleur vin... Ce n'est pas cela que je blâme ; mais il dispose de tout avec ue sang-froid !... Je te préviens qu'il a commandé ta calèche pour aller tantôt à Falkirk ; ainsi arrange-toi pour t'en passer.

MARIE, à part.

Comment ! il vient aussi à Falkirk ? Pourvu que je ne le rencontre pas ! Hâtons-nous de partir. (*A Arundel.*) Adieu, Monsieur.

ARUNDEL.

Au revoir, ma belle enfant.

(Marie sort, emportant le plateau sur lequel est le déjeuner.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, ARUNDEL.

ARUNDEL.

Voila une charmante fille pour laquelle j'ai une affection toute particulière.

ARTHUR.

Comment! tu la connais ?

ARUNDEL.

Parbleu! depuis une heure que je suis arrivé, est-ce que je n'ai pas eu le tems de faire connaissance, de revoir tous tes anciens vassaux, de recevoir sept ou huit pétitions?... Les voilà... je t'en parlerai tout à l'heure, et il faudra bien que tu accordes, car je suis toujours solliciteur, et surtout tenace en diable : mais voyons d'abord dans quel état sont tes affaires.

ARTHUR, d'un air insouciant.

Mais... je crois que cela va bien.

ARUNDEL.

Il paraît que tu n'en es pas sûr.

ARTHUR.

Ma foi, non; mais toi qui parles?

ARUNDEL.

Moi, c'est différent, je n'ai jamais eu beau-

coup d'ordre, et je ne sais pas trop où j'en suis; je crois même que j'ai par le monde quelques lettres de change; mais enfin elles arriveront, et on verra bien.

AIR : *de Lantara.*

Qu'un autre aux calculs s'abandonne,
Moi, mon budget est facile est léger;
Je reçois moins que je ne donne,
Et j'emprunte pour obliger.
Je puis compter quelques dépenses faites;
Je puis compter des services rendus;
Bref, j'ai doublé mes amis et mes dettes :
Voilà l'état de tous mes revenus.

Mais, que veux-tu? je suis garçon, je n'ai pas d'enfans; je me fais une famille; j'ai le défaut de me mêler un peu de tout, il est vrai, mais comme c'est pour rendre service, on veut bien me le passer.

ARTHUR.

Et qu'est-ce que cela te rapporte?

ARUNDEL.

Le plaisir d'obliger; c'est une spéculation comme une autre : dès que j'arrive quelque part, je vois un air amical, des figures ouvertes, le sourire sur les lèvres. On me paie en bon accueil. Si tu savais comme ils m'ont reçu dans le pays!... Vrai, je leur redois quelque chose.

ARTHUR.

Je vois que tu es toujours le même; aussi, tu étais digne d'être heureux.

ARUNDEL.

Et pourquoi ne le serais-tu pas autant que moi? Je sais que tu as des chances contre toi; tu es riche, tu es grand seigneur; mais qu'importe, morbleu! le bonheur est partout.

ARTHUR.

Non pas pour moi, et si tu veux que je t'ouvre mon cœur, je suis le plus malheureux des hommes.

ARUNDEL.

J'y suis!... quelque passion?

ARTHUR.

Non.

ARUNDEL.

C'est donc quelque chagrin bien profond? quelque accident imprévu?

ARTHUR.

Plût au ciel! Mais tout semble au contraire sourire à mes vœux.

ARUNDEL.

J'entends enfin, tu es malade de ton propre bonheur.

ARTHUR.

Oui, je t'avoue que l'ennui est le plus

insupportable des fardeaux, que l'existence m'est à charge, et que je t'attendais pour te faire part de mes résolutions : tu étais l'ami de mon père, tu es le mien... C'est entre tes mains que je veux remettre ma fortune ; tu en feras un bon usage, j'en suis certain ; et quant à moi, ce soir... je n'aurai plus besoin de rien et ne m'ennuierai plus : voilà mon projet.

ARUNDEL, froidement.

Cela me paraît raisonnable, et, dans la situation où tu es, tu n'as rien de mieux à faire : si tu étais utile à l'État, à ton pays, à tes compatriotes, je te presserais de vivre; mais ton immense fortune, tes brillantes qualités, tes talens, n'ont contribué ni à ton bonheur, ni à celui des autres; tu peux partir, tu ne laisseras, après toi, ni reproches, ni regrets ; ton absence même ne sera pas remarquée.

ARTHUR.

C'est ce qui te trompe ; je veux, après moi, leur être plus utile que je n'ai pu l'être jusqu'ici : je te confie ces papiers, ce sont mes dernières volontés ; tu verras que je n'ai oublié personne ; que je donne à toi, à tous mes vassaux.

ARUNDEL, froidement.

C'est-là ta dernière volonté?

ARTHUR.

Oui, fixe et invariable.

ARUNDEL.

Eh bien! tu pouvais t'épargner cette peine, tu n'as rien à donner.

ARTHUR.

Comment! je ne peux pas disposer de mes biens?

ARUNDEL.

Tes biens! Apprends donc que tu n'en as pas, que tu n'as rien. Si j'ai consenti à me taire par tendresse pour toi, rien ne m'oblige maintenant à cacher la vérité, et ta résolution aura au moins cet avantage, qu'elle rendra au vrai comte Derfort et son nom et ses biens.

ARTHUR.

Que veux-tu dire?

ARUNDEL.

AIR : *A soixante ans.* (Dîner de Madelon.)

De ce séjour le maître véritable
Vit inconnu dans son propre château;
Pour t'enrichir une adresse coupable
Vous échangea tous les deux au berceau.
A tous les yeux, s'il faut que je l'affiche,
Je suis tout prêt, et sans rien épargner,
Son nom, ses biens, je vais tout lui donner!

Il est heureux, je vais le rendre riche;
Fasse le Ciel qu'il y puisse gagner!

ARTHUR.

Et pourquoi m'as-tu aussi long-tems caché ce secret?

ARUNDEL.

Je n'avais d'autre garant, d'autre preuve que ma parole, et ne t'en aurais jamais parlé, sans la résolution dont tu viens de me faire part.

ARTHUR.

Oui, tu as raison, ces biens ne m'appartiennent pas, il faut les rendre.

ARUNDEL.

Je vais chercher le véritable propriétaire; il n'est pas loin d'ici; je le rétablis dans tous ses droits... je viens après te rejoindre... et nous ne nous séparons plus.

ARTHUR.

Que dis-tu?

ARUNDEL.

J'ai promis à ton père de ne jamais te quitter; tu vois bien qu'il faut que nous partions ensemble.

ARTHUR.

Est-ce toi que j'entends?

ARUNDEL.

Oh! moi, c'est différent.

AIR : *des Amazones.*

Sur mon destin je suis tranquille,
Pour mon pays j'ai combattu,
A mes amis j'ai tâché d'être utile,
J'ai toujours fait tout le bien que j'ai pu.
Celui qui voit sa tâche terminée,
Au doux repos peut se livrer gaîment;
Bon ouvrier j'ai fini ma journée;
Voici le soir, et je pars en chantant.

Sois tranquille, je vais tout disposer, et dans une heure je viens te chercher.

(Il prend la main d'Arthur et sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR.

Il a beau dire... non, je ne lui laisserai pas exécuter ce dessein. Mais Marie, cette bonne Marie, dont j'avais promis d'assurer le bonheur, je ne puis rien pour elle, il ne me reste rien.

SCÈNE X.

ARTHUR, BIRTON.

BIRTON.

Ah! c'est toi, mon cher; je suis enchanté de te rencontrer, je pars à l'instant.

ARTHUR, distrait.

Ah! tu nous quittes?

BIRTON.

Oui, une affaire indispensable m'oblige à retourner à Édimbourg... et comme j'aurai besoin de mes fonds... si tu pouvais me payer en ce moment ta dette d'hier au soir?

ARTHUR.

Comment?

BIRTON.

Oui, ces cinq cents guinées que je t'ai gagnées sur parole; les aurais-tu oubliées, par hasard?

ARTHUR.

Non, certainement; mais je ne m'attendais pas...

BIRTON.

Dans toute autre occasion, je te ferais crédit; mais dans ce moment... (*A l'oreille.*) On peut te confier cela, parce qu'autrefois tu étais un amateur. Je ne sais pas si tu as remarqué ici une charmante petite fille que l'on nomme Marie?

ARTHUR.

Oui, oui; eh bien?

BIRTON.

Je l'emmène avec moi à Édimbourg; elle consent à me suivre, et je pars avec elle dans

ta calèche : tu veux bien me la prêter?... C'est bien ; j'en étais sûr, et j'en avais disposé d'avance.

ARTHUR, étonné.

Marie consent à te suivre ?...

BIRTON.

C'est-à-dire, j'aide un peu à la lettre; mais tu sais, ces vertus de village ne demandent pas mieux que d'être un peu contraintes; pourquoi leur refuser ce plaisir-là ? J'ai appris qu'elle allait aujourd'hui à Falkirk; et John et Williams, mes deux piqueurs, les plus hardis coquins, des sujets impayables enfin, doivent la joindre sur la route, la faire monter dans ta calèche, et tu devines le reste.

ARTHUR, ému.

Birton, votre conduite est indigne d'un galant homme.

BIRTON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc? est-ce que tu en es aussi amoureux?... Il fallait le dire; je suis le premier en date, ce n'est pas ma faute.

ARTHUR.

Vous me rendrez raison de l'insulte que vous lui avez faite.

BIRTON.

Ce que tu dis là est très-beau, et dans

toute autre occasion j'accepterais ta proposition; mais dans ce moment ma vie ne m'appartient pas, mes créanciers n'ont pas d'autre hypothèque, et je ne peux pas tromper leur confiance.

ARTHUR.

Monsieur!

BIRTON.

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

Plus que toi cela me désole;
Mais je te le dis sans détours,
Mes créanciers ont ma parole,
Et bien loin d'exposer mes jours,
J'en prends un soin inconcevable;
Je dors bien, je bois encor mieux,
Je passe enfin ma vie à table,
Tu vois ce que je fais pour eux.

ARTHUR.

Je te le répète, si tu n'es pas le dernier des hommes!...

BIRTON.

Je ne suis pas le dernier des hommes, et je ne me battrai pas, ici du moins. Je galope sur la route de Falkirk, permis à toi de m'y rejoindre; au moins ce ne sera pas un duel, ce sera une rencontre imprévue, mes créanciers n'auront rien à dire, et la belle Hélène que nous nous disputons sera le prix du combat. Adieu, mon très-cher ami.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ARTHUR.

Hola! quelqu'un! qu'on me selle un cheval. Oui, je le rejoins, je m'attache à ses pas...

SCÈNE XII.

ARTHUR, MACARTY.

MACARTY.

Enfin, je vous trouve donc.

ARTHUR.

C'est vous, mon cher Macarty... Dans tout autre moment j'aurais grand plaisir à vous voir...

MACARTY, le retenant.

Non, Milord, vous ne me quitterez pas....

ARTHUR.

Une affaire indispensable...

MACARTY.

Je n'en connais pas de plus indispensable que celle de réparer ses torts et d'empêcher la ruine d'un honnête homme.

ARTHUR.

Que voulez-vous dire?

MACARTY.

Depuis long-tems votre insouciance avait causé le plus grand désordre dans nos affaires ; vous n'avez pas même répondu aux deux dernières lettres où je vous demandais les fonds pour le paiement des ouvriers, et voilà qu'en entrant à mon auberge je reçois la nouvelle qu'ils viennent de se révolter, et qu'ils veulent tous s'éloigner.

ARTHUR.

Serait-il possible !

MACARTY.

Milord, je dois tout à votre père ; c'est lui qui a créé cette manufacture.... qui depuis a daigné m'y associer...

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Grâce à lui, d'un nom respectable
Je me suis montré le soutien ;
Mais votre indolence coupable
A renversé son ouvrage et le mien. (Bis.)
Milord, vous m'ôtez plus, je pense,
Que ne m'avait donné mon bienfaiteur ;
Je ne lui dois que l'opulence,
Et vous me ravissez l'honneur.

ARTHUR.

Non, mon ami, non ; tout peut encore se réparer... Parle, dispose de moi ; que veux-tu que je fasse ?

MACARTY.

Que vous daigniez seulement parler aux ouvriers; ils vous connaissent, ils vous aiment; un mot de vous les calmera, leur fera reprendre leurs travaux... Pendant ce tems, je m'occupe à rassembler les fonds nécessaires pour les payer... Demain, je serai, je l'espère, en mesure; mais ne perdez pas un moment, ou ma ruine est déclarée.

ARTHUR.

Oui, je te le promets, je te le jure; fais tout préparer pour mon départ... quatre lieues, c'est l'affaire d'un instant.

(Macarty sort.)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, puis ARUNDEL.

ARTHUR.

Et ce duel... malheureux que je suis... si j'allais succomber... Deux heures... je ne demande que deux heures... que le Ciel me les accorde, et je serai trop heureux.

ARUNDEL, froidement.

Je viens te chercher; quand tu voudras, nous partirons.

ARTHUR, vivement.

Non, mon ami, non, c'est impossible pour

e moment; quelques instans de plus ou de moins ne changeront rien à ma résolution, st dans une heure ou deux je suis à toi.

ARUNDEL.

Diable!... Mais comme tu dis, ça peut se remettre... Voici d'ailleurs tous tes anciens vassaux; tu vas leur faire tes adieux

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ROBIN, PAYSANS, PAYSANNES.

Fragment de Jean de Paris.

CHOEUR.

Grands dieux! quel événement!
Quoi! Monseigneur, on prétend
Que vous devez tout à l'heure
Partir de cette demeure,
Et quitter notre pays?

ARTHUR.

Il est trop vrai, mes amis.

CHOEUR.

Ah! pour nous tous quel malheur!
Vous nous quittez, Monseigneur.

ARTHUR, bas à Arundel.

Oui, je pars... et toi demeure,
Je suis à toi dans une heure.

ARUNDEL, à part.

C'est fort bien, une heure ou deux;

Oui, déjà cela va mieux.

ARTHUR.

Mais je ne dois plus prétendre
Aux honneurs qu'on vient me rendre;
Je ne suis plus maître ici,
Je ne suis que votre ami.

CHŒUR.

Que dit-il? parlez de grâce.

ARUNDEL.

D'un autre il avait la place,
Et bientôt dans ce hameau
On va vous faire connaître
Celui qui de ce château
Est le véritable maître.

CHŒUR.

Du village et du château
Quel est donc le nouveau maître?

ROBIN.

Encore un qui va-t-êtr' maître!
Quand donc ce s'ra-t-i' mon tour?

ARTHUR.

Oui, je peux perdre en ce jour
Et mon nom et ma richesse,
Mais pour vous j'aurai sans cesse
Toujours la même tendresse.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MACARTY d'un côté, DEUX VALETS de l'autre.

MACARTY.

Allons qu'on se dépêche;
Partons, il faut en finir.

ARTHUR, troublé, aux paysans.

Mes amis!... oui, je vous quitte.
(Aux Valets.)
Je vous suis.
(A Macarty.)
Nous, partons vite;
(A Arundel.)
Je reviens de suite,
J'en perdrai l'esprit vraiment.

CHOEUR.

Oui, Monseigneur, partez vite,
Ne perdez pas un moment.

MACARTY.

Allons, la voiture est prête.

ARUNDEL.

C'est fort bien; une heure ou deux;
Oui, déjà cela va mieux.

ARTHUR.

Vraiment, j'en perdrai la tête;
A revenir je m'apprête.
Grands Dieux, donnez-moi le tems
De remplir tous mes sermens!

ARUNDEL.

Tout va bien, ma ruse est prête,
J'ai mon projet dans la tête;
Encore quelques instans,
Et je tiendrai mes sermens.

ROBIN.

Un nouveau seigneur, quell' fête!
A bien danser je m'apprête,
Je prendrai donc du bon tems,
Et nous serons tous contens.

MACARTY.

Partons, la voiture est prête,
Mais ne perdez pas la tête;
Nous avons encor le tems
De remplir tous nos sermens.

CHOEUR.

A nous quitter il s'apprête,
Pour le village plus d' fête;
Malgré nos nouveaux sermens,
Nous vous aim'rons en tout tems.

ENSEMBLE.

(Ils sortent tous en suivant Arthur qui serre la main d'Arundel, et s'éloigne très-agité.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décor.

SCÈNE I.

ARUNDEL, ROBIN, avec un habit très-riche, mais ayant conservé le reste de son premier costume.

ROBIN.

Comment! M. Arundel, c'est moi qui est le seigneur.

ARUNDEL.

Oui, mon garçon, et tu l'as toujours été.

ROBIN.

Comment! je le suis, et de naissance?... voilà le plus drôle... Je vous demande comment mon père qui était paysan a-t-il eu l'esprit de faire un seigneur?

ARUNDEL.

Rien de plus aisé à t'expliquer; mais si tu en doutes...

ROBIN.

Du tout, du tout, mon Dieu, je vous crois sur parole; vous l'avez dit, ça suffit, ce

n'est pas moi qui voudrais y regarder après vous; mais voyez queu revirement... Il n'y a pas trois heures que j'étais à arroser les laitues de Monseigneur, et maintenant je vas les manger pour mon propre compte.

ARUNDEL.

Ça te fait donc plaisir?

ROBIN.

Parbleu! il n'y a qu'une chose qui me fait de la peine, c'est de ne pas l'avoir su ce matin avant mon déjeuner; ça aurait fait une fameuse différence.

ARUNDEL.

Tu n'as donc pas mangé?

ROBIN.

Au contraire, c'est que je m'en suis donné... et qu'il faut que j'attende à ce soir pour avoir de l'appétit... Qu'est-ce que je m'en vais faire jusque-là?

ARUNDEL.

Eh bien! promène-toi.

ROBIN.

Le beau plaisir; me promener dans mes jardins, et je les connais comme mes poches, je les ai assez ratissés.

ARUNDEL.

Va dans la bibliothèque, prends un livre.

ROBIN.

Faut d'abord que j'apprenne, et je n'ai jamais eu de goût.

ARUNDEL.

Tant pis.

ROBIN.

Tant mieux, parce que, si j'aimais à lire, je donnerais dans la lecture, et je ne peux la souffrir.

ARUNDEL.

Monte à cheval.

ROBIN.

Et si je tombais, moi, qui ne vais qu'à âne; la santé d'un seigneur est autrement précieuse que celle d'un jardinier, je ne peux pas comme ça l'exposer.

ARUNDEL.

Eh bien! va voir tes vassaux... Ne disais-tu pas ce matin que, si tu étais puissant, tu serais juste, affable, généreux?

ROBIN.

Oh! ça, c'est vrai.

AIR : *Du nouveau seigneur.*

De mes droits, en maître équitable,
Déjà je me suis informé :
J'ai seul ici l' droit d'être aimable,

J'ai l' droit d'être toujours aimé;
J'ons aussi le droit de tout prendre;
Enfin jusques au collecteur
Que j'ai le droit de faire pendre:
Ah! le joli droit du seigneur!

Et je vais commencer par en user; son affaire est bonne.

ARUNDEL.

J'en suis fâché, mais c'est impossible; ici on est obligé de juger les gens avant de les condamner.

ROBIN.

Au moins, si j'avais là quelqu'un de mes gens, nous jouerions une partie.

ARUNDEL.

Fi donc! ça ne se peut pas... et la dignité de seigneur et le décorum!

ROBIN.

Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas... alors, qu'est-ce que je peux donc, apprenez-le moi?

ARUNDEL.

Très-volontiers.

AIR : *On dit qu'en mariage.*

Boire la nuit entière,
S'éveiller à midi;

Bâiller dans sa bergère
Auprès de milady;
Briguer dans les communes
L'honneur d'être nommé;
Se montrer aux tribunes,
En descendre assommé;
Voilà quels sont d'abord
Les devoirs d'un milord.
Par le *Morning Chronicle*
Ranimer sa gaîté,
Arroser chaque article
D'une tasse de thé;
Pour que l'on vous renomme,
Acheter du crédit,
Ainsi que de l'esprit,
Et se croire un grand homme
Quand le journal l'a dit.

Enfin, mon cher...

Devant ses dulcinées,
Boxer, fier comme un roc,
Placer mille guinées
Sur la tête d'un coq;
Toute la matinée
Courir à New-Market,
Et finir la journée
D'un coup de pistolet;
Voilà quels sont encor
Les plaisirs d'un milord.

ROBIN.

Ah! que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MARIE, tout essoufflée.

ROBIN.

C'est mam'selle Marie.

MARIE.

Ah! Robin...

ARUNDEL.

Vous voilà, ma chère enfant... Eh bien! Arthur?...

MARIE.

Ah! mon Dieu! si vous saviez ce qu'il a fait pour moi.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Un indigne ravisseur
M'entraînait malgré mes larmes;
Quand j'entends le bruit des armes
Et la voix de Monseigneur...
Birton l'outrage et s'avance,
Mais soudain milord s'élance,
Et malgré sa résistance
Le désarme...

ROBIN.

Oh! sur ma foi,
De c' récit j'ai l'ame émue,
Et je veux qu'il continue
A s'battre toujours pour moi.

ARUNDEL, vivement.

Il s'est battu! ça va bien... et il n'est pas ssé?

MARIE.

Non, Dieu merci.

ARUNDEL.

Tant mieux, tant mieux... Cependant un tit coup d'épée, ça n'aurait pas mal fait; ais il faut se contenter de ce qu'on a.

ROBIN.

Il s'est battu! comment diable a-t-il fait on compte, lui qui dormait toujours.

ARUNDEL.

Et qu'est devenu notre fou de baronnet?

MARIE.

M. Birton?... il s'est en allé d'un côté, Monseigneur a repris au galop la route de Falkirk, et moi je suis revenue avec M. Macarty dans la calèche de Milord.

ROBIN.

Dans ma calèche, c'est très-bien.

ARUNDEL, réfléchissant.

M. Macarty, ce riche manufacturier que j'ai vu ici tantôt... si j'allais... je ne le connais pas, mais c'est égal.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Il est, dit-on, plein d'honneur, de franchise,
Jamais n'obligeant à demi;
Que même ardeur nous électrise,
Et conjurons pour sauver un ami.
Puisque l'on voit, dès qu'il faut nous surprendre,
De l'accord parmi les méchans,
Dans leurs complots, d'honnêtes gens
Au premier mot doivent s'entendre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARIE, ROBIN.

ROBIN.

Allons, allons, v'là un combat qui me fait honneur; il n'y a qu'une chose qui cloche : Mam'selle, vous dites toujours Monseigneur, milord Arthur, et à moi, Robin tout court; j' vous l' passe, parce que nous sommes seuls; mais en compagnie faudra vous observer.

MARIE.

Comment! Robin, il serait possible!...ce qu'on vient de me dire serait vrai, c'est toi qui es le seigneur?

ROBIN.

Dam' quelle question!... est-ce que vous ne voyez pas l'habit brodé?

MARIE.

Et lord Arthur ?

ROBIN.

N'est plus rien dans le château, Mam'-selle ; tout est à moi, sa fortune, ses honneurs, ses décorations...

MARIE.

Ses décorations !... comment ! tu oserais porter ?...

ROBIN.

Eh bien ! ses blessures donc, ses blessures qu'il a reçues en Portugal, si ça ne me comptait pas, ça serait joli.

AIR : *Va, d'une science inutile.*

Tout c' qu'il a fait d' puis qu'il est l' maître,
Doit me profiter, c'est mon bien.

MARIE.

Pour l' remplacer, il faudrait être
Doué d'un mérite égal au sien.

ROBIN.

Qu' vous avez donc la têt' rétive !
Esprit, mérite, *et cœtera*...
C'est moi qu'en ai puisque j'arrive,
Il n'en a plus puisqu'il s'en va.

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, je ne pourrai jamais m'habituer à ne pas l'appeler Monseigneur.

ROBIN.

Comment! Mam'selle...

MARIE.

J'en suis fâchée, Robin, mais je ne peux pas changer mes affections du jour au lendemain, et oublier ainsi celui qui fut notre bienfaiteur.

ROBIN, en colère.

Eh bien! v'là c' que j' n'entends pas, Mam'selle, il n'y a que moi de maître ici; il n'y a que moi d'aimable, de respectable, et si l'on m' fait mettre en colère, je saurai bien vous prouver aussi que je suis votre bienfaiteur... c'est que je chasserai tout le monde, moi.

MARIE.

Ah! voilà Milord; oui, c'est lui... Robin, Robin, mais lève-toi donc, c'est Milord.

ROBIN, se levant.

Là, j' vous y prends encore... certainement j' vas m' lever, mais vous n' pouviez pas dire : Monseigneur, lève-toi donc?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR, couvert de poussière.

MARIE, courant à lui.

Milord, vous voilà enfin de retour?

ARTHUR, d'un air plus gai.

Oui, ma chère enfant, oui, Marie, et, grâces au Ciel, j'ai réussi dans tout ce que j'avais entrepris.

MARIE, avec intérêt.

Vous avez l'air bien fatigué...

ARTHUR, gaîment.

C'est que je me suis donné une peine depuis trois heures!... pas une minute de repos, toujours à cheval, six lieues au grand galop, un tems superbe, des chemins magnifiques : c'était une promenade délicieuse; j'ai vu tout le monde. (*Riant.*) Aussi, je n'en puis plus; je suis harassé.

MARIE, approchant un fauteuil.

Asseyez-vous donc... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

ARTHUR.

Ma foi, oui, le grand air et la course m'ont donné une faim de tous les diables.

MARIE.

Là... et il n'y a peut-être rien de prêt.

ARTHUR.

Bah! un morceau de pain, une bouteille de porter; la première chose venue.

MARIE.

Je cours chercher ce qu'il vous faut.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ARTHUR, ROBIN.

ARTHUR.

Bonne petite Marie! que je me *félicite*!... (*Il aperçoit Robin.*) Ah! ah! te voilà, Robin... Eh bien! mon garçon, comment te trouves-tu de ta seigneurie?... commences-tu à t'y faire?

ROBIN, le chapeau à la main et d'un air embarrassé.

Oh! Monseigneur, vous êtes bien bon; ça me donne bien un peu de tracas; mais je n' m'en plains pas.

ARTHUR, s'asseyant.

Je viens de travailler pour toi.

ROBIN, toujours debout.

Oui, Monseigneur, j' sais que vous avez eû la complaisance de vous battre.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE, en entrant, pose sur la table un plateau avec du pain, du vin, etc.

ARTHUR.

J'ai fait mieux que cela; j'ai vu les ou-

riers de la manufacture du bon Macarty : ils sont rentrés dans le devoir, et les travaux vont reprendre avec une nouvelle activité... En passant à Falkirk, j'ai vu aussi le receveur des taxes, et j'ai obtenu pour les vassaux du comté une diminution que j'avais négligé de réclamer ; enfin, j'ai fait en ton nom ce que j'aurais dû faire plus tôt pour moi-même et pour le bonheur de ces bons villageois; mais vaut mieux tard que jamais.

AIR : *de l'Avare.*

Mon cher, grâce à cette journée,
On respecte déjà ton nom ;
Mes soins dans une matinée
Ont tout changé dans le canton.
On te bénit dans ce domaine.

ROBIN.

Soit, je me laisserai bénir,
Et ça m' fait d'autant plus d' plaisir
Que ça n' m'a pas coûté grand peine.
(Bas à Marie.)

Là, voyez-vous encore ce que je viens de faire, les taxes diminuées.

MARIE.

Monseigneur, vous êtes servi.

ROBIN.

Attendez donc que j'approche cette table.

ARTHUR, mangeant avec vivacité.

Bien, bien.

MARIE, le servant.

Je suis désolée de n'avoir trouvé que ça à l'office.

ARTHUR, mordant dans son pain.

Excellent! un verre.

ROBIN, prenant une serviette et l'essuyant.

Voilà... et c'te bouteille qui n'est seulement pas débouchée.

(Il la débouche et verse à boire.)

ARTHUR.

Délicieux! Je n'ai jamais rien bu de meilleur.

(Il mange.)

ROBIN, le regardant avec envie.

Comme il mange!... est-il heureux d'avoir faim comme ça! et moi, faut que j'attende encore deux heures pour mon appétit du dîner.

MARIE, regardant vers le côté gauche en allant à Arthur.

Ah! Monseigneur!

ROBIN, lui fesant des signes de s'adresser à lui.

Eh bien! eh bien! encore? (*A Arthur.*) Dites-y donc, je vous prie, qu'elle s'adresse à moi, je suis le seigneur.

ARTHUR.

C'est trop juste, parlez à Monsieur.

MARIE.

Eh ! mon Dieu, voyez plutôt d'ici : c'est un constable et des gens de justice.... Si c'était pour ce duel, si on venait arrêter Monseigneur!

ROBIN, se levant effrayé.

Eh ! arrêter Monseigneur !... c'est que ça n'est plus ça du tout... Qu'est-ce que ça veut dire ?... Un constable dans mon château !... (*Fièrement.*) Je m'en vas... (*A part.*) Je m'en vas me cacher.

(Il s'enfuit.)

MARIE, courant à Arthur.

Et moi, je ne vous quitte pas.

ARTHUR, regardant par le fond.

Je ne me trompe point, Macarty est au milieu d'eux, et il a l'air de leur donner des ordres.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MACARTY.

MACARTY, à la coulisse.

Qu'on s'empare de toutes les issues ; je vous répète qu'il est ici. (*Se frottant les mains.*) Ah ! Milord ! je vous trouve à propos.

ARTHUR.

Marie, laisse-nous.

MARIE.

Mais, Monseigneur...

ARTHUR.

Laisse-nous, te dis-je?

MACARTY, à part.

Ferme... Portons-lui les derniers coups.

(Marie sort par la droite, en témoignant son inquiétude; elle se montre de tems en tems pendant la scène suivante.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, MACARTY.

ARTHUR.

Eh bien! mon cher Macarty, qu'y a-t-il donc?

MACARTY.

Pardon, Milord, si je vous ai laissé brusquement... nos affaires sont en bon train.

ARTHUR.

Vous croyez?... Mais on vient de me parler de constable...

MACARTY.

Que cela ne vous inquiète pas; c'est moi qui l'ai fait venir.

ARTHUR.

Vous?...

MACARTY.

Pour cette lettre de change de trois cents guinées.

ARTHUR.

Ah!... votre débiteur est donc?...

MACARTY.

Ici; je le suivais à la piste.

ARTHUR.

Il est au château?

MACARTY.

Précisément.

ARTHUR.

Et vous allez le faire arrêter?

MACARTY.

Sans difficulté... Je ne demande pas de grâce pour mes engagemens; mais, ventre-bleu! je veux qu'on soit de même, et sir Arundel va aller passer quelques mois à la Tour.

ARTHUR, troublé.

Arundel!... mon meilleur ami!... Quoi! c'est lui?... En effet, il me parlait ce matin de quelques lettres de change... Mais je ne souffrirai pas... M. Macarty, je me rends sa caution.

MACARTY.

Vous, Milord? j'accepte.

ARTHUR.

Étourdi!... J'oublie que je n'ai plus rien, que je ne suis plus rien, que je ne puis disposer d'un schelling... Je n'ai plus de fortune, il est vrai, mais suis-je donc incapable d'en acquérir, de travailler?... M. Macarty, je ne vous demande que du tems, ou plutôt... Oh! quelle idée!... Vous êtes à la tête de plusieurs manufactures?

MACARTY.

Oui.

ARTHUR.

Que donnez-vous à vos ouvriers?

MACARTY.

C'est suivant: je paie bien les bons travailleurs, peu les médiocres, et je renvoie les paresseux.

ARTHUR.

Donnez-moi une place d'inspecteur, de chef d'atelier, de teneur de livres, ça m'est égal.

MACARTY.

Sérieusement?

ARTHUR.

Pourquoi non?

AIR : *de Julie.*

Cher Arundel, en ce péril extrême,
De te servir mon cœur me fait la loi;
Pour ne devoir ton salut qu'à moi-même,
Je serai fier du plus modeste emploi;
Oui, sans rougir, au travail je me livre,
Je n'existais pas jusqu'ici;
Mais je vais sauver un ami,
D'aujourd'hui je commence à vivre.

MACARTY.

Parbleu! vous m'enchantez... J'ai justement une place de premier commis; cent guinées par an et le logement, ça vous convient-il?

ARTHUR.

A merveille!

MACARTY.

Je ne vous en paierai que la moitié pendant six ans, et votre ami sera quitte à la sixième année. Ah! çà, voyons, un petit bout d'écrit; je ne connais que cela, moi.

ARTHUR.

Tout ce que vous voudrez. (*Pendant que Macarty écrit à la hâte, Arthur se promène vivement en se frottant les mains.*) Ce bon Arundel!... Jamais ce jour ne s'effacera de ma mémoire!... J'éprouve une joie, un bonheur que je ne me croyais plus capable de ressentir,

MACARTY, lui présentant deux papiers.

Tenez, je crois que cela suffit.

ARTHUR, prenant la plume.

Très-bien, très-bien !

MACARTY.

Ah ! çà, vous n'avez aucun regret ?

ARTHUR.

Des regrets, quand vous me sauvez plus que la vie !... Je signe aveuglément.

(Ils prennent chacun un des doubles de l'écrit.)

MACARTY, lui prenant la main.

Bien, M. Arthur, je vous estime, je vous honore : voyez-vous, je respecte beaucoup les titres, les distinctions, mais cela avant tout, ça ne vous abandonne jamais, et ça vaut mieux que le reste... Sans adieu ; dans une heure je me remets en route, nous partons ensemble, je vous installe à la fabrique, et corbleu ! vous verrez qu'on peut vivre heureux dans tous les états, quand on est honnête et qu'on fait son devoir. Serviteur.

(Il sort ; Marie reparaît, et s'approche lentement d'Arthur.)

SCÈNE IX.

ARTHUR.

Il a ma foi raison, et je vais travailler maintenant avec une ardeur, un plaisir!... Cent guinées par an! cinquante pour Arundel, cinquante pour moi, c'est trop juste... Eh bien! je ne serai pas à plaindre... cinquante guinées! je n'aurai pas de quoi faire le seigneur, mais enfin on peut être heureux. Macarty l'est bien; tout respire chez lui un air de bonheur... il est vrai qu'il a une femme, des enfans qui l'aiment, qui le chérissent, tandis que moi... Eh bien! je n'avais pas encore pensé à cela... autour de moi, personne! (*Il se retourne et voit Marie près de lui.*) C'est toi, Marie?

SCÈNE X.

ARTHUR, MARIE.

MARIE.

Il est donc vrai, vous nous quittez?

ARTHUR.

Oui, Marie, et c'est moi qui serai le plus à plaindre; car toi, tu resteras ici, tu t'établiras dans ce village.

MARIE, vivement.

Moi ? jamais, Milord ; ne vous l'ai-je pas dit ce matin ?

ARTHUR, la regardant avec intérêt.

En effet. (*Après un silence.*) Marie, je suis ton ami, ton meilleur ami... parle-moi franchement, n'aurais-tu pas de l'amour pour quelqu'un ?...

MARIE, hésitant.

Je crois qu'oui.

ARTHUR, ému, et douloureusement.

Comment ! j'aurais deviné juste ?

AIR : *Je t'aimerai.* (de Blangini.)

Quoi ! vous aimez sans espérance ?

MARIE.

Aucune.

ARTHUR.

Son rang peut-être empêche un nœud si doux ?

MARIE.

Non, grâce au Ciel, sa naissance est commune.

ARTHUR.

Et croyez-vous qu'il ait de la fortune ?

MARIE.

Pas plus que vous. (Bis.)

DEUXIÈME COUPLET.

ARTHUR.

Vous aime-t-il ?

MARIE.

Hélas! il me délaisse;
Jamais pourtant je n'aurai d'autre époux.

ARTHUR.

Quoi! lui garder une telle tendresse!...
Et croyez-vous au moins qu'il la connaisse?

MARIE, avec expression.

Pas plus que vous. (Bis.)

ARTHUR, à part.

Quelle idée! (*Changeant d'intention.*) Eh bien! Marie, j'ai aussi un conseil à te demander; je t'avais parlé ce matin d'un mariage.

MARIE, vivement.

Oui, mais vous m'aviez dit aussi, je crois, que vous n'aimiez pas la personne.

ARTHUR, l'observant.

C'est vrai, Marie; d'ailleurs un mariage de convenance, c'était bon lorsque j'avais de la fortune.

MARIE.

Sans doute, vous aviez l'habitude de vous passer de bonheur; maintenant que vous n'avez plus rien, il faut songer à être heureux.

ARTHUR.

Oui; mais ce bonheur, je ne pourrais le

trouver qu'auprès d'une personne qui m'aimerait, et aujourd'hui que je suis privé de mes richesses...

MARIE.

J'entends bien, vous seriez obligé d'épouser quelqu'un qui vous aimât pour vous-même... Dam', en cherchant bien... ça peut se trouver.

ARTHUR, lui prenant la main.

A la bonne heure; mais, supposé que cette personne-là existât, ne serais-je pas moi-même bien peu généreux de lui avouer mon amour quand je n'ai plus rien à lui offrir?

MARIE, avec tendresse.

Qu'importe, offrez toujours.

ARTHUR, avec feu.

Marie, je te dois les plus doux instans que j'aie encore goûtés; oui, je t'aime, je t'aimerai toujours, nous ne nous quitterons plus, tu seras ma femme, mon amie!... Marie, le veux-tu?

MARIE, avec joie.

Si je le veux! Ah! que c'est heureux pourtant que vous ayez tout perdu!

DUO.

FRAGMENT DE JEANNOT ET COLIN.

AIR : *Au son des musettes.*

Croyez qu'au village
On peut être heureux ;
On rit davantage,
On chante bien mieux,
La, la, la, la, la, la, la, la.
Gaîment à l'ouvrage
On part tous les deux ;
Mais le soir rassemble
Chacun au hameau ;
Et l'on peut ensemble
Danser sous l'ormeau :
La, la, la, la, la, la, la, la.

ARTHUR, suivant ses mouvemens.

Oui, ce que j'éprouve
Fait battre mon cœur,
Près de toi je trouve
Enfin le bonheur.
O moment prospère !
D'un époux reçoi
Cet anneau, ma chère,
Gage de ma foi.

(Il lui donne une bague.)

TOUS DEUX.

Oui, jurons ensemble
De vivre au hameau ;
Nous irons ensemble

Danser sous l'ormeau,
Oui, oui, oui, danser sous l'ormeau.
Tra, la, la, la, la, la, la.

(Ils dansent.)

La, la, la, la, la.

ARTHUR.

ENSEMBLE.

Désormais Marie
Sera tout pour moi.

MARIE.

A jamais Marie
Te donne sa foi.

ENSEMBLE.

Veux toute ma vie
Danser avec toi.

(Ils dansent.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ARUNDEL, ROBIN, LES VILLAGEOIS.

A la fin du duo, Arundel paraît à la porte à gauche, Robin à celle de droite, tous les villageois dans le fond.

ARUNDEL, prenant la main à Arthur.

Allons, mon ami; allons, il est sept heures passées... Je viens te chercher.

ARTHUR.

Sept heures! .. Déjà? (*A percevant les villageois.*) Eh! mon Dieu! que veut tout ce monde en habit de fête?

MARIE.

Je m'en doute bien; ils viennent remercier Monseigneur de la diminution des taxes.

ROBIN.

Vite, mon fauteuil.

(Il s'assied. Les villageois vont droit à Arthur qu'ils environnent, sans faire attention à Robin, qui reste seul sur son fauteuil, à l'autre bout du théâtre.)

CHOEUR.

AIR : *de Joconde.*

C'est à vous (bis) que le village
Doit la paix (bis) et le bonheur.
Nous vous offrons notre hommage
Comme à notre bienfaiteur.
Vive, amis, vive notre bon seigneur.

ROBIN.

Eh bien! eh bien! mais ils se trompent; dites donc, dites donc, me v'là, ils ne voient donc pas la broderie?... hum. Oh! les paysans!...

(Arthur, attendri, serre la main de ceux qui l'entourent.)

ARUNDEL, bas et tirant Arthur par son habit.

Allons, allons; si tu t'amuses à écouter les bénédictions de tout ce monde-là, nous n'en finirons pas, et il faut partir.

ARTHUR.

Partir, dis-tu? non, mon ami, je ne pars plus.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

L'honneur défend que je dispose
D'un bien qui ne m'appartient plus ;
Mon cœur doit sa métamorphose
A tes bienfaits,
(Montrant Marie.)
A ses vertus. (Bis.)
Oui, désormais l'existence m'est chère,
Et je promets, jusqu'au dernier soupir,
De la consacrer tout entière
A ceux qui me l'ont fait chérir.

ARUNDEL.

Ah! tu as changé d'avis?...

ARTHUR, lui montrant l'écrit qu'il a signé.

Juge toi-même, mon ami, si je puis manquer à de pareils engagemens.

ARUNDEL, lisant.

Comment! c'est pour moi. (*Lui serrant la main.*) C'est bien, c'est très-bien, je reconnais le fils de mon ancien ami, le noble héritier du comte Derfort... tu es digne de son nom et de sa fortune, et maintenant tu peux les reprendre : je te les avais ôtés ce matin, je te les rends.

ARTHUR.

Que dis-tu?

MARIE, ROBIN.

Comment! milord Arthur...

ARUNDEL.

N'a jamais cessé d'être votre seigneur... Mais, pour le guérir, il fallait bien enlever la première cause du mal.

(Marie ôte l'anneau de son doigt, et le présente à Arthur en détournant la tête.)

ARTHUR.

Ah! Marie, peux-tu penser que je le reprendrai?

MARIE,

Vous êtes riche, maintenant...

ARTHUR.

Oui, Marie, je suis riche, mais j'abandonnerais ma fortune plutôt que de renoncer à la seule femme que je puisse aimer; viens partager le sort de ton époux, et m'aider à faire le bonheur de tout ce qui m'entoure.

MACARTY, en riant.

Avec tout cela, j'y perds un excellent commis.

ROBIN, en soupirant.

Et moi?...

ARUNDEL.

Toi? de mon autorité privée je t'avais fait

seigneur; et maintenant je te fais garde-chasse.

ROBIN.

C'est bon, je pourrai tuer des lapins.

ARUNDEL, à Marie et à Robin.

Eh bien! quand je vous disais que je le guérirais! il est vrai, charmante Marie, que, sans vous en douter, vous m'avez bien secondé. (*A Arthur.*) Mon cher Arthur, je ne crains plus que pareille fantaisie te reprenne; mais si tu rencontrais jamais de ces pauvres cerveaux, administre-leur mon remède, montre-leur que jusqu'au dernier moment on peut être utile à ses semblables, à ses amis, et ils renonceront bien vite à leur projet insensé.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Rendez-Vous bourgeois.*

Gaîté, douce folie,
Amour,
Femme jolie,
C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour. (Ter.)

CHŒUR.

Gaîté, douce folie, etc.

MARIE, au Public.

AIR : *Enfin qu'elle n'ait rien de vous.* (Le Sonnambule.)

Atteint d'une sombre manie,

Il voulait finir ses destins ;
ais l'amour, mais l'amitié chérie,
our le sauver furent ses médecins.
Arthur, guéri de sa faiblesse,
n ce moment ne connaît plus l'ennui :
h ! puissiez-vous, en sortant de la pièce,
Vous porter (bis) aussi bien que lui. (Ter.)

CHOEUR.

Gaîté, douce folie,
Amour,
Femme jolie,
C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour. (Bis.)

FIN DE L'ENNUI.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Delestre-Poirson. 1

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC, comédie en un acte, par les mêmes. 59

UNE VISITE A BEDLAM, comédie en un acte, par les mêmes. 123

LE SOLLICITEUR, comédie en un acte, par MM. Scribe et M*** . . . 179

LES DEUX MARIS, comédie en un acte, par MM. Scribe et Varner. . . . 227

L'ENNUI, comédie en deux actes, par MM. Scribe, Dupin et Mélesville. . 281

FIN DE LA TABLE.

5M

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Delestre-Poirson. 1

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC, comédie en un acte, par les mêmes. 59

UNE VISITE A BEDLAM, comédie en un acte, par les mêmes. 123

LE SOLLICITEUR, comédie en un acte, par MM. Scribe et M*** . . . 179

LES DEUX MARIS, comédie en un acte, par MM. Scribe et Varner. . . . 227

L'ENNUI, comédie en deux actes, par MM. Scribe, Dupin et Mélesville. . 281

FIN DE LA TABLE.

5M

UNIVERSITY

FEB 2 1 1967